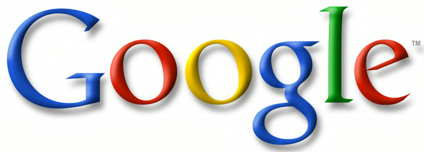



AUCTOR PRETIOSA FACIT



COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

VOLEURS D'OR

PARIS. — TYPOGRAPHIE WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY.

LES

VOLEURS D'OR

PAR

CÉLESTE DE CHABRILLAN



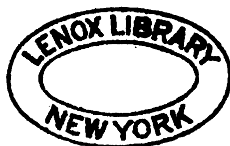
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Rue Vivienne, 2 bis

—

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AU LECTEUR

Hélas! j'ai fait un livre. Le moment approche de le publier, et j'ai peur.

J'ai peur, parce que mon livre va entrer dans un chemin hérissé d'obstacles, entouré de préventions contre son auteur. Vous allez sourire en me disant: « Pourquoi l'avez-vous fait? Qui vous l'a demandé? Avez-vous l'impudence de croire à un coin de la postérité? Trouvez-vous qu'il n'y ait pas assez de livres mauvais? Vous, qui devriez rester dans l'ombre, pourquoi vous mettez-vous en évidence? Vous présentez votre poitrine, on a le droit de frapper. »

Vous avez raison, et je suis si bien de votre avis, que je crie d'avance : « Ne frappez pas trop fort! »

Ce livre, j'ai commencé à l'écrire pour me distraire. Ce qui n'était qu'un caprice, est devenu une passion. Je ne l'ai pas brûlé, parce que je l'aime; il a été mon compagnon d'exil, le confident de mes peines, l'ami de mes pensées.

Quand j'éprouvais quelques-uns de ces échecs moraux qui vous attendent à tous les passages importants de la vie, à tous les bouts du monde, je me repliais sur moi-même avec tristesse : mon nouveau bonheur me faisait peur. Si résolu qu'on soit, on ne passe pas impunément du bruit au silence, du mouvement à l'immobilité. Le cœur n'est point un balancier de pendule qu'on arrête en le touchant du doigt. Le mien était fort indocile ; il battait à se rompre, au souvenir du pays, de cette France qu'on n'aime jamais tant que lorsqu'on l'a quittée. J'en étais si loin ! pour me consoler, j'écrivais. Voilà mon excuse, si je puis être excusée. Soyez indulgent, je ne suis qu'un oiseau de passage ; laissez-moi emporter au bout du monde l'espérance de ne vous avoir pas trop déplu.

Qui sait si j'arriverai, les flots sont si changeants ; s'ils allaient m'engloutir ! vous auriez des remords. Il faut vous les éviter; je sais ce que c'est, moi, qui ai plusieurs romans sur la conscience !

Céleste de Chabrillan.

LES
VOLEURS D'OR

I

LES ÉMIGRANTS. — LE DOCTEUR IWANS ET SA FAMILLE.

Le 21 décembre 1852, au rez-de-chaussée d'une maison située dans un des quartiers isolés de Londres, se passait une petite scène muette qui serait sans intérêt pour nous, si ses personnages, assis autour d'une table, ne devaient être revus souvent dans cette histoire. Cette maison était construite en briques et avait l'apparence de toutes les habitations anglaises : des rideaux blancs à l'intérieur, des carreaux bien lavés, le marteau de cuivre fixé à la porte reluisant comme un bouton d'or; la pierre qui servait de seuil, propre comme le marbre d'une cheminée; au-dessus d'une son-

nette à droite, un écusson sur lequel on lisait ces mots : *Docteur Iwans.*

Il y avait dans le salon quatre personnes : elles devaient être bien préoccupées, car le thé, versé dans les tasses depuis longtemps sans doute, avait cessé de fumer.

Quiconque connaît un peu les habitudes de nos voisins appréciera que les plus graves considérations peuvent seules rendre des Anglais indifférents au parfum du thé.

Le docteur Iwans avait un coude appuyé sur la table et regardait brûler sa lampe. C'était un homme de 40 à 45 ans ; ses cheveux, autrefois d'un blond fort tendre, commençaient à grisonner ; ses favoris avaient une petite teinte rousse qui pâlissait à côté de ses joues colorées; son front blanc mat ajoutait à l'expression de deux yeux bleu clair, brillants d'intelligence et de vivacité. Il était petit de taille et d'un embonpoint raisonnable.

En face de lui était une femme de son âge, grande, brune, maigre, les yeux noirs et doux. Elle avait dû être jolie, mais sa beauté avait depuis longtemps disparu, pour revivre dans une de ses deux filles, assise à ses côtés. Madame Iwans tenait les yeux fixés sur une image de l'*Illustration* qu'elle regardait sans voir, absorbée comme son mari dans ses réflexions.

Mélida, la plus jeune de ses filles, tourmentait entre ses doigts une petite boîte émaillée, qui faisait

honneur, au moins pour la solidité, à l'ouvrier qui l'avait faite, puisqu'elle n'était point encore cassée. A dix-huit ans, une pensée sérieuse est impuissante à nous faire rester immobile. Mélida était blonde. Ses cheveux frisés autour de la tête lui donnaient un air enfantin que la douceur et la finesse de ses traits ne démentaient pas. Elle était petite et paraissait admirablement bien faite. Par une de ces bizarreries de la nature, qui font qu'une délicieuse personne ressemble souvent à une laide, en la voyant à côté du docteur, il était impossible de ne pas dire : Cette jolie personne est sa fille !

Émeraude, sa sœur, avait vingt-deux ans. Ses cheveux noirs, arrangés en bandeaux bouffants, ressemblaient aux ailes déployées d'un corbeau. Ses grands yeux avaient une expression douce ou sévère selon sa volonté. En ce moment, elle considérait un tableau appendu à la muraille et représentant un incendie en mer. Au premier plan, des passagers se sauvaient dans des canots, et le vaisseau, avant de s'engloutir, lançait des flammes qui semblaient vouloir envahir le ciel. Ces terribles torches éclairaient les naufragés luttant contre la mort dans des embarcations trop petites pour les contenir tous. Ceux qui s'étaient crus sauvés étaient précipités dans les flots. Une femme tendait les bras vers une des barques d'un air suppliant ; un homme levait l'aviron pour la frapper et l'empêcher de monter à bord.

Émeraude regardait ce tableau et sa pensée l'animait sans doute, car elle éprouvait une sorte de tressaillement nerveux.

Le docteur rompit le premier le silence.

— Ah ! dit-il en se renversant sur le dossier de sa chaise, c'est un grand parti à prendre; si j'étais seul, je n'hésiterais pas ; mais à cause de vous, cela est impossible. Comment proposer à des femmes un voyage de cinq mille lieues ?

Les deux sœurs se regardèrent. Chacune d'elles avait envie de répondre, pourtant elles attendaient que leur mère prît la parole.

— Mon ami, répondit madame Iwans, quand il s'agit de vous, mes filles et moi, nous ne sommes plus des femmes, nous sommes d'autres vous-même; où vous passez, nous passons ; où vous irez, nous irons. Une seule chose pourrait nous être pénible, ce serait de nous séparer de vous. Vous êtes le chef de la famille. Tout ce que vous faites est bien fait. Nos filles ne peuvent que vous admirer pour votre courage, car à votre âge on ne s'expatrie pas volontiers. On est aux deux tiers du chemin de la vie, et on aime à finir ses jours où l'on est né. Mais nous n'avons rien, vous voudriez qu'elles fussent riches, et en effet que deviendraient-elles si Dieu vous rappelait à lui !

Madame Iwans se tut, sa voix trahissait ses larmes prêtes à tomber.

— Quand un si grand malheur nous arrivera, ré-

pondit Émeraude, rien ne pourra nous consoler. Chère maman, n'ayez jamais de ces vilaines idées. Parlons plutôt des projets de mon père. Pour nous un semblable voyage serait une partie de plaisir; mais c'est à cause de vous, à cause des peines et des fatigues que vous auriez à souffrir, qu'il faut réfléchir longtemps. Vous nous avez donné une bonne éducation, des talents, avec lesquels on peut gagner sa vie : nous les mettrons à profit quand vous le permettrez.

Le docteur secoua la tête et dit après avoir réfléchi :

— Il est trop tard maintenant, vous souffririez trop de la domination des autres. Le genre humain est despote, je connais bien le monde, je n'y ai vu que des maîtres et des esclaves. Le pauvre domine son chien. Le riche domine le pauvre. Le laboureur est moins à plaindre que le professeur; car pour être heureux avec ceux qui vous font gagner votre pain, il faut les voir à de longs intervalles, sans cela on leur devient à charge. J'ai connu beaucoup d'institutrices, de demoiselles de compagnie : presque toutes étaient malheureuses. Les ignorants, ceux qui ont eu une jeunesse paresseuse, ou une éducation négligée, vous envient, vous détestent pour les talents que vous avez et qu'ils vous payent. Ils veulent vous rabaisser. Leur supériorité, c'est l'argent. L'argent ! c'est la plus insolente de toutes les supériorités. Ils vous le font durement gagner ! Que

feriez-vous en pareil cas, vous, pauvres enfants que nous avons gâtées à force d'amour, à qui nous cachons nos ennuis pour vous éviter l'ombre d'une inquiétude, si des enfants despotes vous commandaient avec impertinence? Ah! s'il vous fallait en arriver là! toi surtout, avec ton caractère, ma pauvre Émeraude, tu irais droit te jeter dans la Tamise.

— Quelle idée vous avez du monde, mon père! dit tristement Mélida, heureusement qu'il y a des exceptions.

— Oui, mais elles sont rares. Quand on est médecin depuis vingt-cinq ans, en voyant toutes les plaies du corps, on voit aussi les vices de l'âme. Ceux qui souffrent ouvrent leur cœur, ne prennent plus la peine de cacher leur véritable caractère. Les défauts qui s'abritaient derrière l'éducation apparaissent comme des couleuvres chassées par le feu qui brûle l'herbe. Après la guérison, on a beau reprendre le masque, on ne peut plus nous tromper, nous autres médecins. Que de fois j'ai entendu dire d'une méchante femme : Voilà une bonne personne. Je souriais ou je haussais les épaules, car moi seul je savais à quoi m'en tenir.

On vous dit jolies, on ne doute pas de vos vertus; vous êtes jeunes, vous avez des talents; j'ai la réputation d'un honnête homme, mais je suis pauvre. Qu'arrive-t-il? C'est que je vois dans ma clientèle des filles laides, contrefaites, parlant l'anglais comme des allemandes, qu'on se dispute. Elles ont à la fois

vingt prétendants : elles sont riches. Comment? On ne se le demande même pas.

—Mon bon père, dit Mélida, vous êtes jaloux de tout le monde à cause de nous ; nous ne nous plaignons pas. Moi surtout, je n'ai été demandée qu'une fois, et je suis engagée. Quoique sans fortune comme nous, William Nelson ne voudrait pas entrer dans votre famille s'il ne la trouvait honorable. Quant à ma sœur, je ne pense pas qu'elle aît envie de se plaindre, car elle a refusé plusieurs partis.

—Et je lui en fais mon compliment, reprit en riant le docteur. Un capitaine plus vieux que moi qui fumait la pipe et jurait du matin au soir ! Un négociant français qui porte des moustaches et fume dans les rues. Quant au troisième, il n'y a trop rien à dire ; c'est un bon Anglais, mais il a trois ans de moins qu'elle. Elle est aussi grande qu'il est petit, et pour la raison elle aurait pu être sa mère. Et puis c'est elle qui les refuse. Certes je ne veux pas lui imposer un mari, seulement quand elle en refuse un qui ne me plaît pas, je l'en félicite.

—Si je savais vous contrarier, mon père, dit Émeraude, je ne refuserais pas.

—Je sais cela, fit le docteur, et c'est justement à cause de vos qualités que je prends mon parti. Pourquoi hésiterais-je ? La découverte de l'or en Australie fait partir des hommes et des femmes par milliers. Les journaux racontent chaque jour des merveilles sur les trésors qu'on trouve dans ce pays. Les mé-

decins manquent; aussi dit-on que ceux qui auraient le courage d'y aller pourraient faire fortune très-vite. J'ai la crédulité des gens qui désirent et espèrent. Le *Marco-Polo* part dans dix jours; j'ai obtenu la place de docteur du bord pendant la traversée, je puis encore me dédire si vous le voulez. Mais avant, refléchissez bien que, depuis vingt-cinq ans, en travaillant le jour, la nuit, je ne suis parvenu qu'à vous faire vivre dans un confortable modeste. Je puis aller encore cinq ans, dix ans, mais après j'aurai besoin de repos. Il faut employer ces dix ans de force et de courage, je ne dirai pas à mieux faire, car j'ai soigné par charité des pauvres à qui je donnais souvent les médicaments, mais à compter davantage avec les hommes et avec le temps.

— Vous avez raison, dirent ensemble les trois femmes; dans dix jours nous serons prêtes.

Chacun retomba dans ses réflexions.

Le docteur voyait la fortune lui sourire.

Madame Iwans pensait avec effroi à ce qu'elle allait souffrir pendant une traversée de trois ou quatre mois au moins, elle qui ne pouvait pas regarder la mer sans être malade.

Mélida songeait à William qu'elle allait laisser à Londres. Certes, il l'attendrait ou viendrait la retrouver. Elle serait heureuse d'être riche pour partager avec lui sa fortune. Mais il fallait attendre, et elle n'était pas partie qu'elle trouvait le temps long.

Émeraude était triste; elle regardait le tableau

dont nous avons parlé au commencement du récit, et ne pouvait se défendre d'un pressentiment mélancolique.

Dix jours plus tard la maison était vide, et les quatre personnes que nous venons de voir étaient à Liverpool en costume de voyage, suivies d'hommes du port qui portaient une foule de malles, de sacs de nuit, d'objets de toutes sortes, comme on est obligé d'en emporter en s'expatriant.

Le *Marco-Polo*, sur lequel le docteur Iwans s'embarqua avec sa femme et ses filles, est un navire d'environ trois mille tonneaux, qui fait le service pour les émigrants.

Il y avait à bord cinq cent cinquante de ces derniers. La présence de cette population ajoutait beaucoup à l'étrangeté d'un spectacle toujours émouvant, celui du départ d'un navire pour un si long voyage. Mélida et Émeraude regardaient de tous leurs yeux des scènes entièrement nouvelles pour elles, et dont leur vie retirée à Londres n'avait pu leur donner l'idée.

Le temps était si beau, la mer si calme, que madame Iwans elle-même ne ressentait aucune impression de malaise. Rien ne venait donc troubler l'émotion bien naturelle que les voyageurs éprouvaient en quittant leur pays, émotion mêlée de joie et de tristesse, de crainte et d'espérance.

Pour des Anglais, le voyage c'est la vie, c'est le mouvement, c'est la poésie. Quand ils montent à

bord de leurs navires, ils songent qu'à tous les bouts du monde les attendent des colonies où ils retrouveront le drapeau de l'Angleterre, et, ce qui ne les touche pas moins, les mœurs et les habitudes de la mère-patrie. Les femmes mêmes ne sont pas étrangères à des impressions de cette nature. Aussi ces pensées, ou d'autres semblables, occupèrent-elles la famille Iwans jusqu'au moment où les côtes de l'Angleterre disparurent à l'horizon.

Quand on ne vit plus que le ciel et l'eau, madame Iwans et ses filles songèrent à s'organiser dans la cabine qui devait leur servir d'appartement; l'appartement était une boîte de huit pieds carrés sans ouverture, ressemblant à une commode à trois compartiments, et où elles devaient coucher toutes les trois.

Leur installation faite, elles montèrent sur le pont. En apercevant toute cette masse d'émigrants, elles furent effrayées en songeant que le docteur, aux soins duquel cette foule était confiée, n'allait pas avoir un instant de repos.

Le premier jour tous les voyageurs étaient arrangés proprement. On pouvait se faire des illusions sur le caractère et les habitudes des passagers qu'on emmenait. Mais quelques jours plus tard la vérité se montra.

Pour maintenir dans l'ordre tant d'hommes et de femmes de conditions et de caractères divers, il aurait fallu une main de fer, et il n'y en avait point.

Aucune discipline n'était observée à bord. La famille du docteur ne pouvait plus se promener sur le pont où l'on voyait des filles ivres et des hommes avinés se battre dix fois par jour. Madame Iwans dut prendre la résolution de rester dans sa cabine.

A cette contrariété venait s'ajouter une cause d'inquiétude plus grave.

Le pauvre docteur n'avait pas le temps de manger. On le faisait souvent appeler pour rien. Il ne se plaignait pas. Mais ses couleurs commençaient à pâlir.

Quant aux deux jeunes filles, cet entourage leur semblait si épouvantable, qu'elles se prenaient à regretter Londres, et à voir s'effacer les songes d'or que l'idée d'un grand voyage fait toujours naître dans de jeunes cœurs.

Pendant tout le temps que le navire resta dans les parages d'Europe et qu'il fît froid, les choses n'en vinrent pas aux derniers excès. Mais lorsqu'on passa sous la ligne, la chaleur devint accablante, le désordre prit un caractère plus grave. Certaines femmes se promenaient à peine vêtues. Les hommes naturellement renchérissaient sur le désordre, et la situation devint complétement intolérable.

Le docteur, qui s'était plaint plusieurs fois de ses voisines de cabine, et qui avait toujours été assez mal reçu, résolut de faire auprès du capitaine une démarche décisive.

Ce capitaine était une espèce d'homme brusque, mal élevé, et digne en tous points des voyageurs

qu'il transportait. Il en voulait au docteur parce qu'il occupait la place d'un protégé à lui qu'il n'avait pu réussir à faire nommer.

M. Iwans déclara au capitaine qu'il ne ferait plus le service du bord si l'on n'avait pas plus d'égards pour sa famille.

Le capitaine, qui, ne se respectant pas lui-même, ne respectait personne, l'envoya promener.

— Vous vous croyez indispensable, lui dit-il, vous vous trompez. Sachez bien que nous pouvons parfaitement nous passer de vous. Vous ne voulez plus faire le service, ne le faites pas ; j'ai sous la main quelqu'un qui vous remplacera dans vos fonctions, et qui les remplira aussi bien et peut-être mieux que vous.

Il y avait à bord du *Marco-Polo* une espèce de charlatan, moitié médecin, moitié dentiste, qui faisait beaucoup d'embarras et se grisait avec les plus ignobles d'entre les passagers.

Ce digne personnage était le successeur que le capitaine avait depuis longtemps désigné au docteur Iwans pour le jour où celui-ci, poussé à bout, donnerait sa démission.

En un instant, la grande nouvelle courut d'un bout à l'autre du navire.

Le docteur avait été plein de bonté pour ses malades. Mais on savait les efforts qu'il avait faits pour obtenir qu'un peu d'ordre et de décence régnât sur le pont. C'était un crime irrémissible aux yeux de

cette foule déclassée. Tout le monde prit parti pour le capitaine. Le docteur eut pour ennemis tous ceux qu'il avait obligés, à l'exception pourtant d'une femme à qui il avait donné les soins les plus attentifs.

C'était une passagère qui avait dû être bien pressée de partir, pour s'embarquer dans la position où elle se trouvait, car un mois après avoir quitté l'Angleterre, elle mit au monde une petite fille si délicate que le docteur Iwans avait craint que le premier mouvement du roulis ne la tuât.

En renonçant à son service, c'était la seule malade qu'il regrettât. Mais elle était logée aux troisièmes classes à l'avant du navire ; il fallait traverser toutes les salles pour aller la voir, s'exposer aux railleries, peut-être aux insultes de gens capables de tout. Puis il avait vu son remplaçant courir partout, offrir ses bons offices, il ne doutait pas qu'il ne prît soin de la petite mère, comme il l'appelait, parce que c'était presque une enfant.

Le bon docteur Iwans, dans la naïveté de sa conscience honnête, ne s'imaginait pas qu'un homme complétement étranger à l'art de la médecine eût pu accepter la responsabilité de veiller sur tant d'existences.

Il se renferma donc dans sa famille, reportant toutes ses espérances de bonheur au moment désiré où il toucherait à la terre d'Australie.

Les chaleurs devinrent intolérables. Ces chaleurs

changèrent la face des choses. Les fièvres et la petite vérole se déclarèrent à bord. La femme en couches fut la première à se plaindre de douleurs à la tête. Le dentiste lui ordonna un bain. On la sortit de l'eau dans un si triste état que tout le monde s'aperçut qu'elle allait mourir.

Elle excitait un intérêt général. Sous l'influence de la peur, il se fit, en quelques instants, une révolution complète. Le charlatan ne dissimulait plus son embarras ; il commençait à trembler devant la responsabilité qui allait peser sur lui. Par une réaction toute naturelle, les pensées de chacun se reportèrent sur le docteur Iwans qui apparut comme un sauveur à la foule intimidée.

Deux femmes de chambre, obéissant au sentiment de tous, vinrent supplier le docteur de se rendre auprès de la malade.

Il y courut aussitôt. Tout le monde le suivit en silence; mais il était trop tard.

Quand le docteur entra dans la cabine où gisait la malade, elle ne le reconnut pas; tous les symptômes de la mort étaient sur son visage.

Il se retourna vers ceux qui l'avaient suivi, et, malgré lui, sa figure sévère leur disait:

— Voyez, voilà votre ouvrage.

Ils le comprirent et se regardèrent d'un air consterné.

La pauvre femme se débattait dans les dernières angoisses de la vie prête à s'échapper. Elle avait

perdu le sentiment, que sa main, crispée par les crampes de la mort, cherchait encore à saisir son enfant.

Le docteur Iwans comprit ce mouvement suprême ; il enleva la petite fille par ses langes serrés au milieu du corps, puis, la tenant suspendue en l'air, il montra la vie qui devait faire regretter mille fois plus la mort de celle qui rendait le dernier soupir.

Il regarda autour de lui à qui il pouvait confier ce pauvre petit être. Personne n'étendit les bras. Puis, après avoir réfléchi, il se dit que pas une de ces créatures n'aurait le courage de donner les soins nécessaires à un enfant de huit jours. Il demanda qui était cette femme : personne ne le savait. Elle était inscrite sous un faux nom sur le livre des passagers. Elle avait d'abord dit qu'elle allait retrouver son mari, puis après elle avait dit qu'elle allait retrouver le père de son enfant qui lui avait promis de l'épouser.

On chercha dans ses effets. Il y avait quelques lettres adressées poste restante à Londres, et qui ne pouvaient donner aucun indice. La personne qui les écrivait semblait même s'envelopper de mystère.

— Allons, dit le docteur, qui prit les effets de l'enfant : Pauvre petite, tu es bien à mon adresse, tu commences bien jeune à porter les peines de ce monde.

Il vint trouver sa femme et ses filles ; ceux qui

l'avaient déjà suivi, le suivirent encore en silence et l'entendirent qui disait, en s'approchant de madame Iwans qui était venue au devant de lui avec Mélida et Émeraude :

— Tenez, mes enfants, je vous apporte un joujou qui vous donnera bien du mal. Mais voyez comme cela se débat ! cela veut vivre et cela n'a plus de mère.

Six bras s'étendirent à la fois pour prendre l'enfant. Mais madame Iwans l'emporta par droit d'expérience.

Comme la nature vous donne toujours quelque chose, les petits êtres malheureux sont bons.

Au bout de trois jours, l'enfant n'avait pleuré qu'une fois.

On eut grand'peine à retenir certains passagers qui voulaient jeter le charlatan à la mer. Le capitaine fit des excuses au docteur et afficha des règlements sévères contre ceux qui seraient inconvenants. Mais pour le moment cette précaution était inutile. Chacun, sous l'impression du drame qui venait de se passer, était revenu à des sentiments meilleurs.

A partir de ce moment, la vie que menait madame Iwans et ses deux filles fut complétement changée. Plus d'ennuis, plus de contrariétés. La petite fille que Mélida et Émeraude avaient appelée Bijou, était l'objet de soins de tous les instants. Pendant le jour, les trois femmes montaient la promener sur le pont. Tout le monde les saluait avec respect ; les filles per-

dues mêmes s'observaient en présence de ces bonnes âmes, que pas une d'elles n'aurait voulu blesser.

Le butin de Bijou était bien léger : ce fut à qui monterait sa garde-robe. Toutes les passagères cherchèrent dans leurs chiffons ; chacune d'elles fit quelque chose; huit jours après, Bijou était ornée de dentelles, de rubans comme une petite princesse.

Le docteur avait fait preuve d'intelligence et de vigueur. Il avait défendu l'abus des boissons et fait prendre des mesures de propreté. Il avait, si ce n'est entièrement chassé, du moins diminué beaucoup l'extension des maladies qui étaient à bord.

L'influence de M. Iwans était en quelque sorte sans limites. On l'aimait autant qu'on l'avait détesté. Le matin, quand il quittait sa cabine, des passagers le guettaient à sa première sortie pour lui serrer la main. Il les recevait toujours avec la même bonté et se disait à part lui : Quelle singulière chose ! avec les gens du monde, tout au premier abord semble facile et couleur de rose, mais la déception arrive vite ; avec ces hommes brutaux, mal élevés, la première entrevue est terrible, et cependant au travers de leurs vices, on finit toujours par découvrir de bons instincts. Aussi la fin du voyage fut-elle pour la famille Iwans plus gaie et plus heureuse que le début ne semblait l'annoncer. Les jeunes filles raffolaient de Bijou. Comme le docteur l'avait prévu, l'orpheline était un jouet, qu'on parait comme une châsse.

Mélida avait fait un coussin en broderie au crochet qu'on avait doublé de soie rose, puis on avait arrangé un morceau de coutil rayé en forme de hamac suspendu en travers de la cabine habitée par les trois femmes.

Une nuit l'enfant fut malade, ses protectrices eurent la fièvre d'inquiétude et l'auraient tuée à force de soins, si le docteur n'avait interposé son autorité.

La petite fille avait deux mois ; chacune des trois femmes prétendait être sa préférée. Le fait est que Bijou était tellement habituée à la douce musique de ces voix, que quand l'une d'elles parlait l'enfant tournait sa tête. Son regard incertain, vague, semblait vouloir s'arrêter avec cette expression de tendresse que les mères devinent et qui est le charme irrésistible de l'enfance.

On touchait au terme du voyage. Le docteur en était presque fâché. A force d'espérer la fortune, non pour lui, mais pour ses enfants, il avait fini par prendre ses rêves pour la réalité même. Il vivait d'illusions. Il savait qu'en descendant à terre, il allait de nouveau se trouver aux prises avec les difficultés de la vie, et il craignait de voir son rêve s'envoler.

Le grand jour arriva. On approchait du port, on voyait briller au loin comme un rayon de soleil attardé le phare de la côte. Chacun se préparait à quitter le navire avec une joie étrangère à quiconque n'a pas fait un long voyage.

Un pilote monta à bord. Les côtes d'Australie apparaissaient, verdoyantes comme l'espérance. Tous les yeux étaient tournés vers elles. Les ennuis, les chagrins étaient oubliés. Le docteur céda à ce sentiment de satisfaction générale. Il embrassa sa femme et ses filles avec effusion, et quand il descendit dans le canot qui devait le conduire en ville, il avait le cœur léger comme un homme qui touche au but de ses désirs.

Pour épargner à sa femme et à ses filles les premiers ennuis des informations à prendre, il avait jugé à propos de laisser sa famille à bord et de pousser tout seul une reconnaissance à Melbourn.

II

DÉSILLUSIONS. — HISTOIRE D'UNE BAGUE.

L'entrée du Port-Philippe est magnifique. L'horizon se développe aux regards avec une grandeur qui promet plus qu'elle ne tient, car la ville de Melbourn est mal située.

Lorsque le canot toucha terre, une foule de porteurs se précipitèrent sur les passagers et leur enlevèrent d'autorité le bagage qu'ils avaient avec eux.

Le docteur n'avait pris avec lui qu'un sac de nuit pour le cas où il serait obligé de coucher en ville.

Quand en arrivant à la porte de l'hôtel, il demanda au jeune gaillard qui s'était chargé du sac de nuit, ce qu'il lui devait,

— Une livre, répondit effrontément le commissionnaire, commé un homme sûr de son droit.

Le pauvre Iwans était atterré. Pour un touriste opulent, cette exigence n'eût été qu'une contrariété ; mais pour un émigrant, dans les conditions où était le docteur, c'était le plus effrayant de tous les symptômes, c'était la révélation d'un monde impossible où il ne trouverait pas sa place et où ses pauvres ressources s'épuiseraient en peu de temps.

Il reprit philosophiquement son sac de nuit, bien résolu désormais à le porter lui-même.

N'osant entrer dans l'hôtel à la porte duquel on l'avait conduit, et qui pourtant n'avait pas une apparence bien somptueuse, il se mit en quête d'une modeste taverne.

En levant les yeux dans les rues, il lut sur presque toutes les portes : *Docteur*, *Chirurgien*, *Dentiste*, *Vétérinaire*, *Sonnette de nuit*.

— Ah ! çà, pensa-t-il en s'arrêtant, il doit y avoir ici plus de médecins que de malades. Je voudrais bien voir le diplôme de tous ces gens-là.

Après avoir fait plusieurs tours dans la ville, les tiraillements de son estomac lui rappelèrent qu'il ne cherchait pas un médecin, mais un restaurant. Il avisa une boutique qui, de loin avait l'air d'un cabinet d'histoire naturelle, sur la devanture de la-

quelle il vit appendus des quartiers entiers d'animaux qui ressemblaient à des singes. Il lut écrit en grosses lettres sur la porte : *Soupe de Kangaroo.*

— Allons, se dit le docteur, il paraît que c'est le mets du pays. Cela doit être moins cher qu'autre chose, entrons.

Il avala un horrible potage.

Pour en oublier le goût et compléter son déjeuner, il se fit apporter une omelette.

— Que faut-il servir à monsieur? demanda le garçon. Un nobler ou de la bière?

— Qu'appelez-vous un nobler?

— C'est bien simple, monsieur, nous prenons une demi-bouteille d'eau-de-vie, un petit verre d'eau et nous sucrons. C'est très-chaud sur l'estomac.

— Bien obligé, cela serait trop chaud pour ma tête. Donnez-moi de la bière.

Dans la vie des voyages, il y a de singulières impressions; malgré la modestie de ce repas, le docteur se sentait tout dispos; il demanda l'addition.

— L'addition! monsieur, nous n'en faisons pas. Le papier est trop cher ; c'est trente-sept shillings.

Iwans le regarda avec des yeux effarés.

— Trente-sept shillings, répéta-t-il.

— Oui, monsieur, soupe de kangaroo, omelette, bière, pain, trente-sept shillings, sans compter le pourboire du garçon.

Le docteur paya sans mot dire.

Il se remit à parcourir les rues en quête d'un lo-

gement. Tout dans Melbourn lui portait sur les nerfs, les choses aussi bien que les personnes. A cette époque, Melbourn n'était pas encore une ville; c'était un entrepôt. Partout des magasins, des stores, rien de reposé, rien d'intime; quelque chose de forcé, de brutal, comme le premier effort d'une société qui commence; à chaque pas le contraste de l'opulence et de la misère.

Le docteur cherchait vainement des écriteaux. L'encombrement était tel à ce moment qu'il n'y avait pas une maison vacante. Il ne rencontra dans toute la ville que deux *offices* à louer. On appelle offices de petits cabinets qui servent de bureau pour les affaires. Il y avait à peine de la place pour mettre une table et deux chaises.

Il demanda le prix, plutôt par curiosité que dans l'espérance de pouvoir y établir sa famille.

— C'est quinze livres par semaine, monsieur, lui répondit la femme chargée de louer. C'est pour rien, nous avons loué 25.

— Ah! mon Dieu! madame, et que vaut donc une maison entière?

— Nous louons celle-ci 400 livres par mois.

La plaisanterie tournait au tragique. La gaieté factice qui soutenait l'âme du docteur, depuis quelques instants commençait à faire place à un véritable sentiment de terreur; il entrevoyait pour sa femme et pour ses filles la misère et le désespoir. Les Anglais, d'ailleurs, ne savent pas lutter contre

les difficultés d'argent, et Iwans, dont la timidité et la fierté naturelle avaient été l'écueil dans toute sa vie, était sous ce rapport plus Anglais que la plupart de ses compatriotes.

Il sortit à reculons, laissant la dame à qui il venait de parler toute surprise de son brusque départ.

Iwans avait besoin de se retrouver dans la rue, seul endroit où l'hospitalité ne se payât pas au poids de l'or, pour réfléchir à sa position; il la sentait devenir de plus en plus critique. Avec quelle amertume il déplorait alors la funeste inspiration qu'il avait eue de s'expatrier pour venir si loin tenter la fortune !

Son isolement au milieu de cette ville étrange l'effrayait. Pourtant il se rappela qu'il avait une lettre de recommandation pour une personne habitant Melbourn depuis plusieurs années.

Il alla frapper à sa porte. Son compatriote le reçut de la manière la plus cordiale.

Le pauvre docteur avait la fièvre. Il raconta sa position, ses embarras avec un laisser-aller de confidence dont il aurait été certes incapable en toute autre occasion.

— Mon cher monsieur, lui répondit l'Australien, vous n'êtes pas le premier à qui de pareils mécomptes arrivent. C'est le sort de tous les émigrants. Moi qui vous parle, quand je suis arrivé ici, j'ai logé sous une tente, qu'on me louait 25 livres par semaine; renoncez à l'idée de pouvoir habiter

en ville. Mais il y a autour de Melbourn dix villages où vous serez plus confortablement installé et où on vous louera une maison tout entière pour le prix que vous payeriez un de ces offices que vous venez de visiter. Tenez, justement j'en ai vu une hier pour un de mes amis qui ne s'en est point arrangé, je crois qu'elle vous conviendra. Elle est située à Saint-Kilda, à six milles d'ici, et en voici l'adresse.

Il remit une carte à Iwans.

Ce dernier se sentit un peu moins oppressé.

— Mais, mon cher compatriote, au prix où sont les maisons, les voyages doivent être hors de prix, et je vous avoue que je suis un peu las pour aller à Saint-Kilda à pied... avec mon sac de nuit.

Son interlocuteur se mit à rire.

— Allons, allons, n'exagérons pas ; nous sommes civilisés, nous avons des omnibus, par Dieu ! Vous avez de la chance, dit-il en s'approchant de la fenêtre. J'entends le bruit d'une voiture, c'est bien cela. Voilà précisément l'omnibus de Saint-Kilda, qui tourne à l'angle de la rue. Vous en serez quitte pour dix shillings. Ne perdez pas de temps.

Le docteur prit congé en courant.

Il commençait à s'habituer aux mœurs de l'Australie. Dix shillings pour faire six milles ! il était tenté de trouver que c'était pour rien.

Si les voitures sont chères à Melbourn, elles vont rapidement. L'omnibus était attelé de quatre chevaux qui franchirent la distance à fond de train, et

vingt minutes après être monté en omnibus, Iwans descendait à Saint-Kilda, à la porte de la maison qu'on lui avait indiquée.

Saint-Kilda est bâti tout près de la mer. C'était alors un petit village à peine habité, mais il suffit au docteur d'un rapide coup d'œil jeté sur le pays pour acquérir la conviction que ce village, à cause de sa situation même, prendrait promptement de l'importance.

La maison lui convenait sous tous les rapports. On lui en demanda un prix qui dans la mère-patrie l'aurait fait bondir d'étonnement, mais qu'il se hâta d'accepter, dans la crainte de voir cette occasion lui échapper.

Cette importante affaire conclue, il se hâta d'aller retrouver sa famille. Toutes ces courses avaient pris une grande partie de la journée, et l'obscurité commençait à envelopper les eaux de la baie quand le docteur revint à bord du *Marco-Polo*.

Sa femme et ses filles l'attendaient avec impatience. Elles eurent bien vite reconnu à la fatigue de ses traits les émotions par lesquelles il avait passé. Il leur fit le récit détaillé de tout ce qu'il avait vu et éprouvé, en dissimulant néanmoins ses craintes pour l'avenir.

— Puisque je ne puis me faire tout de suite médecin en ville, je me ferai médecin de campagne. Nous connaissons déjà assez la colonie pour savoir que tout y est affreusement cher et que nos dé-

penses seront plus fortes que nous ne le croyions. C'est le revers de la médaille. Mais probablement aussi nos recettes dépasseront nos espérances.

Le docteur disait cela sans beaucoup y croire, pour faire passer une bonne nuit à sa femme et à ses filles. On devait dormir une dernière fois à bord. On se sépara donc en se promettant de se lever d bonne heure et de consacrer la journée du lendemain au débarquement et à l'installation de la famille à Saint-Kilda.

Naturellement le docteur demanda à garder Bijou. Cela ne fit aucune difficulté. La pauvre petite fille n'appartenant à personne, revenait de droit à ceux qui en avaient pris soin. Le capitaine remit à Iwans le papier que ce dernier avait lui-même signé le jour de la naissance de l'enfant.

Quand la famille se trouva réunie le soir dans le petit parloir de la petite maison de Saint-Kilda, le docteur établit son budget et reconnut avec effroi que le quart de la somme qu'il avait appportée avec lui était déjà absorbé. Mais comme on est toujours ingénieux à se créer des illusions, on se dit que dans les pays neufs, c'est surtout la vie d'hôtel et de mouvement qui est chère, qu'une fois installé on pourrait faire des économies. La clientèle d'ailleurs ne pouvait tarder à venir. Le docteur trouverait promptement dans les produits de son travail les moyens de suffire à toutes les dépenses du ménage. On avait tant besoin de croire à cette pensée qu'on n'admet-

tait point de doute et que chacune de ces quatre personnes se trompait elle-même, afin de mieux tromper les autres et de reculer le moment où apparaîtrait comme un spectre la réalité.

Le docteur avait eu l'heureuse idée d'apporter quelques meubles, et entre autres le piano de ses filles qui étaient bonnes musiciennes; c'était pour ces pauvres enfants une distraction précieuse; car le pays était bien triste. Aucune société, peu de promenade. L'aspect général de l'Australie ne ressemble en rien à celui de l'Europe. Le climat est si différent : pendant trois mois de l'année le pays est vert et magnifique; pendant neuf mois il est brûlé ou inondé. Autour de Saint-Kilda la végétation était misérable. Pas un arbre, pas un brin d'herbe qui n'eût l'air de souffrir. Ce côté où la population s'est portée et a bâti sa ville, à cause de l'or qui l'avoisine, est la moins belle situation de la colonie de Victoria.

Le docteur s'était mis courageusement à l'œuvre. Les malades ne lui manquèrent pas. Ils se présentaient en foule, mais c'étaient de pauvres gens qui ne pouvaient payer les soins qu'ils venaient demander. De loin en loin quelques personnes dans une situation plus aisée s'adressaient au docteur, mais la clientèle fructueuse arrivait lentement et l'argent s'en allait vite. Les choses les plus indispensables à la vie valaient un prix exorbitant. On se reprochait souvent le nécessaire comme du superflu; chaque jour faisait disparaître une espérance, s'évanouir

une illusion. Dire toutes les angoisses que le docteur éprouva est impossible. Par un héroïsme de résignation qui est comme la pudeur des grandes douleurs, il ne communiquait pas ses véritables pensées à sa femme. Mais tout le monde dans la famille voyait venir menaçant et terrible le moment où les dernières ressources allaient être épuisées.

Un jour madame Iwans s'enferma dans sa chambre; elle se sentait à la veille de manquer d'argent.

Elle ouvrit une petite boîte et en tira une bague magnifique; elle la regarda longtemps, elle l'embrassa en pleurant et elle répéta plusieurs fois : Ma chère émeraude, ma belle émeraude; il va donc falloir me séparer de toi !

Madame Iwans n'avait qu'un bijou de valeur, cette bague, et elle allait la vendre en cachette; mais avant de le faire, elle s'entretenait avec elle-même de ses souvenirs de joie et de jeunesse. Madame Iwans n'avait jamais eu qu'une fantaisie, qu'un caprice; dans l'un des premiers mois de son mariage, elle s'arrêta devant l'étalage d'un bijoutier, et vit cette bague qui lui plut au point qu'elle en rêva la nuit. Elle n'osa pas parler à son mari de ses désirs pour un objet de cette valeur, mais tous les jours elle allait voir si l'émeraude était encore là. Une fois la tentation fut si grande qu'elle entra, la marchanda pour avoir le plaisir de l'essayer, puis elle la retira en poussant un gros soupir, et en disant : C'est trop cher. Le lendemain elle revint encore, mais la bague

en émeraude n'y était plus. Elle est vendue, se dit-elle en poussant un soupir ; ils sont bien heureux ceux qui l'ont, et elle s'en retourna détestant presque le possesseur inconnu.

Le lendemain était l'anniversaire de ses dix-neuf ans ; les Anglais ne fêtent pas les saints, mais ils célèbrent les jours de naissance. Au moment de se mettre à table pour dîner, son mari lui dit : Tu as l'air triste, Mélida, c'est pourtant une grande fête aujourd'hui : tiens, dit-il en lui tendant une boîte, voilà mon petit présent. Elle aimait trop son mari pour ne pas accepter avec joie ce qui venait de lui. Elle ouvrit donc l'écrin avec précipitation. Jamais surprise ne fut plus grande, jamais joie ne fit tant rire et pleurer à la fois. Elle ne rêvait pas ; c'était bien la bague en émeraude, enrichie de diamants, que son mari venait de lui donner. Elle lui demanda plusieurs fois comment il avait pu deviner. Après l'avoir intriguée quelques instants, il lui avoua qu'il passait devant le magasin le jour où elle y était entrée ; que, par curiosité il avait demandé ce qu'elle avait acheté : Rien, avait répondu la bijoutière, mais ce n'était pas l'envie qui lui manquait ; alors il avait acheté cette bague. Madame Iwans avait remercié son mari d'un regard plus éloquent que toutes les phrases du monde, puis elle avait dit, en rougissant un peu : Si l'enfant que je vais mettre au monde est une fille, je l'appellerai Émeraude, en souvenir de cette bague qui ne me quittera jamais.

Voilà pourquoi madame Iwans, au moment de se séparer de sa bague, ne trouvait pas ses yeux assez grands pour pleurer, et voilà pourquoi sa fille aînée s'appelait Émeraude.

On venait de frapper à la porte d'entrée. Madame Iwans se dit, en cachant sa bague : Il est trop tard aujourd'hui, j'irai demain ; ses yeux se sèchèrent vite, c'était un jour de gagné.

On venait chercher le docteur pour un des hommes les plus riches de la colonie. Celui qui demandait le médecin était en nage, il venait de loin, et au moment où madame Iwans parut, il disait à Mélida qui voulait le faire asseoir :

— Merci, mademoiselle, je ne puis pas attendre. Vous ne me reconnaissez pas : je suis un des passagers du *Marco-Polo*, j'ai fait le voyage avec vous ; je suis entré au service de M. Fulton ; je pouvais trouver des médecins plus près, mais je voulais être agréable au docteur Iwans et lui donner une bonne occasion de gagner de l'argent ; il arrivera trop tard, je suis obligé de m'en aller, vous lui présenterez mes compliments. Il avait déjà fait quelques pas pour sortir, lorsqu'il se retourna.

— Le petit Bijou va bien ?

— Oui, dit Mélida, en poussant une porte en face de laquelle se trouvait le berceau de l'enfant qui jouait avec un hochet d'ivoire.

— Qu'elle est gentille, fit l'homme, en entrant dans la chambre des jeunes filles, sans leur en de-

mander la permission ; il prit l'enfant pour l'embrasser ; la petite fille le repoussa avec ses deux mains.

— Oh ! dit Mélida en riant, c'est qu'elle ne vous connaît pas.

En ce moment le docteur arriva.

Mélida poussa un cri de joie.

— Venez vite, dit l'étranger, ne perdons pas un instant ; il s'agit d'une chute de cheval ; sans l'enfant, je serais déjà parti.

— C'est mon petit porte-bonheur, dit le docteur ; allons, nous allons rattraper le temps perdu.

En effet, ils partirent presque courant.

Il fallait traverser tout Saint-Kilda, puis on faisait environ un mille dans les bois au bord de la mer ; on arrivait à une montagne de sable, où l'on s'enfonçait jusqu'à mi-jambe à chaque pas ; derrière était un ravin planté d'arbres verts ; on apercevait alors une belle maison en pierre qui, pour le pays, pouvait passer pour un château.

Chemin faisant, Tom, c'était le nom de celui qui conduisait le docteur, lui avait dit que son maître venait d'acheter cette propriété, qu'il était très-riche et surtout très-généreux ; mais le médecin ne s'attendait pas à trouver dans cet endroit désert, sauvage même, une si belle propriété ; son étonnement redoubla lorsqu'il vit un magnifique jardin couvert de fleurs.

La maison était située sur le penchant d'une col-

line qui descendait au bord de la mer, et d'où l'on apercevait la rade de Port-Philippe.

— Attendez-moi, docteur, dit Tom, je vais vous annoncer à mon maître, et demander la permission de vous introduire.

Il y avait déjà deux médecins auprès de M. Fulton. Tom ne put avoir de réponse de son maître qui était sans connaissance.

Tom ne voulait pas avoir dérangé le docteur Iwans inutilement.

— Ils sont là deux, lui dit-il, qui regardent le malade comme des imbéciles ; ils ne savent plus que faire, et causent entre eux de leurs petites affaires. Quand je suis entré il y en a un qui disait à l'autre :

— J'ai vu un de vos malades qui m'a fait demander, vous l'aviez mis dans un bel état : il est mort trois jours après.

— Savez-vous ce que l'autre a répondu ?

— S'il est mort, c'est que vous l'avez tué.

Iwans ne put s'empêcher de sourire.

Tom ouvrit la porte et annonça le docteur Iwans.

III

MONSIEUR FULTON.

Les deux médecins se regardèrent.

Le docteur alla droit au lit ; le malade paraissait

terriblement souffrir ; il râlait ; le sang lui sortait de la bouche, du nez et des oreilles, mais en très-petite quantité. Iwans regarda bien l'état de M. Fulton ; puis après avoir réfléchi, hésité, il parut prendre une résolution ; sans consulter ses confrères, il dit au domestique : Donnez-moi une cuvette et des linges.

Les médecins comprirent qu'il s'agissait d'une saignée : tous deux poussèrent un cri d'épouvante et voulurent s'opposer à ce moyen, qu'on n'emploie jamais en médecine anglaise.

— Je suis de votre avis, répondit le docteur, qui bandait déjà le bras du malade, mais aux grands maux les grands remèdes ; je vous défie de trouver une potion assez active pour l'empêcher d'étouffer d'ici à deux heures.

— Et moi je vous affirme, reprit l'un des médecins, que si vous le saignez, dans une demi-heure il n'existera plus.

— Je suis du même avis, ajouta l'autre.

Ils s'étaient levés tous deux et placés près du lit du malade, avec la résolution prise de s'opposer à l'exécution de la saignée.

Le docteur Iwans se recula en disant avec dignité :

— Vous pensez bien, messieurs, que je ne veux pas engager une lutte dans la chambre d'un malade. J'ai dit, je crois, le seul moyen de le soulager, peut-être de l'empêcher de mourir ; vous vous y opposez, je me retire.

— Du tout, dit Tom en lui barrant le passage, je tiens à mon maître, moi !

Puis s'approchant du lit, il dit au malade :

— Monsieur, confiez-vous au docteur Iwans ; il était le médecin du *Marco-Polo*, et je l'ai vu faire des cures désespérées... Ce qu'il faut, c'est qu'on vous soulage — peu importe comment.

M. Fulton eut un moment d'hésitation, pendant lequel les deux adversaires du docteur crurent l'avoir emporté. Ils allaient prendre l'air impertinent de circonstance, lorsque le malade tendit son bras et dit à demi voix : Dépêchez-vous... j'étouffe... je vais mourir !

Les deux médecins se retirèrent ensemble, avec un air de gravité comique.

Le docteur releva la manche de son malade, lui banda le bras et fit avec beaucoup de légèreté une incision à la veine qui donna passage à un sang noir comme de l'encre. Il regarda alors le bras qu'il venait de saigner et s'aperçut non sans surprise qu'il était entièrement couvert de dessins piqués dans la peau et coloriés en rouge et en bleu. Il y avait des chiffres, des noms, un poignard ; les dessins pâlirent à mesure que le malade perdit son sang ; — sa respiration devint plus libre, mais ses yeux se troublèrent, il allait s'évanouir ; Tom l'inonda de vinaigre et le docteur arrêta la saignée. M. Fulton fit un petit signe de bien-être, et quelques secondes après il était endormi. Le docteur l'avait dit

lui-même : il employait la saignée comme un remède violent, mais le manque d'habitude et de confiance en ce remède lui donnait une certaine crainte ; ainsi quand il vit le malade s'endormir, il ne voulut pas le quitter avant d'avoir vu son réveil. J'aime mieux rester, au lieu de revenir dans une heure, dit-il à Tom : il y a si loin d'ici chez moi !

Il se retira de la chambre sur la pointe des pieds. Tom lui tint compagnie dans la pièce voisine. Ils parlèrent de la ville, des affaires, puis du malade. Le docteur demanda qui il était : personne ne le savait, Tom pas plus que les autres, et cela semblait naturel dans un pays où l'on arrive de tous les bouts du monde ; on ne fait jamais de question parce qu'on sait que chacun peut dire ce qu'il veut. Peu de personnes racontent leur vie passée, à quoi bon ? On ne les croirait pas.

On supposait M. Fulton Américain ; il était riche et vivait extrêmement retiré. Il avait toujours l'air inquiet, préoccupé, probablement à cause de ses affaires d'intérêt. Depuis qu'il avait acheté cette jolie maison, le docteur était le premier qui eût visité le propriétaire.

— Je comprends cela, disait Iwans : ici il ne fait pas bon voir tout le monde ; on assure qu'au commencement de la découverte de l'or, le désordre a été si grand que tous les déportés à Sydney pour vols et pour meurtres se sont sauvés et sont en grand nombre dans le pays, où ils sont sûrs de l'im-

punité, car la police est impossible à faire. Aussi quoique nous autres Anglais, nous soyons habitués à donner la main à tout le monde, j'ai souvent éprouvé un petit frisson à l'idée de serrer les mains d'un homme qui, pour son moindre crime, avait peut-être tué son père.

— Je crois, dit Tom, que c'est dans cette crainte que mon maître ne veut voir personne. Il y a peu de temps que je le sers, mais je lui suis très-attaché parce qu'il est bon pour ceux qui l'entourent.

En ce moment un petit bruit se fit dans la chambre du malade.

— Il est éveillé, dit le docteur en se levant avec joie. Entrez-vous avec moi ?

— Non, répondit Tom, je reste ici, vous m'appellerez en cas de besoin, mais il peut avoir à causer avec vous.

Le docteur entra seul. Il jeta un coup d'œil rapide sur tout ce qui entourait le malade.

La chambre était grande et ornée de beaux meubles en acajou massif ; les tentures étaient en damas soie et laine gris feutre, les passementeries grises mêlées de rouge ; le tout était d'une simplicité riche.

Iwans était habitué à deviner la taille des hommes qu'il voyait couchés. Il mesura le malade du regard ; il pouvait avoir, à quelques lignes près, cinq pieds six pouces ; sa poitrine large, ses bras minces mais nerveux annonçaient une grande force ; à première

vue, sa figure, quoique belle, avait une expression sinistre ; ses yeux bleus foncés ressemblaient à du jaspe sanguin ; le milieu des prunelles avait de petites taches rouges ; ses traits étaient réguliers, son front peu élevé, mais ses cheveux fins comme de la soie étaient admirablement bien plantés ; ses favoris noirs faisaient ressortir la pâleur de son teint.

Le docteur quitta des yeux la figure de son malade pour prendre la main fiévreuse qu'il lui tendait; d'ailleurs il n'avait pas de conjectures à faire sur l'étranger, et s'il en avait eu, il les aurait remises à d'autres moments ; car, dans l'état où se trouvait M. Fulton, la pâleur, les yeux injectés de sang, tout cela était naturel.

— Je vais mieux, grâce à vous, dit le malade en faisant un petit mouvement de tête, j'ai la poitrine dégagée, je dors depuis que vous êtes parti.

—Je ne suis pas parti, répondit le docteur, j'aurais été trop longtemps à revenir, quoique je sois bon marcheur ; il y a loin !...

— Oh ! alors, venez habiter chez moi.

— C'est inutile, dit le docteur en souriant, je reviendrai ce soir et j'apporterai une potion qui vous sera nécessaire pour la nuit. Allons ! je vous quitte. Du courage ! cela ne sera rien.

Quand Tom l'eut reconduit, il entra dans la chambre de son maître.

C'est un bien digne homme que ce monsieur Iwans, et c'est sans doute à cause de cela qu'il n'est pas

riche. S'il vous convient comme médecin, donnez-moi la permission d'aller le chercher en voiture, quand il doit venir; car, moi qui n'ai pas son âge, j'étais rendu de fatigue en arrivant. Vos chevaux ne font rien, je prendrai tantôt l'un, tantôt l'autre.

— Prends tout ce que tu voudras; je veux qu'il vienne quatre fois par jour, qu'il ne me quitte pas. Oh ! je suis brisé de fatigue.... j'ai mal partout.... j'ai peur de mourir....

— N'ayez donc pas des idées comme cela, monsieur. C'est de la courbature; dans huit jours vous n'y penserez plus. Le docteur viendra le plus souvent possible; mais vous comprenez qu'il a d'autres malades.

— Peu m'importe, dit Fulton avec une impatience qui prouvait que son caractère n'admettait pas les obstacles. — Si ses clients lui donnent deux livres par visite, je lui en donnerai quatre.... six.... mais je veux qu'il me soigne. Je me sens plus mal, il me semble que j'étouffe de nouveau, allez le chercher.

— Le temps d'atteler et je pars.

Tom se dépêcha plus encore que le matin, il était pressé d'annoncer une bonne nouvelle à cette famille qu'il avait prise en amitié.

— Est-il plus mal? demanda le docteur avec inquiétude, en voyant arriver Tom presqu'en même temps que lui.

— Non, mais il le croit, dit celui-ci en attachant son cheval à la porte; moi je sais bien qu'il va

mieux. Il a dit : *Je veux*, il n'y a plus de danger.

Il raconta alors sa conversation avec son maître. Le docteur ne témoigna pas grande confiance; il était habitué aux malades qui promettent monts et merveilles et qui donnent le moins possible une fois rétablis.

Tom le devina, car il lui dit :

— Ne le jugez pas comme les autres, il fait toujours plus qu'il n'annonce.

Les deux filles du docteur qui étaient assises près de lui se pressèrent la main, et madame Iwans les regarda avec un sourire qui voulait dire : Enfin !!!

— Allons, dit le docteur, partons, la nuit va nous surprendre en route.

— N'ayez pas peur, fit Tom : je connais le chemin. Ne soyez pas inquiètes, mesdames, si le docteur ne rentre pas ; nous le garderons peut-être.

Quand ils entrèrent dans la chambre du malade, il était endormi ; mais au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se réveilla en sursaut, se redressa sur son lit, les cheveux hérissés, l'œil hagard, en criant :

— Ne m'approchez pas ! le premier qui m'approche est mort !

Puis étendant le bras, il prit un des pistolets qui étaient sur une tablette au fond de son lit, l'arma et coucha en joue le docteur ; mais Tom, plus prompt que la pensée, l'attira en arrière et referma la porte sur eux.

— Ah çà! est-il fou?.... Il nous prend pour des voleurs!

— C'est du délire, répondit le docteur à mi-voix. Écoutez... il parle, il se débat.

En même temps, ils entendirent une détonation. Iwans ouvrit précipitamment la porte en disant:

— O mon Dieu! le malheureux, s'est-il tué?

— N'entrez pas, s'écria Tom, cherchant à le retenir, il a d'autres pistolets.

Mais le docteur était déjà près du malade, qui avait perdu connaissance en se débattant. La saignée s'était rouverte.

Tom enleva les armes qui étaient sur la tablette.

Le docteur rebanda le bras de M. Fulton.

Ce dernier était en proie à une agitation nerveuse qui prouvait que chez lui le moral était plus affecté encore que le physique, la fièvre n'étant pas assez forte pour expliquer cet état. Iwans résolut de passer la nuit près de lui, dans la crainte de nouveaux accidents.

Vers minuit, M. Fulton eut un autre accès, il s'élança hors de son lit et courut à la fenêtre en criant qu'il voulait se sauver, puis il s'approcha du docteur et lui dit tout bas: Ne me dénoncez pas, je vous donnerai tout ce que j'ai!!

On eut toutes les peines du monde à le recoucher.

Le lendemain M. Fulton était plus calme, mais il regardait le docteur avec un air de méfiance qui semblait demander: Que vous ai-je dit?

Celui-ci le comprit et le rassura.

— Vous avez eu un accès de fièvre, vous vous êtes débattu, vous avez crié, mais vous ne pouviez parler.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du malade.

Il tendit la main au docteur qui se préparait à le quitter.

— Revenez vite surtout.

— Dans trois heures au plus tard je serai ici.

En sortant, Iwans regarda la maison, chaque chose lui semblait étrange; quoiqu'il ne soit pas dans le caractère anglais de se livrer à des conjectures, il ne pouvait se défendre des préventions qui l'assaillaient malgré lui. Il y avait du mystère autour de cet homme, et ses terreurs de la nuit ressemblaient à un effroi réel.

Quand M. Fulton fut seul, il sonna.

Tom parut.

Fulton hésita, puis faisant un effort sur sa volonté, il demanda :

— Tu m'as gardé cette nuit avec le docteur?

— Oui, répondit Tom, il n'aurait pas pu vous recoucher tout seul, vous résistiez et vous êtes très-fort.

— Tu crois? fit le malade en souriant, il paraît que j'ai battu la campagne...

— Et moi aussi, monsieur, vous m'avez battu; vous me preniez pour un policeman.

Fulton devint plus pâle et se dressa à moitié sur son lit.

— Qui t'a dit cela ?

—Vous, répondit Tom, ou plutôt le démon qui tourmentait votre cervelle.

Le malade passa la main sur son front, puis il demanda avec indifférence :

— Et que vous ai-je dit, à toi et au docteur ?

— Des choses sans suite, mais si affreuses par moments, que vous me donniez le frisson.

— Vraiment, dit Fulton, j'aurais voulu m'entendre... et qu'a fait le docteur pour me calmer ?

— Il m'a renvoyé, dit Tom, parce que ma vue vous irritait ; puis il vous a donné une potion qui vous a fait dormir.

— Bien, dit Fulton, va-t'en et je vais recommencer.

Quand il fut seul, il passa ses doigts dans ses cheveux, puis il murmura en desserrant ses dents serrées par la rage :

— Maudite jument ! mon premier soin sera d'aller te briser la tête quand je pourrai sortir de mon lit. Le docteur a des soupçons puisqu'il m'a menti ce matin... Allons, il faut lui faire une confidence.

Le docteur entrait à ce moment. Il s'arrêta quelques secondes.

Ces deux hommes sentaient qu'il y avait un mystère entre eux.

Ils se regardèrent comme deux loups qui vont lutter.

Fulton tendit la main à Iwans. Les deux mains se serrèrent, mais elles étaient froides.

— Je suis bien heureux de vous voir, dit Fulton, dont les yeux au regard incertain se baissèrent involontairement devant le regard assuré du docteur; je vais mieux, je n'ai plus de fièvre... je vous devrai la vie.

Iwans ne répondit rien.

— J'ai à vous parler, continua Fulton. Asseyez-vous là, près de mon lit.

Le docteur hésita, puis il prit une chaise et se plaça au chevet de son malade, de manière à bien entendre et à voir sa figure. Cette inquisition muette sembla embarrasser Fulton, mais il ne pouvait s'y soustraire.

Il commença :

— Je dois d'abord vous dire, mon cher docteur, qu'à part la reconnaissance que je vous dois, et dont un autre à ma place croirait s'acquitter avec de l'argent, vous m'avez inspiré beaucoup de confiance. Je me sens pour vous une grande affection. Je n'ai dans ce pays ni connaissances, ni amis ; il a fallu mon accident pour qu'un étranger entrât chez moi. Vous serez probablement le seul. Je vous donne toute ma confiance, car je ne sais pas mentir, et si, comme je l'espère, nous conservons des rapports d'amitié, je ne veux pas vous laisser ignorer ma position. Je ne vous demande pas le secret, j'ai deviné à qui j'ai affaire.

Je suis né en Amérique; mes parents étaient Anglais; j'étais fils unique; je voulais me faire marin. Mon père se décida à me laisser partir, mais il était déjà tard pour commencer cette carrière. J'avais dix-neuf ans quand j'entrai dans la marine. Il faut un apprentissage à tout, et à vingt-cinq ans je n'étais encore que sous-officier.

Dans un voyage que nous fîmes à Batavia, le capitaine me prit en haine. C'était un homme brutal, grossier, presque toujours ivre. Il frappait ses matelots à tort et à travers. J'avais souvent réprimé ma colère pour ne pas venger de pauvres diables dont la faiblesse faisait sa force. Un jour qu'il assommait un de mes camarades à coups de corde, je le priai de finir s'il ne voulait pas tuer ce pauvre enfant; sa rage se tourna contre moi; il me frappa à plusieurs reprises. Je devins fou de honte et de colère; je lui sautai à la gorge; je le couchai à terre et lui tins mon genou sur la poitrine, jusqu'à ce qu'il demandât grâce. L'équipage ne fit aucun mouvement pour le défendre; tous les gens le haïssaient.

Deux heures après, il me fit mettre aux fers, et sans mes camarades, qui me donnèrent quelques morceaux de biscuit en cachette, il m'aurait laissé mourir de faim.

Lorsque nous touchâmes terre, il déclara qu'il allait me faire mettre en prison. A peine était-il descendu dans son canot, que mes amis vinrent me

délivrer. On me fit sortir à la suite d'un passager comme son domestique.

Je n'avais pas de ressources et je ne pouvais rester à Batavia, car rien ne lui aurait coûté pour se venger de moi.

Je suivis les côtes au hasard : je préférais être pris par les noirs plutôt que d'être arrêté. Je ne puis vous dire toutes les misères que j'ai eu à subir, et tout ce que je fis pour me cacher et pour vivre.

Enfin je suis venu en Australie ; je suis allé aux mines. Je me suis éloigné des hommes ; je vivais comme un sauvage ; j'ai creusé la terre. D'abord je n'ai rien trouvé ; mais j'ai creusé, creusé, et un jour j'ai frouvé un filon d'or inépuisable. Après avoir ramassé des richesses immenses, je me suis réfugié ici, me cachant à tous les yeux, ayant peur de tous ceux qui m'entourent, car je suis déserteur, accusé d'avoir voulu tuer mon capitaine qui, moi absent, ne s'est pas gêné pour broder sur l'histoire.

— Je comprends, répondit le docteur Iwans, en poussant un soupir comme un homme qui se sent soulagé. Il prit la main de son malade, et la serra avec une cordiale amitié. Fulton le regarda d'un air qui voulait dire : « Merci ! »

— Ma foi, se dit en lui-même le docteur, je ne lui aurais pas demandé son secret, mais je suis bien aise qu'il me l'ait dit, car cette nuit avec ses histoires d'homme assassiné, d'or, de police, il m'avait inspiré une grande répugnance.

Rentré chez lui, le docteur, encore sous l'impression du récit qu'il venait d'entendre, parla de son malade toute la soirée; il raconta l'histoire de M. Fulton. Au lieu de blâmer la conduite de ce dernier, on admirait la manière courageuse dont il avait pris la défense de son camarade, et les deux jeunes filles se le représentaient comme un héros de roman.

— Je vous l'amènerai un de ces jours, disait le docteur Iwans, et je le recevrai avec plaisir, car ce doit être bien triste de vivre ainsi seul !

Bijou était assise au milieu de la table; elle jouait avec ses deux sœurs, qui lui donnaient des coquillages ramassés au bord de la mer.

Madame Iwans regarda la figure fatiguée de son mari, et elle se disait : — Je ne puis pourtant pas lui avouer que nous devons à tout le monde, et que demain peut-être, si je n'ai pas d'argent, on me refusera le pain du déjeuner. J'aurais dû vendre ma bague. Allons ! il n'y a plus à hésiter, je la vendrai demain. Et la pauvre femme essuya une larme.

— Qu'as-tu donc, maman ? demanda Mélida.

— Rien, répondit madame Iwans, honteuse d'avoir été surprise, rien. Est-ce que l'on n'a pas frappé ?

Émeraude secoua tristement la tête. Elle devina que sa mère voulait donner le change sur ses pensées. Mais en ce moment le marteau résonna trois fois sur la porte; les trois femmes se regardèrent tandis que le docteur allait ouvrir.

— C'est vous, Tom? disait la voix du docteur; vous m'avez fait peur; est-ce que votre maître va plus mal?

—Ah! répondit Tom en riant, vous êtes bien le premier médecin que j'aie vu s'intéresser à autre chose qu'au nombre de ses visites. M. Fulton va très-bien. Je viens vous voir pour mon bon plaisir.

— Entrez, mon garçon, dit le docteur en ouvrant la porte de son petit salon.

—Bonsoir, mesdames, dit Tom en réponse au petit sourire amical que lui faisaient les jeunes filles; —et il vint s'asseoir près de la table en disant à la petite fille : Donne-moi ta main, Bijou.

L'enfant le fixa avec ses grands yeux noirs, puis à sa demande réitérée elle étendit ses petits bras vers Tom.

—Qu'est-ce que cela? fit le gros garçon avec un air d'importance, des coquillages? ce n'est pas assez bon pour toi.

Il prit dans sa poche une poignée de livres sterlings qu'il fit tomber une à une dans le tablier de Bijou. L'enfant regardait et écoutait le son des pièces d'or avec l'immobilité d'une poupée de cire. Les femmes, le docteur se demandaient ce que cela voulait dire, car Tom avait déjà compté quarante livres. Tom jouissait de la surprise générale et voulant l'augmenter, il tira une autre poignée d'or de sa poche.

— N'avez-vous pas peur de sortir la nuit avec tant d'argent sur vous? demanda le docteur.

—J'aurais pu attendre jusqu'à demain pour vous l'apporter ou vous le donner, mais j'ai pensé qu'un plaisir n'arrivait jamais trop tôt.

—Me l'apporter? demanda le docteur avec un mouvement de vivacité mal caché.—Je ne comprends pas!—Et il regarda précipitamment l'or, sa femme et ses filles.

—Sans doute, répliqua Tom en tirant le reste de sa poche, cent livres sterling d'à-compte que mon maître vous envoie pour vos honoraires.

—Oh! firent à la fois les quatre personnes, cent livres sterling d'à-compte!!

Elles se penchèrent vers Bijou et regardèrent l'or auquel elles avaient peine à croire, tandis que l'enfant revenu de son étonnement et comme si cette musique l'amusait, faisait sonner les guinées.

—Ce n'est point un rêve, dit madame Iwans, mais comment votre maître a-t-il pu songer à nous donner tant que cela?

—C'est bien simple, répondit Tom. Quand mon maître a été seul, je suis entré pour causer avec lui; nous avons parlé de vous, docteur, je lui ai raconté comment vous aviez adopté Bijou. Lorsqu'il a su que vous aviez deux filles, une femme, et pour toute fortune votre profession, il m'a dit : Prends cent livres que tu lui donneras demain à son arrivée, car je ne veux pas lui parler d'argent, je craindrais de le blesser. Puis il m'a dit : Va te coucher.. et je suis venu.

M. Iwans tendit la main à Tom, c'est tout ce que l'émotion lui permettait de faire.

Madame Iwans, la trésorière du ménage, ramassa les guinées; le soir au moment de se coucher elle fit ses comptes et serra l'or dans la petite boîte auprès de ses chères bagues.

Le docteur était comme un enfant qui a reçu des étrennes.

IV

KETTLY. — LES PRESSENTIMENTS.

Lorsqu'il arriva le lendemain chez son malade, il était un peu embarrassé pour le remercier; Fulton le comprit et lui demanda s'il lui en voulait de sa confession.

— Non, dit le docteur en lui serrant la main, mais je suis confus de votre générosité.

— N'est-ce que cela! fit le malade en riant, vous en verrez bien d'autres! que seraient devenues mes richesses si vous m'aviez laissé mourir? Vous avez vu mon jardin, mes fleurs, — eh bien! tout cela est à votre disposition. C'est chose rare en ce pays. Le dimanche, avec votre famille, promenez-vous ici, vos filles feront des bouquets : les enfants aiment les fleurs, surtout quand elles les cueillent elles-mêmes.

Plus tard quand je serai rétabli, j'irai vour voir; vous savez tous les ménagements que je dois garder.

— Oui, répondit le docteur, et vous pouvez compter sur notre discrétion.

Le dimanche suivant, pendant que le docteur visitait son malade, madame Iwans, Émeraude et Mélida, conduites par Tom, se promenaient dans le jardin. Elles regardaient furtivement la maison. Qui sait si la curiosité n'avait pas été pour quelque chose dans l'empressement qu'elles avaient mis à accompagner le docteur, et si toutes trois n'avaient pas espéré apercevoir M. Fulton?

Lui de son côté avait voulu les voir. Il s'était levé et s'était approché de la fenêtre appuyé sur le bras du docteur.

En ce moment Mélida était assise sous un arbre touffu; elle avait ôté son chapeau de paille pour y mettre des fleurs; le vent soufflait dans ses boucles blondes, mais elle faisait un bouquet et ne pensait pas à ce désordre de sa chevelure. Bijou, couchée auprès d'elle, ne lui aurait pas donné le temps de porter la main à son front pour rejeter ses boucles en arrière. La petite fille s'obstinait à prendre le chapeau, afin d'effeuiller les roses.

Émeraude regardait ce tableau en souriant.

— Mais ôte-la donc! dit Mélida impatientée. Tu vois bien qu'elle ne veut pas me laisser tranquille.

— Donne-lui de tes fleurs, répondit Émeraude,

c'est la première fois qu'elle en voit, et c'est si naturel de les aimer !

— Du tout, du tout, donne-lui des tiennes.

Madame Iwans cueillit une branche d'acacia tout en fleurs et les mit d'accord en attirant l'attention de Bijou.

— Les jolies personnes ! dit Fulton en se retournant vers le docteur. La blonde surtout est d'une beauté rare.

— Je ne sais pas si elles sont belles, répondit modestement le docteur, mais je sais que je les aime plus que ma vie et qu'elles sont bonnes comme des anges.

Fulton suivait des yeux tous les mouvements de Mélida. Il se pencha en dehors de la croisée pour mieux la voir. Émeraude l'aperçut, mais elle baissa la tête, n'osant ni regarder, ni prévenir sa sœur.

En s'en retournant avec son père, elle lui dit :

— J'ai vu votre malade. Il m'a paru bien pâle.

— Oui, répondit le docteur, la secousse a été dure.

— Tu l'as donc vu ? demanda Mélida, pourquoi ne me l'as-tu pas montré ? comment est-il ?

—Autant que j'ai pu en juger à distance, répliqua Émeraude, il a de fort beaux cheveux noirs, des yeux très-vifs et des dents très-blanches.

— Que je suis fâchée de ne pas l'avoir vu !

— Console-toi, dit le docteur, sa première visite sera pour nous.

En effet, huit jours plus tard, Tom annonçait son maître pour le lendemain.

On retourna tout dans la maison ; chacune des femmes trouvait qu'il manquait quelque chose; aussi fit-on emplette de rideaux blancs, d'un fauteuil américain pour avoir un siége confortable à offrir. Bijou fut préparée pour la fête : on l'habilla d'une belle robe blanche avec une large ceinture à longs bouts écossais. Émeraude avait mis son costume de prédilection, une robe de barége noire; Mélida était vêtue en tarlatane bleue et blanche, nuance qui lui allait à merveille. Les trois femmes étaient réunies une heure à l'avance dans le salon et attendaient immobiles comme des personnes qui vont entrer en scène.

Une voiture s'arrêta devant la porte. Tout le monde fit un mouvement, mais personne ne bougea, excepté le docteur qui courut offrir le bras à son malade.

—Merci, cher docteur, dit M. Fulton en le repoussant doucement, je viens voir l'ami, je ne veux me souvenir ni de la maladie, ni du médecin.

— A votre aise, répondit M. Iwans ; et il le présenta à sa femme et à ses filles.

— Mesdemoiselles, dit Fulton après avoir salué, j'ai pris la liberté de vous apporter des fleurs, puisque vous ne veniez plus en cueillir.

En effet, Tom apparaissait à la porte avec des bouquets plus gros que lui.

— Comment vous remercier de tant de bontés ? dit Émeraude.

— Si elles vous sont agréables, dit Fulton en regardant Mélida, tout le plaisir est pour moi.

— Nous adorons les fleurs, répondit Mélida, et voilà bien longtemps que nous en étions privées, car vous n'ignorez pas qu'en Australie elles sont très-chères. Les vôtres sont les premières que nous ayons cueillies.

— Je n'ai jamais compris comme aujourd'hui le plaisir d'en avoir, dit Fulton, qui semblait en contemplation devant Mélida.

On parla de choses et d'autres, la conversation étant tombée sur les promenades qu'il était possible de faire aux environs :

— Il ne faut pas, dit Fulton, juger ce pays par l'aspect de Melbourn et de Saint-Kilda ; à quelques lieues d'ici on trouve de belles forêts, des sites curieux, des paysages étranges, que la civilisation n'a pas encore gâtés. Montez-vous à cheval, mesdemoiselles ?

— Nous y montions quelquefois en Angleterre, dit en riant Mélida, mais ici... Ma sœur, du reste, était excellente cavalière.

—J'ai des chevaux, reprit Fulton, et j'espère que vous voudrez bien vous en servir. Je me suis défait ce matin de celui qui m'avait jeté à terre.

— Vous l'avez vendu ? demanda le docteur.

— Non, répondit Fulton avec sang-froid, je l'ai tué.

Mélida fit un signe d'étonnement, mais personne ne parla.

— Quelle dureté! pensa Émeraude; involontairement elle l'examina de nouveau, ses traits lui semblaient toujours beaux et réguliers, mais en ce moment ils lui apparurent voilés d'une expression farouche.

M. Fulton ne prolongea pas beaucoup cette première visite, mais il demanda et naturellement il obtint la permission de revenir.

Peu à peu ses visites devinrent plus fréquentes et plus longues.

Bientôt il vint tous les jours.

La persévérance dans ce qu'il avait une fois voulu semblait un trait distinctif de son caractère; à force de remettre sur le tapis le projet des promenades à cheval, il avait fini par obtenir le consentement de monsieur et madame Iwans. Il faisait seul avec Mélida et Émeraude de grandes courses dans les bois et aux bords de la mer.

En France, on ne comprendrait pas une pareille liberté; on crierait à l'imprudence et au scandale; mais en Australie, où on exagère les mœurs de l'Angleterre et de l'Amérique, les jeunes personnes ont plus d'indépendance que les femmes mariées.

Plusieurs mois se passèrent ainsi.

Les largesses de Fulton avaient ramené l'aisance dans la famille; comme un bonheur en annonce toujours un autre, la clientèle fructueuse arrivait; madame Iwans eût été bien heureuse, si elle ne s'était pas aperçue que la santé de son mari s'altérait sous

l'influence de l'excès des fatigues et de la violence du climat.

Émeraude était préoccupée, souvent rêveuse.

Seule elle avait deviné que Fulton aimait sa sœur ; elle commençait à s'effrayer de la trop grande intimité qui s'était établie entre eux. Son instinct de femme et sa raison de jeune fille lui disaient que cet amour de Fulton ne pouvait amener pour lui ou pour elle qu'un grand malheur, qui s'étendrait peut-être sur toute la famille.

Mélida n'aimait pas Fulton. Elle ne pouvait pas l'aimer. Chaque jour elle parlait de William Nelson dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur l'état de son cœur. Elle ne s'était même pas aperçue que Fulton l'aimait; seulement quand il arrêtait les yeux sur elle, elle sentait comme un fluide glacé lui traverser les veines; faisant un effort sur elle-même, elle regardait Fulton en face; mais au lieu de rencontrer le regard décidé, impérieux qu'il avait avec tout le monde, elle voyait ses yeux dont le bleu avait pâli et qui semblaient noyés sous un nuage gris. Sa respiration semblait arrêtée, il restait en extase. Qu'attendait-il? A quoi pensait-il? Mélida l'ignorait, mais son courage la quittait, elle devenait silencieuse, et quand on annonçait Fulton, elle se sentait prise d'un tremblement nerveux.

De son côté, Fulton ne s'était jamais trahi par un mot. C'était toujours le même homme, agité, pâle, inquiet, regardant tout le monde avec mé-

fiance, tressaillant à chaque coup de marteau qu'on donnait à la porte du docteur. Sa conversation n'était pas moins étrange que ses manières. Il abordait tour à tour les sujets les plus lugubres et les plus frivoles; souvent il prenait un air d'indifférence en parlant de la mort, mais il était facile de comprendre que c'était une feinte et qu'il en avait peur. Il parlait avec feu des destinées de l'humanité, mais on sentait qu'il ne disait pas vrai et qu'il haïssait les hommes. Émeraude devina qu'il la détestait, parce qu'elle était toujours là comme l'ombre de Mélida. Souvent il l'avait regardée avec des éclairs dans les yeux. Mais Émeraude n'avait point le caractère d'une jeune fille; elle avait une volonté de fer; du jour où elle avait entrevu un danger pour sa sœur, elle s'était placée entre elle et lui, impassible comme une statue de bronze. Mélida se sentait instinctivement protégée par la présence de sa sœur, et avec la confiance que les êtres faibles ont dans les natures énergiques, elle n'aurait pu croire à aucun péril, tant qu'Émeraude était là près d'elle.

Fulton, qui pressentait de ce côté une hostilité redoutable pour ses désirs ou pour ses projets, s'ingéniait par tous les moyens possibles à gagner les bonnes grâces de monsieur et madame Iwans. Ayant entendu dire au docteur que ses courses à pied commençaient à le fatiguer, il lui fit présent d'une petite jument qui n'avait peut-être pas une grande valeur pécuniaire, mais qui était extraordinaire de

courage et de vitesse. On l'avait surnommée *Trompe-la-mort*. En la donnant, Fulton avait raconté son histoire, qu'il tenait de celui qui la lui avait vendue.

Voici cette histoire.

Le lecteur trouvera peut-être singulier que nous coupions notre récit pour raconter en détail la biographie d'un cheval.

Nous prions le lecteur de suspendre son appréciation jusqu'à la fin de notre récit.

Il reconnaîtra alors que nous avons eu de graves motifs pour faire ce que nous faisons.

Kettly, c'est le nom de la jument donnée par M. Fulton, n'était vraiment pas une bête ordinaire.

Dans la vie civilisée, on se sert des animaux, mais on ne les connaît pas. Dans la vie sauvage, on vit plus près d'eux, et on apprécie davantage leur intelligence et leur instinct.

Un mineur avait acheté cette jument pour faire le voyage de Melbourn à Balaratte. Comme cela arrive souvent, lorsque les *Diggers* sont arrivés au placer aurifère, il voulut vendre sa jument, et n'ayant pas trouvé d'amateurs, il la lâcha dans les bois, afin qu'elle cherchât sa vie et allât où bon lui semblerait; mais l'intelligente bête ne fit pas comme les autres qui se sauvent à quinze ou vingt lieues; elle mangea et but dans les *criks*. Elle revint pendant la nuit, cherchant au milieu de dix mille tentes, celle de son maître; l'ayant trouvée, elle passa d'a-

bord sa tête, puis ses épaules, et enfin elle entra doucement, sans bruit, comme aurait pu le faire une jeune fille, marchant sur la pointe des pieds. Elle approcha du lit de son maître et lui passa son nez frais sur la figure. Il se réveilla en sursaut, et sentant la chaleur de cette haleine, il crut avoir affaire à une bande de loups ou de chacals. Il prit son couteau sous son oreiller et frappa à tort et à travers. La pauvre jument frappée à trois endroits poussa un hennissement et se laissa tomber. Le mineur, réveillé tout à fait, demanda : Est-ce toi, Kettly ? La jument répondit sans doute dans son langage, car le maître se leva pour chercher du feu. Il lui fit des reproches d'avoir ainsi troublé son sommeil, mais la coupable se tut, elle n'avait plus la force de hennir. On entendait seulement un bouillement comme celui d'une bouteille d'huile qui se vide. Le mineur approcha la lumière. La pauvre Kettly perdait tout son sang, et si l'on peut dire que les animaux pâlissent, elle était fort pâle. Elle avait reçu trois coups : l'un sur le nez, l'autre près de l'oreille, et le troisième au poitrail. C'est de celui-là que le sang sortait à gros bouillons.

Le mineur habitué à une vie de misère n'était ni sensible ni riche. Il fut néanmoins sur le point de pleurer, et il prit tout ce qu'il avait de linge pour panser sa jument. Le sang étanché, il vint s'asseoir près de sa tête, on eût dit qu'il lui demandait pardon. Kettly tourna vers lui son œil mourant. Le

noble animal semblait le remercier et lui dire : Je ne t'en veux pas.

Le jour venu, tous les voisins aidèrent le mineur à emporter Kettly qui ne pouvait bouger; on la mit dehors. Elle resta trois jours sans mouvement.

— Achevez-la, disait tout le monde.

— Ce serait peut-être charité, répondait le maître, je la finirai demain; mais pendant qu'il travaillait à son trou assez éloigné de la tente, les enfants jouaient avec la jument; l'un lui fourrait une poignée d'avoine dans la bouche; l'autre lui faisait boire de l'eau qu'il versait avec son gobelet en fer. Un troisième vola une bouteille d'eau-de-vie à son père, et ayant ajusté le goulot dans les lèvres de Kettly, il versa à la grande hilarité de tous les enfants. Kettly ouvrit les yeux, tira la langue, fit un effort ou deux et parvint à s'asseoir comme un chien. Elle promena de tous côtés des yeux étonnés, et quand son maître revint, décidé à la finir comme il disait, il fut surpris de voir sa jument assise à côté de sa tente, immobile comme une enseigne.

Une quinzaine de jours plus tard, Kettly se promenait avec trois ou quatre enfants sur le dos. Comme on dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, les gamins abusaient de la douceur de la pauvre Kettly. Quand son dos était complétement couvert, les uns se faisaient traîner en s'accrochant à sa queue, tandis que les autres lui passaient une corde autour de la jambe. Celui qui avait administré l'eau-

de-vie se croyait de grands droits sur Kettly. Au milieu de ces despotes, hardis comme des lutins, la jument devint souple et agile comme un cerf. Jamais elle n'avait refusé de franchir un obstacle, quel qu'il fût. Pas un cheval ne l'avait dépassée quand on la faisait lutter de vitesse avec d'autres ; aussi était-elle nourrie, hébergée aux frais généraux. Son maître fit fortune. Quand sa sacoche fut assez ronde, il fit ses adieux à ses compagnons, mit une belle selle neuve sur le dos de Kettly, et se mit en route à la tombée de la nuit. A un mille de l'auberge où il devait coucher, il fut attaqué par un homme caché dans le bois et qui l'attendait. Tous les Américains, les Anglais et généralement ceux qui vont aux mines ont un *revolver*, espèce de pistolet à six coups qui vous manque souvent un homme à bout portant. Le mineur fit feu sur celui qui tenait la bride de son cheval; il n'attrapa pas son voleur, mais il traversa l'oreille de Kettly. La douleur, l'effroi lui fit faire un effort. Elle se cabra avec violence et fit lâcher prise à celui qui la tenait d'une main, tandis que de l'autre il ajustait son maître. La secousse fit partir la détente, le revolver partit comme un soleil de feu d'artifice, le chien cria six fois. Kettly fit un bond gigantesque, puis elle passa à travers les arbres de la forêt, elle sauta les fossés avec la vitesse et la légèreté d'un cheval ailé; son maître était bon cavalier; il la flattait en se tenant couché sur son cou; mais elle s'arrêta

soudain, ses jarrets fléchissaient. — Qu'as-tu donc? demanda le cavalier en lui appliquant ses deux éperons dans les flancs, mais Kettly ne bougea pas. — Fou! se dit à lui-même l'homme en descendant de cheval, je ne suis pas blessé, mais elle doit l'être. Comme si la pauvre bête eût attendu que son maître mît pied à terre, elle roula dans un fossé qui bordait la route, espèce de ravin creusé par les pluies. Le mineur descendit près d'elle: — Allons, dit-il, tu devais finir mal. Je te dois ma vie et ma fortune, adieu ma pauvre Kettly. Je ne puis rester près de toi. Il remonta le fossé et courut jusqu'à ce qu'il trouvât une de ces auberges assez rapprochées aux abords des mines.

Le lendemain il comprit son imprudence et confia son or au courrier des dépêches, qui voyage bien accompagné de policemen et que pour ce motif on appelle l'*Escorte*.

Il avait reconnu l'homme qui l'avait attaqué, pour l'avoir vu dans un trou près du sien; mais il ne savait pas son nom; il était heureux d'en être quitte pour la peur. Deux mois après, la veille du jour où il allait s'embarquer, il aperçut Kettly au milieu d'une bande de chevaux qu'on allait vendre au marché, il la marchanda, et comme elle boitait, il l'eut presque pour rien. Elle avait deux cicatrices au poitrail. Comment était-elle sortie du fossé? où avait-elle été soignée? comment s'était-elle de nouveau guérie? Le marchand n'en savait rien, il disait l'a-

voir achetée d'un mineur qui prétendait avoir perdu ses papiers ; tout cela était assez suspect. Dans les colonies anglaises, les voyageurs circulent librement, mais on est très-sévère pour la justification de la propriété des chevaux. Si le maître de Kettly avait eu du temps à perdre en recherches, il avait le droit de faire arrêter le marchand qui aurait probablement été condamné à une grosse amende ; mais il paya et ne pensa qu'à trouver une bonne condition pour ce cheval, compagnon de sa vie aventureuse, qui en se cabrant avait reçu en plein poitrail la balle qui lui était destinée. Il l'offrit à M. Fulton qu'il avait connu aux mines, en la lui recommandant et après lui avoir raconté son histoire. Le maître partit le lendemain et la jument resta dans l'écurie jusqu'au jour où elle fut donnée au docteur.

Son maître en la quittant lui avait dit : Adieu, ma pauvre *Trompe-la-mort*, et le nom lui était resté. Cette jument du reste avait des caprices, elle aimait le docteur et ses filles, mais elle ne voulait pas se laisser monter ni même approcher par M. Fulton ; peut-être l'avait-il battue, ou bien il ne l'avait jamais caressée.

Mademoiselle Kettly, à qui nous laisserons son premier nom, habitait le derrière de la maison. Son écurie était une tente, son parc une petite cour. Quand la fenêtre de la salle à manger était ouverte, elle passait sa tête et suivait tous les mouvements que l'on faisait en mangeant ; si on l'oubliait, elle

s'avançait un peu plus. Elle aimait le pain, les pommes de terre et le sucre, et ne se retirait qu'après avoir pris sa bonne part du déjeuner ou du dîner; si la croisée était fermée, elle appuyait son nez aux carreaux. Il fallait bien lui ouvrir, dans la crainte qu'à force d'appuyer elle ne les enfonçât.

C'était un grand soulagement pour le docteur, qui était forcé d'aller faire des visites quelquefois assez loin. Sa femme et lui regardaient M. Fulton comme leur providence; quant aux deux jeunes filles, incertaines sur les pensées l'une de l'autre, elles ne s'étaient point encore fait part de leurs impressions.

Un soir, Émeraude prit la résolution d'avoir une explication sérieuse avec sa sœur. Quand M. Fulton, qui ne laissait plus passer un seul jour sans venir, fut parti, que le docteur et sa femme furent rentrés dans leur chambre, Émeraude fit signe à sa sœur de rester, puis venant s'asseoir près d'elle et lui parlant à demi-voix, elle lui dit, en lui prenant les mains :

— Écoute, ma bonne petite sœur, il ne faut pas m'en vouloir si je te fais un reproche et si je t'adresse des questions que notre mère seule aurait peut-être le droit de te faire. Dieu me garde de la blâmer; seulement il me semble qu'elle ne s'occupe pas assez de ce qui t'intéresse, et j'ai peur, ma bonne Mélida, que sa confiance ne t'ait laissée entrer dans une voie d'où tu aurais de la peine à sortir. M. Fulton sait que tu es promise en Angleterre,

pourtant il me semble qu'il agit avec toi comme si tu étais à marier; enfin je crois qu'il t'aime, et si cela est, tu dois le savoir.

— Je le crois, murmura Mélida.

— Te l'a-t-il dit? demanda Émeraude, qui ne voulait pas se retirer avec des suppositions.

— Oui et non, répondit Mélida. Une fois en descendant de cheval, mes pieds se sont pris dans ma robe, je suis tombée sur lui, il m'a serrée dans ses bras à m'étouffer. J'ai senti et j'ai entendu son cœur battre. Une autre fois, en me disant bonjour, il m'a serré la main si fort que la douleur me fit pâlir. Il me demanda pardon de cette distraction. L'autre jour, lorsque je parlais de William, il a serré les poings et les dents, il m'a regardée comme s'il voulait me tuer, puis il m'a demandé avec tant de brutalité si j'aimais M. Nelson, que je n'ai pas osé lui répondre; il m'a souvent parlé avec feu des splendeurs qu'aurait sa compagne. Si je dis que j'espère retourner à Londres, il devient sombre et fronce les sourcils en me disant: « Vous serez bien heureuse » de me quitter, n'est-ce pas? Vous savez que je ne » puis y retourner; si vous partiez, je me tuerais... » Mais vous ne partirez pas! » Son sourire me fait mal; il me regarde sans cesse comme faisait William. Cette pensée constante, qui me rendait heureuse à Londres, me pèse ici; elle commence à me faire peur.

— Je l'avais deviné, répondit Émeraude en sou-

pirant, et voilà où j'ai le droit de te faire des reproches. Tu as été coquette, aimable, je dirai même libre, cet homme a cru qu'il pouvait t'aimer. Jusqu'à présent, il n'est qu'à plaindre. Si la différence de fortune n'est pas le motif qui l'arrête, il attend que tu partages son amour pour demander ta main.

Mélida fit un bond sur sa chaise.

— Mais je ne l'aimerai jamais. Il m'offrirait dix fois plus de fortune que je refuserais. J'aime William.

Émeraude posa un doigt sur ses lèvres.

— Moins haut, dit-elle, songe à notre père. Songe que cet homme est son seul appui et que, jusqu'ici, sa conduite a été celle d'un cœur loyal et généreux ; mal agir avec lui serait de l'ingratitude. Nous ne pouvons pas lui faire un crime de t'aimer. N'es-tu pas jolie? Sois bonne. Il faut guérir le mal que tu as fait involontairement. Il faut qu'il vienne moins souvent, qu'il ne te voie plus.

— Que faire? demanda Mélida, qui semblait chercher une idée.

— Je ne sais pas encore, répliqua Émeraude, mais jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen, il faut te dire indisposée et te tenir enfermée dans ta chambre quand il viendra.

Mélida fit la moue; cela sera fort triste pour moi, car quand il vient il reste longtemps.

— Il le faut, dit Émeraude sérieuse, ce sera la punition de votre imprudence, mademoiselle. Il est

inutile de l'autoriser à te faire des propositions que tu es décidée à repousser. Il croirait à une mystification, il aurait le droit de nous mépriser, de nous haïr; cela affligerait mon père, qui a bien assez d'ennuis pour que ses filles ne viennent pas encore y ajouter. Allons, continua Émeraude, en embrassant sa sœur, tu y réfléchiras cette nuit. Bonsoir, et demain tu verras ce que tu dois faire.

Le lendemain, en déjeunant, Mélida dit en regardant sa sœur :

— J'ai la tête lourde, je dois avoir la migraine.

Émeraude la comprit et la remercia des yeux.

— Un peu avant l'heure où arrivait M. Fulton, Mélida rentra dans sa chambre, prit un livre et s'étendit sur son lit.

M. Fulton, en l'absence de Mélida, ne fut plus le même ; sa préoccupation était évidente ; il répondait à peine à ce qu'on lui disait. Cela dura quelques jours. Son caractère défiant conçut des doutes ; une fois il vint plus tôt qu'à l'ordinaire, il regarda du dehors et il vit Mélida qui riait avec sa sœur et Bijou.

Il revint une heure plus tard, et le docteur Iwans, que l'on trompait aussi, annonça d'un air contrit que sa fille n'allait pas mieux et qu'il commençait à être inquiet de ces malaises dont les symptômes ressemblaient à de la langueur.

Elle ne s'est pas levée? demanda Fulton avec vivacité.

Le docteur et sa femme étaient sortis toute la journée, ils regardèrent Émeraude qui répondit : Non ! avec un aplomb qui fit bondir Fulton.

— Me prenez-vous pour un sot, s'écria-t-il, et que signifie cette comédie que vous jouez tous ici ? Pourquoi prenez-vous tant de soin à me la cacher ? Parce que je l'aime et que vous le savez ! Je veux la voir comme je l'ai vue là, il y a une heure, riante et fraîche.

Il fit un mouvement pour s'approcher de la porte de Mélida qui écoutait derrière. Elle eut si peur qu'elle se laissa tomber, tandis que le docteur et Émeraude se plaçaient entre Fulton et cette porte.

— Que voulez-vous dire ? répondit M. Iwans avec une fermeté digne, qui fit rentrer immédiatement M. Fulton en lui-même. Je ne joue la comédie avec personne ; si quelqu'un la joue ici, c'est à coup sûr vous, car si vous aimez ma fille, c'est à moi que vous auriez dû d'abord le dire et non pas à elle.

— Oh ! je suis fou, s'écria Fulton, mais je vous jure que je ne lui ai rien dit.

— C'est vrai, dit Émeraude en baissant la tête, mais nous avons tous deviné.

— Que vous aurais-je dit ? répliqua Fulton, est-ce que je puis offrir le nom d'un proscrit, est-ce que je puis espérer me faire aimer d'elle !

— Votre nom ? dit le docteur, à moi seul appartient le droit de juger s'il vous rend digne d'entrer dans ma famille. Quant à vous aimer, ma fille est

libre de son cœur. Vous n'ignorez pas qu'elle était promise. Moi je ne suis point engagé, mon consentement a toujours été subordonné à son bonheur et à son choix.

C'est à elle à décider de sa vie; allons, mon ami, vous avez cédé à un mouvement de vivacité. Je ne vous en veux pas, et je vous pardonne de m'avoir soupçonné.

Fulton s'inclina et partit sans répondre. Arrivé chez lui il se promena dans son jardin en se tordant comme un homme mordu par un serpent. Puis s'arrêtant au bord de la mer, il s'étendit sur le sable, prit sa tête dans ses deux mains et la serra à en briser les os sans pouvoir en faire sortir la douleur. — Oh ! dit-il enfin, c'est trop souffrir. Quoi ! moi, habitué à faire trembler les autres, moi qui croyais qu'il n'y avait qu'une passion au monde : l'or ! je pâlis devant une femme, je souffre de son absence ! et non-seulement je lui donnerais tout mon or, mais encore j'irais pour elle en chercher dans des flots de sang. L'idée qu'elle est perdue pour moi me rend fou...

Puis poussant un éclat de rire terrible : L'épouser ! l'épouser ! est-ce que je le puis ?... non... c'est impossible... ce serait me livrer moi-même. Ce qu'il fallait, c'était qu'elle m'aimât ; si elle m'avait aimé, elle m'aurait suivi. Ah ! Mélida ! Mélida ! cria-t-il en étendant les bras au-dessus de la mer qui se jouait à ses pieds; puis il attendit, fixe, immobile, comme

si la jeune fille allait descendre des cieux ou sortir de l'eau.

Il resta longtemps comme en extase. Lorsqu'il en sortit, il se redressa si grand, qu'on eût dit qu'avec sa tête il voulait toucher le ciel.

— Qu'es-tu devenu, s'écria-t-il ? continuant de se parler à lui-même, un enfant, un insecte. Pourquoi as-tu tant d'or, si ce n'est pour t'en faire une baguette magique ? Mélida, un secret pressentiment me dit que cet amour me portera malheur. Mais, femme ou maîtresse, tu seras à moi, dussé-je t'étouffer dans un premier baiser...

V

OUI DES LÈVRES, NON DU COEUR. — JOANNE.

Après le départ de Fulton, Mélida était venue se jeter dans les bras de son père.

M. Iwans fit des reproches à ses filles.

— Vous avez eu tort, dit-il, de ne pas m'avertir. Du reste, je crois que vous vous êtes exagéré les choses. M. Fulton n'a usé d'aucun mauvais procédé à votre égard et je ne puis que louer sa délicatesse. Avant de me répondre, ma chère Mélida, écoute-moi bien. Je suis venu ici pour vous ; j'espérais... Mais à quoi sert de parler d'espérances qui ne sont pas réalisées, qui ne sont que des chimères. Je

n'espère plus en moi, et sans ce généreux ami, je ne sais ce que nous serions devenus. Vous ne m'avez jamais entendu me plaindre; mais aujourd'hui, les circonstances sont assez graves pour que je vous dise ce que j'éprouve. Eh bien ! je suis presque toujours souffrant, mes forces s'affaiblissent parce que je suis découragé. Faites pour vous-mêmes ce que j'aurais voulu faire. Vous pouvez avoir un avenir heureux, car cet homme t'aime, Mélida. Il est trop généreux pour ne pas être bon, et tu l'aimeras un jour par reconnaissance. Je crois pouvoir te donner ce conseil sans manquer à mes devoirs, car j'ai dit à William, quand il t'a demandé en mariage : Oui, lorsqu'elle aura une petite fortune ! ! Je suis venu ici pour hâter ce moment. J'ai rencontré la misère, et lui nous écrit que de mauvaises affaires le rendent chaque jour plus pauvre; à l'impossible nul n'est tenu, et je suis sûr qu'il nous pardonnera. Maintenant mon enfant, voilà ce que devait te dire ma raison ; mon cœur te parle à son tour. Je ne veux pas te sacrifier. Ton choix est libre, accepte ou refuse, selon ton goût. Les choses valent la peine qu'on réfléchisse. Prends ton temps; ce pauvre Fulton avait l'air si triste que sa tristesse m'a gagné. Pourquoi n'aime-t-il pas Émeraude à ta place ?

Le docteur sortit laissant les trois femmes consternées.

Mélida n'avait pas dit un mot. Elle releva la tête, de grosses larmes coulaient sur ses joues. S'il t'avait

aimé, demande-t-elle à sa sœur, l'aurais-tu épousé?

— Oui, répondit Émeraude d'une voix sourde.

— J'entrevois un grand malheur, mes enfants, dit madame Iwans dont le cœur débordait. Ce n'est pas Émeraude qu'il demande, et si tu refuses, Mélida, tu nous donneras de bien grands regrets, car il y a longtemps que j'ai deviné l'état de ton père; s'il mourait, je le suivrais de près, alors que deviendriez-vous?

Elle s'arrêta pour pleurer. Mélida passa ses deux bras autour du cou de sa mère en lui disant : Ne pleurez pas ainsi, ma bonne mère chérie, n'ayez pas de si tristes pensées. Je n'ai pas dit que je voulusse refuser.

— Merci, mon enfant bien aimée, répondit madame Iwans en prenant la tête blonde de sa fille dans ses mains, — merci; la pensée de vous laisser seules sur cette terre me tue. Quand vous aurez un appui, un protecteur, nous pourrons partir pour là-haut tranquilles.

— Ne dites pas cela, ma mère, s'écria Mélida, ne dites pas cela, vous me déchirez l'âme. Dites-moi au contraire que vous serez heureuse, que vous ne me quitterez jamais, sans cela, je n'aurais pas le courage...

Elle se tut, les larmes lui coupaient la voix.

— Tu as raison, dit madame Iwans en la couvrant de baisers, tu as raison, moi aussi je tâcherai d'être forte.

Madame Iwans se retira dans sa chambre ; elle était brisée.

Mélida se jeta dans les bras de sa sœur, puis cacha sa tête dans sa poitrine pour étouffer ses sanglots.

— Allons, dit Émeraude, du courage, enfant, je sais et je comprends ce que tu souffres, et si les douleurs des autres pouvaient soulager, je te raconterais les miennes ; malheureusement mon malheur ne profitera à personne; toi tu auras la consolation de te sacrifier pour les tiens ; cache tes larmes, elles brûlent en retombant sur le cœur, mais elles guérissent plus vite. Regarde-moi, dit-elle plus bas, j'ai aimé et j'ai presque oublié.

Mélida la regarda ; elle crut avoir mal entendu.

— Pas ce soir, dit Émeraude, va te reposer ; plus tard tu sauras tout.

Mélida était trop abattue pour presser sa sœur de s'expliquer. Tout rentra dans le silence ; mais après les émotions de la soirée, il est probable que personne ne dormit beaucoup dans la petite maison de Saint-Kilda.

Cependant vers le matin la fatigue avait assoupi le docteur.

Madame Iwans attendait le réveil de son mari pour lui faire part des dispositions dans lesquelles elle avait laissé Mélida.

D'après l'opinion que le docteur s'était faite du caractère de sa plus jeune fille, il pensa que si elle n'avait pas dit non tout d'abord, elle finirait par

céder à l'influence de sa famille. L'alliance de M. Fulton lui paraissait présenter pour ses deux filles des avantages inespérés dans sa position. En épousant Mélida, Fulton deviendrait le protecteur d'Emeraude. Il avait les manières d'un gentleman. Si son passé était environné d'un certain mystère, les explications qu'il avait données semblaient si naturelles qu'elles portaient la conviction. Sa vie actuelle était solitaire et irréprochable. Quand Mélida vint embrasser son père, elle était pâle, ses yeux étaient rouges, mais sa bouche souriait.

Le docteur ne jugea pas à propos de la presser davantage. Il comptait sur le temps.

Il fit seller Kettly et monta à cheval; son intention était, en faisant ses visites, de passer chez Fulton.

Il le trouva dans son jardin.

—Eh bien, dit-il en l'abordant avec cordialité, j'ai causé hier avec Mélida. Je ne suis pas sans espérance de la voir consentir.

Fulton resta pensif.

— Je croyais vous apporter une bonne nouvelle, vous la recevez bien froidement.

—Pardonnez-moi et ne doutez pas du plaisir que vous me faites; seulement mon âme inquiète et jalouse a souffert; Mélida consentira peut-être à m'épouser, mais elle ne m'aime pas.

—Voyons, mon jeune ami, vous êtes aussi trop exigeant. Ne connaissez-vous pas la réserve de nos jeunes Anglaises?

— Sans doute, mais je connais aussi la puissance des souvenirs et je veux lui laisser le temps d'oublier. Je ne suis pas de ceux qui croient que les absents ont tort. Dès aujourd'hui j'ai votre parole. Ne précipitons rien et laissez-moi, à force de soins, gagner sa tendresse.

Le docteur rapporta fidèlement ces paroles de Fulton.

— C'est un noble cœur, dit madame Iwans.

Mélida le remercia tout bas de lui donner du temps pour pleurer.

Quand Fulton revint, il ne parla de rien qui pût rappeler à Mélida qu'elle pourrait devenir sa femme.

C'était assurément la meilleure inspiration qu'il pût suivre. Mélida ne l'aimait pas, mais elle le redoutait moins.

Mélida n'avait pas oublié les paroles d'Émeraude. Sa douce nature n'était pas assez absorbée par ses propres peines pour être restée indifférente à la demi-confidence que lui avait faite sa sœur.

— Comment as-tu fait pour me cacher ton secret? lui avait-elle dit la première fois qu'elle s'était trouvée seule avec elle.

— Je l'avais enfermé dans mon cœur comme dans une tombe. Tu crains d'être forcée d'oublier celui que tu aimes. Moi, j'ai été méconnue, dédaignée par celui que j'aimais. Oh ! crois-moi, la douleur n'est pas comparable. Pourtant je ne suis pas morte, et j'ai le droit de te dire : Courage, tout passe avec le temps.

Tu te souviens qu'il y a environ quatre ans que mon père donna ses soins à lady Granvill, qui était condamnée par tous les médecins. Mon père fut assez heureux pour la sauver, elle lui voua une grande reconnaissance, et, lorsque son fils Édouard, qui voyageait en France, revint, elle lui présenta notre père comme son sauveur; elle voulut nous voir, elle nous prit en amitié au point de demander à nous garder près d'elle; tu te souviens encore des bals, des soirées qu'elle donnait et où tout le monde s'empressait autour de nous. Sir Édouard était mon cavalier le plus assidu, il semblait disputer aux autres le droit de danser avec moi, de me conduire au piano quand on me priait de faire de la musique. Il avait pris les habitudes françaises. Il disait sans doute à chaque jeune fille : Vous êtes jolie; mais moi j'ignorais cette coutume. Je croyais que quand on disait bas à une femme, en lui serrant la main ou la taille en dansant : Vous êtes charmante, cela voulait dire : Je vous aime. Mon pauvre cœur se fondait à la lueur des plus faibles espérances. Car je l'aimais.

Mélida fit un mouvement de surprise.

— Oui, répondit Émeraude, je l'aimais; ma vie n'était plus qu'un rêve, lui! toujours lui! Quand j'eus ainsi livré mon âme, je commençai à regarder avec effroi. Ma pensée le suivait comme son ombre. Quand il riait ou dansait avec une autre, mon cœur éprouvait des douleurs inouïes; il les ignorait et il ne me les épargnait pas. Il semblait aimer la mu-

sique; vous ne l'avez pas remarqué, mais en six mois j'ai fait des progrès immenses. Souvent la nuit, seule, en face de mon piano, j'étudiais mentalement un air qu'il préférait. S'il me remerciait, j'étais plus heureuse et plus fière que la reine; s'il ne m'écoutait pas, le soleil me semblait plus pâle que la lune. Cela dura ainsi près d'un an, je ne demandais pas autre chose, j'étais jalouse, mais j'aimais mes souffrances parce qu'elles me venaient de lui; puis il était si empressé à me distraire quand il me voyait triste. Oh! pouvais-je croire que son cœur ne comprenait pas le mien!

Lady Granvill partit avec son fils. J'étais presque sans vie et sans courage pendant leur absence. Quand elle revint et qu'elle nous fit dire qu'elle nous attendait, je crus perdre la tête de joie.

— Je m'en souviens, répondit Mélida, et je me souviens aussi qu'en arrivant chez elle, elle nous présenta à sa nièce.

— Oui, continua Émeraude avec un sourire amer; elle nous la présenta en nous disant: Voilà ma nièce et bientôt ma fille, car elle épouse mon Édouard.

— Pauvre sœur, dit Mélida, en serrant la main d'Émeraude.

— Oui, fit Émeraude, pauvre sœur, pauvre fille, pauvre insensée, qui crut tomber du ciel en enfer sans l'avoir mérité! Tu n'étais qu'une enfant et je ne pouvais pas te dire ce que je souffrais, tu ne m'au-

rais pas comprise. Il est affreux de perdre ce qu'on aime; toutes mes pensées tournaient à la tristesse. Il était toujours le même avec moi. Une parole, un regard me déchiraient l'âme. Je n'osais refuser d'accompagner mon père chez lady Granvill, j'aurais mieux aimé mourir que de laisser deviner mon secret. Cécile était douce et bonne; elle m'aimait et elle me confiait toutes ses pensées; oh ! c'est affreux à dire, mais j'eus souvent envie de l'étouffer quand elle m'embrassait. Je ne crois pas qu'il y ait des mots assez forts pour rendre ce que j'éprouvai jusqu'au jour où, après avoir assisté au déjeuner de noces, je les ai vus monter en voiture et partir. Non, la mer en furie n'a jamais été aussi agitée que mon cœur. Le bruit de la foudre qui tombe m'eût paru le chant d'un oiseau auprès du bruit que firent les roues de cette voiture en s'éloignant. Des loups affamés m'auraient fait moins de mal en me déchirant qu'il ne m'en fit en m'envoyant un baiser en signe d'adieu. Que ces blessures sont longues à cicatriser, même quand on a mon courage et ma volonté !

— Mais tu l'as revu à son retour?

— Oui, répondit Émeraude, sa mère avait tout deviné, elle avait avancé son mariage d'un an. En récompense des soins du père, elle brisait le cœur de l'enfant; n'étais-je pas la fille d'un pauvre docteur sans fortune. Plus tard elle a raconté tout cela à son fils, il a cru devoir me demander pardon.

— Je ne vous comprends pas, lui ai-je dit, je ne

vous ai jamais aimé autrement que je vous aime aujourd'hui, comme un frère, un ami.

— Tant mieux, m'a-t-il répondu avec tristesse, je vous aurais trop regrettée. Puis je ne l'ai plus revu. J'ai versé tant de larmes qu'il ne m'en reste plus. Je n'aimerai plus rien que toi, mon père et ma mère.

En ce moment, comme si Bijou eût entendu qu'on l'oubliait, elle se mit à pleurer.

— Et ma fille, dit Émeraude, en courant au lit de la petite. L'enfant avait de grosses larmes sur les joues, elle étendit ses bras vers Émeraude et elle se mit à rire. Elle rêvait sans doute, car elle se rendormit en souriant.

Le docteur avait repris courage depuis qu'il avait entrevu la possibilité du mariage de Mélida avec Fulton. Il avait coutume de dire qu'un bonheur n'arrive jamais sans un autre. La population de Saint-Kilda augmentait tous les jours. Il avait plus de clients qu'il n'en pouvait soigner. La santé était revenue avec le courage, aussi ne se reposait-il pas une minute. Il ne voulait pas que M. Fulton crût qu'il comptait sur lui ou que ses filles pussent penser qu'il les avait conseillées dans son intérêt personnel. On le rencontrait toute la journée, ou bien l'on voyait Kettly attachée à la porte d'une maison, et on se disait : Le docteur Iwans est là.

Un jour que Kettly, l'enseigne du docteur, était à une porte, un homme arriva tout essoufflé, et voyant le cheval il entra dans la maison.

— Venez vite, monsieur Iwans, nous avons à l'hôtel du Prince Albert un jeune homme arrivé depuis deux jours, qui est tombé subitement malade et qui est en danger. Il ne boit pas, il ne mange pas, il ne parle pas.

Le docteur suivit le garçon d'hôtel qui l'introduisit dans la chambre de l'étranger.

Celui-ci fit un léger signe de tête, et découvrant sa poitrine il indiqua au docteur la place qui le faisait souffrir.

— Oh ! dit Iwans, en apercevant une large plaie cicatrisée, vous avez reçu là un mauvais coup.

— Oui, répondit le malade avec effort, et depuis trois ans, j'en ai souffert souvent. J'en mourrai et je crois que le moment approche, Dieu soit loué.

— Non, répondit le docteur après avoir examiné la plaie, vous n'en mourrez pas. Et je vais vous faire une petite opération qui vous soulagera.

Le médecin tira de sa trousse un bistouri.

Le jeune homme tendit sa poitrine sans dire un mot, sans paraître avoir l'émotion si naturelle à ceux qu'on va faire souffrir.

Il a du courage, pensa Iwans, je ne l'aurais pas cru; car il est mince, blond et pâle comme une femme.

— C'est fini, dit le docteur en essuyant son instrument.

Il regarda le sang noir et épais qui s'échappait de l'ouverture qu'il avait faite.

— Vous avez été mal soigné quand vous avez reçu ce coup.

— Je l'ai reçu en mer et je n'ai pas été soigné du tout.

— Eh bien, remerciez Dieu, car sur cent, quatre-vingt-dix-neuf seraient morts. Je viendrai vous voir demain, dit le docteur en prenant son chapeau. Vous voyez que vous n'êtes pas en danger.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

En passant, Iwans fit ses recommandations au garçon. Cette précaution n'était pas inutile, car les hôtels en Australie sont un séjour désagréable pour les gens bien portants, à plus forte raison pour ceux qui souffrent.

L'hôtel du Prince Albert était un des meilleurs de Saint-Kilda. Il avait au-dessus de sa porte une enseigne qui avait la prétention de représenter le mari de la reine, mais qui ressemblait assez à Bardou dans le rôle du docteur Chiendent. L'extérieur de l'hôtel promettait beaucoup, mais l'intérieur ne répondait pas aux apparences. Un mauvais lit de fer, un matelas en paille, une table et une chaise composaient le mobilier de la plus belle chambre, encore étaient-ce les privilégiés qui occupaient les chambres de cette espèce. La foule des voyageurs couchait par chambrées.

Iwans avait dit de monter de la tisane au jeune malade.

Le garçon, qui s'intéressait à lui, lui porta du thé

comme on le fait en Australie, c'est-à-dire une demi-livre de thé bouilli pendant plusieurs heures dans un litre d'eau. Cela fait une liqueur avec laquelle on pourrait écrire.

Le jeune étranger avait une soif ardente, il essaya de boire ce breuvage, et le repoussa avec dégoût. Il rejeta sa tête en arrière, et ferma les yeux, non pour dormir, mais pour oublier ou rêver.

Il avait fait sur monsieur Iwans une impression assez vive; ses yeux bleus avaient une expression de douceur et de mélancolie. Il n'était pas difficile de comprendre qu'indépendamment de ses souffrances physiques, il avait éprouvé de grandes douleurs morales, et qu'il était ce que les Anglais caractérisent si bien par cette expression : *un cœur brisé.*

Le docteur avait été frappé du courage avec lequel il avait supporté une opération douloureuse. « A la bonne heure, avait-il dit en rentrant, je viens de donner des soins à un malade qu'on n'a pas besoin de prendre de force pour le soulager. » Peut-être encore, car il y a dans la vie des pressentiments singuliers, le docteur avait-il entrevu d'instinct que cet étranger se trouverait mêlé aux plus grands événements de son existence.

Nous demanderons au lecteur la permission d'abandonner pour quelques instants la famille Iwans, dans la période de calme où nous l'avons laissée, pour faire connaissance avec l'homme qui excitait

l'intérêt du docteur Iwans. Ce récit nous donnera l'occasion de mettre en scène de nouveaux personnages qui doivent dorénavant apparaître dans cette histoire.

Ce qui rend la vie si dramatique dans les pays neufs comme l'Australie, c'est qu'ils sont le rendez-vous d'individus arrivant de tous les points du monde. On ne rencontre nulle part des contrastes plus saisissants de mœurs et de caractères.

Le jeune inconnu se nommait Joanne et était Belge de nation. Il était né à Ostende; son enfance s'était écoulée au milieu du luxe; son père tenait un hôtel magnifique, rendez-vous pour la saison des bains de tous les baigneurs de bonne compagnie. Les maîtres d'hôtel ont le même genre de vie que les grands seigneurs opulents. Ils ont vingt domestiques qui les comblent de prévenances ; ils ont des chevaux, des voitures, un intérieur somptueux, sans compter l'habit noir et la cravate blanche de rigueur.

Joanne avait été élevé en enfant gâté ; il avait perdu sa mère, alors qu'il était encore tout jeune, et, à cause de sa santé en apparence fort délicate, on avait soin de lui comme d'une jeune fille. Il parut fort insouciant jusqu'à l'âge de vingt ans; une seule chose l'amusait, c'était de se moquer des baigneurs timides, et de nager fort avant dans la mer. Il n'était jamais monté à cheval, il n'aurait pas su tenir une épée, le bruit que fait le chien d'un pistolet en

tombant l'aurait étonné ; il n'aimait que l'eau, et à force d'exercice il était devenu un nageur extraordinaire. Il avait lutté de vitesse avec des barques à l'aviron, et il avait toujours gagné. Aussi s'était-il fait une grande réputation; femmes et enfants se le montraient du doigt; ce n'était pas par amour-propre du reste qu'il faisait des paris, mais par goût.

Son père était vieux, il l'engageait souvent à s'occuper des affaires de la maison, qu'il serait peut-être bientôt appelé à diriger.

— Cela vaudrait mieux, lui disait-il, que d'exposer ta vie chaque jour.

Joanne aimait son père; pour ne pas le contrarier, il se cachait de lui.

Un jour pourtant, un pari fut engagé ; c'était au plus beau moment des bains, l'hôtel était plein ; les voyageurs voulurent assister à la lutte ; Joanne fut vainqueur comme toujours.

Le soir à la table d'hôte, tout le monde lui fit des compliments; il y était habitué. Presque en face de lui était une jolie femme, brune comme une Espagnole; plusieurs fois le jeune homme vit les grands yeux de l'étrangère s'arrêter sur lui, il se sentit brûler comme par des flammes. Au bout de quelques instants, il savait qu'elle avait vingt-deux ans, qu'elle était veuve et qu'elle voyageait avec une vieille parente; qu'elle était Américaine et qu'elle habitait Lima. Comme il en était amoureux, il n'osait plus la regarder qu'à la dérobée; mais elle habi-

tait la même maison que lui, et il était heureux ; ce bonheur dura peu ; lorsqu'elle annonça son départ, Joanne sentit un frisson lui parcourir les veines ; il ne lui avait rien dit, elle partit et le laissa là désespéré avec son souvenir. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, il devint triste comme un saule et sauvage comme un loup.

Son père mourut quelques mois après ; il laissa tout le monde faire à sa fantaisie, on le vola, et il aurait tout perdu s'il n'avait pris le parti de vendre l'hôtel et de voyager.

Ses affaires terminées, il se mit en route pour Lima ; il savait le nom de la ville, il se croyait assez bien renseigné pour trouver de suite celle qui n'avait pas quitté sa pensée une minute depuis dix-huit mois. Ses ventes finies, il avait une petite fortune qu'il serra dans son portefeuille et il partit presque joyeux, convaincu qu'en arrivant il allait trouver celle qu'il aimait sur le rivage.

Lima est une ville immense où le luxe de toutes choses est porté à un point extrême. En se trouvant au milieu de ses rues populeuses, Joanne se sentit tout désappointé. Il parcourut les promenades, les théâtres, les concerts, il était partout à la fois ; il passa ainsi plusieurs mois en vaines recherches, abattu, découragé, inquiet, car il avait dépensé beaucoup d'argent ; il résolut de quitter cette ville.

On venait de découvrir les mines d'or de la Californie, les placers devaient offrir un spectacle

animé, il s'embarqua pour San-Francisco; là, il vit en effet des choses qui l'étonnèrent, mais pas assez pour le fixer. Au bout de fort peu de temps, il se dit à lui-même qu'il ne pourrait pas vivre dans ce pays, où du reste la chance de faire fortune était déjà bien diminuée.

Il avait fait connaissance avec un jeune homme de son âge, nommé Max, qui l'avait beaucoup frappé. Autant la nature de Joanne était calme et indolente, autant celle de Max était ardente et énergique.

Max était beau de figure, intelligent, persuasif, il parlait avec âme et vivacité ; s'il eût voulu s'en donner la peine, il vous eût persuadé que le blanc était noir; il était Américain et il était venu chercher fortune en Californie. Mais trouvant qu'il y avait trop de monde pour réussir, il se disposait à partir pour la Nouvelle-Hollande. L'Australie lui semblait une terre promise.

Il n'eut pas grand'chose à faire pour décider Joanne à le suivre.

Ils prirent une cabine ensemble à bord du navire le *Champion des Mers*.

Ils paraissaient ne devoir plus se quitter en voyage, et à leur âge on ne se demande pas ses papiers pour faire connaissance.

Joanne confia à son ami qu'il avait avec lui, dans sa malle, une petite fortune qu'il voulait augmenter, parce qu'il avait dépensé en grande partie l'héritage paternel.

— Combien vous reste-t-il?

— Dix mille florins.

Max le regarda et lui dit :

— Nous gagnerons un million avec cela, si vous voulez me croire.

— Je ne demande pas mieux, nous chercherons de l'or comme les autres, mais je ne veux plus exposer un florin de mon avoir.

Max fronça les sourcils; c'était un caractère absolu, que la moindre résistance rendait furieux. En voyant Joanne si doux, il l'avait cru faible, et il voyait avec dépit qu'il s'était trompé.

Pendant le cours de la traversée, il revint plusieurs fois sur la même question, mais il trouva son ami inflexible.

Il changea de gamme et tenta une dernière épreuve.

— Voulez-vous au moins me prêter mille florins pour entreprendre l'exécution de mes projets?

— Non, répondit Joanne sans hésiter.

Max se mordit les lèvres, mais il se tut et il se contenta d'être plus froid.

Le voyage touchait à sa fin; huit jours encore et l'on allait arriver à Sidney, lieu de destination.

Max était redevenu plus aimable. Joanne ne lui en voulait pas.

Une nuit, Joanne entendit remuer dans sa cabine; on semblait essayer des clés à une serrure; à moitié réveillé, il eut envie de demander : « Qui est là ? » Mais il pouvait s'être trompé, et il ne voulait pas

déranger Max inutilement. Cependant le bruit continua; il se tut pour savoir ce que ce pouvait être. Deux tours de clef donnés avec précaution firent crier deux fois les ressorts d'une petite serrure. On déboucla une courroie.

— Je ne me trompe pas, pensa Joanne, en cherchant à voir dans l'obscurité, on ouvre une de nos malles.

Il retint sa respiration; il crut entendre fouiller dans ses effets.

Étendant les bras dans l'ombre, il cria à Max :

— Est-ce que tu n'entends pas? Il y a quelqu'un dans notre cabine.

Personne ne répondit. Un homme gagna la porte à genoux, et se sauva dans l'obscurité, tandis que Joanne sautait en bas de son lit. Il toucha la malle qui contenait son argent.

Elle était ouverte.

Il toucha le lit de Max, il était vide.

— Que veut dire cela? s'écria-t-il, s'élançant dans les détours du navire; il arriva sur le pont.

La lune était brillante: elle éclairait jusqu'aux plus petits cordages.

Max était sur le pont; les cheveux hérissés, le visage décomposé, il regardait autour de lui d'un air effaré.

— C'était lui, dit Joanne en se montrant.

Max le vit, et par un mouvement plus prompt que la pensée, il tira un portefeuille de sa poitrine et il le lança dans la mer.

C'était toute la fortune de Joanne.

— Misérable ! s'écria-t-il en saisissant Max à la gorge.

Max se dégagea, et se précipitant à son tour sur Joanne :

— Tais-toi, disait-il, tais-toi, ou je te tue.

— Non, dit Joanne en se débattant, et en appelant à l'aide ; non, ton action est trop lâche et je n'aurai pas pitié de toi !

Alors commença une lutte épouvantable : Max tira son couteau, et en frappa deux fois Joanne, mais si légèrement, que le malheureux jeune homme ne perdit ni la force ni le courage.

— Tu seras pendu, disait-il à Max.

— Tais-toi, répétait le voleur d'une voix étranglée.

La mer et le vent faisaient un bruit qui dominait leurs voix.

Max crut entendre marcher : il se jeta de nouveau sur sa victime, le frappa d'un dernier coup; puis, l'enlevant dans ses bras comme il aurait fait d'un enfant, il le précipita par-dessus le bord, en disant avec un rire féroce : — Eh bien, puisque tu y tiens tant, à ton argent, va le chercher !

Joanne avait été étourdi, mais il n'avait pas perdu connaissance. Il se mit à nager avec la vigueur d'un homme qui lutte contre la mort. Heureusement pour lui, le matelot de quart, qui se trouvait à l'arrière, l'aperçut et cria : *Un homme à la mer !*

Max, qui était sur l'avant, n'entendit pas ce cri,

tout absorbé qu'il était à épier les mouvements de sa victime.

En une minute, tout l'équipage fut sur pied. Joanne s'était emparé d'une corde qui pendait au navire, et à laquelle il se laissa traîner, car la perte de son sang l'avait épuisé.

Max commençait à couper cette corde avec son couteau, lorsque les matelots, qui l'observaient depuis une seconde, le saisirent par derrière, tandis que d'autres hissaient le malheureux Joanne, qui tomba sur le pont sans connaissance.

Max fut mis aux fers.

Au bout de cinq jours, les blessures de Joanne étaient fermées, mais celle qu'il avait dans le côté le faisait horriblement souffrir. Qu'allait-il devenir? Malade, sans ressources, il était tellement abattu que si on l'avait laissé faire, il aurait mis en liberté son assassin: il n'avait pas le courage de désirer la vengeance.

Quant à Max, c'était un cœur de tigre, il ne se repentait pas; il n'avait qu'une pensée, celle de se sauver, quand il serait à terre; mais le jour où l'on jeta l'ancre, les autorités furent averties, et quatre hommes de la police, carabine au poing, vinrent chercher le prisonnier dans une barque. On lui mit les menottes, et s'il eût fait un mouvement pour s'échapper, on l'aurait tué.

Joanne était sur le pont; il était plus pâle que le coupable.

— Nous nous reverrons ! cria Max.

— Pas de sitôt ! répondirent quelques passagers, que cette effronterie indignait.

VI

LES DÉPORTÉS. — LE COUPEUR. — MAX.

Joanne n'avait pas le choix des moyens pour vivre ; deux jours après son arrivée, il se rendit aux mines de Balarate, qu'on lui avait dit être les plus riches de la colonie.

Depuis six mois qu'il demandait à la terre ses richesses, il avait obtenu bien peu, et cependant il avait creusé un trou si profond, que c'était à peine si le jour arrivait jusqu'à lui. Les journaux lui apprirent que Max avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, sur le témoignage du capitaine du *Champion des Mers*.

Joanne poussa un soupir.

— Le malheureux ! pensa-t-il, que lui avais-je fait ?

Le journal vantait l'habileté profonde avec laquelle Max s'était défendu.

Il avait repoussé avec beaucoup d'énergie l'accusation de vol ; il affirmait s'être battu à son corps défendant; il assurait, d'un air hypocrite, que

n'ayant pas été le plus fort, il avait eu la fatale pensée de se servir de son couteau. La beauté du visage excite toujours une certaine sympathie. Max avait vingt-cinq ans ; il était grand, bien pris de taille, il s'exprimait avec facilité, il avait l'air de se repentir; sans la preuve accablante pour lui du second crime qu'il avait voulu accomplir, en coupant la corde, la la peine eût été moins forte.

On lui avait demandé dans quel pays il était né, quels étaient ses parents ; il avait hésité, puis, baissant la tête, il avait répondu : « Je crois être né en Amérique; je n'ai jamais connu ma famille. »

Les juges pensèrent que s'il disait vrai, il était inutile de lui faire d'autres questions, et que, s'il mentait pour sauver l'honneur des siens, il fallait respecter son silence. D'ailleurs, la haine proverbiale des habitants de Sidney pour les déportés venant de l'Angleterre, ne s'étend pas aux coupables qu'ils jugent eux-mêmes.

On prononça à regret l'arrêt qui condamna Max, et on lui fit espérer que s'il se conduisait bien, on abrégerait la peine qu'il devait subir au bagne de Sidney.

Sidney, qu'on connaissait à peine en Europe il y a quelques années, offrait, au commencement de son existence, un aspect étrange ; la population se divisait en deux classes : les employés et les condamnés; un grand nombre de ces derniers, leur temps fini, se livrèrent à l'agriculture, à l'élevage

des bestiaux, et gagnèrent énormément d'argent; une espèce d'aristocratie se forma et leur lieu d'exil devint bientôt une ville de luxe et de plaisir. On fait fortune là-bas, se dirent des milliers d'individus, et l'émigration volontaire commença petit à petit. Les nouveaux venus cherchèrent à s'emparer des avantages et des priviléges dont jouissaient les convicts (forçats libérés). La lutte fut déclarée, les convicts tinrent bon, ils étaient riches : on ne pouvait les empêcher d'étaler dans les rues leurs voitures attelées de magnifiques chevaux, il fallait les frapper moralement; pour les punir on donna des fêtes dont on leur interdit l'entrée. L'homme qui fréquentait le fils ou le petit-fils d'un convict était exclu de la société; les préjugés devenaient si forts, la séparation si absolue et si tranchée, que la vie de chacun était scrutée avec soin et qu'on se livrait les uns aux dépens des autres à une véritable inquisition.

Il s'était formé petit à petit une classe intermédiaire qui se composait des condamnés à des peines légères, qui avaient le droit, à l'expiration de leur temps, de retourner en Angleterre. Ils n'en profitaient pas, préférant rester en Australie et faire fortune : on les appelait les émancipistes. Ils se flattaient qu'à la longue une fusion s'opérerait entre eux et la classe des colons. Il en fut autrement. Ils furent méprisés, exposés aux affronts, exclus des fonctions civiles; cependant, leur nombre augmentait chaque jour, leurs richesses devenaient immenses, beau-

coup vivaient d'une manière irréprochable. Le gouverneur, homme d'esprit et de cœur, attristé de voir une telle division dans la colonie, essaya plusieurs rapprochements, tout fut inutile; les habitants restèrent séparés. Au bout de quelque temps, les choses changèrent un peu, mais dans un sens opposé à ce qu'on aurait cru. Il n'y eut ni paix ni trêve entre les deux sociétés rivales. Seulement elles se partagèrent en groupes hostiles les uns contre les autres; les voleurs firent aux assassins ce que les honnêtes gens leur faisaient. Ces trois classes en présence accomplirent, par ostentation, des choses merveilleuses, la ville devint superbe; mais ce sont surtout les habitations des environs, les villas, les parcs dont le luxe étonne. Profitant des échancrures du rivage, les propriétaires enferment en quelque sorte de petits bras de mer dans leurs jardins, où ils réunissent, à force de dépenses, les fleurs les plus curieuses, les fruits les plus rares et les végétations de tous les climats.

La baie est aussi belle que celle de Rio-Janeiro; il y a toujours quatre-vingts à cent bâtiments en rade. On n'avait pas de bassin pour mettre les navires en réparation, la place où se trouvait un immense rocher semblait être la plus favorable, on mit à l'œuvre des milliers de galériens qui attaquèrent la masse de pierre, et bientôt les flancs entr'ouverts du rocher firent place à un bassin qui pouvait contenir deux vaisseaux de guerre.

Vers la fin de janvier 1854, dix hommes vêtus de toile grise, marqués de lettres et de chiffres peints en noir, sortaient de la prison de Sidney. Quelques-uns étaient liés deux à deux, d'autres avaient les menottes; on les conduisait au port Jakson pour travailler; pas un n'avait l'air triste; on les regardait à peine, on est habitué à ce spectacle; les voleurs ne sont pas chose rare, et puis, que de gens, à présent libres, se souvenaient d'avoir fait cette promenade la chaîne autour du corps, car on ne leur fait pas comme en France les honneurs d'une voiture.

Max faisait partie de ce convoi; il était accouplé à un homme hideux, petit et trapus, dont les cheveux et la barbe incultes étaient d'un roux ardent. Quand il parlait, sa bouche se fendait jusqu'aux oreilles, laissait voir trois ou quatre dents longues et larges; rencontrer un pareil être, le jour, était effrayant; pendant la nuit, sa vue vous aurait fait mourir de peur. Ses camarades, car il était en pays de connaissances, l'appelaient le *Coupeur*. Comme Max semblait triste, il lui donna un énorme coup de coude dans le côté en lui disant : Si tu n'es pas plus gai que cela à la promenade, tu vas être amusant à l'ouvrage; je te préviens que je n'aime pas les gens sérieux et que si tu ne parles pas, je te cognerai pour te faire crier.

— Je ne vous y engage pas, répondit Max, en regardant en dessous les rues et les maisons, parce que je rends tout ce qu'on me donne.

— Ah ! dit le Coupeur avec un gros rire, tu rends ce qu'on te donne et tu prends ce que l'on ne te donne pas.

Max ne répondit rien.

— Sais-tu, continua le Coupeur, que tu me parais assez hardi pour un novice; peste, tu veux te rebiffer contre moi, tu ne sais donc pas que j'avais la réputation d'être un boxeur de première force.

— Peut-être, répondit Max avec une indifférence qui blessa l'orgueil de son compagnon; mais, si j'en juge par vos dents cassées, vous avez quelquefois trouvé votre maître. Eh bien, si vous tenez à celles qui vous restent, vivons en bonne intelligence; c'est assez que les mouvements du corps soient entravés par cette chaîne, je veux au moins avoir la liberté de la pensée ; quand je ne vous parle pas, laissez-moi.

— Je vais avoir de l'agrément, murmura le Coupeur, que le diable emporte celui qui m'a donné un penseur, un monsieur pour compagnon; puis il se dit à lui-même : N'importe la couleur de la plume, les oiseaux qu'on met en cage veulent s'envoler. Quand il sera temps, je trouverai bien le moyen de causer un peu ; d'ailleurs, son caractère me plaît assez, je ferai peut-être quelque chose pour lui.

Un mois s'était écoulé depuis que Max était arrivé au bagne ; il travaillait en observant, et semblait prêter peu d'attention à ce qui se disait autour de lui ; pourtant chacun racontait son histoire avec

des détails d'un cynisme révoltant. Le Coupeur était un des plus admirés; d'abord il était très-fort, la gaieté ne le quittait jamais, il passait pour bon garçon dans son genre.

Un soir, après le travail, Max fut forcé d'écouter le récit du Coupeur pour la vingtième fois ; le Coupeur commençait toujours ainsi.

— Je vous dirai donc que mon père était bijoutier et qu'à force de voir reluire tous ces riens-là, j'en avais envie. Un jour, j'avais douze ans, au lieu de reporter l'ouvrage de mon père chez son maître, je pris une pierre, je cassai en morceaux tous les colifichets, et je passai ma journée à les vendre en détail chez tous les marchands de Londres.

— A douze ans ! dirent quelques admirateurs.

— Vous voyez que je promettais, reprit le Coupeur avec fierté; mon invention ne fut pas payée, je ne pus ramasser que dix livres sterlings ; mais avec mon innocence, je croyais avoir de quoi vivre jusqu'à la fin de mes jours, et laisser le reste à mes enfants, si j'en avais. Je pensais même à me marier; la loi me le défendait ; mais comme j'avais mon idée, je pris une femme, ou plutôt une femme me prit. Quand je dis qu'elle me prit, je parle de mes dix livres. Huit jours après je n'avais plus le sou ; le bijoutier avait fait arrêter mon bonhomme de père qui ne m'a pas dénoncé. Comme il y avait longtemps qu'il était honnête homme, son patron consentit à le faire mettre en liberté après une lettre

que papa lui avait écrite ; je me doutais bien qu'il ne ferait pas bon pour moi sous le toit paternel, et je pris le parti de ne jamais y rentrer ; je me livrais avec quelques amis à une petite industrie qui consistait à s'emparer de tout ce qui était d'une prise facile ; mais l'ambition perd l'homme. En grandissant, j'ai voulu étendre mes opérations ; ne me contentant pas de franchir les portes ouvertes, j'ai voulu passer une nuit par une porte fermée. Cette visite nocturne n'a pas plu au propriétaire ; il m'a fait arrêter. J'étais souffrant, dit-il en riant de son gros rire ; on a pensé que l'air de la mer me ferait du bien ; je n'ai pas peur de l'ouvrage fait ; comme celui qu'on me donnait était à faire, j'ai pris congé de mes gardiens. On a beau dire que la liberté est le premier besoin de la vie : quand on court les bois il faut manger. Je suis entré chez un fermier qui avait plus de dix mille moutons, il m'en a refusé un, j'ai trouvé le procédé peu délicat, et pour lui apprendre la charité, j'ai brisé son armoire pendant qu'il était sorti : j'ai fait le monsieur qui a de quoi. Malheureusement, dans tous les pays l'argent est rond, le mien mit peu de temps à rouler jusqu'à la dernière pièce.

Je m'associai alors avec un garçon qui avait d'excellentes idées ; de plus il était brave, il n'avait jamais été pris. Je le laissais attaquer. Un soir il détroussa un marchand de bœufs, j'étais en retard au rendez-vous, j'accourus pour avoir ma part, le

coup était fait; le paysan s'était défendu et mon associé avait été forcé d'employer les moyens violents. Le marchand de bœufs était presque inanimé : on aurait abattu une partie de sa marchandise avec ce qu'il avait reçu; cependant il criait encore, et en me voyant arriver il me raconta ses souffrances en me priant de le secourir. Il me dénonça mon associé, je ne pouvais ainsi exposer mon camarade ; entre nous, je l'ai achevé. Oh ! je lui ai fait bien peu de chose, car il était très-avancé; j'ai fait des reproches à mon associé, je l'ai engagé une autre fois à couper la tête ; sans cela, on n'est jamais sûr qu'un homme ne parlera plus. Chaque fois que j'allais faire une expédition, je lui disais : Coupe, s'il le faut ; c'est pour cela qu'on m'appelle le Coupeur. Son imprudence m'a fait pincer ; quel dommage ! cela marchait si bien. Pour le coup je croyais monter à la position la plus élevée à laquelle un homme puisse atteindre ; j'avais le frisson en mettant ma cravate, je me sentais pendre. Mais les preuves ont manqué et je n'en ai eu que pour dix ans, que je ne compte pas faire.

Ce mot seul attira l'attention de Max ; quand il le trouva seul avec lui, il lui demanda s'il espérait trouver un moyen de s'évader.

— Ah çà, répondit le Coupeur, est-ce que vous croyez que je reste là pour m'amuser ? Des moyens, j'en ai vingt, j'en ai cent, le tout est qu'ils réussissent, et vous voudriez que je vous fisse part de celui qui réussira.

Max ne répondit pas; ses yeux brillèrent comme des charbons ardents.

— Compris, fit le Coupeur, à une condition, c'est que nous continuerons ensemble; j'ai un moyen de gagner beaucoup sans peine; vous m'obéirez par droit d'expérience.

— Oui, oui, répondit Max avec vivacité.

— Bien, dit le Coupeur, j'ai préparé quelque chose pour dans cinq jours; vous en serez, mais pas un mot.

— Vous savez bien que je ne suis pas bavard, répondit Max en souriant.

— Pour cela, c'est vrai; c'est égal, tenez-vous prêt à tout événement, je vous confierai mon plan quand nous serons seuls.

Joanne était toujours aux mines de Balarate; c'était un spectacle nouveau pour lui : ces milliers de tentes habitées par des familles d'hommes noirs et blancs de toutes les nations; ces trous immenses d'où l'on sortait ivre de joie ou de chagrin; ces hommes à longue barbe, en chemise de laine rouge, sales, les cheveux en désordre, creusant la terre avec cette fièvre que donne la soif de l'or; çà et là des carcasses de bœufs ou de chevaux qui pourrissaient à terre, on dirait un vaste cimetière dans lequel chacun creuse sa tombe; des malades que leurs souffrances font crier; des hommes ivres qui chantent; d'autres qu'on trouve morts dans leurs trous; des malfaiteurs qui rôdent nuit et jour; chaque soir

mille détonations pour annoncer qu'on est armé; chaque nuit, des crimes, des vols, l'incendie qui dévore des lieues de forêts vierges. Voilà ce que voyait sans cesse le pauvre Joanne.

Seulement si j'avais de la santé, se disait-il, mais je souffre et je vais bientôt mourir; alors, il pensait à son père, à son pays, ses yeux s'emplissaient de larmes, il s'appuyait sur sa pioche, il demandait à Dieu la fin de ses maux.

Il se fit un petit changement dans son existence. Il avait pour voisin un Irlandais et sa femme; faire à manger pour un ou pour deux, avait dit la ménagère, cela ne donne pas plus de peine. Prenez vos repas avec nous, vous payerez moins et vous serez mieux.

Joanne avait accepté avec reconnaissance, il se trouvait moins seul, cela lui rendit un peu de courage.

Le soir, assis autour d'une caisse qui servait de table, on causait de choses et d'autres. Tout le rebut de la société arrivait chaque jour aux mines. Les voleurs et les déserteurs s'y trouvaient en sûreté; pas de police; plus de cent mille émigrants entassés; pas un navire n'arrivait à Port-Philippe sans perdre son équipage; impossible d'avoir un domestique, les femmes elles-mêmes accouraient aux mines; une assez grande quantité d'hommes n'avait d'autre métier que de voler l'or que les autres avaient trouvé.

Au milieu de ce chaos, on avait pourtant pris une mesure de prudence indispensable; des voitures qui ressemblent assez à celles de la banque de France, accompagnées de huit hommes à cheval, armés jusqu'aux dents, faisaient le service de Melbourn aux mines; chaque mineur pouvait donner son or à l'escorte, qui lui donnait un reçu avec lequel il touchait à la banque.

Beaucoup prenaient cette précaution, d'autres avaient confiance en eux-mêmes; plusieurs payèrent de leur vie leur incrédulité pour le danger.

Depuis quelque temps, un Anglais, jeune, assez bien élevé, était venu poser sa tente à côté de Joanne, c'est-à-dire à cent pas. Quand il avait bien travaillé, il venait le voir et fumer près de lui, il lui racontait ses peines et ses espérances. Il avait vingt-deux ans; ses parents étaient pauvres, après avoir eu un peu d'aisance; il aimait une jeune personne qui ne demandait pas mieux que de l'épouser s'il faisait fortune; il était venu en Australie, sans douter une minute de la réussite de son entreprise; c'était un joyeux enfant que les déceptions ne pouvaient désillusionner.

— Vous verrez, mon cher Joanne, disait-il en riant, que je finirai par trouver un rocher d'or. Ce jour-là je vous appellerai et nous le casserons ensemble.

Joanne avait fait un trou comme tous les mineurs, d'à peu près six à huit pieds d'ouverture et descen-

dant comme un puits, jusqu'à soixante ou quatre-vingts pieds de profondeur; puis, arrivé là, on creuse un tunnel du côté où l'on croit que le filon d'or s'en va. Rien n'égale l'incurie avec laquelle se poursuivent ces travaux. Souvent des éboulements souterrains ont lieu, il arrive de grands malheurs, mais rien ne peut effrayer les chercheurs d'or.

Albert, c'était le nom du nouvel ami de Joanne, en poursuivant en terre une veine aurifère, arriva à son but. En moins d'une heure, il trouva une somme considérable; il remonta fou de joie, il fit part de son bonheur à tout le monde.

—Envoyez votre or à l'escorte, lui disait Joanne.

— Non, répondit Albert, j'aime mieux l'avoir là dans ma ceinture; et en disant cela il frappait sur une sacoche qui lui faisait le tour du corps. Il est plus en sûreté où il est qu'au milieu de l'escorte; soyez tranquille, mon bon Joanne, personne ne viendra y toucher.

Joanne secoua la tête, mais il se tut. Albert était si heureux qu'il sentait le besoin de promener sa joie. Il alla dans une taverne, espèce d'auberge qu'on avait établie à grands frais, et où l'on vendait tout fort cher. Il fuma dix cigares à deux shellings chacun; il tourna autour du billard; il y avait beaucoup de monde, mais personne ne le remarquait. Le pauvre jeune homme se croyait plus d'importance qu'un roi, il avait besoin de parler; il avisa à une table deux hommes qui causaient, il s'approcha et

laissa éteindre son cigare pour leur demander du feu, et, malgré la mauvaise grâce des deux causeurs, il les força à s'occuper de lui. Une fois la glace rompue, cela marcha tout seul. Quand il eut bu quelques verres de bière, il devint si expansif, qu'il voulut conduire les deux inconnus à son trou. Les deux hommes se regardèrent, il était tard ; on le poussa à boire ; et, bras dessus, bras dessous, ils sortirent tous trois de la taverne. La promenade dura longtemps ; Albert, pressé de questions, avoua qu'il garderait son or jusqu'à ce qu'il en eût trop lourd pour le porter. Puis il arriva près de son trou.

— C'est là, dit-il ; la veine s'en va à droite, et grâce à elle, je m'en irai bientôt en Europe.

Le plus petit des hommes se mit à rire ; le plus grand le regarda d'une façon étrange ; son compagnon se tut ; puis, s'adressant à Albert, il lui dit : Allons, bonsoir mon jeune ami, nous avons tous besoin de travailler demain, il faut nous quitter, il est temps de prendre du repos.

Albert n'avait pas envie de dormir ; mais la raison était juste, il fallait s'y rendre. Il quitta ses amis à regret ; quand il fut éloigné, le plus petit des deux hommes s'arrêta, croisa ses bras sur sa poitrine et dit à son compagnon sur un ton de reproche :

— Ah çà, tu le laisses aller, es-tu fou ? il nous aurait suivis jusqu'au bout du monde.

— Écoutez, répondit le plus grand, lorsqu'il s'est agi de m'évader de là-bas, je vous ai promis de

suivre vos conseils; mais aujourd'hui que je suis libre, je vous préviens que c'est moi qui commanderai. Il fait bon de réfléchir et de mettre de la prudence en tout, on nous a vus sortir avec lui, nous serions compromis. Et puis, ne m'appelez pas Max devant le monde, pas plus que je ne vous appellerai le Coupeur.

— Comment nous appellerons-nous? demanda ce dernier.

— Je ne sais encore, nous verrons cela demain; en attendant, retournons voir le trou de notre jeune homme.

— Est-ce que tu veux chercher de l'or dans la terre? demanda le Coupeur.

— Non, répondit Max, mais c'est dans ce trou même qu'il faut lui prendre sa ceinture.

— Dans ce trou même? répéta le Coupeur étonné.

— Oui, il nous a dit que le filon suivait à droite, d'autres ont dû le poursuivre avant lui, puis ils y auront renoncé; mais les trous restent, cherchons.

Après quelques secondes, Max s'arrêta en montrant la terre du doigt.

— Celui-ci doit aller tout droit au sien, c'est là qu'il faut descendre avant le jour et attendre; quelques coups de pioche et nous serons près de lui, comprenez-vous?

— A peu près, mais es-tu sûr que le trou voisin soit abandonné?

— Oui. — Puis ils se parlèrent encore bas; eux seuls pouvaient s'entendre.

VII

LES VOLEURS D'OR. — L'ARRIVÉE DE LOUISA.

Albert se leva de grand matin, il alla voir son ami Joanne et il lui raconta, non sans honte, ses folies de la veille.

— C'est heureux que vous ayez rencontré d'honnêtes gens, je ne vous engage pas à recommencer.

— Je vous le promets, répondit Albert en prenant congé de Joanne, et il arriva à son trou en chantant.

Il descendit à son échelle faite dans la terre, et au bout de quelques minutes il entendit des coups sourds. Bon, se dit-il, un nouveau voisin. Joanne avait raison, j'ai trop parlé, avant deux jours cette place sera envahie. Il cessa son travail pour écouter le bruit qui se rapprochait. Oh ! oh ! se dit-il, ils sont deux à présent, c'est une invasion.

En effet, les deux travailleurs se rapprochaient.

— Alerte, disait Max, ne comptons pas les grains de sable, tu m'as compris ; pas de sang si c'est possible.

La dernière cloison de terre qui les séparait tomba. Albert fit un mouvement de surprise en voyant ses compagnons de la veille ; il allait sourire et leur dire : Je vous ai tentés. Max ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche, il le saisit à la gorge, le ren-

versa à terre en disant à son complice : Lie-lui les mains. Le Coupeur tordit les bras d'Albert pour les mettre derrière le dos, et lia les deux poignets d'une telle force que les ongles devinrent noirs.

— Bien ! dit Max, en mettant son genou sur la poitrine du jeune homme, et, tirant une cravate de sa poche, passe-lui cela autour du cou.

Le Coupeur obéit.

Albert se débattait, il se sentait sans force ; puis voyant sans doute ses belles espérances faire place à la mort, il eut recours à la prière et pleura comme un enfant. Max était impassible.

— Où est ton or ?

— Là, près de ma veste, répondit le jeune homme en tournant les yeux, prenez ; tout ce que je trouverai sera pour vous, mais laissez-moi la vie ; j'ai une mère, un père qui m'adorent, vous tuerez quatre personnes à la fois. Sa voix s'arrêta dans sa gorge ; Max venait de serrer la cravate avec une secousse si violente que les veines du front d'Albert se gonflèrent.

— Tire de ton côté, dit Max au Coupeur, qui semblait hésiter ; il obéit sans répondre. Malgré le peu de lumière qui pénétrait dans le trou, on vit la figure d'Albert se décomposer. Max se pencha sur lui et ne le quitta pas des yeux. Quand il vit que la poitrine ne faisait plus un effort pour respirer, il détacha les mains, puis montrant du doigt une place fraîchement remuée : Portons-le là, dit-il. Quand le

cadavre fut dans la place indiquée, Max prit une pelle et couvrit le corps de terre.

— Prends la sacoche et partons ; si on le découvre, on croira qu'un éboulement de terre l'a étouffé.

Le Coupeur le regardait avec admiration.

Aux mines, le temps est précieux, on ne s'occupe pas de ses voisins ; ils sortirent comme ils étaient entrés, sans être aperçus.

— Tu es plus fort que moi, dit le Coupeur en baissant la tête comme un homme qui s'incline devant la supériorité d'un autre ; tu es bien digne d'être mon maître. Qu'allons-nous faire des nogets d'or ?

— Les vendre, répondit Max.

— Et de l'argent ? demanda le Coupeur.

— Nous le donnerons à l'escorte qui le déposera à la banque, fit Max en riant ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

— A quel nom le placerons-nous ? demanda timidement le Coupeur.

— A un nom qui ne sera ni le vôtre ni le mien : il sera à nous deux.

— Soit, répondit le Coupeur qui avait grande confiance en son associé.

Le soir, Joanne fut surpris de ne pas voir Albert. Après son modeste dîner, il fit part de son inquiétude au ménage irlandais.

La fortune change les hommes, répondit le mari, il sera allé dîner dans une taverne, il s'amuse.

— Peut-être, reprit Joanne avec un soupir.

Une fois endormi, Joanne fit des rêves extraordinaires ; son ami Albert lui apparut cent fois. Joanne n'était pas superstitieux, pourtant il se réveilla plus inquiet qu'il ne l'était en s'endormant.

— Venez avec moi, dit-il à l'Irlandais, nous allons passer à la tente d'Albert.

Arrivés à la porte, le voisin poussa un gros éclat de rire malin en disant : — Il n'est pas rentré, il faut que jeunesse se passe.

— Je ne sais pourquoi, je n'ai pas envie de rire. Voyez, ses outils ne sont pas là.

— Il les aura laissés à son trou, dit l'Irlandais.

— Cela m'étonne, parce qu'il sait bien qu'on les vole. Tenez, passons à son claim, je ne serai tranquille que quand je l'aurai vu.

On appelle claim le terrain dont on a demandé la concession.

L'Irlandais ne répondit pas, mais il bourra sa grosse pipe et prit le bras de Joanne. Ils appelèrent plusieurs fois à l'entrée du trou en se faisant un porte-voix de leurs mains.

— Il n'y est pas, dit l'Irlandais, c'est du temps de perdu pour rien ; allons travailler.

— C'est étrange, murmura Joanne qui s'éloignait avec son compagnon ; puis, se ravisant, il s'arrêta et dit : Descendons voir son trou.

— Ma foi non, répondit l'Irlandais, j'aime autant descendre dans le mien.

— Le vôtre, objecta Joanne pour le décider, ne donne que quelques parcelles de poudre d'or, celui-là donne des nogets superbes.

— C'est vrai, reprit l'Irlandais en se grattant le front, allons le visiter ; et il descendit le premier, comme un homme décidé à ne pas perdre de temps ; il chercha dans la terre les indices de l'or, tandis que Joanne cherchait la trace d'Albert.

Il s'arrêta tout à coup : — Voilà ses outils et sa veste, cria-t-il.

— Oui, répondit l'Irlandais qui regardait toujours la terre, — et même ses souliers ; et il montrait du doigt les deux bouts des pieds d'Albert qui dépassaient la terre dont il était recouvert.

Joanne s'étant approché, se pencha vers l'objet indiqué, puis se redressant et se jetant en arrière, il poussa un cri perçant.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda son compagnon.

— Là, là, dit Joanne le bras tendu, il y a un homme mort ! le pauvre Albert peut-être.

— Pas possible, répondit d'abord l'Irlandais ; puis, prenant la pelle restée près du tas de terre, il déblaya le cadavre du jeune homme.

A sa vue Joanne retrouva son courage, se mit à genoux près de lui et l'examina.

— La terre s'est éboulée sur lui, dit l'Irlandais en poussant un gros soupir.

— Non, répondit Joanne en mettant la main sur

le cœur d'Albert, non, cela ressemble à un crime; d'ailleurs, voyez, il n'a plus sa ceinture, on lui a volé son or.

— Il n'a pas de blessures? demanda l'Irlandais.

— Non, répondit Joanne, qui avait cherché partout et qui passait ses doigts sur la cravate, il a été étranglé.

L'Irlandais poussa un gros juron, deux larmes s'échappèrent des paupières de Joanne, qui, se relevant, chercha partout.

— C'est par là qu'on a dû entrer, murmura-t-il en montrant l'ouverture fraîchement faite.

— Pauvre garçon! dit l'Irlandais en passant sa main sur ses yeux, il était si gentil, si bon : allons-nous le laisser là?

— Non, certes, nous allons le sortir d'ici pour le faire enterrer, et nous tâcherons de découvrir les auteurs du crime.

— Nous n'avons pas d'indices, fit l'Irlandais en secouant la tête, vous perdrez votre temps.

— Qui sait? je puis toujours savoir qui travaille au trou qui conduit à celui-ci.

— Il est abandonné à cette heure, fit observer l'Irlandais; ceux qui commettent de pareils crimes sont presque toujours sûrs de l'impunité; à l'heure qu'il est ils sont plus tranquilles que vous et moi. Il y a dans les montagnes et dans les bois plus de cent mille émigrants presque tous vagabonds, déserteurs, voleurs et assassins. On leur laisse le champ libre;

on vous dit : Prenez vos précautions. Croyez-moi, ne cherchez pas avec trop de zèle; si vous découvriez l'assassin, vous seriez obligé de faire justice vous-même, vous ne trouveriez personne pour vous la rendre, et puis vous pourriez payer cher ce que vous savez.

Joanne soupira sans répondre, il savait que son voisin avait raison.

Cette partie de l'Australie était indépendante, la force était du mauvais côté.

Pendant plusieurs jours Joanne fut en proie à une sombre tristesse; mais habitué aux misères de la vie, ce sombre souvenir s'effaça peu à peu et il finit par l'oublier. D'ailleurs l'homme qui mène cette vie sauvage ressemble au marin qui, habitué aux dangers et aux fatigues, n'est pas plus sensible à ses propres souffrances qu'à celles des autres. Mais Joanne ne se rétablissait pas, il ne recouvrait aucune force; un matin il souffrit tellement de sa blessure que trois fois il retomba sur son grabat, en murmurant ces paroles, écho de son désespoir : C'en est fait, je vais succomber. Il resta là tout le jour, dévoré par la fièvre, sans un verre d'eau pour calmer le feu qui le consumait, sans pousser une seule plainte; il attendait la fin, il espérait la mort avec la résignation d'un saint.

Son voisin vint le voir à la nuit, il fut effrayé du changement qui s'était opéré chez Joanne et des ravages de la maladie.

— Il est perdu, dit l'Irlandais à sa femme en rentrant.

— Pourvu qu'il me paye avant de mourir, répondit-elle. Joanne lui devait une semaine de nourriture.

On se garda bien d'appeler un médecin, parce que les visites se payent cher et d'avance. Un jeune homme, quelques jours auparavant, s'était cassé la jambe, il était pauvre, et le médecin qu'on avait été chercher, insensible à ses souffrances, lui avait impitoyablement refusé tout secours. Chacun alors avait voulu venir à son aide; on avait fait une collecte qui réunit à peu près la somme, mais il avait fallu attendre que le chiffre fût assez rond pour que le docteur consentît à lui donner ses soins.

Joanne passa une nuit affreuse et le matin, lorsque la voisine vint lui apporter une tasse de thé, elle le trouva étendu en travers de la porte de la tente. Cette femme aidait son mari au travail de la terre, elle était forte comme un homme, elle souleva le malade et le porta sur son lit de paille; c'était tout ce que son cœur et son intelligence pouvaient faire pour lui.

A l'époque où Joanne était arrivé aux mines de Balarate, des milliers d'individus s'y rendaient comme lui : surmontant des fatigues inouïes, mus par l'espoir de la fortune, femmes, enfants, vieillards, tous arrivaient, attirés par l'appât de l'or. Pauvres ignorants, qui s'attendaient à trouver des

fleuves d'or, qui croyaient voir la terre transpirer ce métal précieux, parce qu'ils avaient vu dans les villes l'or étinceler à chaque pas ! Ils ne se doutaient pas que cet or accumulé était le résultat du travail de deux cent mille hommes, et qu'avec les sueurs de ces deux cent mille ouvriers, de ces deux cent mille victimes de la folie dé l'or, on aurait pu former une rivière. Non ! ils considéraient le résultat sans songer aux luttes, aux dangers, aux travaux à vaincre pour l'obtenir.

Parmi les voyageurs qui jonchaient la route, un paquet lié sur le dos avec une corde et contenant généralement des outils, une couverture et de gros souliers, parmi ces voyageurs marchait une jeune fille.

Elle était seule et semblait éviter les voyageurs qui parfois s'approchaient d'elle pour causer ou lui offrir le bras, car elle paraissait bien fatiguée.

La jeunesse garde toujours ses roses malgré la souffrance et la fatigue. Elle marchait avec peine; souvent elle s'arrêtait au bord de ces ravins creusés par les pluies d'Australie qui, pendant une saison, ressemblent à des torrents.

De temps en temps, arrêtée sous un arbre, elle regardait le ciel et semblait lui adresser une prière muette. Des charretiers en passant lui avaient offert une place dans leur voiture à côté des marchandises qu'ils transportaient. Elle avait toujours refusé, et quand on insistait, elle oubliait sa fatigue et se sau-

vait à travers bois, comme une biche effarée, puis elle revenait sur la route tracée par les voitures, regardant de tous côtés, afin de ne pas être surprise dans l'endroit où elle voulait s'asseoir; alors elle tirait de son panier du biscuit, du raisin sec, et elle prenait son repas.

Un jour une femme d'une quarantaine d'années, s'arrêtant près d'elle, se mit à la contempler à son aise, car la jeune fille ne l'avait pas aperçue.—Est-on heureuse à cet âge! murmura la nouvelle venue; elle mange d'un tel appétit qu'elle me donne envie d'en faire autant. Elle regarda autour d'elle, et ne voyant personne, elle se demanda si cette enfant voyageait seule. Enfant était le mot, car, quoiqu'elle fût très-forte pour son âge, on voyait à la finesse de ses formes qu'elle sortait à peine de l'adolescence; ses traits n'étaient ni délicats ni d'une régularité parfaite, mais ses grands yeux bleus, malgré le petit cercle violet que la fatigue avait imprimé à ses paupières, brillaient d'un vif éclat; sa bouche, un peu grande, laissait voir deux rangées de dents fines et blanches; ses cheveux blonds étaient si épais, qu'ils rejetaient en arrière son petit chapeau de paille.

Aucun de ces détails n'échappa à l'examen de la nouvelle venue. —Elle est bien gentille cette petite, se dit-elle. Or, dire qu'une personne est gentille, c'est dire : Cette personne me plaît, et quand une femme pense ainsi d'une autre femme, cela veut

dire : Causons. Elle se laissa donc glisser sur le revers du fossé et se trouva assise à côté de la jeune fille qui, tout étonnée, son biscuit d'une main, son raisin de l'autre, se demandait d'où sortait cette femme si laide, à la figure gravée de petite vérole, aux cheveux gris et noirs en désordre, à la taille courte et large, mais dont l'œil vif et bienveillant prévenait en sa faveur.

— Que faites-vous donc là? demanda-t-elle à la jeune fille.

— Vous le voyez bien, répondit-elle, je me repose et je déjeune.

— Est-ce que vous allez loin, mon enfant?

—Non, madame, je suis presque arrivée, je viens de Melbourn et je me rends à Balarate.

— Moi aussi, répondit la grosse femme qui voulait rendre sa compagne plus causeuse en lui déclinant ses nom et qualités. Je m'appelle madame Joseph, je suis française; mon mari est un brave homme qui n'a pas pu me donner un autre nom, parce qu'il n'a que celui-là; mais il est honnête, courageux, il a trouvé quelque petite chose aux mines et je vais le rejoindre. Il faut que celui qui travaille se nourrisse bien pour réparer ses forces. Je gagnerais davantage chez les autres, mais j'aime mieux faire la cuisine pour mon pauvre homme; je suis sûre que je vais le trouver changé, maigri. Est-ce que vos parents sont aux mines?

— Non, répondit la jeune fille en secouant la

tête; puis, poussant un soupir, elle reprit : Non, ils sont en Angleterre.

— Tous? demanda madame Joseph en faisant un bond d'étonnement. Eh! qui donc allez-vous retrouver?

— Personne, répondit la jeune fille qui se baissa pour prendre ses gros souliers dans le fossé, puis elle chercha à les remettre, mais ses pieds gonflés se refusèrent à y entrer.

— Là, dit-elle avec tristesse en se parlant à elle-même, vous verrez que je serai obligée de finir la route pieds nus.

—Pourquoi ça, demanda madame Joseph. Voyons, ma petite, vous m'intriguez; dites-moi donc ce que vous allez faire aux mines et d'où vous venez. Pourquoi voulez-vous marcher nu-pieds, puisque vous avez des souliers neufs?

La jeune voyageuse ne semblait pas très-disposée à causer, à raconter ses affaires à la première venue, mais celle qui l'interrogeait avait l'air si franc, si bon, qu'elle ne la fit pas attendre.

— Madame, dit-elle, je me nomme Louisa Davis, j'ai dix-sept ans, mes parents sont à Londres et je suis venue sur un navire à voiles qui portait sept cents émigrants.

Madame Joseph eut d'abord l'air plus étonné, puis elle fronça les sourcils, se pinça le bout du nez, comme quelqu'un qui a ou va avoir une mauvaise pensée.

Louisa la devina peut-être, car elle reprit plus sérieusement :—Mes parents sont bien pauvres, madame, si pauvres, que mon père, pour oublier sa misère... Elle baissa la voix pour faire cet aveu, et, rouge de honte, la tête inclinée, elle continua:—Oui pour s'étourdir sur sa misère, il se livrait à la boisson, son ivresse l'entraînait dans des rixes souvent sanglantes, et il se vengeait sur ma pauvre mère des coups qu'il recevait; il nous battait; moi et ma sœur, ça ne faisait rien ; mais maman, elle est si faible, la pauvre âme, elle était désolée ; elle nous suppliait de nous en aller, de chercher un moyen de gagner notre vie : « Allez mendier sur les routes, nous disait-elle, parce que votre père est un fou méchant qui vous tuera ; le bon Dieu qui voit votre misère vous pardonnera; allez, allez, mes pauvres enfants.» Ma sœur avait treize ans et moi seize, nous étions trop jeunes pour nous placer, et, ajouta-t-elle plus bas encore, mon père faisait peur à tout le monde ; nous n'en étions pas cause, mais sitôt qu'on l'avait vu on nous renvoyait. S'il nous voyait du pain dans les mains, il nous l'arrachait pour le vendre et acheter de l'eau-de-vie ; il nous assommait de coups ; les larmes de ma mère, les cris de ma sœur le rendaient furieux. J'allai alors chez une bonne dame, je la priai comme on prie le bon Dieu de prendre ma sœur près d'elle, puisqu'elle partait pour la campagne ; elle y consentit. Quant à moi, comme je n'étais plus une enfant, je pris une grande résolu-

tion. Une ouvrière que j'avais connue écrivait qu'à Melbourn les femmes gagnaient une livre sterling par jour, et que si des ouvrières voulaient risquer le voyage, elles pouvaient venir la trouver. Ma mère consentit à mon départ, parce qu'elle pensait que je serais moins malheureuse partout ailleurs que chez nous. Mon père m'a vue partir avec joie, parce que je lui ai promis de lui envoyer de l'argent. On m'a avancé la somme nécessaire à mon voyage, je la renverrai quand je le pourrai. Je n'ai pas eu la moindre peur pendant la traversée, et je puis dire que j'aurais été bien heureuse si j'avais eu près de moi ma pauvre mère et ma petite sœur.

Quand je suis arrivée à Melbourn, je me suis informée de la demeure de la blanchisseuse qui avait écrit la lettre, mais elle n'était plus dans la ville; elle s'était dirigée vers les mines pour ouvrir un établissement; on m'a donné son adresse, et je vais la rejoindre.

— Pauvre petite ! murmura madame Joseph.

— Maintenant, reprit Louisa en riant, je me suis assise là parce que j'avais faim et que, comme je n'ai pas les moyens de dépenser dix schellings pour avoir de la viande et du pain, j'ai dans mon panier du biscuit pour ma semaine, à votre service si le cœur vous en dit. Quant à mes souliers, voilà le plus triste de mon histoire : figurez-vous que la dame chez laquelle est ma petite sœur m'en a donné deux paires peu de jours avant mon départ ; j'ai usé l'une,

j'ai gardé l'autre ; mais depuis le temps, je ne sais si c'est par l'effet de la fatigue du voyage, j'ai grandi, mes pieds surtout sont devenus plus forts, au point que mes souliers me blessent; je suis obligée de m'arrêter souvent, je les quitte un peu, et je les remets après, mais cette fois je ne puis plus les mettre.

Elle fit un effort ; elle ne parvint qu'à se faire mal au doigt placé entre son soulier et son talon.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle en relevant la tête d'un air désespéré, il va falloir que je marche nu-pieds, suis-je malheureuse ! ils sont tout neufs, voyez plutôt ; et la pauvre enfant tendit son soulier à sa voisine.

Louisa n'avait pas un pied de cendrillon, mais ses souliers neufs avaient bonne façon, et madame Joseph prit un air vraiment triste en disant : — C'est malheureux, c'est bien malheureux ! Mais tout à coup, jetant un petit cri suivi d'un éclat de rire : — J'ai là dans mon sac de voyage des souliers à mon homme qui sont assez légers et qu'il m'avait laissés pour les faire raccommoder ; ils ne vous gêneront pas, mais pour marcher il vaut mieux des chaussures larges qu'étroites.

Louisa se mit à rire de son côté, mais elle ne refusa pas.

— Allons, fit madame Joseph, donnez-moi le bras, je vous aiderai à traîner les souliers de mon homme, et puisque nous allons au même endroit, nous pourrons causer en marchant.

Louisa serra le bras de sa nouvelle amie, et les deux femmes, enchantées l'une de l'autre, se mirent en route avec joie.

— Si vous ne retrouvez pas votre blanchisseuse, dit madame Joseph, vous resterez avec nous ; quand il y a pour un, il y a pour deux. Voyez-vous, nous aurions une fille plus vieille que vous, mais j'ai eu le malheur de la perdre à l'âge de huit ans ; mon homme adore les enfants.

— Mais, fit Louisa, qui, en se redressant, dépassait sa compagne de toute la tête, je ne suis pas une enfant, moi !

— C'est tout comme, répondit madame Joseph en lui serrant le bras.

Le reste de la route leur parut fort court. Madame Joseph rencontra bientôt son mari qui *était* venu au devant d'elle ; c'était un petit homme à l'air franc, ouvert.

Le premier mot de sa femme fut celui-ci : Tiens, tu n'es pas trop maigri !

On arrangea un petit coin dans la tente du mineur pour la jeune fille, que ces braves gens, qui la connaissaient à peine, aimaient déjà comme leur propre enfant. C'est que Louisa avait en elle un charme irrésistible qui séduisait tout le monde. Il y a des êtres privilégiés qu'il est impossible de ne pas aimer à la première vue. Ses yeux étaient le reflet d'une âme pure ; à bord du navire qui l'avait amenée, la femme du capitaine l'avait prise en af-

fection, elle l'avait presque toujours gardée près d'elle pour la soustraire au contact des passagers. Louisa était douce, d'une gaieté fort amusante, toujours prête à rendre service. La bonne madame Joseph, qui ne pouvait plus se passer d'elle, se disait vingt fois par jour : — Mon Dieu, comme sa mère doit la regretter !

Louisa trouva aux mines la personne qu'elle cherchait, mademoiselle Nixon.

Mademoiselle Nixon dit à Louisa que les temps étaient bien changés, et au lieu d'une livre par jour, elle lui en donna trois par semaine. Mais qu'importait : c'était trois cents francs par mois. Louisa comptait ce que cela lui ferait dans deux ans, et la pauvre fille travaillait avec une ardeur dangereuse pour sa santé.

Mademoiselle Nixon était fort intéressée, néanmoins elle s'attacha à Louisa et lui défendit de faire le plus gros de l'ouvrage ; elle était chargée de mettre le linge en ordre et de le porter deux fois par semaine, avec une autre femme quand le panier était trop plein.

Or, le jour où Joanne était si malade, Louisa était en train de faire sa ronde, entrant dans chaque tente pour prendre et déposer du linge.

Elle venait de déposer dans la tente d'un mineur absent le paquet qu'elle lui apportait. La jeunesse est rieuse, elle s'amusait avec sa compagne à faire l'inventaire du mobilier qui se composait d'une

paire de souliers, d'une couverture et d'un chandelier fait avec le goulot d'une bouteille, lorsque entre deux éclats de rire elle entendit pousser un gémissement à peine distinct, puis un autre plus intelligible.

— Qui donc se plaint ainsi? demanda-t-elle à sa compagne.

— Je ne sais pas, fit la grosse fille en cherchant des yeux dans les souliers et sous la couverture.

Louisa sortit et souleva les rideaux de plusieurs tentes, l'autre femme faisait comme elle.

— Rien, rien, dirent-elles en courant d'une tente à l'autre.

En ce moment une autre plainte se fit entendre.

— C'est là, dit Louisa en courant à la tente de Joanne. Elle était près du lit que le jeune homme ne l'avait pas encore vue; il devait bien souffrir, car il se tordait et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Pauvre homme! dit-elle en s'approchant, le cœur serré; voulez-vous quelque chose?

— A boire, à boire, cria le malade.

Louisa prit un vase et l'approcha de ses lèvres.

Joanne était jeune, sa douleur le rendait intéressant, et puis rien ne lie plus vite deux âmes que l'exil. Joanne la regarda sans rien comprendre, mais il se sentit soulagé, et quand elle fut partie, il la chercha sans savoir lui-même ce qu'il voulait. Les pauvres gens ne font pas de cérémonies, ils ne

voient pas, comme les gens d'un rang plus élevé, du mal dans chaque mouvement d'intérêt qu'une jeune fille peut éprouver.

Louisa comptait au nombre de ses pratiques un des médecins de Balarate, M. Stevenson ; elle avait précisément du linge à lui porter ce jour-là.

— Savez-vous, lui dit-elle, qu'il y a là près de vous un jeune homme très-malade.

— Non, répondit le médecin, on ne m'a pas fait appeler.

— Pauvre monsieur, il n'aura pas osé, il n'a peut-être pas d'argent, et il aura cru que vous étiez comme les autres.

— Où est-il ? demanda M. Stevenson, fier de l'opinion que Louisa avait de lui.

— Je vais vous y conduire, répondit-elle joyeuse; il a l'air bien honnête, et je suis sûre que quand il pourra travailler il ne vous fera rien perdre.

Ils se mirent en route. M. Stevenson entra; Louisa resta à la porte, assise sur son panier vide. Le médecin, en sortant, lui dit que ce jeune homme souffrait de blessures mal guéries, et qu'il lui faudrait des soins qu'étant seul il ne pouvait se procurer.

— Ah ! fit Louisa, dites-moi ce qu'il faut faire. Je viendrai quelquefois et madame Joseph aussi.

— Bon petit cœur! se dit le médecin en lui-même, elle le fera comme elle le dit.

En effet, Louisa prit l'ordonnance, alla chez son

amie qui avait des remèdes de bonne femme qui ne sont pas toujours à dédaigner. Toutes deux s'emparèrent du malade. Pour certaines natures, l'abandon, la solitude, sont plus dangereux que le mal lui-même. Joanne se touva si heureux de voir ces deux femmes lui porter intérêt, qu'il se sentit soulagé du corps et du cœur. Quand Louisa arrivait en courant à la tombée de la nuit, qu'elle demandait du dehors : — Puis-je entrer, monsieur Joanne? le jeune homme éprouvait une douce joie qui lui valait mieux que tous les soins de la médecine.

Lorsque Joanne fut rétabli, il dit un jour à madame Joseph :

— Je ne sais comment vous prouver ma reconnaissance. Je vous dois la vie.

— Vous ne me devez rien à moi, répondit la brave femme ; c'est Louisa qui vous a soigné comme une sœur. Pauvre fille ! elle se privait pour vous. Travaillez et rendez-lui ce qu'elle a dépensé, car elle n'est pas riche et sa mère a besoin de secours.

— Oh ! s'écria Joanne, confus et heureux à la fois, je l'ignorais, elle ne me l'avait pas dit, je n'aurais pas accepté ses sacrifices.

— Il n'y a pas de danger qu'elle vous l'eût dit, mais moi je puis vous l'avouer, elle est généreuse comme une grande dame. Voyez-vous, mon garçon, la vraie richesse, c'est le cœur ; celui de Louisa vaut mieux que tous les trésors du monde.

Madame Joseph avait même ajouté, avant de

sortir, quelques mots que Joanne n'avait pas entendus. Il se promenait absorbé dans ses pensées, puis il s'arrêta et se dit à lui-même : Je suis assez fort; demain, oui, demain, j'irai creuser la terre et je prierai Dieu de me protéger. Chère Louisa !

VIII

UNE DETTE DE RECONNAISSANCE. — SÉPARATION PAR AMOUR.

La terreur régnait aux mines depuis l'assassinat d'Albert.

Max et son compagnon, après s'être concertés, s'étaient décidés à prendre des claims à leur nom pour couvrir d'apparences honnêtes leur horrible industrie.

— Comme cela, disait le Coupeur, nous ne serons pas suspects aux camarades, nous ferons semblant de travailler le jour, tandis que la besogne ne commencera pour nous que la nuit. Cela leur avait parfaitement réussi, ils savaient quels étaient les mineurs les plus heureux et ne s'adressaient qu'à coup sûr.

Tout était en émoi sous la tente des diggers. Chacun parlait avec effroi d'une bande de malfaiteurs

dont l'audace égalait la cruauté. On prenait des précautions, on se tenait sur ses gardes ; mais le crime avait eu des imitateurs, le mal se propageait : aussi, trop souvent les mesures de sûreté étaient-elles confiées à des hommes qui avaient eux-mêmes intérêt à les rendre nulles.

Max était insatiable. Pour prendre une once d'or, il aurait fouillé les entrailles d'un mort. Une nuit il entra dans la tente d'un mineur, cet homme n'était pas endormi comme l'avait pensé Max ; non-seulement il refusa de livrer son trésor au voleur, mais il se mit sur la défensive. Max s'élança comme une panthère, prit à bras-le-corps son adversaire qu'il voulait renverser; mais l'homme tint bon : force égale, même courage ; ni l'un ni l'autre n'avait d'armes, les pistolets déchargés étaient tombés dans l'ombre. Max déchirait son ennemi de ses dents et de ses ongles; le malheureux rendait morsures pour morsures, et dans cette lutte acharnée, nulle plainte ne se faisait entendre. Cet étrange combat n'aurait fini qu'avec leur dernier lambeau de chair si le Coupeur n'était entré.

— Délivre-moi de cet enragé, disait Max; prends garde de me frapper ! car il me serre dans ses bras à m'étouffer, nous ne faisons qu'un, prends garde !

Le Coupeur tira un briquet de sa poche et la lumière se réfléchit sur la lame de son couteau.

L'infortuné mineur comprit qu'il était perdu, il étreignit Max de toutes ses forces. Au moment où

il sentit dans ses chairs les atteintes de l'acier, il ne poussa pas un gémissement, ce fut la voix de Max qui retentit.

— Chut donc ! fit le Coupeur en se baissant.

— Regarde, dit Max les yeux hagards; éloigne sa tête de mon épaule, il me dévore.

— Il ne le fera plus, dit le Coupeur à demi-voix, en cherchant à desserrer les mâchoires du malheureux que la mort commençait à raidir.

Max fit un effort et parvint à arracher son épaule sanglante. Il y porta la main ; la douleur qu'il ressentit l'exaspéra; dans sa rage, il frappa le cadavre du pied, puis, se mettant à genoux, il lui enfonça dans le cœur son poignard jusqu'à la garde. Semblable à un vampire, il regardait avec une joie infernale disparaître la lame dans la blessure.

Le Coupeur avait pris la poudre d'or qui se trouvait dans de petits sacs en cuir.

— Allons donc ! fit-il en frappant sur l'épaule de Max, ne vas-tu pas rester en contemplation devant lui comme si tu voulais faire son portrait?

— Partons, répondit Max; mais j'aurais voulu qu'il ne fût pas tout à fait mort pour l'achever.

— C'est ta faute, dit le Coupeur, tu n'en veux faire qu'à ta tête ; tu as trop d'ardeur, il fallait attendre une heure de plus; en affaires il faut être patient. Est-ce que tu souffres beaucoup?

— Ne vois-tu pas comme il m'a mordu?

— Ça ne sera rien, fit le Coupeur, et j'ai là les

compresses qui te guériront bien vite. Il lui donna la poudre d'or.

Max s'arrêta, puis, après avoir pesé les sacs dans la main, il reprit :

— Cela ne vaut pas la peine d'exposer sa vie. Si tu veux m'en croire, nous tenterons un grand coup.

— Je veux bien, mais je ne renonce pas à l'affaire d'après demain. Deux mille livres, cela vaut la peine.

Il s'agissait le surlendemain d'attendre un homme sur la route.

Max fut malade. Le Coupeur se chargea tout seul de l'affaire dont nos lecteurs connaissent déjà le dénouement; car l'homme qu'il attaqua n'était autre que le propriétaire de Kettly. On sait comment la jument sauva à son maître et la vie et l'argent dont il était porteur. Pour le premier coup qu'il entreprenait seul depuis son association avec Max, le Coupeur n'avait pas de chance.

Humilié de sa déconvenue, oubliant toute prudence, il se mit à courir à travers bois; mais on se rappelle que la jument, avant sa chute, semblait avoir des ailes; le maître était donc bien loin lorsque le Coupeur arriva près de Kettly restée dans le fossé.

— Pardieu! dit-il, puisque je n'ai pas le cavalier, du moins j'aurai le cheval.

Il examina les blessures de Kettly, et s'étant assuré qu'elles n'étaient pas dangereuses, il les lava avec soin; il la traîna plutôt qu'elle ne marcha, et

arrivé dans un bois très-touffu, très-désert, il la laissa bien certain qu'elle ne s'en irait pas. Le Coupeur tout honteux raconta à Max le mauvais succès de son entreprise.

Max haussa les épaules de pitié.

— Propre à rien, lui dit-il, et quelle belle idée avez-vous eue de ramener ce cheval? Afin de mieux nous compromettre, sans doute?

— Nous le laisserons où il est, dit timidement le Coupeur qui se sentait bien inférieur à son compagnon.

Pendant que ces deux dignes associés complotaient ensemble de nouveaux forfaits, Joanne s'était rétabli peu à peu.

Il travaillait du matin au soir en chantant. Quand Louisa portait son linge, elle avait toujours soin de passer du côté où se trouvait Joanne. Elle appelait, Joanne remontait, on causait une minute; on avait du bonheur pour toute la journée. Un jour, celui qui suivit la nuit où Max avait été mordu par sa victime, Louisa vint avec sa compagne et un énorme panier plein de linge. Elle appela son ami, mais sa voix était triste; il monta et il lut dans ses yeux les douleurs de son cœur.

— Je vais vous quitter, monsieur Joanne, dit-elle avec un soupir, ma maîtresse a gagné beaucoup d'argent et elle redescend en ville.

Joanne devint pâle, l'idée ne lui était pas venue que la jeune fille pouvait partir; il baissa la tête,

puis après avoir réfléchi, il dit à la femme qui accompagnait Louisa :

— Voulez-vous être assez bonne pour aller chercher madame Joseph? j'ai besoin de lui parler de suite.

Elle partit sans répondre.

Louisa regardait la terre, elle n'avait pas la force de dire un mot, elle ne pensait qu'à retenir ses larmes. Joanne la regardait, il lisait dans ce cœur qu'il savait à lui, mais il ne chercha pas à la consoler, il ne lui avait jamais dit : Louisa, je vous aime.

Ils gardèrent le silence jusqu'à l'arrivée de madame Joseph.

— Qu'y a-t-il donc, demanda-t-elle en arrivant tout essoufflée.

— Il y a, ma bonne amie, répondit Joanne, que Louisa va nous quitter.

— Allons donc ! répondit la brave femme, qui est-ce qui a dit cela? Est-ce que depuis que tu es ici je ne t'ai pas servi de mère en t'aimant de tout mon cœur? Est-ce que mon homme n'a pas dit à tous ces sauvages qui viennent ici, que le premier qui te manquerait de respect aurait affaire à lui? Eh bien, c'est pour le coup que mon pauvre Joseph maigrirait de chagrin s'il te voyait partir, sans compter, je crois, qu'il y en a d'autres à qui cela ferait de la peine.

Elle n'avait pas besoin de regarder Joanne pour dire cela.

— Ma maîtresse quitte les mines, répondit Louisa en poussant un soupir.

— Eh bien, dit madame Joseph en riant, qu'elle parte, et bon voyage ! Tu viendras avec moi, et je me flatte que tu seras mieux nourrie, tu gagneras toujours bien ta vie ; et quand même, mon homme n'a pas peur de l'ouvrage, il travaillera pour deux !

La figure de Louisa s'éclaira d'une joie subite ; elle attendait la réponse de Joanne, il prit la main de madame Joseph qu'il serra avec transport.

— Vous êtes la bonté même, dit-il, vous m'avez deviné, merci !

— Maintenant, ma bonne Louisa, devant notre amie, laissez-moi vous dire que votre départ me désespérait parce que je vous aime.

Louisa ne put réprimer son émotion, son cœur était au comble de la joie.

— Je vous aime depuis longtemps, et je quitterais la vie que vous m'avez rendue si je devais vous perdre. Sans cette circonstance, j'aurais caché l'état de mon cœur, parce que je vous respecte, parce que je vous aime comme un homme doit aimer celle qu'il veut prendre pour la compagne de sa vie.

Louisa se sentit près de défaillir ; elle s'appuya sur le bras de madame Joseph qui lui dit :

— Est-ce que cela t'étonne? Mais je le savais bien, moi, qu'il t'aimait, et je le laissais faire parce que je savais qu'il ne pouvait avoir que de bonnes intentions.

Louisa baissa les yeux, Joanne reprit :

— Mais je ne suis point un égoïste qui ne pense

qu'à son bonheur sans s'inquiéter du genre de vie qu'il fera partager à sa femme ; je suis d'une mauvaise santé, je ne veux pas vous exposer, Louisa, à travailler pour moi jour et nuit. Vous êtes le bon ange que Dieu m'a envoyé sur terre, tout me réussit depuis que je vous connais ; je commence à trouver de l'or, j'ai la force, le courage et l'espérance ; priez Dieu de me protéger, Louisa, si vous consentez à être ma femme.

Louisa serra la main de son ami.

— Parbleu ! si elle consent, dit madame Joseph ; ce n'était pas la peine de le lui demander ; je crois même que la misère avec vous ne lui ferait pas peur ; mais je vous approuve : Louisa est jeune ; à son âge on ne doute de rien ; ayez de la raison pour deux ; il faut bien peu de chose pour être heureux, mais encore faut-il avoir ce peu de chose ; seulement, tu comprends, ma fille, que si tu partais tu emporterais son courage et que cela serait un grand retard.

— Oh ! je ne tiens pas à partir, répondit Louisa avec précipitation, je pourrai gagner de l'argent ici.

Joanne la remercia du regard.

— Allons, dit madame Joseph en montrant le panier aux deux femmes, à l'ouvrage, mes enfants !

Les yeux de Joanne, en suivant les mouvements de Louisa, se fixèrent sur le panier. Il fit un brusque mouvement de surprise et devint pâle comme la mort. Il venait d'apercevoir une sacoche en cuir qu'il crut reconnaître pour celle d'Albert.

— Qui vous a donné cela? s'écria-t-il.

— Je l'ai prise par mégarde dans le linge d'un mineur nommé M. Max, répondit Louisa; nous allons la lui remettre en passant.

— Max! Max! répéta Joanne en prenant la sacoche! c'est étrange. Il poussa un cri. C'est elle! c'est bien elle! Albert! voilà son nom écrit de sa main.

Il se fit un silence, les traits de Joanne étaient bouleversés.

— Qu'avez-vous donc? dit Louisa effrayée.

— Rien, répondit Joanne qui avait eu le temps de se remettre et qui, pour ne pas tourmenter Louisa, affectait autant d'indifférence qu'un instant auparavant il avait montré d'émotion; j'avais cru reconnaître, mais non, je me suis trompé... Dites-moi où est située la tente de l'homme à qui appartient cette ceinture?

Louisa lui donna toutes les indications.

— Laissez-la-moi, je connais son propriétaire, je vais la lui porter moi-même.

Louisa partit bien heureuse, elle se voyait déjà la femme de Joanne.

Cependant cet incident de la sacoche la tourmentait un peu; madame Joseph la rassura.

Quand elle fut hors de vue, Joanne se mit à marcher avec agitation. Il se parlait à lui-même.

— Est-ce, grand Dieu! possible? Max... comment, l'homme qui m'a ruiné, serait..... Horreur! Je ne

puis pas le croire, ce n'est qu'une bizarre coïncidence de nom..... Dans tous les cas, fit-il en prenant sa résolution, j'en aurai le cœur net.

Il serra ses outils et partit d'un pas ferme et délibéré.

La place qu'on lui avait indiquée était fort éloignée. Pendant le trajet, il se demandait comment il allait s'y prendre pour voir et ne pas être vu. Il arriva à la porte. Au dernier moment, il hésitait; un secret sentiment lui disait: C'est lui; et il éprouvait comme un frisson à l'idée de se retrouver face à face avec cet homme.

Max, retenu par ses blessures, n'était pas sorti depuis quelques jours. Son bras droit était enflé au point qu'il pouvait à peine le plier pour le mettre en écharpe. Il était inquiet comme tous ceux qui ont une mauvaise conscience; le bruit que fait une feuille en tombant l'effrayait. Il entendit marcher; c'était Joanne, qui avait deux fois fait le tour de sa tente sans oser entrer. Max s'élança au dehors avec l'air troublé et farouche de l'homme qui se croit poursuivi et qui veut se défendre.

Il s'arrêta foudroyé par le regard fixe et menaçant de Joanne. Son visage devint d'une pâleur livide, et un instant il promena autour de lui des yeux hagards : il aurait voulu boire goutte à goutte le sang de son ennemi; mais il était blessé, Joanne ne semblait pas effrayé, il devait être armé, prêt à se défendre. Que faire? Le serpent ravala son venin,

quitte à en être étranglé. Il ne désespérait pas de tromper, à force d'hypocrisie, cette douce et loyale nature.

— Joanne, dit-il en adoucissant sa voix, je comprends que vous veuillez me perdre, me livrer. Vous n'aurez pas grand'peine, car je suis hors d'état de me défendre. Je vous ai fait trop de mal pour rien espérer de vous.

— Ce n'est pas pour mon compte que je vais te faire arrêter, misérable ! c'est pour un autre forfait plus odieux.

— Je n'ai qu'un crime à me reprocher, répondit Max avec hauteur, c'est celui qui vous concerne.

—Explique-moi donc alors comment une femme, ce matin, a trouvé cette sacoche dans tes effets? Et il lui montra la ceinture d'Albert.

Max se mordit les lèvres, mais ce fut un mouvement presque imperceptible. Max n'était pas homme à se déconcerter deux fois de suite en si peu de temps.

— Dans mes effets, dit-il, je ne crois pas ; dans ma tente, c'est possible, nous sommes plusieurs, je ne connais pas mes compagnons ; je suis arrivé ici mourant de faim, sans savoir à qui m'adresser, car je ne pouvais voyager que la nuit, à travers les bois. J'ai travaillé jusqu'au jour où les fatigues m'ont rendu malade. Je n'avais pas un schelling, et sans mes compagnons qui m'ont donné à manger, je serais mort.

Joanne ne se sentait nullement attendri. Cependant Max pouvait dire vrai. Devant un pareil sang-froid, Joanne comprit son impuissance. Essayer d'arrêter Max à lui tout seul eût été un acte de folie. La porte entr'ouverte de la tente laissait apercevoir un arsenal complet.

J'ai agi comme un enfant, se dit Joanne en lui-même. L'impatience de retrouver l'assassin d'Albert m'a égaré : je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est d'aller avertir la police. Dieu veuille qu'elle arrive à temps !

A peine fut-il parti que Max courut chercher le Coupeur.

—Vite ! vite ! dit Max, fuyons sans perdre une minute. La sacoche nous a vendus, et j'ai revu celui *pour lequel j'étais là-bas*. Dans une heure, peut-être, on sera à notre poursuite. Ton cheval peut-il courir ?

— Oh ! dit le Coupeur avec un sourire de satisfaction, je n'ai donc pas eu un si grand tort de la garder, cette jument !

— Pas de phrases, filons, prends tes pistolets.

Cinq minutes après, les deux complices s'étaient enfoncés dans les bois.

Max regarda les blessures à peine cicatrisées de Kettly.

— Cela n'est rien, fit-il ; et puis, si elle crève, je continuerai à pied. Tu vas suivre une autre route, tâche de trouver un cheval. Ce qu'il faut, c'est que je

gagne du terrain. Il ne t'a pas vu et il ne te connaît pas, tu n'as rien à craindre pour toi. Nous nous retrouverons à Bendigo.

Selon son habitude, le Coupeur baissa la tête en signe d'assentiment, et ils se séparèrent.

Joanne s'était rendu à la police ; il n'y trouva pas les principaux employés qui étaient partis pour faire une ronde à cheval dans les environs. On reçut sa déclaration, mais les poursuites ne pouvant commencer qu'au retour des chefs, Max se trouva avoir une grande avance sur la justice.

Joanne n'éprouva donc aucune surprise lorsqu'il apprit le soir, qu'au moment où on s'était présenté à la tente de Max pour l'arrêter, on avait trouvé cette tente abandonnée depuis plusieurs heures.

L'esprit de Joanne était en proie aux plus tristes pressentiments, il ne cessait de s'adresser des reproches.

—Cet homme est coupable, pensait-il, j'aurais dû lui sauter à la gorge, m'accrocher à lui et le traîner jusqu'au bureau de police ; maintenant qu'il sait que je connais son nouveau crime, sa haine me poursuivra partout ; qui sait même s'il ne cherchera pas à se venger de Louisa qui m'a mis sur ses traces ? Ses complices, s'il en a, sont restés derrière lui. J'ai tout à redouter de la part de ces misérables.

Joanne ne put supporter cette pensée. Il consentait bien à rester lui-même exposé au péril, mais à aucun prix il ne voulait le faire partager à Louisa.

Il résolut donc de prendre un prétexte pour l'éloigner, et le lendemain il se rendit dans ce but chez madame Joseph.

— Je vais bientôt partir pour Melbourn, lui dit-il, mais je suis d'avis que Louisa m'y précède de quelques jours. On sait que je l'aime. Nous ne pouvons nous empêcher de nous voir à chaque instant. Je crains les méchantes gens, et je ne veux pas qu'on ternisse la réputation de cette chère âme par de mauvaises suppositions.

Madame Joseph comprit que c'était son droit, et ne fit pas d'objection.

La plus difficile à persuader, ce fut Louisa. L'instinct de son affection lui révélait qu'il y avait là-dessous quelque mystère que Joanne ne voulait pas lui dire.

Elle pleura, elle pria ; Joanne fut inflexible. Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut un délai de trois jours.

Louisa dut céder. Elle partit le cœur gros, promettant d'écrire tous les jours, et emportant de Joanne la même promesse.

Joanne se sentit un poids de moins sur la poitrine. Cependant, son imagination effarouchée n'entrevoyait que des malheurs, et la nuit, dans l'agitation de ses rêves, il voyait toujours à son chevet le spectre menaçant de Max, un couteau à la main.

Max, de son côté, avait voyagé un jour et une nuit sans presque s'arrêter ; dans la crainte d'être poursuivi, il se retournait à chaque instant, écou-

tant et se figurant toujours entendre le galop d'un cheval.

Vainement la pauvre Kettly cherchait à reprendre haleine, c'est à peine si on lui avait permis de manger le long de la route quelques brins d'herbe; elle était épuisée lorsque Max mit pied à terre. La bonne bête attendit, la tête basse, qu'on la flattât un peu. On lui jeta la bride sur le col; une tape et un va te promener furent sa récompense.

Max se coucha au pied d'un arbre pour dormir quelques heures. Avec au moins vingt-quatre heures d'avance sur ceux qui auraient pu être tentés de le poursuivre, il se sentait complétement rassuré. Il savait qu'à cette époque la police n'avait ni la possibilité ni le désir de faire d'aussi longues expéditions.

Il ne tarda pourtant pas à remonter à cheval, mais il continua sa route à une allure plus modérée et en ménageant Kettly, de manière qu'elle pût le conduire au terme de son voyage.

A la fin du troisième jour il atteignit le point qu'il avait fixé comme lieu de rendez-vous au Coupeur.

Celui-ci n'y était pas encore.

— C'est étonnant, dit Max, j'ai pris le plus long; il devrait être ici.

Il s'avança sur la route par laquelle le Coupeur devait venir le rejoindre, et en marchant il réfléchissait profondément à l'exécution d'un projet qui l'absorbait tout entier.

Il s'arrêta devant un des endroits les plus défoncés du chemin, il regarda autour de lui, et il se dit avec un sourire étrange :

— Il n'y a pas moyen de passer ailleurs. Encore huit jours de pluie, et c'est là qu'il faut attaquer. Les chevaux et la voiture embourbés tripleraient nos forces.

En ce moment, une charrette chargée de farine qu'elle transportait aux mines parut sur la route. L'homme qui la conduisait était grand, vigoureux; malgré son costume de circonstance et ses grandes bottes couvertes de boue, il avait l'air excessivement distingué. Quel était cet homme ? Sans doute un de ces pauvres jeunes gens de famille comme on en voit tant en Australie, qui arrivent avec des espérances , et qui sont réduits pour vivre à se faire charretiers ou casseurs de pierre.

La voiture s'avançait. Max semblait plus occupé d'elle que du conducteur; son regard se fixait avec obstination sur les roues qui s'enfonçaient de plus en plus dans une terre glaise détrempée par les pluies. Le conducteur arrêta ses chevaux et il s'avança pour sonder avec le manche de son fouet, mais il entra presque jusqu'aux genoux, et il n'était qu'au commencement de l'ornière. Il passa sa main sur son front, comme un homme désolé ; il hésita ; puis, pensant sans doute qu'il ne pouvait coucher là, il retourna à ses chevaux. Il caressa le cou de son limonier et fit un signal de départ. Les trois chevaux

donnèrent de toutes leurs forces dans le collier, et la voiture avança lentement. Max, les bras croisés, l'œil inquiet, attendait appuyé à un arbre de la forêt qui bordait cette route faite par le hasard, comme si sa fortune eût dépendu du mouvement de la voiture. Le conducteur de la charrette excita les chevaux de la voix, il fit claquer son fouet en l'air. Ces généreux animaux se précipitèrent dans la vase avec élan; mais une fois la charrette au milieu, tous leurs efforts furent inutiles, les roues étaient engravées jusqu'aux moyeux ; elles ne tournaient plus ; le fond de la charrette les empêchait seul d'entrer plus avant. Max paraissait ravi.

— Je croyais, dit-il, l'ornière moins profonde.

Le conducteur ne battit pas ses chevaux pour essayer de les faire sortir de là, il savait qu'ils ne pourraient pas démarrer ; il mit bas sa redingote ; puis, regardant à l'endroit où se trouvait Max, il lui demanda son assistance.

— Volontiers, répondit celui-ci ; mais qu'allez-vous faire ?

— Ce que j'ai été obligé de faire vingt fois depuis mon départ de Melbourn, répondit le conducteur, décharger mes marchandises et tâcher d'arracher ma voiture.

Max s'approcha en disant : — C'est un dur métier que celui que vous faites là.

— Je n'avais pas le choix, répondit le charretier ; les mines me payent cinquante livres sterling la tonne

pour leur transporter des vivres. Je m'étonnais de voir les autres refuser ; mais maintenant je les comprends, car on est souvent obligé d'abandonner les marchandises pour ne pas perdre la voiture et les chevaux.

— Comment fait l'escorte de l'or ? demanda Max avec un air d'indifférence. On dit qu'elle fait la route en trois jours.

— Les on dit, répondit le charretier, ne sont pas paroles d'Évangile, et bien que la voiture soit construite pour les mauvais chemins, qu'elle soit moins chargée que les nôtres et qu'il y ait quelquefois jusqu'à huit chevaux, cela ne les empêche pas souvent d'être d'un ou deux jours en retard.

— Vous ne semblez pas avoir toujours fait ce que vous faites aujourd'hui ?

— Non, répondit l'étranger, mon père est un des plus riches banquiers de Londres.

Depuis plus d'une heure Max aidait le jeune homme à décharger sa voiture. Quand elle fut vide, les chevaux réussirent à l'enlever, mais après bien des efforts :

— Ce passage est-il le plus mauvais que vous ayez rencontré ? dit Max, tout en donnant un coup de main pour recharger les marchandises.

— Non, répondit le jeune homme, il y en a un autre à un demi-mille d'ici, d'où je n'ai pu sortir qu'avec les chevaux d'une autre voiture ajoutés aux miens.

— Merci, fit Max.

— Comment, merci ! c'est moi qui suis votre obligé, dit l'étranger en lui faisant un salut fort gracieux.

La voiture continua son chemin.

Max alla voir la place dont on venait de lui parler.

Son œil ardent sonda la profondeur de l'obstacle; puis, se parlant à lui-même, il dit :

— Bien ! très-bien ! cette place est encore meilleure, le chemin est étroit, le bois touffu.

Un éclair de joie passa sur son front comme un rayon infernal; il reprit le chemin qui conduisait à Bendigo. Le Coupeur l'attendait à l'endroit indiqué.

Max courut à lui, passa son bras sous le sien, et l'entraîna dans un endroit isolé.

—Il est temps, dit-il, de te faire part de mon projet. Il faut faire les choses en grand, il ne s'agit que de frapper là où il y a des millions.

Le Coupeur le regarda sans répondre.

— Nous nous ferions pendre haut et court, reprit Max, si nous continuions à attaquer les mineurs; ils tiennent à leur or comme à leur vie, il faut les tuer pour les voler, et encore a-t-on souvent bien de la peine, comme la dernière fois, par exemple.

Le Coupeur approuvait toujours des yeux.

— J'ai résolu, continua Max, de voler l'or de l'escorte.

Cette fois le Coupeur fit un bond en arrière.

— Attaquer l'escorte! tu as donc trouvé des amis qui nous donneront un coup de main?

— Non, répondit Max, c'est assez de nous deux, la place aidant.

Le Coupeur s'était arrêté, il semblait vouloir refuser d'aller plus loin. Max l'attira à lui brutalement.

— Allons, dit-il, marche donc, sauvage, poltron! ce n'est pas pour aujourd'hui. Je t'expliquerai mon plan.

Le Coupeur fit un mouvement qui voulait dire : Vous perdez votre temps et vos phrases; jamais vous ne me persuaderez que deux hommes puissent en attaquer dix qui sont armés et toujours prêts à se défendre.

Max s'occupait peu de l'opinion de son camarade; pour lui, c'était un instrument dont il devait se servir, il ne s'agissait que de le préparer.

— Il y a, dit-il, à quelque distance d'ici, un chemin creux et défoncé au point que les voitures y restent souvent une demi-journée; cela vaut quatre hommes pour nous. Les hommes de l'escorte conduisent l'or qui appartient à d'autres; ils le *défendront* en soldats, nous les attaquerons en traîtres, cela doublera notre force. Si le coup manque, ou s'il est trop difficile, nous avons de chaque côté des bois épais; ils garderont leur or et ils ne chercheront pas à nous poursuivre.

— Mais s'il y avait du monde sur la route, si la voiture ne s'embourbait pas?

— Eh bien, fit Max avec impatience, nous n'attaquerions pas. Croyez-vous que je sois un imbécile et

que je tienne moins à ma peau que vous à la vôtre?

— Je dois y tenir davantage, j'ai quinze ans de moins que vous. Une fois pour toutes, voulez-vous écouter ce que je vous dis et ne pas faire d'observations qui ne servent à rien? Je vous ai prévenu que j'étais ambitieux et que je ne voulais pas vivre en bête fauve, caché toute ma vie dans les bois. Ce que je veux, c'est la fortune, non pas cette mijaurée qui se donne à demi; je la veux à mes côtés, échevelée, prodigue. Je veux remuer l'or à pleines mains. L'or, l'or, disait-il en s'animant de plus en plus, on pourrait en faire la clef du paradis! Rien ne peut faire l'or, mais on fait tout avec de l'or, et pour ma part, je me croirais plus en sûreté derrière un mur en diamants montés à jour que dans une forteresse.

Le Coupeur souriait de cet horrible sourire que nous lui connaissons.

Max haussa imperceptiblement les épaules. — Brute! murmura-t-il tout bas; puis il reprit plus haut avec un sourire ironique qui prouvait sa haine pour le monde :

— Tu es bien laid, mon pauvre Coupeur; eh bien, la plus jolie femme de la terre t'aimerait et te trouverait beau, si tu faisais couler un fleuve d'or à ses pieds.

Le Coupeur n'hésitait plus. Tout lui semblait possible et il demanda avec impatience :

— Quand commençons-nous?

— Demain, répondit Max, nous nous mettrons en

embuscade ; tenons-nous prêts et attendons l'occasion. Il nous faudra plusieurs paires de pistolets bien flambés. Tu comprends bien que nous n'irons pas nous exposer à une lutte corps à corps. Tue le cheval; une fois le cheval abattu, tue l'homme. Fais bien attention à ce que je te dis ; pas de blessés, des morts ; pas de bravade, du sang-froid, de la présence d'esprit, et je te réponds de tout.

Tout en causant, ils étaient arrivés à la porte de l'auberge où Max avait résolu d'établir son quartier général.

IX

L'ATTAQUE DE L'ESCORTE.

Le soir, après le thé, ils restèrent dans la salle commune.

Rien n'est curieux comme ces maisons. Les gens qui les hantent ont un cachet à eux qu'on ne retrouverait nulle part dans le monde ; tous sont mal vêtus, mais ils ne sont pas comme les mendiants qui courent la France, couverts de haillons; ils portent des chemises de laine rouge ou bleue, des chapeaux gris, bas de forme et à larges bords; beaucoup laissent croître leur barbe et boivent à perdre la raison dix fois par iour. L'honnête homme qui se

hasarde dans ces endroits couche tout habillé, sa montre et sa bourse sous sa tête. L'éternel sujet de conversation, c'est l'or. Ce soir-là, précisément, on vint à parler des tentatives qu'on avait plusieurs fois faites contre l'escorte.

— Voilà bien des fois qu'on l'attaque, disait un buveur, mais elle se défend bien. Quels gaillards que ces gens-là ! Comme ça fait le coup de fusil. Ce n'est pas étonnant; avec leurs carabines de précision, ils casseraient un œuf à deux cents pas.

— Ça ne tient pas à cela, répondit un autre buveur, les hommes qui composent l'escorte sont des jeunes gens de bonne famille ; il faut avoir de grandes recommandations pour en faire partie. Vois-tu, on a beau dire, les gens bien nés se battent tout de même avec courage. Tout les hommes ont du cœur, seulement l'éducation l'a plus ou moins développé. Je sais comment la dernière affaire s'est passée, moi ! Ils sont restés trois contre dix qui les attaquaient, ils se sont défendus comme des lions et ils ont sauvé leur or. Ils ne s'amusent pas à faire des prisonniers ; du reste, ce serait toujours la même chose, ceux qu'on ne tuerait pas seraient pendus.

Le visage de Max s'était assombri, un frisson s'empara du Coupeur.

— C'est vrai, répondit le premier interlocuteur, qu'ils s'en sont bien tirés, mais ils doivent leur salut à un char attelé de bœufs qui a effrayé les voleurs.

— C'est égal, dit un troisième, vingt hommes ne

leur feraient pas peur, et je ne voudrais pas me trouver dans une pareille affaire.

Le Coupeur alla se coucher, bien résolu à ne pas tenter le coup.

Max le réveilla le lendemain de grand matin.

— Partons, lui dit-il.

—Partez vous-même, réponditle Coupeur en bâillant. Je ne suis pas assez fou pour exposer ma vie pour la gloire de faire un acte de témérité. Je ne tiens pas à ce que l'on parle de moi quand je serai pendu ; mieux vaut un chien en vie qu'un homme mort.

— A votre aise, répondit Max, j'irai seul ou j'en trouverai un autre.

Le Coupeur n'avait jamais été plus embarrassé de sa vie : la peur de mourir, la soif de l'or, la crainte de paraître lâche, se débattaient dans sa grosse cervelle.

— Voyons, Max, tu sais bien que je ne t'abandonnerai pas et que j'irai au diable avec toi. Renonce à ce projet.

— Renoncer à un projet qui peut me mettre un million dans les mains ? Vous êtes fou !

L'idée du million produisit son effet. Le gros bon sens du voleur s'évanouit, l'appât de l'or le fascina.

Il s'habilla en rechignant, mais il suivit Max.

— Es-tu assez poltron ? disait celui-ci en se rendant sur le terrain. Rien ne dit que nous ferons le coup aujourd'hui.

Max laissait à dessein le Coupeur dans l'incerti-

tude, mais il était parfaitement décidé à différer de quelques jours. Il ne trouvait pas la terre encore assez détrempée ; il voulait étudier tous les accidents de la route ; et puis le Coupeur ne lui semblait pas assez préparé. Max faisait comme les généraux, qui montrent l'ennemi pendant plusieurs jours à leurs soldats avant d'engager la bataille.

Plusieurs jours se passèrent de la sorte.

Une nuit qu'il faisait un temps encore plus affreux que de coutume :—Je crois que ce sera pour demain, avait dit Max négligemment en se mettant au lit.

En effet, le lendemain dès la pointe du jour, nous retrouvons les deux complices dans le bois, à terre comme des braconniers, surveillant l'approche de l'escorte.

Depuis un mois que les pluies duraient, elles avaient rendu les routes complétement impraticables; les mines étaient approvisionnées, les chemins étaient déserts. Le service de l'or et des lettres se faisait seul à grand'peine et souvent avec trois ou quatre jours de retard.

— Écoute ! fit Max en relevant la tête, n'entends-tu rien ?

— Si, répondit le Coupeur, j'entends un orage qui arrive et qui ne va pas épargner nos os, j'en ai froid d'avance..

— C'est vrai, répondit Max en regardant le ciel ; mais qu'importe que nous soyons mouillés, si nos armes ne le sont pas ?

— Je crois, répondit le Coupeur, qu'elles auront le temps de se rouiller avant que nous nous en servions.

— Peut-être, fit Max en écoutant avec plus d'attention.

— Voilà que ça commence à tomber, grogna le Coupeur en se blottissant sous les arbres ; dans une heure, cette route ressemblera à une rivière.

En effet, la pluie tombait à torrent. On ne peut avoir une idée de ces averses quand on n'a pas été en Australie ; ce sont de véritables avalanches, qui entraînent les arbres et les pierres, transforment les plaines en lacs, et laissent, en se retirant, des ravins qui ont quinze à vingt pieds de profondeur. Le ciel ressemblait à une rivière dont le lit s'entr'ouvrant, laisserait tomber toutes ses eaux.

Le Coupeur monta sur un tronc d'arbre, se reprochant en lui-même d'avoir cédé à l'influence de ce jeune fou, et se promettant bien de le quitter à la prochaine occasion.

Max, la tête nue, le visage au vent, laissait tomber l'eau de son front sur son visage avec l'impassibilité d'un marbre. Une seule chose semblait le préoccuper de temps en temps, c'étaient ses pistolets, cachés sur sa poitrine qu'il couvrait avec soin.

— J'ai beau me creuser le cerveau, murmura le Coupeur, je n'y comprends rien. Quand même il n'y aurait pas d'escorte autour de la voiture, qu'en ferais-tu ? on ne met pas ça dans sa poche comme une montre.

Max ne répondit pas, il haussa les épaules ; puis, faisant un bond en avant : — Écoute, dit-il, écoute !

Il se fit un moment de silence pendant lequel les yeux de Max brillaient comme des charbons ardents. Il prit une bouteille qui se trouvait dans un creux d'arbre avec ses provisions, il la vida à moitié d'un seul trait, puis il la passa à son compagnon, en lui disant : — Tiens, avale du cœur.

Le Coupeur but à son tour : — Bonne eau-de-vie, dit-il en faisant claquer sa langue; bonne eau-de-vie, ça vous réchauffe.

— Écoute, fit Max en parlant plus bas, voilà l'escorte qui avance avec peine. Plusieurs millions vont passer devant nous ; les laisserons-nous échapper en les saluant de loin comme des sots qui n'ont besoin de rien?

—Non ! répondit le Coupeur, que l'ivresse rendait plus ardent. Si le convoi s'embourbe, le moment est bon pour l'attaque. Je vais monter dans cet arbre, et je te promets de t'en descendre six avant qu'ils m'aient vu.

Max approuva, en lui faisant signe de se taire. En effet, le convoi avançait accompagné de six hommes à cheval et du conducteur. Malgré les manteaux imperméables, que le vent et les mouvements des chevaux faisaient flotter, les hommes composant l'escorte étaient traversés par la pluie.

— Le diable est du voyage ! grogna le conducteur en apercevant une mare d'eau dans laquelle il al-

lait faire entrer ses chevaux, tandis que les cavaliers s'éloignaient à droite et à gauche pour trouver entre les arbres un meilleur chemin. La voiture n'était pas encore dans l'endroit le plus profond de l'ornière, lorsqu'un coup de feu partit.

Max fit un bond comme le daim qui reçoit une flèche.

— Trop tôt ! cria-t-il d'une voix étranglée. Un homme frappé au front venait de tomber de son cheval.

Le conducteur avança la tête pour voir ce qui se passait, il reçut une balle en pleine poitrine; il lâcha les rênes de ses chevaux en criant au secours.

Les cinq cavaliers s'approchèrent de la voiture et jetèrent leurs manteaux en arrière pour se préparer au combat.

L'un ajusta sa carabine dans la direction d'où il croyait avoir vu partir le second coup de feu; l'arbre était touffu, il ajusta au milieu des feuilles, le coup partit, mais la balle se perdit dans le vide; en même temps, un coup de feu du Coupeur lui traversait le bras.

— Fouettez vos chevaux ! crièrent ensemble les cinq cavaliers au conducteur, nous nous défendrons; sauvez l'or !

Le cocher ne bougea pas.

Les chevaux enfoncés dans l'eau ne firent aucun effort pour en sortir.

Max et son complice restaient toujours cachés, la

pluie et le feuillage des arbres leur faisaient un rempart à l'abri duquel ils visaient à coup sûr, tandis que les gardiens n'osaient abandonner la voiture pour courir après des malfaiteurs qui ne cherchaient qu'à les séparer ou à les entraîner dans le bois. Le feu des assassins était si régulièrement entretenu, qu'on aurait pu les croire vingt faisant feu l'un après l'autre.

Il fallait pourtant tenter une défense; deux cavaliers se détachèrent, ils furent renversés sous leurs chevaux.

— Maintenant, cria Max, ils ne sont plus trop nombreux; en avant !

Le Coupeur sauta à terre comme un chacal, tous deux se lancèrent à la tête des chevaux; alors commença une lutte affreuse. L'un cherchait son ennemi en face, tandis que l'autre rampait comme un reptile et mordait au talon. Chevaux et hommes roulaient dans la boue.

Max se redressa. — Es-tu blessé? demanda-t-il à son compagnon.

— Oui, fit le Coupeur, à l'épaule, mais ce n'est rien.

— Venge-toi, cria Max, finis-les au couteau, il faut qu'ils ne puissent donner notre signalement que dans l'autre monde.

Puis, se penchant sur chaque blessé pour voir s'ils donnaient encore signe de vie, il leur perçait le cœur, et s'élançant à la tête de l'attelage, le fouet d'une main, la bride de l'autre, dans l'eau jusqu'à la

ceinture, il frappa les chevaux qui firent un effort et enlevèrent facilement la voiture.

—Tu souffres ? demanda Max au Coupeur qui devenait fort pâle; tu auras bientôt le temps de te reposer, aide-moi à faire tourner la voiture à droite, il y a là un faux chemin; une fois que nous serons dans la bonne route, nous viderons la caisse, nous enterrerons l'or, et nous ferons traverser la route aux chevaux qui se perdront dans les bois.

La voiture, conduite par Max, était enfin arrivée à un endroit propice pour cacher l'or qu'elle contenait. Non-seulement le Coupeur était blessé et perdait son sang, mais comme il avait peur au point de ne pouvoir parler, chaque goutte d'eau qui tombait sur les feuilles le faisait trembler. Max, au contraire, ne semblait rien craindre ni de Dieu ni des hommes; il se mit à creuser la terre avec une énergie fiévreuse qui étonnait son compagnon.

— Je ne sais pourquoi, murmura le Coupeur, la peur me prend, j'ai même peur de lui.

A ce moment, Max avait fait sauter les portes du coffre, il prenait les sacs de poudre d'or et les nogets, avec la joie et le calme qu'aurait mis un honnête homme à compter sa fortune. Le trou qu'il avait creusé était grand comme une fosse et il était plein.

— Recouvre cela de terre, dit Max au Coupeur, tandis que je vais approcher des branches et des feuilles pour en cacher la place. Le Coupeur fit tomber la terre sur le trésor.

— Voici donc, se disait-il, ce qui m'a fait agir; j'ai tout sacrifié à cela, mon père, la vie de mes semblables, mon repos éternel ! En voilà de l'or à rassasier mille ambitions, eh bien, si c'était à recommencer...

A ce moment, le Coupeur sentit quelque chose de glacé s'appuyer sur le derrière de sa tête; il allait se retourner. Max ne lui en laissa pas le temps, il lui brûla la cervelle en lui disant : Je n'ai plus besoin de toi, va te reposer.

Le Coupeur tomba en avant, il ne fit pas un mouvement; Max le fit rouler du pied. — C'est une belle mort, dit-il, il n'a pas souffert. Il prit son cadavre, le plaça dans la voiture en disant : — La pluie lavera tout cela. Puis il s'éloigna le cœur serré d'abandonner son trésor.

Cet événement fit grand bruit. On promit des récompenses à ceux qui livreraient les coupables. On disait qu'ils étaient vingt, puis quarante, on finit par dire qu'ils étaient cent; puis, comme pour toutes les choses dont on s'occupe beaucoup, on cessa d'en parler; on doubla l'escorte et tout fut dit.

Nous avons laissé Joanne au moment où il s'était décidé à faire partir Louisa.

Les inquiétudes qui avaient causé cette détermination subite s'effacèrent peu à peu. Voyant que ses terreurs étaient vaines, il retrouva sa confianee;

son cœur n'éprouvait plus qu'un seul sentiment, le regret d'être séparé de sa fiancée. Il n'avait jamais mieux compris la profondeur de son affection pour elle que depuis qu'elle n'était plus là. Il travaillait avec acharnement; la chance, du reste, était favorable, il poursuivait sous la terre un filon qui lui donnait de beaux résultats. Il trouva plus d'or en quelques jours qu'il n'en avait récolté depuis son arrivée aux mines; tout le temps qu'il ne consacrait pas à son travail, il le passait à écrire à Louisa. Il attendait sa réponse avec une impatience fiévreuse. Quand elle arriva, cette lettre tant désirée, il courut s'enfermer dans sa tente, et la dévora des yeux, comme ferait un avare couvant du regard son trésor.

« Mon cher Joanne, écrivait Louisa, je ne puis
» résister plus longtemps au désir de m'épancher
» dans votre cœur. Peut-être est-il inconvenant à
» une jeune fille de dire ainsi tout ce qu'elle pense,
» mais il faut me pardonner, je ne suis pas habi-
» tuée aux formes du monde, je n'ai que ma con-
» science pour guide, et pour moi, la vérité c'est le
» devoir. Depuis que vous m'avez impitoyablement
» éloignée de vous, je n'ai éprouvé que chagrin et
» tristesse, et cependant personne ne m'a affligée,
» rien n'est changé dans ma vie; mais vous n'êtes
» plus là, les jours sont sans fin. Je me croyais très-
» forte, je me sens faible; je me croyais insou-
» ciante, je suis toujours inquiète. N'est-ce pas un

» pressentiment? n'êtes-vous pas malade? ne vous
» est-il pás arrivé quelque malheur? Il me semble
» que vous avez un secret que vous n'avez pas
» voulu me dire. Je ne puis dormir, et si par hasard,
» accablée par la fatigue je me laisse aller au som-
» meil, des rêves affreux viennent traverser mon
» esprit, j'entends des voix qui me disent que je ne
» vous reverrai jamais ; alors je me réveille éper-
» due, me promettant bien de ne plus fermer les
» yeux. Pour me consoler et pour tromper mon im-
» patience, je saisis tous les prétextes qui se pré-
» sentent à mon esprit pour sortir, je me promène,
» je regarde les magasins, j'y choisis des yeux le
» chapeau blanc que je porterai le jour de mon ma-
» riage, la robe, le châle qui l'accompagneront; je
» m'habille par la pensée, et je rentre toute fière de
» mon bonheur, me croyant appuyée sur votre
» bras ; je m'entends appeler de votre nom, et mon
» cœur est ivre de joie. Aussitôt que je ferme les
» yeux, toutes ces espérances de bonheur s'éva-
» nouissent, ma couronne de mariée se transforme
» en couronne d'immortelles, mon lit devient une
» tombe, mes lèvres sont de marbre; pourtant je
» sens votre premier baiser, je ne puis vous le rendre.

» Si j'étais malade, je croirais que je vais mourir;
» heureusement je me porte bien, et il ne faut pas
» vous inquiéter de mes folies. Je vous dis tout cela,
» parce que je suis sûre que vous n'y verrez qu'une
» chose, ma pensée constante pour vous.

» Venez vite, ne soyez pas ambitieux, je suis jeune,
» j'ai des bras, du courage et un cœur qui vous ai-
» mera toujours. La richesse ne fait pas le bonheur.
» Joanne, ne tardez pas à profiter de celui que Dieu
» nous envoie, de peur qu'il ne nous le reprenne.

» Je viens d'écrire à ma pauvre mère, elle sera
» heureuse de ma joie. Elle est si bonne ! vous l'ai-
» merez, si vous la voyez un jour.

» Que fait notre amie madame Joseph ? Elle me
» manque bien ; embrassez-la pour moi ; il faut
» qu'elle assiste à ce beau jour. »

A ce passage de la lettre, Louisa s'était *arrêtée*. Joanne comprit qu'elle avait dû faire un effort avant d'ajouter les deux lignes suivantes, qui étaient séparées du reste de la lettre et d'une écriture plus hésitante.

« Vous me dites avoir trouvé de l'or, eh *bien*,
» venez, et nous retournerons ensemble aux mines.»

Joanne embrassa mille fois la lettre de sa chère Louisa, il la lut et relut à madame Joseph qui lui disait : — Elle a raison, partez, vous reviendrez.

—Non, répondit Joanne, je ne veux pas qu'elle revienne ici ; je l'aime trop pour avoir la faiblesse de céder.

Il se mit à la petite table de madame Joseph et écrivit à Louisa, pour la faire patienter, une lettre qu'il recommença deux ou trois fois, ne la trouvant jamais assez tendre et assez persuasive.

« Ma Louisa, ma femme chérie, disait-il, laissez-
» moi vous donner ce doux nom que ma mort seule
» pourrait vous ravir. Je ne trouve pas d'expres-
» sion pour vous dire combien je vous aime et
» combien votre lettre me rend heureux. Je vous
» remercie à deux genoux de ce que, mettant de
» côté ce que vous appelez les formes du monde,
» vous me montrez toute votre pensée.

» Que peut être votre impatience à côté de la
» mienne ? Votre cœur est celui d'une naïve enfant ;
» le mien, à votre seule pensée, bat à briser ma poi-
» trine. Les heures pour moi sont des siècles
» pendant lesquels je lutte de toute mon énergie
» pour ne pas courir vers vous ; ne m'ôtez pas, en
» m'appelant, le courage qui me coûte tant d'efforts.
» La fortune me sourit, laissez-moi la poursuivre.
» Vous me le dites vous-même, il ne faut pas re-
» pousser le bonheur que la Providence nous envoie.
» Si je quittais ma place aux mines aujourd'hui,
» un autre la prendrait demain ; et, quand même je
» consentirais à un retour qui me serait impossible,
» le hasard ne me favoriserait peut-être plus. Si
» vous me dites encore de venir, je partirai, mais le
» plus beau jour de ma vie aura un nuage : l'inquié-
» tude de l'avenir pour vous.

» Je me reprocherais toujours de ne pas vous
» avoir résisté. Encore un mois de patience ! Quoi
» qu'il arrive, mon courage ne poussera pas l'é-

» preuve plus loin ; il ne faut pas demander à
» l'homme plus qu'il ne peut faire.

» Dormez, dormez en paix, ma bien-aimée ; si
» votre bonheur dépend de moi, jamais femme
» n'aura été plus heureuse. Je n'ai ni parents ni
» amis, je n'aime que vous au monde. Vous êtes
» pour moi le passé, le présent et l'avenir. Dans un
» mois, vous me verrez arriver avec notre amie, qui
» a l'intention de quitter tout à fait les mines pour
» prendre un emploi à la ville.

» Si la chance ne m'abandonne pas, j'aurai assez
» pour retourner en Europe où nous vivrons modes-
» tement. Si je n'augmente pas ce que j'ai, je pren-
» drai un établissement à Melbourn, mais je ne
» veux pas que ma femme travaille pour les autres;
» les soins de notre ménage seraient déjà pour vous
» une trop rude occupation.

» Au revoir, à bientôt ; je ne puis que vous répéter
» toujours la même chose : je vous aime. Votre
» amour est ma joie, ma vie. Au revoir, écrivez-
» moi tous les jours. Je vous aime.

» JOANNE.

» Madame Joseph vous embrasse. »

— Je parie que vous m'avez oublié, dit madame Joseph au moment où Joanne fermait sa lettre. Les amoureux ne pensent qu'à eux.

— C'est ce qui vous trompe, répondit Joanne en lui montrant le post-scriptum.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels Joanne ne cessa d'avoir, dans son travail de mineur, une chance extraordinaire. Il trouvait jusqu'à trois ou quatre onces d'or à la fois.

—Chère Louisa, disait-il en donnant au fond de son trou de vigoureux coups de pioche, nous allons être riches. Encore deux semaines et j'irai te rejoindre.

Il n'avait plus reçu de lettres, l'inquiétude commençait à le gagner ; chaque jour il s'ingéniait à se trouver une nouvelle raison pour calmer son impatience.—Elle m'attend de jour en jour ; — une lettre peut se perdre. — Ce sera pour demain.

Le lendemain arrivait, et il n'avait pas plus de nouvelles que la veille.

Au bout d'une semaine de cette existence d'espoir chaque jour déçu, Joanne n'y tint plus ; il alla trouver ses amis.

— Je suis décidé à partir, leur dit-il. Vous, mon cher Joseph, je vous cède ma place, et je souhaite qu'elle vous soit aussi favorable qu'elle me l'a été. Quant à votre femme, elle a promis à Louisa d'être de la noce, et je l'emmène.

— Votre Louisa est plus fine que vous, dit madame Joseph ; elle a compris que la meilleure manière de vous faire venir, c'était de vous sevrer de billets doux.

—Si je le croyais, disait Joanne, je ne partirais pas.

Et il faisait sa malle avec la joie d'un écolier qui part en vacances.

— Tout cela est bel et bon, reprit madame Joseph, mais le temps est affreux, les chemins sont impraticables, et nous allons rester en route.

— Cela m'est bien égal ; je marcherais plutôt sur la cime des arbres !

— Mais moi, mon garçon, je ne pourrais pas vous suivre sur ce chemin-là ; j'aimerais mieux une charrette.

Madame Joseph prit ses plus beaux atours pour assister à la noce ; elle emporta notamment une certaine robe de soie verte qu'elle n'avait pas déployée une seule fois depuis trois ans qu'elle habitait dans la colonie. On avait fait marché avec un charretier qui retournait en ville, mais il fallut aller à pied presque tout le temps, bien heureux quand Joanne n'était pas obligé de pousser à la roue. Celui-ci aurait devancé la voiture en courant, s'il n'avait eu sa compagne de voyage ; mais il dut se résigner à prendre patience, et au bout de trois jours qui lui parurent trois siècles, on arriva à Melbourn.

X

LES YEUX DU COEUR, LA VOIX DE L'AME.

Joanne s'était arrêté, il avait serré la main de madame Joseph en lui disant :

— Nous mangerons plus tard, n'est-ce pas ? Allons d'abord chez elle. O mon Dieu, que je suis donc une drôle de nature ! me voici près d'être heureux, eh bien, je me sens triste, j'ai le cœur serré, le jour est sombre, je crains que ce ne soit un mauvais présage pour moi.

Sa voix tremblait, ses yeux brillaient derrière les larmes qui les voilaient.

Madame Joseph n'était pas gaie, elle était fatiguée, elle avait faim, et elle s'écriait :

— Que la jeunesse est impatiente ! Dire que j'ai été comme cela. Je suis sûre que de son côté elle ne dort pas depuis huit jours.

— Vous croyez ? répondit Joanne en laissant échapper un sourire qui s'effaça bientôt. Si elle m'aimait toujours autant, elle n'aurait pas pu s'empêcher de m'écrire.

— Calmez-vous donc, dit madame Joseph en s'arrêtant, vous avez probablement deux ou trois lettres aux mines ; est-ce que cette pauvre enfant peut accélérer le service des postes ? est-ce que vous allez commencer par lui faire des reproches? Parce qu'une femme vous quitte quelques heures, vous croyez que sa pensée change comme une girouette qui tourne à tous les vents ! Certes il y a chez les femmes, comme dans les métaux, l'or et le cuivre ; tous deux brillent également ; seulement l'un devient noir, l'autre ne se ternit jamais. Louise est aux femmes ce que l'or est aux métaux ; elle vous

aime, je vous l'ai dit, son cœur ne changera pas

Joanne avait envie d'embrasser madame Joseph et pour sa récompense, il la fit marcher un peu plus vite.

— Je suis aussi pressée que vous, disait la bonne femme qui ne marchait plus, qui courait, et j'irais plus vite si je le pouvais.

En approchant de la maison où habitait Louisa, ce fut lui qui ralentit sa marche.

— Qu'avez-vous donc ? demanda madame Joseph.

— Moi ? répondit Joanne en se passant la main sur le front, je ne sais, mais je n'oserai pas entrer le premier.

Joanne et sa compagne tournèrent une rue, et ils aperçurent, en face de la maison habitée par mademoiselle Nixon, une charrette pleine de meubles. Joanne s'arrêta, ne comprenant rien à ce qui se passait, lorsque la blanchisseuse chez laquelle était employée Louisa sortit pour parler au charretier.

— Vous déménagez donc ? cria madame Joseph sans lui dire bonjour et effrayée de ne pas pouvoir s'asseoir un peu.

—Tiens, madame Joseph ! fit mademoiselle Nixon. Qu'est-ce que vous venez faire ici ? est-ce que vous rentrez en place ? Votre mari fait-il de bonnes affaires ? Vous auriez dû reprendre ma clientèle là-haut, vous auriez gagné de l'argent.

—Vous déménagez? répéta madame Joseph, tandis

que Joanne immobile regardait la maison comme s'il eût voulu voir à travers les murs.

— Oui, répondit la blanchisseuse d'un air peu affecté ; une de mes ouvrières est morte, et j'ai horreur de rester dans une maison où il y a eu un mort.

A cette réponse, la respiration de Joanne s'arrêta ; il n'osait rien demander, lorsque la blanchisseuse reprit :

— Oh ! mais vous la connaissez bien ; vous aviez fait route ensemble. Pauvre Louisa ! c'est dommage, elle était si jeune !

Joanne sentit ses jambes s'affaisser sous lui, il ne vit plus, il n'entendit plus ; le sang lui montait à la poitrine, il étouffait. — Madame Joseph le regarda, elle s'approcha de lui, le prit dans ses bras en disant : — Mon enfant ! mon pauvre enfant ! puis se reculant en arrière, elle s'élança dans la maison en criant : — Vous êtes folle, ce n'est pas possible !

— Je vous assure que c'est vrai, disait la blanchisseuse en la suivant ; voyez, la maison est vide, Louisa a été enterrée avant-hier.

Joanne s'était appuyé le front à la muraille, il attendait une certitude pour se briser la tête.

— Comment est-elle morte ? demanda à demi-voix madame Joseph en sortant de la maison.

— Elle n'a été malade que dix jours, répondit Mademoiselle Nixon ; elle en est restée huit sans se plaindre. Elle avait la fièvre et des douleurs à la tête. Quand le médecin est venu, il était trop tard;

» levées ; personne ne m'avait touchée. Pourtant je ne
» rêvais pas, un cercle de fer semblait m'étreindre
» le front et me briser les os en se serrant petit à petit.
» Que peut-on contre un mal inconnu ? appeler tout
» son courage et se résigner. C'est ce que j'ai fait en
» pensant à vous. Quand le jour a paru, j'étais un
» peu plus calme, je croyais avoir la fièvre très-fort.
» Ma tête va mieux, Dieu soit loué ! J'espère vous en-
» voyer ma lettre demain. Nous sommes au 10 juin,
» c'est dans dix jours que vous arriverez. O mon
» bon Joanne ! si j'étais encore malade, votre pré-
» sence me guérirait.

» 11 *juin*.—Ma lettre ne peut pas partir; j'ai passé
» une nuit affreuse, j'ai crié pendant huit heures,
» j'ai dormi deux heures en proie à un cauchemar
» affreux ; j'ai vu en songe des choses extraordinai-
» res dont on ne m'a jamais parlé, qui ne peuvent
» pas exister, j'ai eu peur. Si au moins vous m'ap-
» paraissiez dans mes rêves, cela me soulagerait.
» On m'a demandé ce matin s'il fallait appeler un
» médecin, j'ai répondu que non, cela ne sera rien, et
» je tâche de faire bonne contenance. Ne serez-vous
» pas là dans neuf jours ? J'ai toujours froid ; j'ai
» beau me mettre près du feu et prendre de grandes
» tasses de thé bien chaud, le frisson ne me quitte pas.
» Tout le monde travaille et l'on s'occupe bien peu
» de moi, mais je n'ai pas été habituée à être gâtée,
» et je ne me plains pas, car j'aurai bientôt une
» grande récompense. Je suis restée toute la journée

» assise dans le coin de la cheminée, j'écoutais pé-
» tiller le bois résineux, je regardais la flamme, je
» n'avais que la force de penser à vous.

» 12 *juin*. — J'ai passé cette nuit comme les au-
» tres. C'est étrange! je me figurais être dans un
» trou long et profond où la lumière n'arrivait pas;
» la terre était humide et j'avais froid. Ce matin,
» j'ai reçu une lettre de vous, je l'ai mise sur mon
» cœur, elle m'a réchauffée, je me sens mieux, mais
» j'ai une courbature générale. Mes membres sont
» engourdis, je vais rester couchée toute la journée.
» Que ferai-je? Je relirai votre lettre tant que mes
» yeux le pourront; après, je penserai à vous. Oh!
» si ma pauvre mère était près de moi dans huit
» jours, comme elle serait fière de vous appeler son
» fils! Nous retournerons en Europe, n'est-ce pas?
» Quand j'aurai embrassé ma mère et ma sœur, nous
» irons dans votre pays, à Ostende, nous demeure-
» rons sur le bord de la mer. Vous pourrez aller
» nager quelquefois, mais vous n'irez pas trop loin,
» parce que je mourrais d'inquiétude. Je suis adroite,
» je puis faire tout ce que je veux, je travaillerai à ce
» qui vous plaira. Oh! si j'osais, je vous enverrais
» ma lettre et je vous dirais: Venez de suite! Mais il
» reste si peu de temps à vous attendre, pour ceux
» qui comptent les jours sur le calendrier, que l'on
» se moquerait de moi. Et puis, je pourrais vous
» effrayer. A demain, je ne puis plus vous écrire.

» 13 *au matin*. — Même nuit, même fièvre, mêmes

» douleurs; j'ai empêché de dormir mes compagnes; » ma maîtresse vient de faire porter leur lit dans » une autre chambre pour que je sois seule. Le mé- » decin vient de venir, il m'a ordonné deux mau- » vaises potions et, pour boisson, de l'eau et de l'eau- » de-vie ; on a mis tout cela près de moi et l'on est » parti pour l'ouvrage; je n'ai pas la force de me » lever et je suis forcée de boire ce mélange qui me » porte à la tête sans me désaltérer.

» Joanne! Joanne! j'ai peur : si j'allais mourir? » Pourquoi m'avez-vous éloignée? pourquoi n'arri- » vez-vous pas? Est-ce que vous ne sentez pas la » commotion du mal que j'éprouve? Moi, quand vous » étiez malade, je ressentais toutes vos douleurs. » Oh! que cela serait affreux! après une vie misé- » rable, entrevoir le bonheur et mourir! Et que vous » laisserai-je pour que mon souvenir ne meure pas » avec moi? Tenez, ma tête s'exalte, je deviens » presque folle : je veux me lever, je veux sortir, je » veux aller faire faire mon portrait pour vous. Je ne » vous reverrai plus.

» *Sept heures du soir.*— J'étais trop excitée par la » fièvre pour ne pas mettre mon projet à exécution, » quand même j'aurais dû mourir en route. Je suis » arrivée chez l'homme qui fait les daguerréotypes, » dans Collin street, je suis montée chez lui, ap- » puyée sur les genoux et sur les mains. Je crois » que je lui ai fait peur ; il m'a fait asseoir dans un » fauteuil, j'y suis restée immobile comme une

» pierre. Il a recommencé trois fois, il m'a donné le
» portrait qu'il croyait le mieux réussi, puis il m'a
» ramenée ici. C'est un brave homme, nous irons le
» remercier ensemble quand je serai mieux. Après
» cet effort, je suis restée cinq heures sans mouve-
» ment. En revenant à moi, je regardai ce portrait,
» que je vous destinais ; il m'a fait peur et je l'ai
» brisé : ce n'était pas moi telle que vous m'avez
» connue. Vous ne m'auriez pas aimée ainsi, je ne
» veux pas m'exposer à vous déplaire. J'ai fait une
» imprudence pour rien, je me sens plus mal. Oh !
» que le temps me paraît long ! »

Madame Joseph s'arrêta pour s'essuyer les yeux; elle regarda Joanne; il était immobile, sa respiration se faisait à peine sentir, il semblait ne plus appartenir au monde des vivants. Il écoutait toujours. Madame Joseph continua.

« 14 *au matin.* — Je puis à peine écrire, mes
» yeux se troublent, je n'entends rien, je ne sens
» plus que mon cœur. Vous arriverez trop tard, je
» comprends qu'il faut me préparer à mourir. Le mé-
» decin n'a rien dit, tout le monde s'éloigne de moi
» pour ne pas assister aux derniers moments tou-
» jours si tristes d'un être qui passe de la vie au
» néant. Adieu, souffrances ; je vais mourir seule
» entre ces murs qui étoufferont mes prières et mes
» pleurs, parce que ma voix est faible. Seigneur,

» vous m'appelez peut-être pour me donner un bon-
» heur plus grand. Ne permettez pas que je vous
» insulte par mon manque de résignation. Pardon-
» nez-moi si je partage ma dernière pensée entre
» vous et mon Joanne, puisque vous m'avez mis
» cet amour au cœur. Je vous demande la vie à
» mains jointes, épargnez-moi, je suis si jeune, je
» ne suis pas préparée à mourir, j'ai peur, mon
» Dieu, mon Dieu, faites-moi grâce !

» *Dix heures du soir*. — J'ai dormi, je suis plus
» calme que ce matin, mais j'ai moins de forces, ma
» respiration est plus courte, il me faut un effort
» surhumain pour tenir ma plume. J'ai tant de cho-
» ses à vous dire, et je sens que le temps va me man-
» quer ! Pauvre Joanne, si mes yeux brûlants pou-
» vaient laisser sortir des larmes, je pleurerais sur
» vous qui allez rester seul. Vivez, je le veux, car
» je n'ai jamais offensé Dieu, et si vous n'avez pas
» de résignation, pour vous punir, il vous séparera
» de moi dans l'éternité. Quand j'étais toute petite,
» j'ai vu mourir une vieille dame catholique. Un
» prêtre priait avec elle à sa dernière heure. Cette re-
» ligion est bien belle, on trouve à tous les bouts du
» monde un ami qui vient vous aider à franchir ce
» terrible passage, qui regarde votre âme s'envoler
» et qui prie pour elle quand elle a pris son essor.

» Oh ! je manque de courage, Joanne ; ma robe de
» mariée va être un linceul. Changez vos paroles
» d'amour en prières, vos sourires en larmes ;

» quittez ce pays, mais ne m'oubliez pas. Allez chez » l'homme qui a fait mes portraits, il doit avoir les » autres. Hélas ! ils étaient ressemblants, je ne suis » déjà plus que l'ombre de moi-même. S'il les a » gardés tous deux, vous en donnerez un à ma mère. » O mon Dieu ! mes doigts se roidissent, j'écris » sans voir. Ne tuez jamais les oiseaux qui tourne- » ront autour de vous, si je puis mettre mon âme » dans le corps de l'un d'eux, je voltigerai toujours » à vos côtés. Une main froide s'appuie sur mon » cœur, les nuages descendent du ciel. A vous ma » dernière pensée, mon dernier regret, mon premier » baiser d'amour ! »

Il n'y a plus rien d'écrit à la suite de cette phrase, dit madame Joseph en laissant tomber la lettre.

Joanne la ramassa, promena sur elle son regard désolé, et embrassa l'écriture; puis, appuyant la main sur son cœur, il respira comme un homme qui éprouve une douleur très-vive.

Madame Joseph aurait voulu donner un libre cours à ses larmes, mais elle se fit violence, car le désespoir muet de Joanne lui faisait peur. Comprenant bien, avec son bon cœur, que les paroles de consolation ne servent à rien, elle imagina de le distraire en l'occupant de sa douleur même.

— Ne voulez-vous pas, lui dit-elle, venir chercher son portrait et savoir où elle est enterrée ?

Le jeune homme se laissa conduire comme un

enfant. L'artiste avait en effet gardé les deux premières épreuves qu'il avait faites du portrait de Louisa. C'était effrayant de ressemblance, elle devait avoir peu changé pour mourir.

Joanne fondit en larmes.

C'est pour lui que la pauvre fille avait fait cet héroïque effort de traîner la mort avec elle chez le peintre. L'artiste comprenait cette douleur, il avait vu Louisa : lui aussi avait aimé. Il accompagna Joanne au cimetière. Joanne se mit à genoux, on eût dit qu'il voulait ouvrir la terre avec ses ongles; puis, s'affaissant sur lui-même peu à peu, il tomba la face contre terre; ses lèvres appliquées sur le sol semblaient vouloir en traverser la profondeur avec un baiser ou une morsure.

Madame Joseph et le jeune artiste le relevèrent, il était sans connaissance. Rien ne pouvait le faire sortir de son immobilité.

— Vous vous rendrez malade, disait la bonne femme.

A tous il répondait : —Je veux mourir.

Les grandes douleurs finissent par produire un effet d'isolement. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le monde autour de vous reprend son train de vie. Vous restez seul avec le souvenir de ceux que vous pleurez.

Madame Joseph était très-attachée à Joanne; elle le plaignait beaucoup, mais elle ne pouvait abandonner son ménage pour rester auprès d'un malade

qui ne voulait pas guérir, d'un malheureux qui repoussait les consolations.

Elle avait écrit à son mari pour lui apprendre la mort de Louisa et le prévenir qu'elle resterait près de Joanne plusieurs jours.

Mais son absence ne pouvait se prolonger indéfiniment. Un matin, elle annonça à Joanne qu'elle était obligée de le quitter pour retourner aux mines. Il ne fit pas un mouvement, pas une observation; son insensibilité le rendait ingrat.

— Joanne, lui dit madame Joseph en l'embrassant lorsqu'elle le quitta, il ne faut pas rester en Australie, il faut retourner en Europe. Vous avez plus de cent mille francs, c'est une fortune. Avec le temps et du courage, vous pouvez encore être heureux.

— Non, répondit-il, c'est ici qu'elle est morte, c'est ici que je veux mourir.

Livré à lui-même, il ne sortit plus que pour aller au cimetière.

A force de s'absorber dans sa douleur, il devint de plus en plus malade.

Son irritabilité nerveuse était telle qu'il ne pouvait plus supporter aucun contact avec le monde.

On faisait du bruit dans la maison qu'il habitait, on le regardait avec curiosité; cela lui devint intolérable. C'est alors qu'il se réfugia à Saint-Kilda, qu'il prit le lit, et que le garçon d'hôtel alla chercher le docteur Iwans.

Tant qu'il avait pu marcher, Joanne n'avait pas consenti à se laisser secourir. Maintenant qu'il n'avait plus la force de bouger, il souhaitait ardemment de se rétablir pour pouvoir retourner au cimetière. Il ne vivait plus que là, sur cette terre fraîchement remuée qui contenait la dépouille mortelle de sa chère Louisa, ou la nuit, quand il la revoyait dans ses rêves, qu'il parlait, qu'il croyait l'entendre et lui répondre. Il voulait toujours mourir, mais il voulait mourir près d'elle.

Nous l'avons dit, le docteur Iwans s'était senti pris pour Joanne d'une sympathie très-vive. Il était venu le voir tous les jours, et chaque fois ses visites étaient plus longues. L'âme de Joanne se détendit au contact de cette bienveillance. Il raconta sa vie et ses douleurs à M. Iwans. Ce dernier l'écoutait avec intérêt, le laissait recommencer vingt fois les mêmes récits, car il comprenait à merveille que la véritable maladie de Joanne, c'était son désespoir, et que le meilleur moyen de lui rendre la santé, c'était de lui rendre le courage.

Il y avait un mois que Joanne ne s'était levé. Le docteur le trouvant mieux, l'engagea à faire quelques pas dans sa chambre. Joanne y consentit, il s'approcha de la fenêtre, appuyé sur le bras de M. Iwans.

Tous deux s'assirent. Quelqu'un qui les aurait vus l'un près de l'autre, le médecin tenant la main de son malade, les aurait pris pour de vieux amis.

— Cher docteur, disait Joanne, si je vous avais connu plus tôt, ellé ne serait pas morte. Puis, appuyant son coude sur la barre de la croisée ouverte, sa tête sur sa main, il se tut un instant et regarda le ciel, tandis qu'Iwans, les yeux fixés sur lui, se disait avec satisfaction : — La douleur est plus calme, je ne désespère plus de sa guérison.

En ce moment un homme passait dans la rue ; sa démarche était lente, on eût dit qu'il comptait chaque grain de sable qui criait sous ses pieds. Arrivé en face de l'hôtel du Prince-Albert, il leva machinalement la tête ; mais en apercevant Joanne et le docteur, il s'arrêta et resta quelques secondes muet et immobile, comme si un gouffre se fût ouvert devant lui. Puis, faisant un bond en arrière, il se rangea dans le renfoncement d'une clôture sans quitter des yeux les deux hommes qui semblaient l'avoir fasciné.

— Lui ! dit-il d'une voix sourde, lui avec le docteur ! S'ils me voient, je suis perdu !

Mais son mouvement pour se cacher n'avait pas été assez rapide. Au moment même où ses yeux s'étaient fixés sur Joanne, ce dernier, qui baissait la tête et promenait autour de lui un regard vague, l'avait aperçu.

A sa vue, Joanne avait été comme frappé de la foudre. Il était tombé à la renverse en criant deux fois : — Max ! Max !

Le docteur s'empressa de lui donner ses soins.

— L'avez-vous vu ? dit Joanne en revenant de son évanouissement.

— Qui donc ?

— Max !

— Je n'ai vu personne.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! continua Joanne en se tordant les mains de désespoir. Il était là ! je l'ai vu, l'infâme qui a assassiné Albert, qui a causé la mort de Louisa, et je n'ai pas eu la force de courir après lui ! Je me suis trouvé mal comme une femme. Maudite faiblesse ! je n'ai même plus la puissance de me venger. Donnez-moi le bras, docteur, je veux sortir, je veux le trouver, le livrer à la justice.

Joanne essaya de se lever, mais il retomba épuisé sur son lit.

Le docteur le calma et le força à se recoucher.

— Commencez par recouvrer vos forces, lui dit-il. Il en faut pour se venger.

Joanne obéit comme un enfant qui a conscience de sa faiblesse.

Le docteur resta quelque temps près de lui, craignant de le laisser seul dans l'état nerveux *où il le* voyait.

Les événements de la vie tiennent souvent à bien peu de chose.

Si le docteur, au moment où il était avec Joanne à la fenêtre, avait eu la tête tournée du même côté que lui, il aurait su que l'homme qui s'était introduit dans sa famille sous le nom de Fulton, n'était

autre que Max, Max le voleur, Max l'assassin!

Malheureusement pour lui, il continua de l'ignorer.

Pendant ce temps-là Max avait disparu.

Convaincu qu'il avait été reconnu, il s'était retiré en rampant le long de la haie. Puis arrivé au coin de la rue, il avait précipité sa marche. Ce qui le torturait le plus, ce n'était pas la crainte de ne pouvoir se sauver, c'était la pensée de renoncer à la possession de Mélida.

— Plutôt la mort! pensa-t-il, Mélida! Mélida! Je ne veux pas partir sans toi. Tout à coup il s'arrêta.

Une idée infernale venait de traverser son cerveau.

— C'est cela, se dit-il en arrangeant dans sa tête les détails du plan qu'il avait conçu. Elle me suivra jusqu'à ma voiture et alors...

Max prit sa course vers la maison du docteur.

XI

MORTE, DIEU ME FERA LA GRACE DE SÉPARER NOS AMES.

Mélida était assise dans le petit salon, près d'une fenêtre ouverte.

— Mélida! dit Max d'une voix tremblante.

— Monsieur Fulton! répondit la jeune fille, qui

ne pouvait jamais se défendre à sa vue d'une impression pénible.

— Chut ! murmura Max d'une voix plus émue. Il est arrivé un malheur. Je ne veux en faire part qu'à vous.

Mélida le regarda. Il était si pâle, qu'elle s'approcha en tremblant.

— Votre père, continua Max, a fait une chute de cheval, il est blessé.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille en pâlissant à son tour.

— Plus bas. Il est inutile d'effrayer votre mère et votre sœur, venez avec moi, nous le ramènerons en voiture.

Mélida sortit avec précaution. Un sourire diabolique passa sur les lèvres de Max.

— Par ici, lui dit-il en lui désignant le chemin opposé à celui que devait prendre le docteur pour rentrer. J'ai laissé ma voiture à quelques pas d'ici, chez un sellier, pour faire réparer un trait qui s'était cassé. J'ai dit à Tom de venir me rejoindre, allons au devant de lui pour ne pas perdre de temps.

Tom montait sur le siége pour partir, quand il vit arriver son maître et Mélida. Le brave garçon ne comprenait rien à l'émotion de son maître et à la pâleur de la jeune fille, qui regardait autour d'elle d'un air inquiet.

Tom, qui était de sa nature assez familier, allait faire une question. Max ne lui en laissa pas le temps.

— Tom, mon garçon, lui dit-il d'une voix caressante qui ne lui était pas ordinaire, cours à Melbourn et tu me ramèneras le meilleur chirurgien.

Tom ne répondit pas un oui très-empressé. Melbourn était à deux lieues, la nuit allait le surprendre en chemin. Mélida lut sa pensée dans ses yeux, car elle lui dit d'un air suppliant: C'est pour mon père qui a fait une chute de cheval, nous allons le chercher.

Tom partit comme l'éclair.

— Allons, dit Max à Mélida en lui offrant la main pour monter en voiture, partons.

C'était ce qu'on appelle un dockart. On pouvait tenir quatre personnes, deux devant, deux derrière, appuyées dos à dos. Comme Max était toujours seul avec son domestique, les chaînes de la voiture étaient relevées. Mélida prit place à côté de Max. La nuit commençait à jeter son voile sur la terre. Le cheval prit le galop, que Mélida n'avait pas encore eu le temps de questionner son compagnon.

Ses cheveux blonds flottaient au vent, tandis que de ses deux mains elle se tenait à la voiture qui semblait vouloir se briser dans cette course rapide.

— Où allons-nous ? demanda enfin Mélida.

— Chez moi, répondit Max qui pressa son cheval, quoique la pauvre bête fît des efforts inouïs pour enlever la voiture qui s'enfonçait de deux pieds dans le sable.

Mélida eut alors un moment de réflexion, ce qui

arrive toujours après un grand événement. Elle regarda le profil de Max qui se dessinait sur la teinte brune du ciel; il regardait en face de lui, il semblait dévorer l'espace de son regard enflammé. Un frisson s'empara de Mélida, le vent froid de la mer la glaçait. Elle fit un effort pour faire quelques questions. Max ne répondit pas, il semblait n'écouter que le galop précipité de son cheval.

— Pensez-vous donc, demanda Mélida, que mon père court un grand danger? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Doutez-vous de mon courage, et préférez-vous me faire mourir d'inquiétude?

Max se tourna alors de son côté; elle vit son sourire, ses yeux ardents, elle sentit presque un baiser sur son front. Un tremblement nerveux s'empara de ses membres, elle jeta son corps en arrière, et si au même instant Max n'eût entouré sa taille de son bras gauche, elle serait tombée en bas de la voiture.

— Qu'avez-vous donc, demanda Max en la serrant sur son cœur, n'allez-vous pas être ma femme, n'êtes-vous pas à moi pour la vie?...

— Monsieur, répondit Mélida en cherchant à se dégager, le moment est mal choisi pour me parler de votre tendresse. Pour aimer, il faut estimer, et pour estimer il faut respecter celle qu'on veut prendre pour compagne.

— Je ne fais que cela depuis le jour où je vous ai connue, repondit Max qui se contenait encore, et vous ne m'avez pas dit merci : le cœur se fatigue

d'attendre un regard, un baiser ; puis il ajouta avec un rire moqueur : Il faut prendre ce qu'on ne vous donne pas.

— Vous me faites peur, monsieur, s'écria Mélida en se débattant. Où est mon père ? arrêtez ! arrêtez ! Je ne veux pas aller plus loin.

— Nous sommes arrivés, répondit Max sans la lâcher, mais en prenant un air plus respectueux.

— En effet la maison apparaissait au delà des arbres comme un géant. Mélida n'avait point un caractère énergique : trembler, pleurer étaient généralement ses seuls moyens de défense. Elle cherchait à se rassurer en disant : Nous voilà arrivés, et puis... Tom et le chirurgien vont venir, mon père doit être là. La grille était passée, la voiture suivait l'allée en demi-cercle qui conduisait à la maison. Max arrêta à la porte de derrière. Il fit descendre Mélida qui cherchait un indice, une lumière. Ils entrèrent dans une des pièces du rez-de-chaussée, il alluma une bougie. Mélida demanda : Où donc est mon père ?

Max se mit à genoux devant un meuble, il l'ouvrit, il y prit une boîte de bois noir et répondit :

— Je vous demande une minute, il y a là des médicaments que je dois préparer, et nous monterons ensuite. Il donna un tour de clef à la serrure sans que Mélida y prît garde. Soin bien inutile si elle avait pensé à se sauver, car la croisée à guillotine était à moitié ouverte.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit-elle en regardant

tout sans rien voir, que s'est-il donc passé? que vais-je voir ou apprendre? Oh! si ma mère était venue, elle serait déjà folle.

En sortant de l'appartement, Max s'était élancé du côté où il avait laissé sa voiture; il ouvrit le coffre du dockart, y plaça la boîte qu'il venait d'apporter; puis prenant son cheval par la bride, il le dirigea vers l'écurie qui était assez loin de la maison; il appela un domestique nommé Jack.

— Mets un autre cheval au dockart, monte sur le siége et va m'attendre dans le petit bois qui borde la mer, en face la roche du Corsaire. Cent livres sterling pour toi, si personne ne t'y voit ni ne découvre le chemin que tu vas prendre. J'enlève une femme mariée, tu comprends.

Le cheval était déjà garni et Jack allait partir lorsque Max rentra.

— Vous me faites mourir d'inquiétude, dit Mélida, en allant à sa rencontre. Verrai-je enfin mon pauvre père?

— Pas de si tôt, répondit Max de l'air d'un homme qui n'a plus rien à ménager.

Mélida fit un pas en arrière.

— Voyons, dit-elle, je ne vous comprends pas; je ne crois pas vous avoir fait de mal, ne me tourmentez pas ainsi.

— Non, répondit Max en prenant quelques papiers qu'il mit dans sa poche; non, vous ne m'avez pas fait de mal, si l'on compte pour rien l'indiffé-

rence de ceux qu'on aime, leur froideur, je puis même dire leur répugnance; mais aujourd'hui nous n'en parlerons plus, tout cela est fini. Si votre père est votre seule inquiétude, rassurez-vous : il se porte à merveille, il a votre sœur et votre mère pour le consoler de votre départ, car vous allez me suivre.

— Moi! fit Mélida en reculant épouvantée; suis-je bien éveillée, êtes-vous fou?

— Je ne suis pas plus fou que vous n'êtes endormie, répondit Max en armant ses revolvers pour vérifier les capsules. J'ai dompté les hommes, j'ai vaincu la fortune, je saurai bien mâter une femme.

Mélida passa les mains sur son front comme si elle voulait se soustraire à un mauvais rêve.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne puis comprendre. N'avez-vous pas obtenu ma main de mes parents et n'y ai-je pas consenti? Le moment de notre union n'est-il pas très-prochain? que pouvez-vous souhaiter encore?

— Je veux te posséder sans plus de retard, répondit Max en s'approchant; tu aurais dû comprendre que je ne pouvais pas t'épouser, puisqu'une condamnation pèse sur ma tête. Ce que je voulais, c'était ton amour. Si tu m'avais aimé, tu m'aurais suivi de bonne volonté; tu ne l'as pas voulu, je t'ai emportée de force. Choisis entre mon amour et la mort, et il s'approcha pour la saisir.

— Seigneur! Seigneur! cria la jeune fille en se laissant tomber à genoux, ayez pitié de moi.

— Comme tu m'aimes, disait Max avec un sourire étranglé ; si j'étais un honnête imbécile, comme j'aurais payé de ma fortune et de mon nom une caresse hypocrite, un baiser dédaigneux !

— Monsieur, Monsieur, disait Mélida en se traînant à genoux, revenez à vous ; je suis sans défense, ne m'insultez pas ; tuez-moi ou rendez-moi à mon père, il en mourrait de chagrin.

— Ton père, répondit Max en haussant les épaules, il te vendait à moi ; il savait bien que tu ne m'aimais pas, il ne regrettera que ma fortune.

— Oh ! c'en est trop, cria Mélida en se relevant et en regardant Max de toute sa hauteur, je suis humiliée d'avoir imploré un misérable comme vous ; oui, je vous hais, mais chez moi le mépris l'emporte sur la crainte. Si je meurs aujourd'hui, je serai mille fois plus heureuse que de devenir votre femme.

— Tais-toi, dit Max qui était devenu pâle comme un mort, tais-toi !

Il lui serra violemment les poignets.

— Vous pouvez me briser les membres, répondit Mélida ; je n'ai pas la force de me défendre, de lutter contre votre brutalité ; mais tant que vous ne m'aurez pas tuée, tant que mes lèvres pourront s'ouvrir, je vous dirai : Vous me faites horreur, je vous hais et je vous méprise.

Max fit un mouvement de rage mêlé de désespoir ; son amour l'emportait sur sa volonté : il souffrait.

— Eh bien, dit-il en armant un pistolet, ni à moi ni à d'autres, nous allons mourir ensemble.

— Vous avez plus peur de la mort que moi, répondit Mélida ; nos corps morts, Dieu me fera la grâce de séparer nos âmes.

Mélida était belle de son courage, jamais Max ne l'avait tant aimée ; le temps s'écoulait et il oubliait de fuir.

Lorsque Tom était parti pour aller chercher un chirurgien, au lieu de suivre le bord de la mer jusqu'à la grande route, il était remonté sur sa droite, pour tâcher de trouver un omnibus à la station de Saint-Kilda. Il passa près de la maison du docteur. Émeraude était à la croisée, elle se penchait pour regarder à droite et à gauche, comme si elle attendait quelqu'un.

— Bonsoir, mademoiselle, fit Tom en passant, il ne faut pas vous tourmenter, ce ne sera peut-être rien. Je cours chercher un chirurgien.

— Pourquoi donc ? demanda Émeraude en lui faisant signe de s'arrêter et en sortant sous la porte pour causer.

— Oh ! mon Dieu ! fit le pauvre garçon qui crut avoir trop parlé, est-ce que vous ne savez pas que votre père s'est blessé en tombant de cheval ?

— Mon père, dit Émeraude en riant, et elle montra l'intérieur du salon à Tom ; il est là dans son fauteuil, il dort comme il fait chaque fois qu'il s'est beaucoup fatigué dans la journée.

Tom passa la moitié du corps à l'intérieur.

— Tiens ! dit-il étonné, c'est vrai qu'il dort, je crois même qu'il ronfle un peu ; mais alors, continua-t-il en se retirant, qu'est-ce que me disait donc mon maître, c'est-à-dire mademoiselle Mélida?

— Ma sœur, répondit Émeraude avec vivacité, et moi qui l'attends depuis une heure ; elle n'a pas dit où elle allait, elle est sortie sans châle, sans chapeau.

— Elle était si bouleversée quand je l'ai vue, répondit Tom ; et il raconta mot à mot ce qu'on lui avait dit.

Émeraude fronça les sourcils; ses lèvres devinrent blanches; elle fit répéter Tom plusieurs fois. De sombres pressentiments agitaient son esprit. Elle se demandait ce que cela voulait dire; puis enfin, comme si une voix l'appelait en son cœur, elle dit à Tom :

— Je vais aller au devant d'elle, rendez-moi un service, passez par la petite cour, vous mettrez une selle sur Kettly ; je serai de retour avant que mon père ne s'éveille et que ma mère ne soit rentrée.

Cinq minutes plus tard, Tom et Émeraude étaient en route; elle voulait que sa jument allât au pas, mais comme si la bonne bête eût deviné l'impatience de sa maîtresse, elle trottinait à lui décrocher le cœur.

— Je vais aller en avant, dit enfin Émeraude au pauvre Tom qui courait pour rester à ses côtés ; et à peine Tom avait-il répondu : C'est cela, qu'elle disparut au grand galop de son cheval. A mesure qu'elle

avançait, elle se disait, sans pourtant ralentir sa course : Tom se sera trompé, on ne lui aura pas parlé de mon père ; mais alors, à qui Mélida peut-elle porter tant d'intérêt. Je suis sûre qu'il y a une erreur, elle doit être rentrée à la maison. Kettly, secondant l'impatience de sa maîtresse, ne galopait plus, elle volait. Quand Émeraude arriva à la grille du parc, au lieu de prendre le chemin qui tournait derrière la maison, elle suivit l'allée sablée qui conduisait à la grande porte d'entrée. Elle mit sa jument au pas ; elle voulait voir avant d'appeler, de frapper.

— Que dirai-je, si Tom s'est trompé, si Mélida n'est pas là? Est-il convenable que j'aie l'air de courir après ma sœur?

Quoiqu'elle avançât avec précipitation, le gros chien de Kangaroo attaché dans la cour se mit à aboyer. Ce chien qui était toujours enchaîné ne connaissait que Tom, jamais Max ne l'avait approché, les autres domestiques ne s'en occupaient pas. Aussi, à l'approche d'Émeraude, secoua-t-il sa chaîne et poussa-t-il des hurlements à être entendus de son maître s'il eût été moins absorbé.

— Tout est silencieux ici, pensa Émeraude. Il n'y a de lumière nulle part; je suis sûre qu'ils sont à la maison et que je vais passer pour une folle. Allons, il faut m'en aller sans qu'on me voie, mais je ne veux plus passer près du chien.

Alors, pour ne pas retourner sur ses pas, elle fit le

tour de la maison et elle arriva juste en face de la chambre éclairée où se trouvaient Max et Mélida. Elle s'arrêta; la femme et l'animal restèrent immobiles, ils semblaient retenir leur respiration. Émeraude, croyant deviner au mouvement qu'elle remarquait, qu'il se passait une scène étrange, sauta à terre, légère comme un oiseau, et elle s'approcha de la fenêtre ouverte au moment où Fulton armait son pistolet. Elle poussa un cri, et, soulevant le châssis de la fenêtre, elle appela deux fois Mélida.

— Oh! ma sœur, s'écria la jeune fille qui voulut s'élancer et se croyait sauvée; mais Max, prompt comme l'éclair, la retint, et la repoussant il dirigea son pistolet du côté de la fenêtre. Le coup partit avant qu'Émeraude eût songé à se reculer.

— Au secours, au meurtre! cria-t-elle; mais sa voix s'éteignit et l'on n'entendit plus que la chute de son corps sur les broussailles.

Un cri déchirant suivit cette chute, mais on eût dit qu'en le poussant Mélida était morte, car elle tomba à terre sans mouvement.

Max eut un mouvement d'épouvante, ses cheveux se hérissèrent sur son front, il crut avoir tué Mélida; il se mit à genoux près d'elle, lui prit la tête, puis écartant de son visage ses cheveux blonds épars : Évanouie, elle n'est qu'évanouie, s'écria-t-il; tant mieux.

Il la prit dans ses bras, en l'enlevant comme une enfant qui dort, il éteignit la lumière et il sortit. Il

regarda sans s'arrêter le corps d'Émeraude étendu à terre, il prit à travers les massifs pour gagner le bord de la mer. Quoique son fardeau lui parût léger, le sable fin dans lequel il entrait à mi-jambe entravait sa marche. Il se consulta un moment; puis tournant à gauche : Par là, s'écria-t-il, j'arriverai plus vite.

Pendant qu'il partait d'un côté, Tom arrivait de l'autre, non moins ennuyé par la difficulté qu'il avait à avancer.

A ce moment, l'on entendit les hennissements d'un cheval. Il s'arrêta pour écouter.

— Cela vient de là-bas, pensa-t-il, et il prit le chemin qui conduisait par derrière la maison.

La lune était superbe, elle éclairait comme en plein jour. Tom vit distinctement Kettly qui baissait son nez à terre et relevait la tête pour hennir.

— Cette pauvre Kettly! dit Tom en s'approchant pour la prendre, tu veux aller à l'écurie ; viens la vieille.

Kettly se laissa tirer par la bride sans bouger; alors Tom regarda à terre un objet qui se trouvait dans l'ombre et qu'elle ne semblait pas vouloir quitter.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en lâchant la bride du cheval et lui donnant un coup sur le nez : va-t'en, vilaine, tu auras jeté cette pauvre demoiselle à terre dans un moment de gaieté ; mais veux-tu t'en aller, où je vais te corriger !

Kettly ne bougea pas; Tom se baissa pour ramasser Émeraude; la manière dont il la prit lui fit pousser un gémissement si douloureux, qu'il la laissa retomber.

— Mademoiselle! appela-t-il plusieurs fois; puis voyant qu'Émeraude ne répondait pas, il frappa deux coups à la porte et revint près d'elle; il la prit doucement et l'attira à la clarté de la lune.

Émeraude fit un mouvement et rouvrit les yeux.

— Oh! dit-elle, vous arrivez trop tard. Comme je souffre; mais il ne s'agit pas de moi, je puis rester ici quelques heures sans mourir, tandis qu'elle, il va la tuer.

— La tuer! qui donc? demanda Tom.

— Ne me questionnez pas, reprit Émeraude à voix basse; écoutez-moi, et pour l'amour de Dieu faites ce que je vais vous dire.

Tom fit signe que oui, et pour mieux entendre il se mit à gonoux près d'elle.

— Fulton a enlevé ma sœur, il a voulu me tuer; courez après lui, il ne peut être loin; arrachez-lui cette enfant, ou elle sera morte demain. Allez! allez! et soyez béni. Moi, je dois avoir l'épaule cassée, mais je puis attendre; ne revenez à moi que quand elle sera sauvée; sans cela, laissez-moi mourir.

— Oui, oui, mademoiselle, répondit le pauvre Tom qui pleurait, oui, je vous la ramènerai; mais je ne veux pas vous laisser là, je vais vous porter dans la maison,

— Gardez-vous-en bien, répondit Emeraude, épuisée par la douleur.

— Je vais vous porter chez le jardinier, dit Tom en l'enlevant dans ses bras.

Émeraude n'avait sans doute pas la force de répondre.

— Viens, ma pauvre Kettly, j'aurai besoin de toi, dit Tom en s'éloignant : elle le suivit comme un chien.

Le pavillon habité par le jardinier était éloigné de la maison. Ce jardinier était un bon gros Irlandais qui parlait un langage impossible à comprendre pour un Anglais; aussi Tom ne s'amusa-t-il pas à causer; il déposa Émeraude sur le lit, recommanda le plus grand silence et sortit en disant :

— Allez chercher le docteur Iwans, il y a dix livres sterlings pour vous si vous le ramenez de suite.

Le jardinier roula de gros yeux étonnés, tira d'énormes bouffées de fumée de sa pipe, et sortit à son tour d'un pas lent et régulier. Tom monta sur Kettly.

— Voyons, se dit Tom à lui-même, quel chemin vais-je prendre?

Il hésita; puis se frappant le front, il se dit :

— Je n'ai pas d'armes, mais j'ai un chien.

Il se dirigea du côté de la cour, il détacha Actéon et il l'excita à la recherche des fuyards comme eût fait un piqueur à son limier.

— Cherche, Actéon, cherche, mon fils, disait Tom à demi-voix, pendant que le chien tout joyeux d'être en liberté remuait la queue et rasait la terre de son nez. Soit hasard, soit instinct, Actéon partit comme un trait dans la direction que Max avait prise.

Tom monta à cheval et suivit son chien.

Arrivé au bord de la mer, sur le sable mouillé, Actéon s'arrêta.

— Tu ne sens plus, lui demanda Tom, comme si l'animal pouvait lui répondre ; mais moi je puis voir. Il descendit de cheval et il regarda s'il pouvait distinguer des pas.

— Ils ont passé là, dit-il en se retournant vers Kettly pour l'empêcher d'effacer des traces. Tout à coup au débouché d'un angle, il vit apparaître deux ombres qui semblaient marcher dans la mer ou se balancer sur le rivage.

— Je les vois, dit Tom en s'élançant sur Kettly, et il la poussa en avant.

L'air froid de la mer avait tiré Mélida de son évanouissement. En recouvrant ses sens, elle se trouva couchée sur le sable, où Max, épuisé de fatigue sans doute, l'avait étendue. Il était penché sur elle, et elle sentit passer sur son visage le souffle de son haleine.

Elle se leva et essaya de fuir. Max l'arrêta par le bras.

C'est alors que Tom les avait aperçus.

— Misérable ! lâche ! lui dit-elle, vous ne crai-

gnez donc pas la justice ! mais si vous échappez à la justice des hommes, vous n'échapperez pas à celle de Dieu !

Au même instant on entendit le galop d'un cheval.

— Tenez, dit-elle en étendant le bras du côté où Tom arrivait, la Providence m'envoie un vengeur.

Max se mit sur un genou, tira son pistolet et parut attendre sans crainte.

— Encore un crime ! dit Mélida; mais vous ne tuerez pas le monde entier. On entendra ma voix, si vous ne me tuez pas.

Puis se tournant vers celui qui arrivait, elle cria :

— Méfiez-vous ! Si vous êtes armé, défendez-vous et sauvez-moi.

Max voulut lui fermer la bouche et l'entraîner dans le taillis; mais l'espérance lui donnant de la force, elle se défendit et mordit au sang la main que Max lui avait appliquée sur la bouche. La douleur, la rage le rendirent fou; il l'aurait tuée, si Tom ne les avait joints en ce moment.

— Que voulez-vous ? demanda Max en le couchant en joue. Tom vit le mouvement et se tint prêt à éviter le coup.

— Ce que je veux ? dit-il; mais je cherche après vous et après Mademoiselle; son père est chez vous avec la police.

— La police ! répondit Max; la police est déjà prévenue ?

— Oui, répondit Tom; je pense même qu'ils ne sont pas très-éloignés et qu'ils pourraient entendre la détonation d'une arme à feu.

Max baissa le canon de son pistolet.

— Tom, s'écria Mélida, criez avec moi, appelez au secours; cet homme est un assassin, il a tué ma sœur.

— Elle est folle, répondit Max, aide-moi à étouffer ses cris, à l'emporter, je te donne mille livres, deux mille livres sterling.

— Deux mille livres sterling, reprit Tom, comme un homme qui se laisse tenter ; eh bien, pour l'empêcher de crier, il faut lui mettre un mouchoir sur la bouche; puisque vous l'épousez vous avez le droit de l'enlever.

— Les monstres ! murmura Mélida abattue, je suis perdue !

— Alerte ! dit Max avec un sourire vainqueur, alerte ! Il mit son pistolet dans sa poche et il en tira un mouchoir pour en faire un bâillon, après lui avoir attaché les mains avec celui qu'on lui tendait.

La pauvre enfant allait se laisser faire sans résistance. Tom s'était reculé, il flattait son chien ; au moment où Max allait s'avancer, Tom s'élança la tête en avant et le frappa si rudement dans le creux de l'estomac, que Max roula plus de vingt pas en arrière dans la mer. Allons, Actéon, cria Tom, allons, mon bon chien, apporte-moi cela par le cou et serre fort !

Le chien s'élança.

— Tom ! mon bon Tom ! murmura Mélida, revenant de son erreur, il va nous tuer tous les deux !

— Ne craignez rien pour moi, mademoiselle. Actéon va le faire barbotter un peu, et quand il sortira de là, ses pistolets seront mouillés ; s'il n'a pas d'armes contre moi, un homme ne me fait pas peur, j'ai de bons poings ; puis il ajouta : Vite en selle, allez aussi vite que le pourra Kettly, courez chez Fulton, votre père et votre sœur doivent y être, il n'ira pas vous déranger.

Mélida était déjà à cheval, elle entendit ces dernières paroles de loin.

— Dieu vous garde, dit-elle ; et ne trouvant pas de paroles pour le remercier, elle lui envoya un baiser comme font les enfants.

Quand elle fut assez loin pour qu'on ne pût l'atteindre, Tom regarda Max et Actéon qui étaient aux prises dans l'eau. La mer était descendue, et Max, qui avait pied, serait sorti de suite sans le chien qui l'obsédait et lui sautait à la gorge.

Tom siffla. Actéon revint auprès de lui. Assez, dit Tom en le carressant.

Max, débarrassé d'Actéon, sortit de l'eau comme un furieux ; il s'élança sur son adversaire qui se mit en garde, les deux poings en avant, en lui disant :

— A vos ordres, mon maître, à présent que vous n'avez plus de poudre, je suis votre homme ; désolé

de vous manquer de respect, mais je vous préviens que je suis très-fort.

Max écumait de rage, il fallait qu'il se vengeât, il voulut frapper, mais il trouva un rude adversaire, chaque coup était paré et rendu avec calme ; c'était un spectacle étrange. La mer frémissait à leurs pieds, la lune se balançait dans la voûte bleue. Actéon grognait, mais il ne bougeait pas, il attendait un signal. Enfin, épuisé, anéanti, Max roula sur le sable, Actéon s'élança, croyant que son tour était venu.

— Ici ! cria Tom, un bon Anglais ne frappe pas à terre ; et s'étant approché de Max, il le poussa du pied.

Max ne fit pas un mouvement.

— Allons-nous-en, dit Tom, il ne bouge plus, il en a assez.

A peine Mélida avait-elle été à cheval, qu'elle s'était penchée sur le cou de Kettly, et lui avait dit à demi-voix, comme en lui confiant un secret :

— Va, Kettly, va vite, j'ai peur.

Soit qu'elle eût compris cet appel caressant, soit qu'elle eût envie de rentrer, la jument redoubla de vitesse.

Mélida n'osa pas tourner une seule fois la tête en arrière. En arrivant devant la maison, son cœur se serra, elle hésita pour entrer. Il lui semblait qu'elle allait se retrouver en face de Fulton. Le frisson la prit, mais elle se souvint d'Émeraude ; en deux

bonds de Ketly elle fut à la porte. Le docteur était arrivé avec le jardinier, il était debout près du lit sur lequel Émeraude était étendue. Il était pâle et tremblant, il pleurait. Il y avait dans son cœur un combat entre le père et le médecin. Il pleurait des douleurs qu'il allait causer à son enfant.

Émeraude avait le bras gauche cassé près de l'épaule; vingt fois le docteur s'était approché, vingt fois le père s'était reculé en disant : Je ne peux pas, je tremble, j'ai peur, allez chercher un autre médecin.

— Courez après ma sœur, disait Émeraude, je puis attendre encore.

A ce moment Mélida entra.

Émeraude poussa un cri de joie, se souleva un peu et retomba en arrière ; la douleur et l'émotion lui avaient fait perdre connaissance.

— Oh! s'écria Iwans en ouvrant les bras, j'accusais Dieu, j'étais injuste, ma fille! mes enfants! Il serra Mélida sur son cœur, puis il se pencha sur Émeraude en disant à Mélida : Viens, j'aurai du courage maintenant, aide-moi.

Mélida coupa la robe de sa sœur et l'appuya sur sa poitrine, tandis que le docteur préparait les bandes.

L'appareil ne fut que quelques instants à placer. Le médecin rajusta les os, banda les chairs avec calme, tandis que le père se sentait défaillir et qu'une sueur froide lui tombait du front.

Mélida sentit que sa sœur était revenue à elle, elle lui serra la tête sur son cœur, cela voulait dire : du courage.

Émeraude n'en manquait pas ; lorsqu'elle fut pansée, elle se tourna vers son père et le remercia du regard.

Il secoua tristement la tête, car pour la première fois il doutait de son talent.

Mélida s'approcha de lui et lui raconta à voix basse ce qui s'était passé.

— Quelle horreur ! quelle infamie ! s'écria-t-il, je ne suis pas assez vieux pour ne pas vous venger ; mais avant tout, sortons de cette maison maudite. Comment faire? continua-t-il en s'adressant à Émeraude, tu ne pourras jamais marcher.

— Je me traînerai, répondit-elle, mais partons.

— Si nous mettions ma sœur sur Kettly? dit Mélida.

— Non, répondit le docteur, le mouvement lui ferait trop de mal.

Le jardinier, qui était resté immobile tout le temps de cette scène, sortit de son coin, offrit un matelas et une charrette que l'on conduirait au pas ; on s'empressa d'accepter.

Pendant que le jardinier préparait la voiture, Tom arriva le visage couvert de sang, hors d'haleine.

— Soyez tranquille, dit-il pour les rassurer ; Fulton ne reviendra pas ; s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux ; mais je ne veux pas rester ici

non plus, il faut que vous donniez un asile à moi et à mon chien ; un coin d'écurie nous suffira.

Le docteur lui serra la main.

On se mit en route en silence. Émeraude souffrait la torture ; Mélida, la tête basse, semblait écrasée sous le poids de ses souvenirs.

XII

L'IDÉE FIXE DE TOM. — UNE GRANDE DOULEUR.

Madame Iwans, qui était restée seule à la maison, et qui ne comprenait rien à l'absence de ses filles, se promenait avec agitation devant la porte.

Lorsqu'elle aperçut la voiture et qu'elle vit Émeraude, étendue sur le matelas, elle poussa un cri déchirant.

— Tranquillise-toi, lui dit le docteur, cela ne sera rien; mais elle a besoin de calme, je t'en conjure, ne la fais pas parler, elle a la fièvre; je crains un peu de délire.

En effet, la physionomie d'Émeraude était bouleversée, elle avait dans les yeux quelque chose de hagard.

— Mon Dieu ! murmurait la pauvre mère en joignant les mains, est-ce qu'elle est folle ? Que s'est-il donc passé ?

— Des choses bien affreuses, répondit Mélida.

Madame Iwans aurait bien voulu en savoir davantage; mais, nature douce et docile, en voyant le silence dans lequel chacun se renfermait, elle n'osa pas insister.

Elle suivit en pleurant son mari, qui, aidé de Tom, portait Émeraude sur son lit.

Comme le docteur l'avait annoncé, Émeraude était en proie à la fièvre et au délire. Le docteur recommanda aux deux femmes de ne pas la quitter.

Il fit signe à Tom, et descendit avec lui.

— Venez-vous avez moi, Tom?

— Où cela?

— A la recherche de ce misérable.

— C'est inutile, n'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit? Nous nous sommes battus au bord de la mer; je l'ai laissé sans mouvement sur le sable; et s'il n'était pas mort, la marée montait. Dieu s'est chargé de vous venger.

— Je veux m'en assurer par moi-même, dit le docteur, qui fit un mouvement pour sortir. Vous pourriez vous tromper.

— Y songez-vous? Vous ne pouvez quitter mademoiselle Émeraude dans l'état où elle est. Restez ici, je vais y aller.

— Je ne veux pas que vous y alliez seul, vous vous êtes déjà trop exposé pour nous.

— Quand je vous dis qu'il est noyé, reprit Tom en assurance; et puis quand même, mort ou vivant, je n'en ai pas peur.

Tom, dont le dévouement n'avait pas de bornes, s'éloigna à grands pas, quoique convaincu qu'il allait faire une longue course inutile.

Le docteur remonta près de sa fille.

Lorsque Tom revint, au petit jour, Iwans qui avait veillé toute la nuit, descendit précipitamment.

— Eh bien, Tom, quoi de nouveau?

— Je vous l'avais bien dit, répondit Tom, en se laissant tomber épuisé de fatigue sur une chaise. Je n'ai rien vu, les courants auront entraîné son cadavre sur quelque coin du rivage, la marée était montée à plus d'un mille de distance de l'endroit où nous nous sommes battus.

Pendant dix jours, Émeraude fut entre la vie et la mort. Au bout de ce temps, la jeunesse prit le dessus et le docteur n'avait plus d'inquiétude pour ses jours; pendant ces dix jours, monsieur Iwans n'avait presque pas quitté le chevet du lit de son enfant. Une seule préoccupation semblait assez puissante pour le distraire de ses angoisses paternelles, c'était le désir de s'assurer de la mort de Fulton.

A sa prière, Tom s'était rendu dès le lendemain à la maison de Fulton.

Il n'y avait pas reparu.

La plupart des circonstances recueillies, rapprochées, discutées chaque jour entre le docteur et Tom, semblaient donner raison à celui-ci.

Pourtant, M. Iwans conservait une arrière-pensée, et, il faut le dire, au nombre des informations

prises par Tom, il en était quelques-unes qui autorisaient encore un certain doute.

Le domestique qui était sorti avec Fulton n'avait pas plus reparu que son maître. On avait retrouvé dans le bois la voiture dételée et le cheval abandonné; sans doute il était revenu de lui-même à l'écurie.

— Vous voyez bien, disait le docteur, qu'il a dû se sauver.

— Je vois tout le contraire, répondit Tom imperturbable dans son idée. Fulton n'était pas assez sot pour s'en aller sans emporter sa fortune. Il aura laissé son portefeuille dans la voiture, et ce mauvais drôle de Jack se sera enfui avec le magot.

Ces raisons finirent par convaincre le docteur. Peu à peu le souvenir de ces événements s'éloigna, et M. Iwans ne pensait plus à Fulton que comme on pense à un mauvais rêve.

Mais sous l'influence de ces émotions, sa santé était compromise et sa gaieté perdue.

Il faisait ses visites comme par le passé, mais on le trouvait tellement changé que c'étaient ses malades qui lui demandaient de ses nouvelles et l'engageaient à se soigner.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la fatale soirée.

Émeraude entrait en convalescence.

Mélida était toujours profondément abattue; on eût dit qu'un mal incurable la minait.

Joanne, qui peu à peu avait recouvré ses forces, avait annoncé au docteur que dès qu'il pourrait sor-

tir, il irait le voir en revenant du cimetière ; car sa première pensée était naturellement pour celle qui n'était plus.

Un soir que toute la famille était réunie, Joanne sonna à la porte de M. Iwans.

Ce fut Tom qui l'introduisit. Joanne, qui savait son dévouement par le docteur, lui adressa en entrant un sourire amical.

M. Iwans présenta Joanne à sa femme et à ses filles.

Madame Iwans tendit la main à Joanne.

— Soyez le bienvenu, monsieur, nous vous connaissions avant de vous voir : mon mari nous a si souvent parlé de vous !

—Votre mari a été bien bon pour moi : sans lui je n'existerais plus.

Le docteur lui approcha un fauteuil.

—Asseyez-vous là, mon cher Joanne, et dites-moi comment vous vous trouvez.

— Le corps va mieux, grâce à vous, mais la visite que je viens de faire à la tombe de Louisa a rouvert toutes les plaies de mon cœur. Vous, au moins, docteur, vous avez une consolation, un ami vous a vengé. Mais moi, j'aurai le regret éternel d'avoir laissé échapper Max, le jour où étant assis à côté de vous, je l'ai vu passer dans la rue. J'aurais dû me jeter par la fenêtre pour l'écraser en tombant.

— Max ! dites-vous, fit Tom en se mêlant à la conversation, Max ! c'était aussi le nom de Fulton.

J'ai vu chez lui des lettres qui portaient ce nom-là sur l'adresse. Est-ce que j'aurais fait un coup double ? Quelle chance si je vous avais vengés tous les deux à la fois ! Voyons, faites-moi un peu son portrait à votre Max ?

— Max est grand ; il a les cheveux noirs et les yeux bleus.

— C'est bien cela !

— Les lèvres minces, le regard incertain...

— C'est encore bien cela. Il n'avait pas de signes particuliers ?

— Non, c'est-à-dire... il avait les bras tatoués jusqu'au poignet.

— C'est bien le même homme, interrompit le docteur. Ces marques sur le bras m'ont frappé quand j'ai saigné M. Fulton, la première fois que vous êtes venu me chercher pour lui, Tom ; vous devez vous en souvenir.

— Ah ! mademoiselle, que vous l'avez échappé belle. Si vous aviez épousé un monstre pareil ! Moi et Actéon nous vous avons rendu un fier service !

Mélida jeta un cri, porta la main à son cœur et tomba en arrière sans connaissance.

Le docteur courut à elle, l'examina quelques secondes, puis se parlant à lui-même, il murmura :

— Je ne puis en douter, Seigneur ! Ne nous avez-vous pas assez éprouvés ? Nous frapperez-vous d'un si grand malheur ?

Il baissa la tête comme un coupable ; puis se pen-

chant à l'oreille d'Émeraude, il lui parla bas.

Émeraude le regarda en face et recula épouvantée.

— Oui, répéta le docteur en se rapprochant d'elle, interroge ta sœur, qu'elle te dise la vérité, ou plutôt, pauvre enfant ! ce dont elle se souvient ; car elle sera mère dans six mois. Donne-lui du courage, elle en a plus besoin que nous.

Émeraude embrassa les deux mains de son père ; il était sublime de résignation.

Elle fit transporter Mélida dans sa chambre, où elle lui prodigua les soins nécessaires. Lorsque sa sœur ouvrit les yeux, ce fut pour donner passage à des larmes abondantes.

— Ne pleure pas, enfant, disait Émeraude en la couvrant de baisers, ne pleure pas, tes larmes me déchirent le cœur.

— Laisse-moi pleurer, répondait la jeune fille, les cheveux en désordre, le regard fixe, la poitrine haletante, laisse-moi pleurer ; je pleurerai toute ma vie. Tu ne sais pas... Ah ! quand tu sauras... tu pleureras avec moi.

— Je sais, dit Émeraude en lui prenant la main, que tu es malheureuse, et je t'en veux de ne m'avoir pas dit ton secret ; je sais aussi que la force seule a pu se rendre maîtresse de toi. Enfin je sais, parce que mon père vient de me le dire, ajouta Émeraude en baissant les yeux et la voix, que tu portes dans ton sein le fruit d'un crime qui n'est pas le tien.

— Mon père t'a dit cela? s'écria Mélida en se redressant de toute sa hauteur. Mon Dieu! mon Dieu!

Et elle se cambrait en arrière avec le mouvement d'effroi que pourrait faire une femme enveloppée d'un serpent à la taille.

— Mon Dieu! Émeraude, tue-moi, ou je vais mourir de chagrin et de honte.

Émeraude la prit dans ses bras et la força de s'asseoir.

— Du calme, ma sœur, du calme; ne sommes-nous pas là près de toi? Mon père veut que tu aies du courage. Dis-moi tout, Mélida, mon père attend.

— Et que veux-tu que je te dise? répondit-elle avec un mouvement de désespoir mêlé de colère. Est-ce que je sais, moi!

Puis d'une voix adoucie et regardant Émeraude, elle reprit:

— Je ne me souviens que d'une chose, c'est que quand tu es arrivée dans cette horrible nuit et que ce misérable a voulu t'assassiner, j'ai perdu connaissance. Oh! continua-t-elle en se cachant la figure dans ses mains, il me semble qu'en revenant à moi, deux lèvres brûlantes comme un fer rouge étaient appuyées sur ma bouche et m'empêchaient de respirer. Je me suis débattue. Je n'ai retrouvé ma raison que pour continuer la lutte que tu sais et dont Tom m'a délivrée. Pourquoi cet homme ne m'a-t-il pas tuée? Émeraude, je veux mourir, je ne puis pas vivre, je ne puis pas porter dans mes entrailles

l'enfant d'un assassin. Émeraude! je veux mourir.

— Tais-toi, tais-toi. Pauvres parents, s'ils t'entendaient, tu les tuerais! Il faut avoir du courage pour eux; et puis, tu n'as plus le droit de mourir, ton enfant est innocent, et quel que soit son père, tu lui dois la vie, ton amour; aie du courage, ma sœur; quels reproches pourrait te faire un pauvre petit être comme Bijou si tu étais mauvaise mère! Tu serais plus coupable que lui; avec ta douce nature, ma sœur, on ne se venge qu'en faisant le bien. Il faut fatiguer la destinée du mal qu'elle nous envoie.

Mélida ne répondit rien, elle baissa la tête sur sa poitrine, elle semblait résignée. Émeraude, en la regardant, pensait à sa jeunesse, au passé, à l'avenir. Qu'avons-nous fait, se demandait-elle, pour être condamnées à souffrir toute notre vie?

Tout le monde était retiré; le docteur appela Émeraude, il écouta son récit en homme qui a pris son parti.

— Dans un mois, dit-il, nous quitterons cette maison, nous irons demeurer à Melbourn; nous n'y sommes pas connus, et ce pays lui rappellerait trop son malheur.

M. Iwans s'occupa immédiatement de chercher une maison en ville. Il en trouva une qui lui convenait sous tous les rapports. C'était une petite maison fort étroite de façade, composée de deux pièces au rez-de-chaussée, donnant l'une sur la rue, l'autre

sur une cour intérieure. Au premier étage, se trouvaient deux grandes chambres dans la même disposition. Le docteur ne craignait qu'une chose, c'est que le prix ne fût trop élevé. A sa grande surprise, on lui fit des conditions très-raisonnables; la modicité relative du prix tenait peut-être à ce que cette maison avait ses principales vues sur une place où se trouve la suprême cour.

La suprême cour de Melbourn est un bâtiment construit à la hâte, moitié en pierres, moitié en bois; elle sert à la fois de tribunal et de prison. Un préau fermé de planches assez élevées occupe la gauche de l'édifice, dont l'apparence extérieure est assez lugubre.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait la famille Iwans, cette circonstance parut assez indifférente au docteur. Il fit tout de suite ses arrangements avec le propriétaire, et le délai qu'il avait fixé n'était pas expiré que son installation était faite.

Il pensait que ce déplacement aurait un effet salutaire sur l'âme de Mélida; son attente fut complétement déçue. Mélida n'était pas raisonnable; pâle, amaigrie, désolée, elle ne cherchait même plus à lutter contre le désespoir qui la tuait. On se répétait plusieurs fois dans la journée, du courage; mais personne n'en avait; un moment vint où Mélida se crut sûre de mourir bientôt. A partir de ce moment, elle ne fut pas moins triste, mais elle fut moins accablée. De jour en jour, elle semblait s'incliner vers

la tombe de plus près; chacun pleurait en la regardant; elle seule voyait les progrès de sa faiblesse avec une sorte de joie mélancolique, son âme se détachait de la terre, elle s'envolait vers le ciel, loin des souillures et au-dessus des convenances du monde. Il lui sembla qu'elle devait écrire elle-même à William Nelson; une fois que cette idée se fut emparée de son esprit, elle travailla à la réaliser avec une sorte de passion; elle était si faible, si faible, que ce travail lui demanda plusieurs jours; elle ne pouvait écrire plus de trois ou quatre lignes à la fois.

Sa lettre, arrosée sur tous les feuillets de larmes brûlantes, était une sorte de journal de sa vie, de confession de son âme, depuis le jour où M. Fulton avait paru dans la maison de son père, pour y apporter la douleur et la honte. Après avoir raconté les événements que le lecteur connaît, elle arrivait à cette soirée où l'identité de Ma[illegible] avec Fulton avait été reconnue, et elle continuait ainsi :

« Depuis un instant j'avais la fièvre, le frisson,
» un mouvement étrange se fit en moi. Il me sem-
» bla que quelque chose me mordait au cœur, je
» sentis un frémissement dans mon sein, mes yeux
» se fermèrent malgré moi, je crus que j'allais
» mourir.

» Hélas ! pourquoi n'étais-je qu'évanouie ? Quand
» je revins à moi, alors commencèrent des souf-

» frances horribles que je vous avoue, parce que je
» vais mourir, et je conçus d'horribles pensées que
» Dieu me pardonnera, en songeant à mes tortures.

» La nuit, en rêvant, je me souvins ; oui, ce de-
» vait être l'affreuse vérité; j'étais étendue sur le
» sable. La lune regardait mon corps inanimé avec
» ses yeux indifférents, un souffle de feu passa sur
» mes lèvres glacées : c'était le baiser du démon qui
» voulait me réchauffer. Je me débattais, deux bras
» de fer entouraient mon corps. Pourquoi n'était-ce
» pas un vampire, il aurait sucé tout le sang qui
» gonflait mes veines et je serais morte en souriant.
» Au lieu de cela, pleurez, pleurez mes yeux, je
» vais être mère; ce bonheur pour une autre femme
» est une épouvante pour moi. Ce n'est point un
» enfant que je vais mettre au monde, c'est un rep-
» tile, c'est le fils du diable, et je voudrais l'arracher
» de mes entrailles. Mille fois j'ai voulu tenter ma
» délivrance, Dieu m'a fait la grâce de m'arrêter
» sur le chemin de l'infanticide; avec quelle douleur
» je porte le fardeau qui est en ce moment rivé à
» mon cœur et qui le déchire. Oh ! si je n'étais pas
» sûre de vous revoir dans l'autre monde, je doute-
» rais de Dieu. Je vais mourir en donnant la vie
» à cette créature ; si je survivais, je me tuerais,
» ma tâche serait faite. O William ! vous savez si
» j'étais cruelle et si je savais haïr, il a fallu bien
» des souffrances pour me rendre ainsi ; c'est que
» quand on quitte la vie à mon âge, on la regrette.

» J'avais rêvé le ciel et je suis tombée en enfer; j'ai
» compté chaque heure, chaque minute; j'ai versé
» toutes mes larmes; je suis résignée. La mère qui
» n'aime pas son enfant doit mourir; je ne puis
» aimer que vous en ce monde. Adieu, William;
» pensez quelquefois à moi, priez pour le repos de
» mon âme; j'ai peur qu'elle ne soit damnée. »

Mélida signa sa lettre, qu'elle ferma d'un cachet noir.

Elle avait résolu de se confier à Joanne pour la porter à la poste.

Depuis le jour où il avait été introduit dans la famille, Joanne était la seule personne qui eût été admise dans cet intérieur désolé!

Mélida le connaissait depuis peu de temps, mais il y a une force de sympathie dans la communauté des mêmes douleurs, et la jeune fille n'hésita pas à lui demander ce service.

Un soir, qu'elle se trouva quelques instants seule avec lui après le dîner, elle lui tendit sa main amaigrie et elle lui dit en se regardant à une glace:

— Je crois que le moment est venu, monsieur Joanne, je vais bientôt mourir.

Joanne la regarda, il remua les lèvres pour répondre, mais le courage lui manqua.

— Je ne suis point effrayée, reprit Mélida avec un sourire mélancolique; ne cherchez pas à me dire des mots qui consolent ou qui rassurent, j'appelle

la mort de mes vœux. Je vous ai parlé ainsi, parce que j'ai un service à vous demander. J'ai écrit une lettre en Angleterre... car je ne veux pas qu'il me soupçonne.

Une vive rougeur empourpra ses joues, elle baissa la tête, ses paupières brûlantes divisèrent deux larmes qu'elles arrêtaient; une pâleur livide succéda à cette émotion.

Personne n'avait parlé à Joanne du secret qui pesait sur cette famille, mais il l'avait en partie deviné, le jour où Mélida s'était évanouie devant lui.

Mélida reprit :

— J'ai dit, il y a quelques jours, à mon père, que je voulais écrire à William. Il a cherché à m'en dissuader, en me disant que c'était assez de nous à souffrir. Mon père a peut-être raison, mais je sais que William m'attend, je veux lui rendre sa parole et je ne veux pas qu'il me méprise quand je serai morte, car je vais mourir.

Joanne fit un mouvement. La jeune fille posa son doigt sur ses lèvres.

— Ne cherchez pas à m'enlever cette douce illusion, c'est ma seule foi. Les miens ne pleureront pas, ils comprendront que je suis plus heureuse. J'ai écrit une longue lettre, un adieu... Promettez-moi de la mettre à la poste vous-même et de n'en parler à personne. C'est le premier mensonge que je fais à mon père, ce sera le dernier. Voyez-vous, Joanne, personne ne lui dirait comme moi ce que

j'ai souffert. Je veux qu'il me plaigne, qu'il me pleure, lui ! qu'il sache tout par moi.

Joanne était tellement ému qu'il avait de la peine à parler ; mais sentant qu'un plus long silence pourrait être considéré comme un refus, il fit un effort sur lui-même et promit à Mélida de faire tout ce qu'elle désirait.

En ce moment, on entendit deux coups de canon à peu de distance l'un de l'autre.

— Un navire vient d'entrer dans la rade, dit Joanne. Demain, ceux qui n'ont pas, comme nous, dit adieu au bonheur, recevront des nouvelles de ceux qu'ils aiment.

— Demain, reprit Mélida, vous porterez ceci à la poste pour moi.

Joanne prit la lettre.

Mélida lui tendit la main, puis s'appuyant de meuble en meuble, elle gagna la porte, et de là se traînant contre la muraille, elle arriva à sa chambre où elle s'enferma pour pleurer.

XIII

LA POSTE AUX LETTRES.

Comme l'avait prévu Tom, la marée en montant ne tarda pas à atteindre Max, qui était resté étendu

sur le sable. Max n'était qu'évanoui. La fraîcheur de l'eau le rappela à lui-même. Après s'être tordu comme un serpent, et avoir lutté contre les flots qui allaient l'engloutir, il se traîna sur les mains, et faisant un effort suprême, il se releva. L'instinct de conservation lui rendit vite la mémoire. Jetant autour de lui un regard effaré, il s'assura que le rivage était désert.

— Allons, se dit-il, vais-je attendre là comme un niais qu'on vienne m'arrêter. J'ai une fortune dans ma voiture.

Il se redressa comme un fantôme, quitta le bord de la mer, et entra dans les taillis ; le vent, qui faisait trembler les feuilles, l'effrayait ; son domestique l'attendait avec lá voiture à la place qu'il lui avait indiquée.

Il lui donna une somme importante, à la condition de ne pas reparaître dans le pays.

Il avait hâte d'être seul. Prenant le coffret où étaient renfermées ses valeurs, il s'enfonça dans les bois, qui de ce côté entourent l'Australie comme d'une ceinture.

Son premier projet était de s'éloigner le plus vite possible, et de ne jamais revenir dans une ville où tout était danger pour lui ; mais il fut arrêté par cette main invisible qui conduit l'homme, et qui est souvent en contradiction avec sa volonté. Sa passion pour Mélida, le besoin de rester près des lieux où elle habitait l'aveuglèrent au point de lui

faire oublier sa sûreté. Il se forgeait à lui-même des illusions et des raisonnements, pour s'étourdir sur les faiblesses de son cœur. Cet homme implacable était devenu un enfant.

— Que pourrais-je faire? pensait-il ; où vais-je? Les endroits les plus fréquentés ne sont-ils pas généralement les plus sûrs ? En me déguisant un peu je serai plus en sûreté à Melbourn que partout ailleurs.

Une voix murmurait en lui : « Garde-toi de suivre cette idée, elle te perdra ! » Mais la passion, plus forte que la raison, l'entraînait.

Il erra tout le jour dans le bois, et quand la nuit fut venue, il se dirigea vers Melbourn, où il entra par Richmond.

Il loua une petite chambre dans une maison de la plus modeste apparence, se fit couper la barbe, les cheveux, endossa un costume d'ouvrier, et se promit de sortir le moins possible.

Il resta ainsi plusieurs jours, caché à tous les yeux, fuyant le contact des humains, en proie à toutes les terreurs et à toutes les agitations, seul avec ses pensées. Un châtiment horrible commença pour lui : parfois il tombait dans des abattements profonds ; il voulait revoir Mélida, se faire arrêter et mourir. Dans d'autres moments, le souvenir de l'humiliation qu'il avait subie dans sa lutte avec Tom, le mordait au cœur. Il voulait tuer Mélida et se venger de Tom, qui lui avait enlevé sa victime.

Bientôt la solitude lui devint insupportable ; un

peu rassuré par le calme qui régnait autour de lui, par le temps qui s'était écoulé, il se hasarda à sortir le soir ; il s'avança même jusqu'à Saint-Kilda.

Souvent, caché dans l'angle d'une maison, enveloppé par l'obscurité, il passait des heures entières à regarder les croisées de Mélida.

Un soir, il ne vit plus de lumière aux fenêtres, la maison était vide.

Max rentra chez lui désespéré.

S'il avait osé, il aurait fait des recherches, pris des informations, mais la peur le retint. En revenant le soir, il s'était figuré être suivi, et le lendemain, caché derrière les rideaux de sa croisée, il lui sembla qu'un policeman avait regardé de son côté avec une attention particulière.

Force lui fut de se condamner à une séquestration absolue.

Privé de la seule distraction qui pouvait l'arracher à ses pensées, les ressorts de son âme se détendirent. Il se fit en lui comme une révolution. Pour la première fois de sa vie, il envia le bonheur des honnêtes gens. Deux enfants jouaient dans la rue, il les suivait des yeux depuis quelques minutes, et il fut tout surpris de se sentir attendri. Il se prit à songer à son enfance, et sentit passer comme un souffle rafraîchissant le souvenir d'impressions depuis longtemps effacées de sa mémoire.

Max était né à Lima.

Il n'avait point connu ses parents ; mais en re-

montant bien loin dans le cours des années, il retrouvait l'image d'une femme qui avait pris soin de son enfance. Elle se nommait Marthe. Max avait payé ses bontés d'ingratitude, et pourtant c'était la seule personne qui lui eût jamais prodigué ses caresses ; quelquefois il s'était demandé si ce n'était pas la voix du sang qui mettait au cœur de cette femme des paroles si douces pour lui et de si grands trésors d'indulgence.

En ce moment le souvenir de cette femme s'imposa à l'âme dévastée de Max avec une irrésistible puissance.

Seul, craignant la mort, à bout de passions, rassasié de crimes, il était ramené en quelque sorte, malgré lui, au point de départ de sa vie; et, prenant une plume, il écrivit à sa bienfaitrice pour lui adresser un appel suprême, comme s'il pouvait y avoir encore pour lui quelque part une espérance de bonheur.

« Pardonnez-moi, lui écrivait-il, pardonnez-moi,
» vous qui avez recueilli l'orphelin en haillons
» dans votre mante de soie, vous qui l'avez ré-
» chauffé sur votre sein et qui ne l'avez plus aban-
» donné jusqu'au jour où il s'est rendu indigne de
» vos bontés ; le jour où votre mari m'a chassé, je
» vois encore couler vos larmes. Pourquoi mes pa-
» rents, au lieu de me déposer à votre porte, ne
» m'ont-ils pas écrasé la tête?

» J'étais sans doute l'enfant du crime. J'ai mar-
» ché dans la voie où la fatalité m'a poussé ! Si je
» vous racontais les horreurs de ma vie errante,
» abandonnée, je vous révolterais. Je suis riche,
» j'ai plus d'un million à moi, mais ma tête est
» proscrite, et j'aime une femme qui me livrerait
» au bourreau si elle pouvait ; jugez de ce que je
» dois souffrir !

» Dans mes longues nuits sans sommeil, j'ai
» pensé à vous ; votre souvenir a rafraîchi mon cer-
» veau brûlant : je me rappelais le temps où, assis
» près de vous, vous me parliez d'avenir ; où vous
» disiez à votre fille : « Blanche, embrasse-le, mon
» enfant, aime-le comme ton frère, il n'a que nous
» au monde, » et la petite fille m'embrassait avec
» tendresse. Comme elle était jolie avec ses doigts
» roses et ses cheveux d'or ! et, plus grande, comme
» elle était bonne ! Si vous saviez les pensées qui
» me sont venues quelquefois à l'esprit... mais non,
» ce sont des rêves insensés. Je n'ai plus qu'à mou-
» rir. Si j'échappe au châtiment dont la colère des
» hommes me menace, je mettrai fin moi-même à
» ma misérable existence; mais je ne veux pas
» mourir sans vous dire adieu, à vous, le seul bon
» souvenir de ma vie. Il me semble que je mourrais
» moins désespéré si je pouvais emporter votre par-
» don dans la tombe. »

Pour savoir l'effet que produisit cette lettre, *nous*

sommes obligés de faire assister le lecteur à une scène qui se passait à quelque temps de là dans une des plus belles maisons de Lima.

Un homme d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, au teint hâlé, aux traits caractérisés, se promenait avec agitation dans son salon et se disposait à tirer le cordon d'une sonnette, lorsqu'une femme qui était assise près d'une table à ouvrage se leva et vint à lui. Elle avait dû être belle; elle paraissait faible ou craintive.

— Au nom du ciel, mon ami, dit-elle d'une voix tremblante, ne m'humiliez pas au point d'interroger vos domestiques devant moi.

— Vraiment, dit-il avec un sourire ironique, il me semble, ma chère Marthe, que quand vous les preniez pour confidents, vous étiez moins fière; votre femme de chambre ouvrait la porte, pendant que les autres épiaient mon retour.

— Encore! reprit Marthe plus bas; Raymond, vous manquez de charité, vous m'aviez promis d'oublier.

— Et j'oublierais, répondit Raymond avec moins de colère, si vous ne vous obstiniez pas à me faire souvenir; mais non, on dirait que vous vous plaisez à envenimer une plaie toujours saignante dans mon cœur. Je vous ai défendu de recevoir ses lettres ici, de lui en écrire. Vous ferez tant et si bien que ce bâtard saura un jour que vous êtes sa mère, qu'il viendra vous mettre à contribution, et peut-être

empêcher par un éclat scandaleux le mariage de ma fille.

Raymond tira le cordon de la sonnette à le rompre ; un domestique parut.

— Remettez-moi, dit-il avec autorité, la lettre que madame vous a donnée tout à l'heure ?

Le domestique hésitait.

Raymond lui fit un geste impérieux ; il s'inclina et descendit.

Marthe se cacha les yeux avec son mouchoir.

— Allons, dit Raymond avec impatience, il ne vous manque plus que de vous poser en victime et de montrer vos yeux rouges à mes enfants.

— Mon Dieu, monsieur, ayez donc pitié de moi ; je n'ai pas écrit depuis longtemps, et si une mère ne pardonne pas, qui donc pardonnera ?

— Pour la dernière fois, Marthe, épargnez-moi vos reproches ; ils sont injustes, je vous l'ai prouvé cent fois. Lorsque je vous ai épousée, vous n'aviez rien, mais je vous aimais. Personne ne vous a forcée à accepter ma main. Votre père savait-il que vous aviez au cœur de l'amour pour un vaurien, bandit sur terre, corsaire sur mer, qui ne pouvait même pas vous donner son nom, puisqu'il était marié ? Je l'ignore, mais il ne vous contraignit pas. Je fus forcé de faire un long voyage ; vous savez ce qu'il m'en coûta pour vous quitter. Je vous laissais mon cœur, ma vie...

Raymond marchait avec plus d'agitation ; ses

traits s'altérèrent. Il remuait une grande douleur dans son âme.

— Je vous laissais plus encore, continua-t-il en s'arrêtant en face de sa femme, qui, les mains jointes, la tête basse, les yeux fermés, semblait demander grâce; je vous laissais mon honneur! mon honneur! pour lequel j'aurais sacrifié amour et fortune; qu'en avez-vous fait?

Le corps de la malheureuse femme se pencha en avant.

Raymond la redressa par un mouvement presque brutal.

— Regardez-moi donc, dit-il, et surtout écoutez-moi pour la dernière fois. En partant je vous ai entourée de tant de soins, de preuves de tendresse, que j'avais au moins droit à la reconnaissance, au respect. Au respect! continua-t-il les dents serrées avec un sourire de mépris, qui donc y a droit aux yeux d'une femme! A peine le canon vous avait-il appris le départ du navire qui m'emmenait, que votre amant était à vos genoux, dans ma chambre.

Il s'arrêta; Marthe fit un mouvement. Peut-être allait-elle répondre; mais son mari reprit avec un sourire amer :

— Ah! je sais bien que vous allez me dire que vous ne l'attendiez pas, que vous vous êtes défendue, défendue! dix minutes à peine.

—Vous savez bien, répondit Marthe, qui venait enfin de trouver des larmes, que j'ai lutté contre mon cœur.

— Malheureuse ! s'écria Raymond au paroxysme de la colère, ton cœur, te l'ai-je pris de force? Pourquoi m'as-tu épousé? Parce que j'étais riche et que tu savais sans doute que ton écumeur de mer était marié. C'est infâme de m'avoir ainsi sacrifié !

— Raymond, vous n'avez jamais été si cruel; ayez pitié de moi, j'ai failli par faiblesse, mais sans calcul. Ce dont vous m'accusez est odieux !

— Par faiblesse, reprit ironiquement Raymond, par faiblesse, la femme qui, toutes les nuits, jette une échelle par sa fenêtre et met en sentinelles deux domestiques dans la crainte que le frère du mari ne surprenne les rendez-vous ; vous appelez cela de la faiblesse, vous ; mais alors il faut pardonner au voleur qui a la faiblesse de prendre votre argent.

— Ah ! si vous aviez été là, Raymond, cela ne serait pas arrivé, mais je suis restée treize mois seule, persécutée par cet homme que j'ai méprisé depuis, autant que je vous ai aimé. Puisque vous m'aviez pardonné, pourquoi me torturer ainsi?

— Quand j'ai été assez lâche pour vous faire grâce, pour ne pas vous chasser comme vous le méritiez, c'est que votre désespoir me faisait peur, que vous ne m'aviez fait qu'un demi aveu, et que votre amant était mort. Je vous avais pardonné, mais dix-huit ans plus tard, quand j'ai su que le jeune orphelin que vous protégiez, et que vous aviez placé chez moi comme employé, était votre fils, que l'enfant de l'adultère était sous le toit conjugal, presque traité

comme l'enfant légitime, j'ai cru devenir fou et j'allais vous tuer. Malgré tous les soins que vous preniez à cacher ses vices, je vous ai prouvé, livres en main, qu'il nous avait volés vingt fois. Pourtant vous tenant compte de vos prières et de vos larmes, je l'ai renvoyé sans bruit, sans scandale, me contentant de le menacer de poursuites s'il ne quittait pas cette ville. Je lui ai donné une somme d'argent pour partir, je vous ai fait jurer de ne jamais chercher à le revoir; s'il vous écrivait, de ne pas lui répondre, vous me l'aviez promis, et...

Au même instant le domestique entra, tenant une lettre à la main. Il la remit à son maître et sortit.

— Eh bien, reprit Raymond, en se retournant vers sa femme, qui était tombée à genoux, voici une lettre qui me paraît fort longue, à son adresse: « Monsieur Max, poste restante, à Melbourn, Australie. »

Raymond avait soulagé son cœur; en parlant, sa colère s'était passée. Il regarda sa femme, pâle, tremblante; il s'approcha de la cheminée, prit une allumette, l'alluma lentement, et brûla la lettre; puis il vint à Marthe, la releva et lui dit avec douceur:

— Voyons, ma pauvre amie, sèche tes pleurs; est-ce que je n'ai pas été tout pour toi? Est-ce que dans mes craintes et dans mes reproches tu ne vois pas encore ma sollicitude? J'ai peur que tu ne te compromettes aux yeux de ta fille; je veux qu'on t'estime, Marthe! A cause de ce que j'ai souffert,

j'ai le droit de te dire : « Du courage, notre tâche, à tous, arrive à sa fin : nous mourrons jeunes, parce que notre cœur est bien vieux. »

Marthe ne répondit pas ; ses yeux étaient fixés sur les flammes qui dévoraient sa lettre.

— Tu as raison, murmura-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, je lui disais tout ; mais aussi, est-ce qu'une femme peut rester muette à la prière de l'enfant qui lui demande le nom de sa mère ?

— Marthe, dit Raymond presque attendri, on peut toujours lui répondre que sa mère est morte.

— Tenez, fit Marthe en tirant un papier d'une boîte, lisez sa lettre.

Raymond eut un moment de frisson nerveux ; mais il la prit et la parcourut des yeux.

— Eh bien, dit-il en rendant la lettre à sa femme, ces misères, qui les a causées ? S'il s'était bien conduit, peut-être serait-il encore ici. Qu'aurait fait de plus une mère que vous n'avez fait, Marthe ? Croyez-moi, il y avait de mauvais instincts dans ce cœur. Ne vous laissez pas aller à des sentiments de pitié qui vous perdraient sans le sauver. D'après ce qu'il dit lui-même, qui sait ce dont il s'est rendu coupable ?... Tenez, continua Raymond avec plus de tristesse que de haine, je ne veux pas vous affliger davantage, mais je dois vous dire que cet homme, alors qu'il était enfant, avait une méchante nature, et que rien... rien ne me surprendrait de sa part. Ne répondez pas, je vous en conjure.

— Je ne répondrai pas, dit Marthe en se laissant tomber sur une chaise.

Raymond sortit; il rencontra sa fille, il l'embrassa et il l'envoya près de sa mère.

Marthe, en la voyant, eut un mouvement d'effroi, et comme si Blanche pouvait deviner le contenu du papier qu'elle serrait convulsivement dans sa main, elle le jeta au feu.

Raymond, en descendant, ordonna qu'on ne remit qu'à lui les lettres venant de l'étranger.

Les bureaux de la poste, à Melbourn, sont situés dans un grand bâtiment en fer, qui n'a qu'un rez-de-chaussée. Les jours où un navire arrive porteur de dépêches, ces bureaux sont littéralement assiégés. Comme aucun émigrant ne sait en partant où il demeurera, toutes les lettres sont adressées bureau restant; aussi l'immense rue de la poste est-elle encombrée de monde. C'est un mouvement, une cohue, un vacarme à défier toute description.

Il y a toujours un grand nombre de policemen à la porte et dans les couloirs pour maintenir l'ordre; mais en dépit de leurs efforts, et malgré la précaution qu'on a prise d'établir un tourniquet en fer, on se précipite, on se pousse, on se bouscule pour arriver plus vite.

Jamais Joanne n'avait vu autant de monde devant les bureaux de la poste que le jour où il porta la lettre de Mélida. Il laissa passer devant lui les plus pressés. En promenant son regard vague sur cette

masse, il aperçut un homme dont il crut reconnaître l'allure; mais ce fut une de ces lueurs subites, sur lesquelles la pensée ne s'arrête même pas. Au même instant d'ailleurs, son attention était détournée par l'arrivée d'un jeune homme et d'une jeune femme. La jeune femme portait encore la capote blanche ornée de fleurs d'orangers, marque distinctive en ce pays de la nouvelle mariée.

Elle était appuyée sur le bras de son mari, avec un laisser aller plein de tendresse. Ils lisaient une lettre à deux, leurs visages étaient rapprochés comme pour se donner un baiser.

Joanne les regarda avec envie ; tout son bonheur perdu lui revint en mémoire; il pensa à la pauvre Louisa qui aurait l'âge de cette femme. Je pourrais être aussi heureux qu'eux, se dit-il; tout son sang reflua vers son cœur. Un soupir qui ressemblait à une plainte s'échappa de sa poitrine; il baissa la tête comme un homme accablé, et lorsqu'il sortit de sa rêverie, le couple avait disparu.

Allons ! pensait-il en s'avançant, Dieu ne l'a pas voulu, puis, passant sa main sur ses yeux, il murmura avec l'accent de la rage : Non, ce n'est pas Dieu qui m'a fait tant souffrir, c'est.....

Joanne était en face de la boîte aux lettres, il y jeta machinalement la lettre de Mélida; mais au même instant, il fit un bond en arrière et dévora du regard un groupe d'hommes assemblés autour d'un guichet; un de ces hommes avait la tête baissée pour

parler à l'employé. Joanne ne pouvait le voir comme il le voulait, il se rapprocha et écouta en retenant sa respiration. La voix qu'il avait devinée, plutôt qu'entendue, avait dû parler fort bas, car l'employé fit répéter: Je demande, dit la voix un peu plus haut, si vous avez une lettre au nom de Max.

Un cri qui ressemblait à celui d'un chacal s'échappa de la poitrine de Joanne. Il fendit la foule à l'aide de ses coudes, et se plaça en face de Max qui venait de relever la tête: Je te retrouve donc enfin ! lui dit-il, avec un rire sinistre.

Max jeta autour de lui des regards éperdus, un tremblement convulsif agita ses membres, il s'appuya à la muraille.

— Eh bien ! dit Joanne dédaigneusement, est-ce que tu vas t'évanouir, et faudra-t-il que ces braves gens t'emportent ? Il désignait du doigt deux policemen qui s'avançaient.

Ces mots rappelèrent Max au danger qu'il courait.

— Faites attention, Joanne, murmura-t-il à voix basse, si vous dites un mot de plus, c'est mon arrêt de mort que vous prononcez.

— Je l'entends bien ainsi, répondit Joanne; à force de me faire souffrir, vous avez endurci mon cœur, j'irai vous voir pendre sans pâlir. A l'aide, policemen, s'écria-t-il en montrant Max, assurez-vous de cet homme, c'est un convict échappé du bagne de Sydney ! un assassin !

Un des policemen toucha l'épaule de Max du bâton royal. Il était prisonnier.

Un instant l'amour de la liberté le mordit au cœur, et sa physionomie prit cette expression particulière de férocité qu'on lui a vûe quelquefois. S'il avait pu se frayer un chemin, même sur des monceaux de cadavres, il n'eût pas hésité. Cinq ou six policemen se rapprochèrent de lui, comme par un un mouvement instinctif, et l'enfermèrent dans un cercle dont il n'aurait pu sans folie tenter de sortir.

L'accusateur et l'accusé marchèrent à côté l'un de l'autre, jusqu'à la porte de la prison, escortés par la foule des curieux.

Rien n'est violent comme les natures douces, quand, à la longue, elles finissent par se révolter.

Joanne ressemblait à un tigre qui, voulant dévorer un homme, rencontrerait sous sa dent une cuirasse de fer.

— J'aurais dû te tuer moi-même, disait-il à Max, je me serais mieux vengé.

— Vous auriez eu trop peur que je me défendisse, répondit Max, qui avait retrouvé tout son orgueil. Vous avez pris un moyen plus sûr et moins dangereux. Vous êtes un garçon prudent, Joanne, et la prudence chez certaines gens passe pour de la lâcheté.

— Misérable ! criait Joanne fou de colère, je donnerais la moitié du sang que tu m'as laissé pour te prouver le contraire.

— Gardez donc votre sang-froid, vous en aurez

soin tout à l'heure pour aller demander votre ré-mpense chez le magistrat. Vous savez bien sans ute que ma tête est mise à prix.

— Empêchez-le de m'insulter, disait Joanne au aroxysme de la fureur, ou je vais me faire justice oi-même.

— Je rirais bien si tu faisais cela, répondait Max vec un cynisme affreux; si tu ne me tues qu'à oitié, tu seras pendu avec moi.

Joanne était épuisé. Il n'était pas de force à lutter vec l'horrible énergie de cet homme.

— Comment! reprit-il après un moment de si-ence, il n'entre pas une ombre de repentir dans vo-tre âme, vous mourrez sans demander pardon à Dieu! Là, en face de cette prison, Mélida est mou-rante; si vous voyez sortir son cercueil ou celui de votre enfant, vous n'aurez pas une larme, pas un regret?

On allait franchir la porte de la prison lorsque Joanne prononça ces dernières paroles. Max s'ar-rêta, l'œil fixé dans la direction qu'avait indiquée Joanne.

— Là! là! répéta-t-il comme s'il eût été frappé au cœur; elle est là!

En ce moment, comme pour lui répondre, Bijou apparut sur le balcon. Max poussa un cri et étendit les bras en prononçant à demi-voix le nom de Mé-lida, puis il s'affaissa sur lui-même, et on fut obligé de l'emporter

— Il faut que vous nous suiviez, monsieur, dit un des policemen à Joanne, pour renouveler votre déclaration devant le juge.

XIV

LA SUPRÊME COUR.

On avait laissé Joanne seul quelques instants. Sa colère était tombée. Dans l'intérêt de ses amis, il regrettait ce qu'il venait de faire; il songeait aux conséquences que le procès de Max pouvait avoir pour l'honneur de Mélida, et il se disait : Je n'ai vu que ma vengeance, j'ai agi comme un égoïste.

On l'appela pour le confronter avec Max.

Celui-ci entra, pâle, chancelant comme un homme ivre; la sueur lui tombait du front. Il s'inclina devant le juge avec les marques du plus profond respect, et se tournant vers Joanne, il lui dit :

— Je vais vous épargner la peine de m'accuser; je ne chercherai pas à défendre une vie qui m'est devenue insupportable. Tout est fini pour moi sur cette terre. Ne vous reprochez jamais de m'avoir livré, Joanne; un peu plus tôt, un peu plus tard, j'avais un compte terrible à rendre à la justice. Si j'avais employé ma force, mon intelligence au bien, j'aurais été un homme remarquable ! J'ai fait

moi seul des choses presqu'incroyables. Ce vol de l'escorte, qu'on a attribué à vingt personnes, nous étions deux pour le faire. Il est vrai que j'ai tué mon complice dans la crainte des indiscrétions.

A cette révélation sur le vol de l'escorte, qui avait été un véritable événement dans la colonie, le juge ne put réprimer un mouvement de surprise et presque de satisfaction. L'impunité de ce crime avait été une douleur pour la magistrature entière.

Max continua sans avoir l'air de s'apercevoir de l'impression qu'il avait produite.

— Je sais que je ne mérite aucune compassion. J'avais une intelligence et une éducation qui auraient dû me protéger contre mes mauvais instincts; je n'ai même pas cherché à les combattre. La pitié était une émotion inconnue pour moi. J'ai commis des crimes sans besoin; mon cœur ne doit pas être fait comme celui des autres hommes. J'ai volé mes bienfaiteurs : je pouvais bien tuer des étrangers. Joanne ne connaît qu'une partie des faits dont je me suis rendu coupable. Je vais tout vous dire moi-même; car si un autre vous le racontait, vous ne le croiriez pas. La bande des voleurs d'or, qui s'est répandue dans les diggings de Balaratte, se composait de moi et de mon complice, le Coupeur, échappé comme moi du bagne de Sydney, un homme remarquable dans son genre. Max commença alors une longue énumération de vols et de meurtres; plusieurs fois les auditeurs de cette confes-

sion ne purent réprimer un mouvement d'horreur.

Max s'arrêtait un instant, s'essuyait le front et continuait.

Arrivé dans son récit au moment où il avait connu le docteur et ses filles, il regarda Joanne qui, aussi pâle que lui, un doigt sur les lèvres, semblait le supplier de se taire.

— C'est tout... reprit Max en baissant la tête.

— Emmenenez le prisonnier, dit le magistrat.

Max fut reconduit dans sa chambre : un lit de sangle, un matelas de maïs, une couverture grise composaient le mobilier de cette chambre. Il se jeta sur son grabat, et cachant sa tête entre ses mains, il resta en proie à ce morne désespoir de l'homme qui, seul avec le spectre de sa conscience, après une vie souillée de forfaits, attend dans cette veillée suprême du crime que la justice des hommes s'accomplisse.

Joanne sortit brisé par ses émotions; il avait à la fois le désir et la crainte de se trouver en présence de la famille Iwans.

Il traversa la place; au moment d'entrer chez le docteur, il hésita, puis, frappant, et regardant la prison avec effroi :

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, comment lui cacher!... Pourvu qu'ils ignorent...

— Qu'avez-vous donc, Joanne? demanda Iwans en lui ouvrant la porte. Vous paraissez souffrir.

— Non, docteur, répondit Joanne, je vous assure

que je me sens très-bien ; et s'approchant d'une chaise, il n'eut que le temps de s'asseoir.

— Je vous dis, moi, que vous souffrez.

— Ce n'est rien, un peu de fatigue peut-être.

Au bout de quelques instants, Joanne se leva et s'approcha de la fenêtre :

— D'ici, pensa-t-il, on ne voit rien ; mais des chambres du haut on doit voir dans la cour de la prison.

— Vous devriez quitter cette maison, docteur. On peut assister d'ici à de bien tristes spectacles.

— Je ne regarde jamais dehors, répondit M. Iwans, et je pense que mes filles font comme moi.

— Hélas ! murmura Joanne, on pourrait voir sans regarder.

— Du reste, reprit M. Iwans, qui ne comprenait rien à l'insistance de Joanne, vous savez que nous devons partir bientôt ; l'air de l'Australie nous est funeste, et, toute réflexion faite, il vaut mieux être pauvre dans son pays que riche à l'étranger. Vous partirez avec nous, mon cher Joanne ; nous ne formerons pas un cortége bien gai, mais nous reverrons ensemble l'Angleterre.

Joanne ne répondit pas.

Il ne pouvait détacher ses yeux de la prison ; il se figurait déjà voir la potence se dresser comme un géant décapité au milieu de la cour de gauche. Il comptait les pas réguliers de la sentinelle en habit rouge qui se promenait au pied du mur, et il

songeait que cette place allait être le théâtre du dénouement sanglant de ce drame dont la famille Iwans et lui étaient les principaux acteurs.

En ce moment les deux jeunes filles entrèrent. Mélida était appuyée sur le bras d'Émeraude, sa tête était penchée sur son épaule.

— Comment vous sentez-vous? dit Joanne en allant au devant d'elle.

— Mieux, beaucoup mieux, répondit Mélida qui venait de voir le regard attristé de son père; je me sens tout à fait bien.

Ces paroles contrastaient singulièrement avec le cercle bleu qui entourait ses yeux, ainsi qu'avec le blanc mat de son front et de ses joues.

— Du courage, dit Émeraude en l'embrassant; nous partirons bientôt.

— Oui, fit Mélida avec un sourire d'une horrible tristesse; oui, je partirai bientôt.

— Méchante, lui dit Émeraude en lui parlant à demi-voix et en lui montrant son père des yeux.

— Jamais je n'aurai le courage de les prévenir, se dit Joanne de plus en plus troublé.

Comment dire à une pauvre femme : Demain peut-être on pendra le père de votre enfant!

Comment dire à un père : Le séducteur de votre fille va mourir sous vos yeux; réjouissez-vous!

Il réfléchit que le docteur ne sortait presque plus, que madame Iwans et Émeraude étaient absorbées par les soins que réclamaient Mélida et Bijou.

Il y avait des chances pour que la fatale nouvelle e leur parvînt pas. Dieu, sans doute, leur épar-nerait cette dernière douleur !

Les formes de la justice, dans les colonies an-laises, sont plus rapides qu'en France. Les aveux e Max, d'ailleurs, dispensaient de toute instruc-ion et rendaient le dénouement inévitable.

Dix jours après son arrestation, Max fut amené evant ses juges.

La salle regorgeait de curieux.

La présence d'esprit de l'accusé ne se démentit pas un seul instant.

Il répondit à toutes les questions avec une ai-sance et une facilité de paroles qui frappèrent les juges de surprise. Il raconta tous les détails de ses crimes avec une tranquillité qui glaça l'auditoire d'épouvante.

Il entendit prononcer son arrêt avec un sang-froid impassible.

On remarqua même, qu'au moment où le mot *mort* retentit dans le silence, Max s'inclina, et mur-mura : Enfin !

L'exécution devait avoir lieu le lendemain.

On le conduisit dans le cachot des condamnés à mort.

A peine Max y fut-il renfermé, qu'il reconnut que ce cachot prenait jour sur la place par une ou-verture pratiquée à huit ou dix pieds du sol. Dès lors il n'eut plus qu'une pensée, qu'un besoin,

qu'une passion, apercevoir la maison habitée par Mélida; s'élançant jusqu'à la hauteur de la petite croisée, il s'accrocha par les mains aux barreaux de fer qui la garnissaient; ses yeux brillaient comme des éclairs; la sentinelle le vit et lui ordonna de se retirer. Il ouvrit les mains, et il se laissa retomber comme une masse, mais il avait eu le temps d'apercevoir Joanne, qui venait de traverser la place et frappait à la porte du docteur. Il va leur dire que je suis là, pensait-il; ce n'est pas de la pitié qu'ils auront pour moi, c'est de l'horreur. Je voudrais qu'elle me vît mourir, j'aurais du courage, et il se cramponna de nouveau à ses barreaux; on lui ordonna encore de se retirer; un des gardiens prévenu par la sentinelle, le menaça de le mettre au cachot sous terre, s'il recommençait. Il promit d'obéir, mais à peine le gardien fût-il sorti, qu'il réussit à construire avec son lit de sangle un échafaudage qui lui permettait de voir, sans mettre les mains aux barreaux, ni coller sa figure au grillage. Il resta là, suivant chaque mouvement qui se faisait chez le docteur, espérant toujours qu'on regarderait de son côté. Il ne vit rien : quand même on eût regardé, eût-on distingué cette lucarne de cent autres pareilles qui se dessinaient sur la muraille!

Le lendemain, dès cinq heures du matin, une masse d'hommes et de femmes débouchait de toutes les rues aboutissantes à la place; le ciel était gris et chargé de vapeurs brumeuses. On marchait sans

bruit, on parlait bas. Toute cette foule venait là comme à un spectacle; mais quelqu'insensibilité qu'on éprouve ou qu'on affecte, les apprêts d'un supplice imposent toujours une sorte de recueillement; le bruit d'abord confus devint plus distinct, et il se dégageait du milieu de ces milliers d'hommes comme un bourdonnement de voix et de pas.

— A quelle heure est l'exécution? demanda une femme à une autre qui s'avançait vers la prison.

— On a dit à huit heures, répondit celle qu'on interrogeait, d'une voix enrouée, mais je connais ça, on avance toujours d'une heure.

— Tu as vu pendre, toi? demanda une voix; moi c'est la première fois.

— Il y a déjà quelque temps qu'on n'a pas pendu, j'en ai vu pendre six presque coup sur coup, mais à eux six ils ne l'avaient pas tant mérité que celui-là.

— Est-il vieux? demanda une troisième commère en s'approchant.

— Non, il est jeune.

— Est-il bel homme?

— On dit que oui! Nous allons voir.

— Dis donc, fit la première femme en s'arrêtant, je me sens mal à mon aise, j'ai envie de m'en aller.

— Poule mouillée, répondit l'autre en avançant toujours, alors tu ne le verras pas.

Elles arrivèrent près de la cour fermée de planches.

—Le verrons-nous arriver?

—Non, nous le verrons s'enlever et faire sa grimace.

Mille groupes chuchottaient ainsi en attendant le patient.

Deux hommes, le dos appuyé à la fermeture en planches, fumaient d'horribles pipes noires en se disant à voix basse :

— C'en était un rude, celui-là ! On aurait dû lui permettre de faire des élèves avant de l'allonger. Chaque fois que j'en vois suspendre un, je me promets de quitter le métier.

Nous avons dit que la figure de Max était belle, malgré certains signes de dureté qui n'étaient que passagers ; aussi lorsqu'il apparut sur l'estrade, entre deux exécuteurs, un murmure d'admiration ou de tristesse courut à travers la foule venue pour assister à son supplice.

— Quel malheur ! disait-on de toutes parts. Un si méchant cœur avec une si jolie figure ! Qui croirait cela à le voir !

A peine la porte du couloir qui conduit les accusés sur l'estrade avait-elle été ouverte que Max chercha des yeux la maison de M. Iwans. Ils dorment encore, pensa-t-il, et moi je vais mourir. Son visage se voila d'une tristesse qui ne ressemblait pas à la peur. Il monta d'un pas régulier les marches qui conduisent à la plate-forme ; ce fut alors que la foule le vit à son aise. Sa chemise était à moitié ouverte et laissait son cou nu, ses cheveux noirs étaient jetés en arrière, ses yeux bleus semblaient avoir pris des teintes plus douces, et il *était*

si pâle qu'il avait une sorte de distinction, bien rare chez les hommes de cette espèce.

— Ah ! mon Dieu, quel dommage ! fit une femme que sa présence venait d'attendrir.

— As-tu fini ? lui répondit un homme d'une allure grossière en lui donnant une poussée qui pouvait ressembler à un coup de poing ; tu le trouves bien aussi celui-là, tu voudrais peut-être remplacer la corde qu'on va lui mettre au cou : eh bien ! tu vas voir tout à l'heure comme il sera gentil quand il se sera balancé un peu.

Max avait promené les yeux sur cette masse mouvante, mais il ne l'avait pas vue.

— Mettez-vous là, lui avait dit l'exécuteur, en lui indiquant le pied de la potence, et il s'était approché sans détourner les yeux de la maison du docteur.

— Oh ! si la volonté existe, murmura-t-il avec l'accent du délire, Mélida ! Mélida, je veux te voir.

A peine avait-il fini de parler, que la fenêtre du premier s'ouvrit, et Mélida, vêtue seulement d'un peignoir blanc, apparut sur le balcon comme un portrait en pied. Elle regarda cette foule sans rien comprendre; puis, cherchant des yeux ce que l'on regardait, elle distingua trois hommes plus élevés que les autres; elle allait détourner la tête, lorsqu'il lui sembla qu'un de ces hommes lui faisait des signes.

Max, en la voyant, s'était approché sur le bord de l'estrade, puis, montrant les deux hommes qui l'accompagnaient, il fit sans doute signe qu'il allait

mourir. Il joignit les mains comme pour demander grâce, puis il mit une main sur son cœur, et de l'autre il envoya un baiser.

Un cri déchirant fendit l'air. La foule se retourna pour regarder dans la direction où le condamné faisait des signes, mais on ne vit rien. Max regarda ses bourreaux d'un air décidé, qui semblait dire : Qu'attendez-vous ? et, prenant lui-même le nœud coulant, il se le passa au cou.

— Etes-vous prêt ? dit-il, finissons-en; je ne vous demande qu'une chose, cachez-moi de suite le visage.

Le jeune homme qui était à sa gauche fit signe que oui ; il monta à une échelle qui était derrière la potence, tandis que l'autre homme qui était descendu fit mouvoir le plancher mobile, et le corps du coupable se balança dans l'espace.

Joanne parut à ce moment sur la place. Il s'était promis d'arriver chez le docteur avant l'exécution.

— Grand Dieu ! dit-il, ils ont avancé l'heure, si j'arrivais trop tard... Cette croisée ouverte ! pourvu qu'ils n'aient rien vu.

Par un singulier hasard, l'aide de l'exécuteur qui devait jeter un mouchoir sur le visage du supplicié, au moment où les convulsions de la mort le rendraient épouvantable, avait manqué son coup; le mouchoir était tombé, laissant à découvert le visage de Max, déjà violacé.

Joanne se détourna avec horreur, il se sentit dé-

faillir, et il eut besoin de faire appel à tout son courage pour traverser la place.

Au moment où il allait fapper chez le docteur, la porte s'ouvrit et la servante, à moitié habillée, lui jeta ces mots en courant : Je vais chercher un accoucheur.

Joanne entra ; il n'y avait personne au rez-de-chaussée, il entendit des sanglots, il s'élança au premier, mais le tableau qu'il vit l'arrêta au seuil de la porte.

Mélida, pendant cette nuit, avait eu le sommeil plus agité et plus fiévreux encore que de coutume ; le bruit qui se faisait dans la rue l'empêchant de dormir, elle s'était levée machinalement et elle avait ouvert la fenêtre ; ce fut alors qu'elle reconnut Max ; ellepoussa un cri terrible, et elle tomba à la renverse.

Le docteur et Émeraude ayant entendu ce cri, accoururent. Ils virent la foule et le pendu sans le reconnaître ; mais ils ne doutèrent pas que la vue de cêt horrible spectacle n'eût été la cause de l'évanouissement de Mélida.

Émeraude se précipita sur sa sœur. Le docteur mit un genou en terre, et prit la tête de son enfant sur l'autre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en fondant en larmes. Elle est morte !

— C'est impossible, mon père, répondit Émeraude, vous vous trompez.

A ce mot, elle est morte, un sanglot déchira la

poitrine de la pauvre mère qui, muette, immobile, attendant un mot de son mari, s'affaissa sur elle-même, et chercha à dire une prière que la douleur lui faisait oublier.

— Je ne peux pas, moi, disait le docteur, je ne sens pas son pouls. Je suis trop troublé, mes membres sont engourdis. Un médecin ! allez chercher un médecin, un accoucheur ! amenez-en vingt ! Je sens que ma raison s'égare...

— Mon père, mon bon père ! disait Émeraude d'une voix suppliante, remettez-vous, ayez pitié de nous !

Joanne entra dans la chambre.

— Ah ! c'est vous, s'écria Émeuraude, si vos yeux ne sont pas pleins de larmes comme les miens, venez la regarder, car je n'y vois plus. N'est-ce pas qu'elle n'est pas morte ?

Joanne se pencha, et dit à Émeraude :

— Est-ce qu'elle l'a reconnu ?

— Qui donc ? demanda la jeune fille étonnée.

— C'est vrai, reprit Joanne, elle n'a pas pu vous dire... C'est lui, reprit-il en étendant le bras dans la direction du gibet.

— Lui ! fit Émeraude, en se levant et en regardant le supplicié avec une fixité effrayante. Oh ! reprit-elle avec un accent de haine, cet homme devait finir ainsi ; mais elle !

A cet instant, le docteur s'écria avec une joie d'enfant :

— Son cœur bat ! j'ai senti son cœur ! Puis, redevenant sombre tout à coup, il secoua la tête, et continuant, il dit : — Mais elle n'est pas sauvée. Aidez-moi, Joanne, nous allons la porter dans la chambre de sa mère.

Émeraude ferma la croisée qui donnait sur la place, et elle dit tout bas :

— Mon Dieu ! ne donnez pas cette âme, qui vient de s'envoler, à l'enfant qui va naître.

Mélida avait repris ses sens ; elle criait sans se souvenir et sans se plaindre.

— Venez, venez vite ! dit le docteur à un médecin qui arrivait avec la servante ; les douleurs commencent ; je ne puis vous assister. Oh ! monsieur, c'est un père qui vous recommande son enfant ! Elle est si faible ! elle a tant souffert, qu'il faut de grands ménagements.

— Comptez sur moi, dit le médecin en lui serrant la main, j'ai des enfants et je vous comprends.

Il passa dans la chambre de la malade. La famille resta à la porte, pâlissant à chaque cri que poussait Mélida.

Ce que cette pauvre créature, sans force, sans raison, souffrit pendant plusieurs heures, Dieu seul le sait.

C'était un singulier spectacle que ces quatre personnes, debout, immobiles, souvent retenant leur respiration ou répondant par une plainte aux gémissements de la malade. Il se fit un moment de si-

lence. Le docteur, croyant que sa fille était morte, ouvrit la porte et tous quatre se précipitèrent dans la chambre. Mélida était étendue sur son lit de douleur, pâle, épuisée, sans mouvement. Pourtant on voyait qu'elle vivait aux mouvements de sa poitrine.

Personne n'osait interroger le médecin.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il, pour sauver l'enfant ; mais la mère a fait une chûte : il était mort deux heures avant la délivrance.

— Qu'importe ! s'écria le docteur, peut-être un peu trop vite, pourvu que ma fille soit sauvée.

Émeraude et Joanne échangèrent un regard furtif.

XV

DIS-MOI CE QU'EST DEVENU CET HOMME.

Un mois s'écoula pendant lequel les soins assidus du docteur, de madame Iwans et d'Émeraude, ne purent triompher d'une fièvre ardente, qui enlevait à Mélida tout sentiment de raison.

Deux mois se passèrent encore ainsi, deux siècles.

Le lendemain du jour où il s'était aperçu de la grossesse de Mélida et où il avait connu toute l'étendue du malheur qui frappait sa famille, M. Iwans, sans en prévenir personne, avait écrit à William pour lui rendre sa liberté. Il lui avait tout dit.

La réponse de William lui était parvenue. M. Iwans gardait précieusement sa lettre. Il comptait plus sur cette lettre pour opérer une réaction dans l'âme de Mélida que sur toutes les ressources de la science.

Une nuit qu'Émeraude veillait seule la malade, celle-ci regarda longtemps autour d'elle ; puis, s'adressant à sa sœur d'une voix ferme, elle lui dit, comme quelqu'un qui se rappelle tout à coup un rêve :

— Émeraude, où donc est mon enfant?

Émeraude fit un mouvement de surprise; elle n'osait croire encore au réveil de la raison de sa sœur.

Mais celle-ci reprit en se levant à demi et la regardant toujours :

— Je te demande où est mon enfant ?

Emeraude s'élança vers le lit avec joie ; elle voulut prendre Mélida dans ses bras, mais la jeune fille la repoussa et réitéra sa question.

— Il est mort, répondit Émeraude à demi-voix; mais c'est de toi qu'il s'agit, tu nous a fait bien peur, va !

Mélida laissa tomber sa tête sur son oreiller; de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

— Elle l'aurait aimé ! pensa Émeraude, puis elle descendit pour réveiller son père et lui dire que sa sœur l'avait reconnue.

M. Iwans prit à peine le temps de s'habiller, et, emportant la lettre de William, il monta près de sa

fille qu'il combla de caresses, de questions et de promesses.

— Écoute bien, mon enfant chérie, et lis avec moi si tu peux. C'est ton bonheur, cela; le nôtre.

Et le pauvre homme embrassait la lettre.

— Regarde donc! elle est signée William Nelson.

Ce nom fit tressaillir la malade; elle regarda, elle écouta : le docteur lut.

« Mon cher père, c'est ainsi que je vous appelais
» avant que vous n'entreprissiez ce voyage si mal-
» heureux pour nous tous, j'ai reçu votre lettre qui
» m'apprend de bien tristes choses; ma pauvre Mé-
« lida enlevée, déshonorée et bientôt mère!

Mélida poussa un soupir et se laissa tomber en arrière.

— Assez, mon père, dit Émeraude inquiète.

— Laisse-moi faire, enfant, répondit le docteur; la joie ne tue pas, et il continua la lettre :

« Tout cela est atroce, et j'ai cru devenir fou de
» douleur; pourtant, mon père, mes larmes se sont
» séchées plus vite que si je l'avais su mariée à
» un autre.

Mélida fit un mouvement et appuya sa tête contre celle de son père.

Il reprit :

« Oh! que j'aurais voulu être près d'elle pour la

» défendre ou la venger ! Voilà donc ce que deve-
» nait mon vrai bonheur, quand je me croyais ici
» le plus heureux des hommes : le négociant chez
» lequel j'étais employé m'a nommé son successeur
» avec des avantages qui sont une fortune. C'est
» quand j'avais le cœur plein de joie, que j'ai reçu
» votre lettre ; vous m'écriviez pour me rendre ma
» liberté. Ah ! mon père ! mon père ! comment avez-
» vous pu douter de moi ? Revenez, revenez bien
» vite ; ramenez-moi ma femme et, s'il le faut, son
» enfant, qui sera le mien. Mon cœur bat avec force
» en traçant ces lignes ; mais je ne me sens pas le
» courage de faire porter aux innocents la peine
» des coupables. Dites à Mélida que je l'entourerai
» de tant de soins, qu'elle oubliera ces deux années
» maudites. C'est de ma faute ; si j'avais été riche,
» elle ne serait pas partie : dites-lui de me pardon-
» ner ma pauvreté ; je ne veux pas qu'elle me dise
» un mot de ce passé qui fait bouillonner mon sang :
» ce qui est passé est mort.

— Mort ! répéta Mélida, comme quelqu'un qui cherche à se souvenir.

— Eh bien, mon enfant, cette lettre ne te rend-elle pas heureuse ? William n'est-il pas le plus généreux des hommes ? tu ne m'en veux pas de lui avoir écrit ?

— Non, répondit Mélida avec plus de distraction que n'en aurait attendu le docteur.

Elle semblait chercher avec effort un souvenir dans sa mémoire.

— Il y a longtemps que je suis malade ; est-ce qu'il ne s'est pas passé devant moi quelque chose d'extraordinaire ?

— Non, firent à la fois le docteur et Émeraude ; mais tu as eu la fièvre et on voit tant de choses pendant le délire !

— C'est donc cela, répondit Mélida avec un air d'incrédulité.

Le lendemain, Mélida adressa la même question à sa mère et à Joanne, qui lui firent la même réponse. A mesure qu'elle reprenait la conscience de ses idées et de ses sentiments, elle n'avait plus qu'un désir, quitter l'Australie et retourner en Angleterre. Le docteur la trouvait encore bien faible pour entreprendre un si long voyage ; mais sa volonté s'était concentrée sur cette pensée avec une si grande énergie, que M. Iwans finit par croire qu'il y aurait plus de péril à la contrarier qu'à la satisfaire.

M. Iwans promit de s'occuper des préparatifs du départ.

A partir de ce moment, Mélida éprouva un peu de mieux. Elle fut en état de se lever et de sortir.

Quelques jours après, deux hommes se tenant bras dessus, bras dessous, revenaient du port dans la direction de Melbourn. On était au commencement de décembre et il faisait une chaleur étouffante. Ces deux hommes étaient M. Iwans et Joanne,

i venaient de retenir leur passage sur l'*Étoile des ers*, beau navire à trois mâts, qui devait partir huit urs après pour l'Europe.

— Je ne viendrai pas de bonne heure demain, dit anne en prenant congé de madame Iwans et de s filles, j'irai faire mes derniers adieux à la tombe e Louisa.

— Vous n'irez pas seul, répondit Émeraude, nous irons avec vous.

— Ce sera ma première sortie, ajouta Mélida en lui tendant la main; je vous dois bien cette marque d'affection.

Tom vint faire ses adieux à la famille du docteur. Il avait commencé un petit établissement et il allait s'unir à une femme qu'il trouvait de son goût, et que sa bonne mine et son joyeux caractère avaient tentée.

— Tu es heureux, mon garçon, lui dit le docteur, tant mieux, car personne ne le mérite plus que toi. Je voudrais te laisser un souvenir, mais je ne suis pas riche; et si je ne craignais pas que Kettly fût une charge pour toi, je te l'offrirais. La pauvre bête est si bonne! Je ne voudrais pas la vendre à quelqu'un qui pourrait la brutaliser!

—Ah! répondit Tom en sautant presque de joie, c'est une bonne idée que vous avez là. J'ai justement besoin d'un cheval pour mes affaires; mais, soyez tranquille, Kettly n'en prendra qu'à son aise; quand ça montera, je pousserai ma charrette; quand ça

descendra, je retiendrai ; et puis elle aura une bonne litière tous les soirs, vous verrez.

— Non, je ne verrai pas, mon garçon, répondit le docteur en souriant, mais je te crois sur parole.

— Regardez plutôt mon chien Actéon, continua Tom, il est plus gras que moi.

En effet, Actéon était un témoignage irrévocable du soin que Tom avait des animaux confiés à sa garde ; il remuait la queue, et il semblait dire : C'est vrai.

On ne laissa pas partir Kettly sans lui faire de touchants adieux. Depuis longtemps la pauvre jument était prisonnière. Pendant la maladie de Mélida on ne la sortait plus. Aussi fit-elle mille folies, et déposa-t-elle deux fois à terre son heureux possesseur sans lui faire de mal. Tom lui adressa des remontrances, auxquelles Kettly répondit par de petits hennissements et des piaffements continuels ; il prit le parti de la mener par la bride.

Pendant le trajet, il se retourna vingt fois pour embrasser le nez de sa jument. Le docteur avait trouvé le moyen de faire deux heureux.

Tout était prêt pour le départ. Le jour était arrivé. On se rendit à pied jusqu'à la jetée ; le docteur donnait le bras à Mélida, Joanne avait offert le sien à Émeraude, tandis que madame Iwans était aux prises avec Bijou qui, comme tous les enfants, se réjouissait à l'idée d'un départ, et n'avait jamais été plus folle et plus mutine.

— Appuie-toi sur mon bras, mon enfant, disait M. Iwans à Mélida d'une voix émue, regarde comme le ciel est pur, c'est d'un bon présage. Appuie-toi, tu es encore si faible! J'aurais dû retarder notre départ; j'ai eu tort de céder à tes instances.

Mélida serra le bras de son père; elle voulut le rassurer et elle essaya de sourire; mais ce sourire était si triste que M. Iwans eut peine à retenir ses larmes.

— Voyons, chère enfant, reprit-il d'un ton de doux reproche, ne marche pas ainsi le front baissé, relève la tête, regarde à l'horizon. Tu sais bien que le bonheur t'attend là-bas; dans trois mois tu vas revoir William et l'Angleterre.

Mélida secoua la tête d'un air de doute. Le docteur n'essaya plus de la distraire et resta abîmé dans ses réflexions.

L'*Étoile des Mers* était en grande rade, c'est-à-dire à une distance d'environ un mille de la jetée. Les voyageurs montèrent dans la barque qui devait les conduire à bord. La journée était splendide, l'air d'une pureté admirable, l'embarcation glissait silencieusement sur l'eau, et sans le bruit des avirons on eût entendu les oiseaux qui vous accompagnent toujours dans ces parages, battre de leurs ailes blanches la surface de la mer, polie comme un miroir.

Bijou était ravie, elle plongeait dans l'eau ses petits bras potelés, éclaboussant tantôt l'un, tantôt

l'autre; elle attendait en riant une caresse ou un reproche pour cesser; mais personne ne remarquait ses agaceries, chacun semblait absorbé par une pensée douloureuse.

A mesure qu'on approchait du navire, on entendait plus distinctement retentir des cris et des chants d'allégresse. Il régnait à bord un bruit et une confusion dont il serait difficile de se faire une idée; c'était un mouvement, une gaieté générale. *Home, sweet home*, disent les Anglais; *Nothing like home.* Malgré leur goût pour les voyages, ils sont toujours dans l'enchantement à l'idée de revoir leur pays, et ils répètent à tous les bouts du monde: Patrie, douce patrie, rien ne vaut la patrie!

Qu'on s'imagine voir réunis sur le pont d'un navire quatre cents émigrants pour qui l'exil va finir, et l'on comprendra les hourras au milieu desquels la famille Iwans monta à bord; tout le monde semblait en proie à la fièvre et au délire.

La joie fait peur à ceux qui ne peuvent la partager; aussi le docteur s'empressa-t-il de se réfugier avec sa femme et ses filles dans les cabines qui leur étaient destinées.

M. Iwans se promit pourtant une traversée plus calme que celle qu'il avait eue en venant; il n'était plus médecin, il était voyageur, et il allait pour la première fois, depuis bien longtemps, pouvoir consacrer tous ses instants à sa famille.

Le bruit avait cessé comme par enchantement.

Le capitaine avait donné le signal d'appareiller; trois ou quatre coups de sifflet se firent entendre, et les matelots levèrent l'ancre avec ce chant guttural et cadencé qui les aide à tirer en même temps sur les cordages, en concentrant toutes leurs forces au moment voulu, comme celles d'un seul homme.

Deux coups de canon fendirent l'air pour porter aux habitants de la ville le dernier adieu des voyageurs.

Au moment de s'éloigner pour jamais du théâtre de leurs souffrances, Joanne et Mélida regardaient en arrière.

Joanne cherchait des yeux dans l'espace la tombe de Louisa, et il se reprochait de l'avoir abandonnée.

Mélida semblait vouloir distinguer à travers les ombres grises de la ville, qui commençaient à disparaître à l'horizon, une place, un point.

Une vision la poursuivait toute éveillée.

La nuit était venue, le phare de la côte avait disparu qu'elle cherchait encore à voir dans les ténèbres.

Elle quitta la place où elle était restée presque tout le temps immobile, et vint prendre le bras de sa sœur, pour l'emmener dans un endroit isolé!

— Voyons, lui dit-elle en la regardant en face, dis-moi la vérité, qu'est devenu cet homme? Elle n'osa pas prononcer le nom de Max.

Émeraude s'attendait si peu à cette question, qu'elle se troubla et répondit en balbutiant : Je ne sais.

— Tu as hésité, tu ne sais pas mentir, reprit

Mélida; je t'en prie, Émeraude, dis-moi la vérité. Il a été pendu, n'est-ce pas? Oh! je me souviens. C'est à la suite de cela que j'ai eu le délire, mais avant j'avais tout vu ; son dernier regard m'a brûlé comme son premier baiser. Quelle horrible vision! je l'aurai toujours devant les yeux. Oh ! ma sœur, ma sœur, elle me poursuivra jusque dans la tombe.

Mélida cacha sa figure dans ses mains.

— Tu n'es pas raisonnable, dit Émeraude en la prenant dans ses bras; te voilà toute tremblante, tu aggraves ton mal ; pense à notre pauvre père, à notre bonne mère, à tous ceux qui t'aiment; tâche d'oublier!

Mélida releva la tête; son visage était calme, pourtant son cœur battait avec violence.

— Oublier! dit-elle, est-ce qu'on oublie? Je mourrai sans avoir oublié une minute.

Jamais voyage n'avait semblé devoir être si heureux. Le temps était superbe, le vent favorable.

La famille du docteur formait seule un douloureux contraste.

Mélida devenait chaque jour plus pâle, plus faible, plus languissante.

Madame Iwans et Émeraude cherchaient encore à se faire illusion. Quant à M. Iwans, il y avait en lui une anxiété terrible, et le père n'osait plus interroger le médecin.

Tous les jours, dans l'après-midi, la famille se réunissait sur le pont.

La mélancolie de ce petit groupe excitait l'intérêt de tout le monde.

On les sentait si malheureux, qu'on avait pour eux toutes les prévenances possibles.

Parmi les passagers, il y en avait un surtout qui cherchait toutes les occasions de se rapprocher d'eux, leur montrant en toutes circonstances une grande sympathie.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, qui paraissait ne goûter aucun des plaisirs à l'aide desquels on essaie de tuer le temps à bord. Il ne passait pas, comme les autres, des journées entières à jouer aux cartes. Son regard avait une remarquable expression de franchise. Il marchait la tête haute, comme un homme sûr du témoignage de sa conscience ; l'ensemble de ses traits était agréable. Il était en deuil; son costume noir, qu'il portait avec sévérité, la teinte de mélancolie répandue sur son visage ajoutaient encore au sérieux de son maintien et à la distinction de sa personne.

En homme bien élevé, il se montrait simplement poli avec les dames Iwans ; mais il fit au docteur quelques avances, que celui-ci accueillit avec une grande réserve.

Iwans était devenu méfiant ; Max l'avait frappé partout à la fois; ce n'était plus cette nature facile qui tendait la main et ouvrait son cœur à ceux qui venaient à lui ; n'est-ce pas là le grand crime de ceux qui trompent notre bonne foi ? Ils nous arrachent

nos illusions, et pour les âmes tendres, vivre sans illusions, ce n'est plus vivre.

Repoussé de ce côté, l'étranger s'appliqua à faire la conquête de Bijou. L'enfant le dédommagea largement des soins qu'il se donna pour lui plaire; elle le prit en si grande amitié, qu'Émeraude commença par en être un peu jalouse. Mais bientôt elle se reprochait ce sentiment; il y avait quelque chose de si naturel dans les manières de l'étranger, il se montrait à la fois si affable et si respectueux, qu'il était impossible de lui en vouloir de sa sympathie.

On avait chargé Joanne de prendre auprès du capitaine des informations dont le résultat ne fit que confirmer la bonne opinion, qu'à la première vue on était forcé de concevoir de lui.

Il se nommait sir Edouard. La mort de son père l'appelait en Angleterre, où l'attendaient un grand nom et un grand héritage.

Un jour, madame Iwans alla chercher Bijou qui jouait sur le pont avec son bon ami.

— Madame, dit Édouard en riant, je finirai par vous voler votre fille.

—Ce n'est pas ma fille, répondit madame Iwans, mais elle le serait que je ne saurais l'aimer davantage.

Le jeune homme réfléchit un peu; il savait que les filles du docteur n'étaient pas mariées, il craignait de faire une demande indiscrète, mais la curiosité l'emporta et il reprit :

— C'est au moins une de vos proches parentes.

— Non, répondit madame Iwans, c'est une orpheline que nous avons adoptée.—Oh! fit le jeune homme en embrassant l'enfant, elle vous aimera bien, et il la remit entre les bras de madame Iwans, tandis que la petite fille se débattait un peu pour rester avec son ami.

— Voyez-vous, l'ingrate, dit madame Iwans presque fâchée; puis elle s'éloigna faisant des reproches à Bijou qui écoutait et ouvrait ses grands yeux noirs sans comprendre.

Un mois s'était écoulé depuis le départ de Melbourn. Aucun événement n'était venu contrarier la marche du navire; rien, pour des yeux inexpérimentés, n'annonçait que le temps, qui avait toujours été beau, dût changer.

Madame Iwans était assise sur le pont, à côté de Mélida.

A quelques pas de là, Émeraude, debout au bras de son père, regardait les vagues battre les flancs du navire.

Ses yeux, en se relevant, se fixèrent sur Mélida. Elle fut si épouvantée de sa maigreur, de son anéantissement, qu'elle se retourna vers son père avec désespoir, comme pour interroger sa pensée.

Son père comprit cet appel muet.

— J'ai encore une espérance, mon enfant, dit-il; ce qu'il faut à ta sœur, c'est la terre natale, c'est la vue de William. L'amour sera pour elle le meilleur

des médecins. Nous n'avons plus que deux mois à attendre.

— Deux mois ! murmura Émeraude avec découragement; deux mois ! ce sont deux siècles, quand on souffre.

— Il est vrai, répondit le docteur, que, jusqu'à présent, le temps a été beau, la mer bonne; mais nous n'avons pas fait beaucoup de chemin.

— Avant demain, nous en ferons trop, dit le capitaine qui passait près d'eux en ce moment; et il étendit le bras dans la direction du nord-ouest. Nous rentrerons de la toile pour cette nuit, et malgré cela nous filerons quinze nœuds.

— Tant mieux, reprit le docteur, nous arriverons plus vite.

Madame Iwans devint pâle.

XVI

OURAGAN. — LA DERNIÈRE TOILETTE.

Le capitaine ne s'était pas trompé.

Au milieu de la nuit, on entendit un craquement général.

En quelques minutes, la tempête éclata avec fureur. Tout le monde fut réveillé en même temps. Rien n'est plus effrayant que d'être brusquement

arraché au sommeil par le bruit que fait un ouragan déchaîné.

Entendre au milieu de la nuit le vent siffler comme des serpents ; sentir les secousses du navire qui tour à tour se dresse au sommet des vagues, ou plonge dans l'abîme; souffrir sans pouvoir arrêter cet horrible roulis qui vous décroche le cœur et vous désarticule les os ; ce sont des impressions que ne peuvent oublier ceux qui ont navigué dans ces mers où les coups de vent sont aussi terribles qu'instantanés.

Iwans, quelques heures auparavant, appelait l'orage comme un moyen d'aller plus vite. Ses vœux étaient trop bien exaucés, et il le redoutait maintenant comme une secousse dangereuse pour sa chère malade.

Comme tous les Anglais, Iwans avait l'habitude de la mer. Il avait navigué dans sa jeunesse. Mais jamais il n'avait rien senti de pareil.

Il s'habilla à la hâte et monta sur le pont pour s'assurer par lui-même de la gravité du péril.

La mer était furieuse, les vagues s'élevaient comme des montagnes immenses, et retombaient tantôt sur le pont, tantôt sur les flancs du navire. On eût dit qu'elles voulaient le briser.

Le docteur avait saisi un des cordages ; il regardait la tempête.

Malgré ses préoccupations, il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration et de terreur,

suivant du regard ces pauvres matelots perchés sur des vergues comme des oiseaux sur une branche de saule. On les voyait se balancer dans les airs pour tâcher de saisir des lambeaux de voiles déchirées par le vent.

Il vit, à quelques pas de lui, Édouard qui contemplait ce spectacle imposant.

Émeraude parut à la porte de l'escalier.

— Donnez-moi votre bras, mon père, dit-elle.

Édouard courut à elle.

— Que viens-tu faire ici? mon enfant! s'écria le docteur.

— Je viens vous chercher, mon père, Mélida est dans un état affreux!

— Vous avez bien du courage, mademoiselle, dit Édouard, en la regardant avec admiration.

— Mon affection pour ma sœur double mes forces, répondit Émeraude, en suivant de son corps souple comme un roseau le mouvement du tangage.

Les marins eux-mêmes pouvaient à peine se tenir en équilibre.

Il faisait alternativement sombre et clair, dans cette nuit étrange, suivant que le vent, chassant devant lui de gros nuages, couvrait ou découvrait la lune.

Tantôt éclairée, tantôt dans l'ombre, Émeraude avait l'air d'une apparition fantastique. Elle ne parlait plus qu'Édouard croyait encore l'entendre. Elle était redescendue qu'il croyait encore la voir.

— Comme je souffre, mon père ! s'écria Mélida en voyant entrer le docteur dans sa cabine. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est trop ! et elle portait la main à son cœur, avec une expression déchirante.

C'était la première fois qu'une plainte, mêlée d'un peu d'amertume, s'échappait de sa bouche.

Le docteur prit la tête de sa fille dans ses mains, et la baisa au front avec une tendresse passionnée.

— Viens dans mes bras, ma sœur, que mon père nous tienne une fois encore serrées contre son cœur. Pauvre père ! il n'aura plus que toi bientôt.

Madame Iwans était trop malade pour leur porter le moindre secours.

Ils passèrent une nuit affreuse.

Le matin la tempête se calma un peu. Mélida s'était endormie sur l'épaule de son père. Sa respiration était oppressée, son front brûlant.

Émeraude la regardait l'œil fixe, les mains jointes. Ses lèvres remuaient imperceptiblement. Elle priait.

— Ai-je dormi bien longtemps ? demanda Mélida en s'éveillant, avec une voix si faible, qu'à peine on pouvait l'entendre.

— Non, mon enfant, répondit le docteur en lissant de sa main droite les beaux cheveux blonds de sa fille, tandis que de son bras gauche il la serrait sur son cœur.

— Tu as dormi une heure à peine. Comment te sens-tu ?

— Je me sens mieux, et vous, ma mère, comment vous trouvez-vous ? dit Mélida en cherchant à apercevoir madame Iwans qui était couchée en face d'elle.

— Il faut que j'aie bien souffert, ma fille chérie, pour n'avoir pas eu le courage de me traîner jusqu'à ton lit.

— Pauvre mère, vous n'avez ni le pied ni le cœur marin, dit Mélida en essayant de sourire.

Une pluie fine comme du brouillard avait abattu le vent. Le jour était triste et humide, pourtant Mélida voulut se lever.

Émeraude prépara tout pour sa toilette et l'aida à sortir de son lit.

La jeune fille passa un peignoir; elle brossa ses longs cheveux, puis se retournant tout à coup, elle dit à Émeraude avec l'accent du désespoir :

— Je ne puis plus me soutenir; mes jambes fléchissent sous moi.

Émeraude la reçut dans ses bras au moment où elle allait tomber.

— Pourquoi chercher à te lever ?

— Pour voir à quel degré de faiblesse je suis arrivée, dit tristement Mélida ; tu le vois, il ne me reste plus que la force de mourir.

— Tais-toi, tais-toi, lui dit Émeraude en lui mettant la main sur la bouche. Crois-tu mon cœur d'acier ?

— Non, reprit Mélida en repoussant sa main après

l'avoir embrassée; non, mais je te sais forte. Tu as pris le courage de la famille. Eh bien, prépare-toi à l'idée de me perdre. Je sens bien que je n'ai plus longtemps à vivre; je voudrais seulement arriver en Angleterre.

Elle poussa un profond soupir et garda le silence.

— Où souffres-tu ? demanda Émeraude. Je veux que tu le dises à notre père.

— Je souffre partout, répondit Mélida. Cet enfant m'a déchiré les entrailles. Les événements m'ont blessée au cœur; le souvenir me tue.

— Tu ne nous aimes pas, dit Émeraude d'un ton de reproche.

— Oh ! si, je vous aime. J'aimais la vie aussi. Mais n'ai-je pas été la plus malheureuse des femmes ? Mon père me parle du bonheur qui m'attend là-bas. Est-ce que je ne sais pas que c'est impossible ? William a été entraîné par un mouvement de générosité; mais il pourrait le regretter un jour. Moi-même ne verrais-je pas toujours entre nous l'ombre de cet homme accroché au gibet ? Oh ! dit-elle en cachant sa figure dans ses mains, si j'allais le voir jusque dans la tombe !

Émeraude écarta les mains de sa sœur; elle avait perdu connaissance.

Émeraude contempla une minute ce beau visage pâle, immobile, qui ressemblait à la mort.

— Dieu de miséricorde ! dit-elle, ne sera-t-elle pas plus heureuse, morte ?

Puis se reprochant la pensée qu'elle venait d'avoir, elle appela son père à son secours et couvrit sa sœur de baisers, en la suppliant de lui répondre, de revenir à elle.

Mélida, depuis la terrible scène qui s'était passée sous ses yeux, avait des moments d'absence pendant lesquels elle perdait la mémoire.

Aussi, quand elle rouvrit les yeux, demanda-t-elle ce qui s'était passé.

— Rien, dit Émeraude, tu es tombée quelques instants en faiblesse; la fatigue de la nuit, sans doute.

L'attitude de M. Iwans frappa Émeraude de stupeur. D'une main, il tenait le poignet de Mélida; de l'autre, sa montre. A chaque seconde que marquait l'aiguille, il semblait ressentir une piqûre au cœur.

— Cent vingt, murmura-t-il en laissant retomber la main de Mélida pour toucher son front et sa poitrine, cent vingt pulsations à la minute! Pauvre enfant, elle est perdue!

— Mon père! mon père! ne dites pas cela, murmura Émeraude, vous allez l'effrayer. Il doit y avoir quelque chose à faire.

— N'ai-je pas tout essayé? répondit le pauvre père avec désespoir. Elle n'a pas voulu lutter! Voyons, Mélida, mon enfant, au nom de ta mère, aie pitié de toi-même, ne te laisse pas ainsi écraser par un souvenir. Tu ne peux pas nous punir pour le mal qu'un étranger t'a fait. Il te reste des parents,

des amis, qui te plaignent, qui t'estiment; ne veux-tu pas vivre pour eux?

Mélida avait les yeux ouverts, elle ne fit pas un mouvement, elle semblait n'avoir pas entendu.

En ce moment, madame Iwans, qui était parvenue à quitter son lit, entra.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce qu'elle est plus mal? s'écria-t-elle en s'élançant sur le corps de Mélida qu'elle souleva entre ses bras.

La jeune fille poussa un long soupir.

Sa mère la baisa au front et la reposa doucement sur le lit.

— Chère mère, dit Émeraude, calmez-vous par pitié pour elle. Depuis quelques minutes elle a eu deux évanouissements, la moindre émotion lui serait fatale!

Madame Iwans se laissa tomber sur une chaise.

Le docteur avait repris le bras de Mélida et il la regardait fixement, comme s'il eût voulu étudier un à un tous les traits de son visage.

Était-ce de sa part stupéfaction de la douleur ou désir d'observer quelque symptôme de la maladie de de son enfant?

Madame Iwans et Émeraude n'osaient pas l'interroger.

Un morne silence régnait dans la cabine. Il n'était interrompu que par les sanglots étouffés de madame Iwans.

Toutes les deux minutes Émeraude se penchait pour écouter si sa sœur respirait encore.

Tout à coup Mélida parut revenir à elle. Ses joues se colorèrent un peu. Elle ouvrit ses yeux avec une expression presque ardente ; sa bouche s'entr'ouvrit sans effort, et, regardant Émeraude, elle lui dit avec tendresse :

— Ma sœur !

— Elle est sauvée, dit Émeraude incapable de maîtriser son émotion.

Le docteur se leva, il fit signe à sa femme de le suivre.

Lorsqu'ils furent seuls dans le petit salon qui précédait l'entrée des cabines, Iwans prit les deux mains de sa femme dans les siennes.

— Écoute-moi, ma vieille amie, lui dit-il d'une voix tremblante; aie du courage, Dieu va nous soumettre à une rude épreuve.

— Je ne te comprends pas, dit-elle en devenant pâle comme la mort.

Iwans fit un effort et il répondit d'une voix sourde :

— Mélida se meurt.

Madame Iwans serait tombée à la renverse, si son mari ne l'avait retenue dans ses bras.

Il la fit asseoir sur un petit canapé et se mit à genoux devant elle.

Le coup avait frappé si durement au cœur de la pauvre mère qu'elle semblait inerte. Elle ne pouvait ni pleurer ni parler.

Ce calme fit peur au docteur.

— Je puis me tromper, disait-il en embrassant sa femme et en essayant de lui rendre pour quelques instants une espérance qu'il n'avait plus.

Au moment où Mélida avait vu son père fermer la porte de la cabine, elle s'était redressée en s'appuyant sur son coude et elle avait fait signe à Émeraude de s'approcher bien près.

— J'ai, lui dit-elle, une prière à te faire, cela ne saurait avancer les événements; donne-moi des ciseaux.

Émeraude la regarda avec étonnement.

— Veux-tu me refuser la seule chose que je te demande ?

Émeraude lui donna les ciseaux.

Mélida prit une de ses nattes blondes entre les deux lames.

— Ne fais pas cela, s'écria Émeraude en lui arrêtant la main.

— Laisse-moi faire, répondit Mélida; si je vis, ils repousseront; si je meurs, je veux qu'il sache que je les ai coupés pour lui.

Émeraude ne trouva pas un mot à répondre.

Les ciseaux crièrent; mais, épuisée par cet effort, Mélida retomba la tête sur son oreiller, en poussant un soupir si douloureux, qu'Émeraude crut que c'était le dernier.

Elle courut à la porte, l'ouvrit en criant : Mon père! mon père!

Le docteur entra précipitamment, suivi de madame Iwans que la voix d'Émeraude avait rappelée à elle.

La respiration de Mélida était haletante. Le mouvement de sa poitrine soulevait le drap de son lit.

— L'agonie commence, dit le docteur.

Les deux femmes tombèrent à genoux, et prièrent en pleurant.

On n'entendit plus que ces sons mats et inégaux, que connaissent bien tous ceux qui ont veillé au lit de la mort un être chéri.

C'est le râle de la mort qu'on n'oublie plus, quand on l'a entendu une fois.

Les yeux de Mélida continuaient d'être ouverts, ses mains s'agitaient comme pour prendre quelque chose, sans en avoir la force.

Un quart d'heure se passa.

En ce moment, Bijou, qu'on avait envoyée sur le pont, entra d'un air riant, avec l'insouciance des enfants.

Le docteur la repoussa avec un mouvement d'impatience.

Un sourire angélique effleura le visage de la mourante.

— Non, dit-elle, Bijou, viens ! cela d'une voix si faible, qu'à peine on pouvait l'entendre.

L'enfant s'approcha effrayée.

Quelques secondes s'écoulèrent encore.

Mélida tourna un peu la tête; son regard passa

lentement de son père à sa sœur, de sa sœur à sa mère.

— William, ma mère, murmura-t-elle d'une voix presque éteinte.

Madame Iwans eut sa dernière parole et son dernier regard.

Ses yeux se fermèrent; sa tête, qu'elle essaya de soulever, retomba sur l'oreiller.

Trois fois elle poussa un soupir rauque et profond comme un gémissement.

Elle était morte!

A ce moment, Joanne et Édouard se tenaient debout et immobiles, à la porte entr'ouverte de la cabine.

Comme tous les passagers, ils s'étaient doutés que le moment approchait.

Ils furent témoins d'un spectacle déchirant.

Ces trois pauvres créatures priaient avec ferveur auprès de la morte, se serrant les unes contre les autres pour que leurs âmes se fondissent dans une seule prière. Pas un gémissement, pas un sanglot ne s'était encore échappé de leurs poitrines. Elles sentaient que la première plainte serait le signal du désespoir, et par amour l'une pour l'autre, elles luttaient de courage pour ne pas se plaindre.

Madame Iwans suffoquait; elle fut la première à rompre le silence.

—Dieu nous a abandonnés, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots. Mélida, mon en-

fant, ma pauvre enfant, c'est nous qui t'avons tuée! Sans ce voyage maudit, tu vivrais encore, belle, heureuse, malgré notre pauvreté. Oh ! l'ambition! l'ambition ! elle perd tous ceux qu'elle tente !

— J'ai cru bien faire, disait le docteur. Tu ne m'en as pas voulu, n'est-ce pas, mon enfant chéri? Oh ! non, tu lisais dans mon cœur.

Il colla ses lèvres brûlantes sur la main glacée de la jeune fille.

— Tu savais bien que ma vie tout entière vous appartenait, que je n'aurais reculé devant rien pour assurer ton bonheur. Pouvais-je deviner ? Comme je souffre ! comme je suis malheureux !

Émeraude entendit des sanglots étouffés derrière elle. Elle se retourna, et elle aperçut Joanne et Édouard.

— Il faut les arracher d'ici, murmura-t-elle, en montrant son père et sa mère du regard. Leur douleur me tue. Mon Dieu ! pourquoi n'est-ce pas moi qui suis morte !

— Voyons, docteur, voyons, madame Iwans, dit Joanne en essuyant ses yeux rougis par les larmes; ayez du courage les uns pour les autres, vous n'avez pas le droit d'ensevelir toutes vos affections avec cette douce créature. Souvenez-vous de ce que vous disiez quand je voulais mourir.

— Vous pleuriez une étrangère, répondit le docteur avec amertume, moi je pleure ma fille.

— Voyons, mon ami, reprit le jeune homme qui

savait très-bien que la douleur rend injuste, et en essayant de soulever dans ses bras le docteur qui était resté à genoux, au nom de notre amitié, sortez de cette cabine, ne serait-ce que quelques minutes; on manque d'air, on étouffe ici, regardez madame Iwans, elle est près de s'évanouir.

Émeraude fit un effort suprême.

Elle entraîna sa mère, pendant que Joanne et Édouard attiraient son père au dehors, puis elle rentra et elle resta seule auprès de sa sœur.

Elle se mit à genoux, fit une courte prière, et se relevant, elle baisa Mélida au front.

Elle retira de son doigt une petite bague ornée de pierres bleues, elle lui passa son plus beau peignoir blanc, et s'arrêta comme si ces efforts surhumains avaient brisé ses forces.

Ensuite elle appuya ses deux mains sur son cœur en se disant : Allons, il le faut, ma mère ne pourrait jamais. Elle coiffa Mélida d'un bonnet de dentelle, l'embrassa sur les lèvres, et couvrit son visage avec le drap qui devait lui servir de linceul.

Quoique la vie en mer rende égoïste et indifférent, la mort de Mélida fit une profonde impression, même sur ceux des passagers qui l'avaient à peine entrevue. A bord de ces grands navires, où les voyageurs se divisent en trois classes, on découvre chaque jour de nouveaux visages, et l'on arrive souvent au terme du voyage sans avoir aperçu tout le monde. Madame Iwans fut entourée par toutes

les passagères, et M. Iwans reçut des hommes ces marques de sympathie qui, dans les premiers moments des grandes douleurs, sont plutôt une fatigue qu'une consolation.

Émeraude voulut garder seule le corps de sa sœur.

Lorsque le charpentier du bord vint prendre les mesures de la bière qu'il devait faire pour le lendemain matin, il resta quelques instants immobile... Le courage venait de lui manquer en présence de cette pauvre enfant qui semblait endormie.

— Vous fait-elle peur? demanda Émeraude qui avait découvert le visage de sa sœur pour la voir encore une fois.

— Non, répondit l'ouvrier d'une voix émue, non, mademoiselle, elle ne me fait pas peur, mais je trouve qu'elle était trop belle pour mourir.

Il écrivit les mesures qu'il avait prises, et se retira en jetant sur Émeraude un regard à la dérobée.

— Mon Dieu! pensa-t-il, celle qui reste est aussi pâle que la morte. Pourvu que je n'aie pas bientôt la même corvée à faire pour elle!

Nous renonçons à décrire la nuit que passa la famille Iwans.

Dix fois le docteur était venu tâter le pouls de son enfant, il avait appuyé son oreille sur sa poitrine. Il avait demandé à Émeraude : N'a-t-elle pas bougé? Il me semble avoir entendu un soupir. Alors Émeraude approchait la lampe et promenait

la lueur pâle de cette lumière sur le visage encore plus pâle de Mélida.

Tout est bien fini, avait dit le médecin du bord.

Mais le père n'écoutait que sa douleur.

Enfin le jour arriva ; il s'éleva à l'horizon, lent, silencieux, comme s'il venait tout exprès pour éclairer la triste cérémonie qui allait s'accomplir.

Tous les passagers étaient sur pied ; on marchait avec précaution, on parlait bas.

Le capitaine descendit, et prévint le docteur que tout était prêt.

— La bière ne pourra entrer ici, répondit Iwans avec assez de calme, je vais emporter ma fille.

Il prit le corps de Mélida dans ses bras. Le roulis lui fit faire un faux pas : il heurta l'épaule de la morte contre une des parois de la porte ; il lui demanda pardon en la serrant sur son cœur. Arrivé dans le salon, il la coucha lui-même dans la bière ; cette bière était percée en tout sens de trous ronds, destinés à laisser entrer l'eau et à la faire couler à fond ; on plaça aux pieds de Mélida un boulet pour éviter que la boîte ne surnageât longtemps, comme cela est arrivé quelquefois. Il n'y a pas de spectacle plus triste que de voir ces bières entraînées par le sillage du navire, qui ont l'air de vous suivre en vous reprochant de les abandonner.

Le charpentier vint clouer le couvercle. Qui n'a pas éprouvé cette douleur qui brise le cœur ? Qui n'a pas ressenti les déchirements que vous font à l'âme

ces clous pointus, en s'enfonçant dans le bois? L'homme qui frappe sur ces deux planches pour les joindre et accomplir la séparation éternelle des morts et des vivants, vous ferait moins de mal s'il vous enfonçait ces clous dans les chairs.

Chaque jour on meurt, chaque jour on laisse enterrer les morts. On ne peut lutter contre l'impossible ; mais on se demande, après, comment on a pu laisser faire ce qui se fait tous les jours.

Quelques dames s'étaient enfermées avec madame Iwans, et cherchaient à la retenir, à l'empêcher d'entendre ce qui se passait au dehors.

Mais elle écoutait avec son cœur; elle entendit le bruit du marteau ; elle voulut sortir, les forces lui manquèrent : elle perdit connaissance.

— Tant mieux ! dit une des passagères en la regardant d'un air de pitié, tout sera fini quand elle reviendra à elle.

De son côté le docteur avait voulu porter un des bouts de la bière pour la monter sur le pont; mais les forces lui avaient manqué; il demandait trop à son courage.

Joanne et Édouard s'étaient avancés, et s'étaient emparés du précieux fardeau.

Le capitaine, le médecin du bord et le prêtre passèrent devant ; Iwans suivait avec les passagers.

Vainement on avait voulu éloigner Émeraude.

— Non ! avait-elle répondu, j'ai du courage ; je ne la quitterai du regard que lorsqu'on ne pourra plus la voir !

Le capitaine fit signe aux deux jeunes gens de déposer le cercueil sur un des panneaux du navire qui se trouvait ouvert, et formait une table à bascule. Il les aida à cacher la bière sous les plis du drapeau anglais. Quatre matelots tenaient les coins du panneau ouvert.

Tous les passagers, rangés en demi-cercle, attendaient avec recueillement que le révérend prît la parole.

Joanne et Édouard se tenaient près du docteur pour lui porter secours au besoin. Le pauvre père était à bout de forces : il vacillait comme un homme ivre.

Émeraude avait la bouche sèche, l'œil ardent; elle ne respirait pas ; un tremblement nerveux agitait ses membres. On eût dit qu'elle attendait un signal pour se briser.

Lorsque le prêtre ouvrit son livre, il régnait un silence de mort; on n'entendait que le bruit régulier des flots, qui battaient en cadence les flancs du navire.

— Mes amis, mes frères, mes enfants, dit le prêtre après avoir lu une prière, le Créateur nous soumet parfois à de bien cruelles épreuves! Il a fait l'homme à son image; il veut voir si l'homme peut souffrir comme il a souffert. Nous serions indignes de lui, si nous manquions de courage et de résignation. Il faut nous incliner devant ses œuvres et accepter les joies ou les peines qu'il nous envoie. Cette

enfant était bien belle, bien jeune, bien pure, pour quitter la vie ! mais elle avait à ses côtés un père, une mère, une sœur, qui la chérissaient, et qui, à force de soins et de tendresse, l'ont aidée à passer de la vie au trépas. Elle n'a pas fait un reproche à Dieu qui l'appelait trop tôt ; elle était résignée parce qu'elle vous laissait ensemble pour prier, pour parler d'elle et pour la regretter. Vous, monsieur Iwans, comme homme, comme époux et comme père, n'oubliez pas que vous avez encore une grande tâche à remplir dans ce monde : vous vous devez à ceux qui restent ; laissons partir les morts dans l'éternité.

Il étendit le bras droit dans la direction de la mer. Ce devait être un signal, car les quatre matelots soulevèrent ensemble le panneau ; la bière glissa dans la mer, et lorsqu'on retira le drapeau, elle avait disparu.

Un cri déchirant se fit entendre. Émeraude venait de tomber à la renverse.

Le docteur se précipita vers elle. Il aida Joanne et Édouard à l'emporter près de sa mère.

Une douleur passagère détourna pour quelques secondes le souvenir de l'autre douleur. Lorsqu'Émeraude revint à elle, elle trouva enfin des larmes ; il y avait si longtemps qu'elle n'avait pleuré que ce fut pour elle un grand soulagement.

Pendant quelques jours le souvenir de cette scène laissa dans le cœur de tous les passagers une impression de tristesse.

La mort de Mélida était l'objet de toutes les conversations. Aux réflexions mélancoliques se mêlèrent quelques chuchottements sur les causes de la maladie à laquelle la jeune fille avait succombé !

Plusieurs personnes disaient que la fille du docteur avait fait une faute ; qu'elle avait eu un enfant, et que, comme elle avait voulu cacher sa grossesse, elle était morte d'une suite de couche mal soignée.

D'autres personnes, qui se prétendaient mieux instruites, affirmaient que Bijou était la fille de Mélida.

Heureusement ces rumeurs furent ignorées de la famille Iwans.

Bientôt ces impressions s'effacèrent ; tout reprit à bord sa physionomie accoutumée.

La famille Iwans se trouva plus que jamais isolée dans sa douleur.

Le lecteur comprendra que nous n'essaierons pas de peindre ce que fut pour ces trois pauvres créatures la fin d'un voyage marqué par un si épouvantable événement.

Émeraude restait souvent des heures entières accoudée à l'arrière du navire. Elle regardait l'eau verdâtre avec une fixité effrayante.

— Elle est là-dedans, se disait-elle. Océan, gouffre immense, qui engloutis ceux que nous aimons sans nous laisser leur trace ! Rien ne revient de tes profondeurs. J'avais bien raison de te craindre, de te haïr. Oh ! le tableau du naufrage ! Ma vision, le

jour où mon père nous faisait à Londres part de ses projets, pourquoi ne t'ai-je pas prise au sérieux? On se croit un esprit fort parce qu'on est incrédule, et Dieu vous punit. Si j'avais parlé de mes répugnances, de mes pressentiments, on m'aurait écoutée, et Mélida vivrait encore.

XVII

HISTOIRE DE MARIE.

Édouard, dans ces circonstances douloureuses, avait redoublé de soins et de prévenances pour la famille Iwans. Bijou était presque toujours avec lui, et s'apercevant de l'affection qu'il avait pour elle, elle en abusait quelquefois. Édouard s'était lié d'amitié avec Joanne. Quand les deux jeunes gens n'étaient pas mêlés au petit groupe de la famille, ils se promenaient ensemble, bras dessus bras dessous, sur le pont, pendant de longues heures, et ils causaient. La mélancolie d'Édouard était toujours la même.

Le docteur en avait été frappé. Les premières froideurs qu'il avait opposées aux prévenances d'Édouard avaient complétement disparu devant les marques d'affection vraie que celui-ci leur avait données à tous au moment de la mort de Mélida. Il chercha même l'occasion de causer avec lui, et de

l'amener à une de ces confidences qui soulagent toujours ceux qui portent dans leur cœur une douleur cachée.

Un matin qu'il se trouvait seul avec lui :

— Eh bien! mon jeune ami, lui dit-il, nous touchons au terme du voyage. Vous allez être heureux, vous allez revoir votre famille.

— Mon Dieu! dit le jeune homme après une pause, je n'ai pas le droit de me réjouir, car je vais être obligé de remplir de bien tristes devoirs en arrivant, et peut-être.... il s'arrêta comme un homme qui a peur d'en trop dire.

— Ne craignez pas, reprit le docteur, de me confier vos peines. J'ai assez souffert moi-même pour avoir le droit de consoler les autres.

Édouard serra la main de M. Iwans avec effusion.

— Je vous remercie, docteur, de l'intérêt que vous me témoignez. Du premier jour où je vous ai vu, je me suis senti attiré vers vous par une sympathie dont je n'ai pas été maître, et cependant je suis un véritable Anglais; je ne jette aux vents ni mon amitié ni mes secrets. Vous avez bien deviné, j'ai une souffrance au cœur. Vous êtes la première personne à qui je l'aurai confiée. Cette confidence, du reste, ne me coûte pas. Car vous verrez que, malgré mes chagrins et mes inquiétudes, je n'ai point de reproches à me faire.

Je suis le fils aîné du baron Georges Mac-Mahon; j'ai deux sœurs; nous avons perdu notre mère alors

que nous étions fort jeunes. Mon père nous a élevés avec une bonté sévère qui nous le faisait craindre tout en l'aimant. Il rêvait pour moi un grand mariage, convenu avec un de ses amis depuis fort longtemps et dont il me parlait quelquefois sans que j'y attachasse d'importance. La femme qu'on me destinait était encore un enfant, elle devait avoir dix-sept ans lorsque j'en aurais trente. J'attendais avec patience, et en attendant je profitais de la liberté que me laissait mon père, de la générosité avec laquelle il subvenait à mes dépenses, pour me livrer aux plaisirs de mon âge. Je passais mon temps à courir après des amours faciles; ces relations fugitives, aussi aisément rompues que formées, pouvaient me laisser des regrets, elles ne me laissaient point de remords.

Mes trente ans approchaient, je venais de contracter une liaison que j'appelais ma dernière folie, avec une jeune fille de dix-huit ans, belle, douce et pure comme un ange. Elle m'avait résisté plus longtemps que les autres, et si sa mère, femme sévère jusqu'à la dureté, l'avait aimée un peu, elle eût combattu son propre cœur.

A quinze ans elle avait perdu son père, l'aisance de la famille avait disparu avec lui. La mère, dénuée de tout, devint acariâtre; la fille se plaça dans un magasin; ce fut là que je la vis. Lorsqu'elle se donna à moi, il ne lui vint pas à l'idée de me demander si je l'épouserais. Au bout de quelque

temps, j'eus une longue conversation avec mon père, qui me signifia que je devais rompre avec ma vie de garçon. Je me rendis près de ma maîtresse pour lui annoncer mon prochain mariage et notre séparation, car je ne m'étais pas engagé. Elle ne m'avait rien demandé et je croyais en être quitte pour un serrement de cœur et quelques larmes de sa part. Oh! monsieur, quelle scène déchirante m'attendait! Quel désespoir! La pauvre fille s'était bien doutée que moi, héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, je ne pourrais pas l'épouser; mais elle n'avait pas pensé que je pourrais en épouser une autre. Après une scène d'attendrissement que vous comprendrez, elle me dit avec une résignation qui me fit frémir.

— Allez, Édouard, vous êtes libre et j'étais folle; n'ai-je pas le droit de mourir le jour où vous vous marierez? Ne dirait-on pas que la Tamise est trop étroite pour noyer le chagrin d'une fille perdue? Allez, adieu, soyez heureux; mon parti est pris, je ne pleure plus.

En plusieurs occasions, j'avais remarqué chez Marie, c'était son nom, une fermeté de caractère qui ne me permit pas de douter qu'elle ferait ce qu'elle disait; mais ce qui dirigea le plus ma conduite, c'est que je l'aimais et que mon cœur se déchirait à l'idée de la perdre. Pouvais-je faire son malheur et m'exposer à souffrir pour une femme que je n'avais jamais vue, qui ne m'aimait pas et que je ne pourrais

jamais aimer? Je me mis aux genoux de Marie, je lui demandai pardon; je l'obtins, parce que je lui engageai ma parole que je n'aimais qu'elle, et que je romprais mon mariage projeté. Je fis demander un entretien à mon père et je lui annonçai que je ne voulais pas me marier.

Après mille questions, il m'arracha mon secret. Sa colère contenue jusqu'alors éclata; elle fut terrible; les amoureux ne doutent de rien, je tins bon. Mon père me chassa, il m'ordonna de quitter Londres et de n'y rentrer que pour épouser la femme qu'il me destinait, ou de ne jamais reparaître devant lui. Huit jours se passèrent sans qu'il consentît à me voir. J'allai trouver Marie : Partez, me dit-elle, laissez passer la colère de votre père, j'aime mieux vous savoir au bout du monde que marié.

Je compris alors combien la vie dépendante était une triste chose pour un homme de cœur; je résolus de tenter fortune et je partis pour l'Australie, après avoir juré à Marie de nous réunir n'importe comment, et aussitôt que je pourrais. Vous comprenez ce que je souffris; cependant je partis.

Edouard s'arrêta, poussa un soupir, et reprit :

— Je partis avec moins de chance de réussir que de bonne volonté.

A peine étais-je arrivé à Port-Philippe, que je reçus une lettre de Marie, dans laquelle elle me disait :

« Je suis perdue, dans quelques mois je serai » mère et la mienne me tuera. Je ne puis rester

» dans mon magasin, où l'on s'apercevra bientôt de » ma grossesse. Si j'avais de l'argent pour partir, » j'irais te rejoindre. Mais hélas ! nous sommes si » pauvres ! pourtant j'ai réfléchi, je ne veux pas me » désoler, cela pourrait nuire à la santé du cher » trésor que je porte dans mon sein ; j'ai une vieille » tante fort riche, qui ne nous voit pas depuis des » années, je vais me jeter à ses genoux ; en pensant » à toi, je trouverai des paroles qui la fléchiront. » Que j'aie de quoi payer mon voyage seulement, » et je m'embarque. Je t'écrirai bientôt le résultat » de ma démarche. »

Depuis, pas de nouvelles; j'ai écrit cent lettres qui sont restées sans réponses. J'ai attendu bien longtemps; quand on désire, on espère toujours... Enfin, j'ai pensé qu'elle m'avait oublié. Peut-être cette tante si riche l'a-t-elle gardée à la condition qu'elle m'oublierait; peut-être ses lettres se sont-elles perdues en route. Mille fois j'ai voulu partir, mais j'aurais eu l'air de revenir par dénûment, car je n'étais pas heureux, et mon père ne me rappelait pas. Je suis puni de mon sot orgueil, mon père est mort et je n'étais pas là à ses derniers moments; mes sœurs m'ont écrit que ma présence était nécessaire à Londres, et je suis parti le cœur triste. Au chevet de la mort, mon père m'a-t-il pardonné? Retrouverai-je Marie? Tant que j'étais en Australie, sa pensée m'absorbait tout entier; au moment d'arriver, le doute s'empare de moi, j'ai peur.

— Espérez, dit le docteur en lui serrant la main. Tout le monde porte sa croix en ce monde, seulement elle est plus ou moins lourde.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la mort de Mélida. On touchait au terme du voyage; depuis quelques heures déjà, on naviguait dans le canal de Saint-Georges, et les côtes d'Angleterre se dessinaient à l'horizon, sous les feux du soleil couchant.

— Demain, dit le capitaine, nous entrerons dans les eaux de Liverpool.

Cette nouvelle, accueillie avec joie par tous les passagers, retentit douloureusement dans le cœur d'Émeraude.

Elle jeta un regard plein de tristesse sur les flots qui reflétaient le ciel bleu.

— Chère enfant, murmurait-elle, nous allons te quitter. Pourquoi es-tu partie sans nous? Ici au moins je croyais te voir quelquefois glisser comme une ombre entre deux eaux; la brise m'apportait un écho de ta voix. J'aimais ces tristes visions, parce qu'elles me parlaient de toi. Quelle cruelle destinée que la mienne! Tout ce que j'aime me brise ou se brise. Je n'ai le droit de rien aimer. Oh! je vouerai ma vie entière à Bijou et à ton souvenir. Je ne quitterai plus cette robe noire. J'ai tant de choses à pleurer! toi, mes illusions, ma jeunesse, tout est flétri à l'ombre d'un seul jour.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues d'Émeraude.

Édouard, qui la contemplait depuis quelques secondes, ne put garder le silence.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il en s'approchant, le moment est mal choisi pour vous faire une demande; mais nous approchons du rivage, qui sait si nous nous reverrons jamais?

Émeraude avait essuyé ses yeux; elle s'efforça de sourire, mais deux autres larmes s'échappèrent malgré elle.

— Votre père, dit Édouard, n'a encore rien d'arrêté dans ses projets. Il ne sait pas où il va demeurer. Il n'a pu me donner son adresse; il a la mienne; mais s'il m'oubliait, je ne vous reverrais plus.

Le jeune homme s'arrêta. Évidemment cette pensée-là lui faisait mal, car il reprit d'une voix plus émue :

— Vous m'oublierez bien vite; mais moi qui vous ai vue aimer et souffrir, je ne vous oublierai jamais. Je ne croyais pas qu'il y eût au monde une femme aussi dévouée, aussi courageuse que vous. J'ai deux sœurs qui seraient les vôtres, si vous vouliez accepter notre amitié?

Émeraude ne fit pas un mouvement.

Il reprit avec embarras :

— Vous ne les connaissez pas, il est vrai, et moi-même qu'ai-je fait pour mériter votre affection? Pour vous je suis un étranger.

Émeraude tendit la main au jeune homme.

— Non, dit-elle en secouant tristement la tête, non, vous n'êtes pas un étranger, vous aimiez ma sœur. Pendant sa longue agonie, vous avez partagé nos angoisses; vous l'avez pleurée avec nous. Je sens que moi aussi j'aimerai vos sœurs.

— Merci, mademoiselle, s'écria Édouard en lui serrant la main, vous me rendez le courage; vous ne permettrez pas que votre père m'oublie?

Émeraude retira sa main.

Édouard redevint triste, comme si une espérance avait traversé son cœur et s'était envolée aussi vite qu'elle était venue.

Ils gardèrent tous deux un silence pénible.

— Eh bien, sir Édouard, dit le docteur en s'approchant, vous semblez plus triste encore qu'à l'ordinaire. Est-ce que vous regretteriez ce navire?

— Moquez-vous de moi si vous voulez, docteur, répondit Édouard, mais je vais le regretter à cause de vous.

— Grand enfant, dit Iwans en lui tendant la main, j'irai vous voir : c'est convenu. Vous allez retrouver vos sœurs, une fortune, et qui sait, ajouta-t-il plus bas, peut-être une femme et un enfant?

Édouard soupira.

Émeraude avait entendu; elle se sentit rougir et se rapprocha de sa mère, qui tenait Bijou dans ses bras.

Depuis le malheur arrivé à madame Iwans, la petite fille avait bien payé sa dette de reconnaissance.

Quand madame Iwans pleurait, l'enfant la regardait avec de grands yeux noirs si tristes, si tendres, que la pauvre mère souriait et séchait ses larmes. Quand elle était rêveuse, Bijou se jetait dans ses bras et l'embrassait. On ne pouvait lui voler une pensée dont elle ne demandât compte. La gaieté des enfants a quelque chose de doux et de communicatif. Bijou était la vie, l'âme de ces âmes malheureuses.

Le lendemain matin deux coups de canon saluèrent le lever de l'aurore. On entrait dans les Docks de Liverpool. Il se fit à bord un tapage infernal : les uns poussaient des hourras frénétiques, les autres chantaient. Dans un pareil moment, tous les voyageurs n'ont qu'une seule idée, une seule occupation : c'est de retrouver leurs malles. On va, on vient, on s'oublie, on se sépare quelquefois sans se dire adieu.

Le docteur descendit avec sa famille à l'hôtel Waterloo.

Édouard partait de suite pour Londres; il recommanda de nouveau au docteur de lui faire savoir son adresse, ou plutôt de venir le voir en arrivant; il pria Joanne de ne pas l'oublier et il partit.

On apporta le déjeuner des voyageurs comme le jour où nous avons vu le docteur Iwans pour la première fois. Il y avait quatre personnes assises autour d'une table, immobiles comme des statues, et le thé refroidissait dans les tasses.

— Comment prévenir William ? demanda enfin le docteur, sans lui briser le cœur du premier mot : je vais lui écrire que nous serons à Londres demain.

— Oui, répondit Joanne ; mais ne lui parlez pas d'elle ; il vaut mieux lui apprendre vous-même...

— Cela sera cruel, dit Émeraude ; il va venir au devant de nous le cœur plein de joie et d'espérance ; aurez-vous le courage de lui dire : Ta joie est ridicule, insensée ! Pourquoi ouvres-tu les bras ? tu n'as même pas une tombe à embrasser ! Celle que tu aimais est au fond de la mer. Prévenez-le avec ménagement, faites-lui au moins pressentir un malheur. Il est si affreux de passer brusquement de la joie à la douleur !

— Tu as raison, répondit M. Iwans, et il écrivit :

« Cher William, nous sommes arrivés à Liver-
» pool ; ne vous réjouissez pas, nous avons été bien
» malheureux, et notre malheur vous touche de si
» près, qu'il n'y a que ma bouche qui puisse vous
» l'annoncer, demain, en vous serrant dans mes
» bras. »

Il cacheta sa lettre et la fit porter à la poste.

William avait cette lettre le lendemain à dix heures du matin.

La famille Iwans devait arriver à midi.

William se rendit au débarcadère.

Le coup avait porté ; il se promenait dans la gare, en attendant le train, avec une agitation nerveuse qui le faisait horriblement souffrir. Aussitôt que le

convoi arriva, William courut d'un wagon à un autre, regardant chaque voyageur.

Le docteur descendit le premier.

— Ah ! mon père ! s'écria William qui venait de le recevoir dans ses bras.

Joanne descendit le second ; il offrit la main à madame Iwans.

William la regarda ; elle était baignée de larmes et avait peine à se soutenir.

Émeraude descendit à son tour ; elle portait Bijou dans ses bras.

— Où est Mélida ? demanda Nelson en pâlissant.

Iwans baissa la tête.

Émeraude lui montra sa robe noire.

— Morte ! s'écria le jeune homme... C'est impossible ; et il s'avança pour voir dans le fond de la voiture. Voyons, fit-il en passant une main sur ses yeux, ne me trompez pas ! Mélida est restée là-bas ! Elle ne m'aime plus ; la fortune l'a tentée, et vous n'osez pas me le dire !

— Elle est morte en pensant à vous, dit Émeraude : ses dernières paroles ont été pour vous.

— Mon père ! mon père ! s'écria William en se jetant dans les bras du docteur et cherchant à étouffer ses sanglots, ma vie est brisée à tout jamais !

Quand il releva la tête, on voyait sur ses beaux traits la contraction de la douleur qu'il cherchait à diminuer par sa volonté.

— Ménagez-les, murmura Joanne en s'appro-

chant de lui; ils sont plus malheureux que vous.

William le regarda.

— Vous ne me connaissez pas, dit Joanne ; mais je comprends ce que vous devez souffrir. Moi aussi, j'ai perdu celle que j'aimais, et sans le docteur je serais mort. Vous me permettrez d'être votre ami; je l'ai connue, nous parlerons d'elle.

William lui tendit la main.

Joanne passa son bras sous le sien et l'entraîna dans le premier hôtel qui se trouvait à côté du chemin de fer.

— Restez dans le salon du bas avec votre mère et votre père, dit Joanne à Émeraude, moi je lui raconterai tout ce qui s'est passé; ce triste récit vous coûterait trop à faire.

William écouta avec avidité tous les détails que Joanne lui donna.

— Elle était frappée au cœur, dit Joanne en terminant son récit, et je crois qu'elle aurait été malheureuse toute sa vie.

— Ne croyez pas cela, répondit William, elle aurait oublié près de moi ; sa mort brise mon cœur et détruit mon existence. C'est pour elle que je désirais la fortune : que me fait maintenant cette maison de commerce? Je vais l'abandonner et partir.

— Mauvais moyen, interrompit Joanne, croyez-en la parole d'un homme qui a l'expérience de la douleur ; le travail est encore ce qui vous aide le plus à oublier, à supporter les peines de la vie;

avec l'oisiveté, l'ennui; avec l'ennui les tristes souvenirs qui rongent le cœur. Le maître des choses, c'est le temps; grâce à lui, on n'oublie pas, mais on se souvient avec moins d'amertume; nous avons la même blessure au cœur, mais j'ai un avantage sur vous, la mienne est plus ancienne. J'ai lu les lettres que vous écriviez en Australie, j'avais de l'affection pour vous sans vous connaître, voulez-vous de moi pour quelque temps ? Je vous aiderai à souffrir, je suis seul au monde, je n'ai plus de parents, je puis rester près de vous.

William lui tendit de nouveau la main.

— C'est convenu, reprit Joanne, je resterai avec vous quinze jours, un mois, le temps que vous voudrez. Maintenant il faut nous occuper du docteur, c'est un martyr; je ne crois pas qu'il y ait une famille meilleure et plus infortunée que la sienne. Je ne sais quelles sont ses intentions, je ne connais pas au juste sa position d'argent, tout ce que je possède est à sa disposition, seulement je n'ose pas lui offrir, vous m'aiderez.

William avait la tête baissée, les yeux fixes ; on eût dit qu'il n'avait rien entendu.

— Il faut descendre, lui dit Joanne, on nous attend en bas. Composez-vous un visage calme. Ils ont assez souffert.

Lorsque les deux jeunes gens entrèrent, Iwans vint au devant d'eux.

— William, dit-il en lui montrant Joanne, je le

recommande à votre amitié. C'est notre ami, il est digne d'être le vôtre ; demain je chercherai une petite maison. Je vais tâcher de retrouver ou de refaire ma clientèle. Nous travaillerons le jour pour les vivants, dit-il en montrant du regard madame Iwans, Émeraude et Bijou ; le soir nous nous réunirons pour parler des morts. Quoi qu'il arrive, William, vous serez toujours mon fils. Elle vous aimait tant !...

Un mois s'était écoulé depuis le retour du docteur. Joanne était toujours chez William. Les deux jeunes gens s'étaient liés si étroitement, qu'ils parlaient de ne plus se quitter, et pour cela, Joanne prendrait une part dans la maison de commerce.

Le docteur avait loué une petite maison, replacé son écusson et il attendait.

XVIII

LE PÈRE DE BIJOU.

Un jour, en rangeant ses papiers, le docteur trouva la carte de sir Edouard. Oh ! dit-il, en s'adressant un reproche à lui-même, j'aurais dû l'aller voir plus tôt. C'est mal de négliger ceux qui nous ont montré de la sympathie et du dévouement. J'irai demain.

En effet, le jour suivant, en faisant ses visites, le docteur se rendit à l'hôtel habité par Édouard.

C'était une maison magnifique, où tout annonçait le confortable et l'opulence. Le docteur hésita un moment.

— Bah! se dit-il en entrant, je ne vais rien demander, et il remit sa carte au domestique.

On l'introduisit dans un salon meublé avec un luxe et une richesse extrêmes. Il regardait autour de lui avec une surprise mêlée de curiosité, lorsqu'une porte s'ouvrit, et deux blondes têtes de jeunes filles se montrèrent avec précaution.

— Bonjour, docteur, dit l'une d'elles sans s'avancer.

— Bonjour, docteur, dit l'autre en venant lui tendre la main.

M. Iwans avait peine à cacher son étonnement. Celle qui s'était approchée la dernière prit la parole.

— Venez vous asseoir entre nous deux, docteur, nous avons bien des choses à vous dire; et d'abord, comment se porte Bijou, et mademoiselle Émeraude? Mon frère va rentrer tout à l'heure; si vous le permettez, nous allons vous tenir compagnie jusqu'à son retour, parce qu'il serait fâché si vous ne l'attendiez pas; vous êtes resté si longtemps sans venir. C'est très-mal cela. Nous avions tant envie, ma sœur et moi, de faire connaissance avec vous.

— Mademoiselle, répondit le docteur un peu confus, je vous remercie, si j'avais pu penser!...

— Mon frère vous aime beaucoup, monsieur, reprit la plus grande des deux, celle qui devait être

l'aînée. Il ne s'est pas passé un jour sans qu'il nous ait parlé de vous, de madame Iwans, de mademoiselle Émeraude et de la jolie petite fille que vous avez adoptée. Je vous préviens que nous voulons les voir.

— Mary a raison, reprit la plus jeune, si nous avions su où vous demeuriez, nous serions allées chez vous.

— Vraiment, mesdemoiselles, dit le docteur, qui ne se souvenait pas d'avoir vu chez de si jeunes filles tant de grâce et d'habitude du monde, je ne puis vous dire à quel point le bon souvenir de monsieur votre frère me touche.

— Il ne doit pas vous étonner, reprit la plus jeune, quand notre frère dit à quelqu'un : Je vous aime, c'est pour toujours. Il est si bon, si généreux, notre frère, n'est-ce pas, ma sœur ?

— Ce n'est pas à nous à faire son éloge, Mariette, répondit Mary, c'est notre frère.

— Eh bien ! fit mademoiselle Mariette, qui n'avait pas l'air de vouloir abandonner son idée, qui donc le fera ?

— Mademoiselle a raison, dit le docteur, on ne parle jamais trop de ceux qu'on aime.

— Vois-tu ! dit Mariette, qui adressa un de ses plus gracieux sourires au docteur. Il venait de faire irrévocablement la conquête de mademoiselle Mariette, en disant comme elle.

En ce moment la porte s'ouvrit.

— Cher docteur, s'écria Édouard en entrant, c'est donc vous, enfin, vous ne sauriez croire combien votre indifférence m'affligeait.

— Nous l'avons dit au docteur, répondit Mariette d'un air d'importance, nous lui avons fait des reproches.

— Mais il va nous dédommager, reprit Mary, en venant souvent.

— Ah ! docteur, dit Édouard en souriant, vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous le croyez; ce sont deux petits tyrans qui savent se faire obéir ; je vous livre à elles pour votre punition. J'espère que ces dames sont en bonne santé. Que devient M. Joanne? il m'avait si bien promis de venir me donner de vos nouvelles !

— Nos santés sont bonnes, répondit Iwans, et le moral se remet un peu ; mais parlons de vous. Vous devez avoir bien des choses à me raconter.

— Chères petites sœurs, dit Édouard en les embrassant sur le front, voulez-vous nous laisser un peu? On vous amènera Bijou.

Les deux jeunes filles se levèrent, firent une belle révérence ; puis, le sourire aux lèvres, elles vinrent serrer la main à Iwans.

— Adieu, docteur ! lui dirent-elles ensemble, à bientôt, n'est-ce pas? Dites bien des choses aimables de notre part à madame Iwans et à mademoiselle Émeraude.

— Je me garderai bien d'oublier votre commis-

sion, répondit le docteur, j'ai de trop grands torts à réparer envers vous.

— Quelles charmantes personnes ! dit-il, en les suivant du regard.

Puis, quand elles furent sorties :

— Eh bien, sir Édouard, qu'avez-vous appris relativement à cette jeune femme ?

— Des choses bien tristes, répondit Édouard en poussant un profond soupir, je ne me pardonnerai jamais de l'avoir soupçonnée, d'avoir eu des doutes sur son compte. Pauvre amie ! je ne pourrai jamais être heureux tant que je ne saurai pas ce qu'elle est devenue. J'ai vu sa tante, c'était la seule personne qui pût me donner de ses nouvelles. Voici ce qu'elle m'a dit :

« Marie est venue me trouver toute en larmes ; » j'étais assez mal disposée pour elle. Dame ! vous » comprenez, elle était enceinte. Elle s'est jetée à » mes genoux en me disant : Ma tante, ayez pitié de » moi, je veux aller retrouver le père de mon en- » fant ; je connais son cœur, il m'épousera ; si vous » repoussez ma prière, si vous m'abandonnez, je » me tuerai. Je l'ai prise dans mes bras et j'ai cher- » ché à l'empêcher d'entreprendre un pareil voyage, » surtout dans l'état où elle se trouvait ; mais rien » n'a pu ébranler sa résolution. Trois jours plus » tard elle avait retenu sa place à bord d'un navire » partant pour l'Australie. Elle a sans doute eu peur » de m'effrayer en me disant le prix des premières

» cabines, car elle est partie en prenant les der-
» nières places; moi, qui ne savais pas cela, je lui ai
» donné ce qu'elle me demandait, mais elle a dû
» être horriblement mal. »

— Pauvre jeune femme! murmura le docteur.

— Oui, pauvre femme, reprit Édouard avec plus de tristesse, que sera-t-elle devenue? Avec un enfant, sans argent, elle aura pensé que Melbourn était un village se composant de dix maisons; qu'elle n'aurait qu'à me demander pour me trouver. Ah! tenez, docteur, à l'idée qu'elle a pu mourir de misère dans un coin, mon cœur se déchire, et j'ai envie de retourner en Australie, car si elle existe elle doit toujours être dans ce pays. Avec quelles ressources serait-elle revenue?

— Vous n'avez pas cherché à prendre d'autres informations? demanda machinalement le docteur.

— Si, répondit Édouard distrait, sa tante m'avait dit qu'elle devait être partie du 10 au 20 décembre 1852, sur un navire qui ne transporte que des émigrants, et qu'on appelle le *Marco-Paulo*.

— Le *Marco-Paulo!* s'écria le docteur en se levant tout à coup, c'est le navire qui m'a conduit là-bas à la même époque. Si c'était!... puis il s'arrêta comme effrayé de ce qu'il allait dire.

— Qu'avez-vous donc? demanda Édouard, qui pâlissait malgré lui.

— Rien, répondit Iwans redevenu maître de lui-même, le nom du navire m'a frappé... J'ai beaucoup

connu le capitaine; si j'étais chez moi, je vous donnerais des renseignements qui pourraient vous mettre sur la voie. Voulez-vous venir en prendre connaissance ou que je vous les envoie?

— Partons, dit Édouard en se levant.

Lorsqu'ils furent en route, le docteur interrogea le jeune homme.

A chaque réponse il paraissait acquérir une conviction.

— C'est extraordinaire, c'est incroyable, disait-il en donnant les plus grandes marques d'étonnement.

— Oui, je partirai, disait Édouard, parce que je suis un homme d'honneur et que c'est un devoir sacré que je dois remplir. Avec un caractère comme le mien on ne peut pas être heureux tant qu'on a un remords sur la conscience. Pourtant... il soupira et se tut.

On était arrivé à la porte d'Iwans; celui-ci entraîna Édouard dans son cabinet, sans lui laisser le temps de saluer madame Iwans et Émeraude, qui n'avaient pu retenir un cri de surprise en le voyant.

Le docteur ouvrit un meuble et chercha quelque temps.

— Les voilà, dit-il en se parlant à lui-même, et il tendit deux lettres à Édouard. Connaissez-vous cette écriture?

— C'est la mienne, répondit le jeune homme. J'ai écrit ces deux lettres à Marie au moment de mon départ. Comment se fait-il?...

— Demandez à Dieu, qui crée et détruit les hommes ! à la destinée, qui vous fait courir après le malheur quand on n'aurait qu'à rester en place pour être heureux ! Asseyez-vous là, près de moi. Je vais vous affliger par mon récit; mais si triste que soit la certitude, elle est préférable au doute.

Le docteur raconta avec détail à Édouard son premier voyage, la mort de la pauvre Marie et l'adoption de Bijou.

Édouard ne prononça pas une parole; mais de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Du courage, disait le docteur, il vous reste au moins votre enfant, notre cher petit Bijou.

A ce mot Édouard releva la tête; un sourire de joie passa sur ses lèvres. Il se leva, ouvrit la porte, et se dirigea vers le salon où il avait aperçu les deux femmes et l'enfant lorsqu'il était entré; il s'élança sur Émeraude comme un fou, et lui arracha des bras la petite fille qu'il dévora de baisers. Puis, entre ses caresses et ses larmes, il lui disait des choses si étranges qu'Émeraude recula épouvantée.

Elle le crut en démence.

— C'est son père, dit le docteur bas aux deux femmes; vous comprenez sa joie.

— Lui ! s'écria Émeraude en pâlissant, et elle se laissa tomber dans un fauteuil en portant une main à son cœur.

Édouard serrait l'enfant à l'étouffer. Bijou, malgré sa prédilection pour lui, commençait à se

fâcher. Ce fut bien pis lorsqu'il voulut l'emporter.

— Tu es à moi, disait Édouard; tu verras comme mes sœurs t'aimeront.

Le docteur l'arrêta par le bras et lui montra Émeraude qui cachait sa figure dans ses mains pour pleurer.

— Un peu de patience, dit-il à Édouard; elle aime cette enfant; voulez-vous récompenser les soins qu'elle lui a donnés par une grande douleur? laissez-lui au moins le temps de se préparer à une séparation qui, du reste, nous sera bien pénible à tous.

Édouard baissa la tête, il devint rouge de honte; puis, s'approchant d'Émeraude, il déposa la petite fille sur ses genoux.

— Pardon, dit-il d'une voix suppliante, j'ai eu un mouvement d'égoïsme, d'ingratitude; voulez-vous me pardonner? Je me repens.

Émeraude lui tendit sa main tremblante.

Édouard, avec un mouvement de tendresse respectueuse, porta à ses lèvres la main qu'on lui tendait.

— Bijou est à vous, lui dit-il; c'est l'enfant de votre cœur; je n'ai aucun droit sur elle; gardez-la, seulement permettez-moi de venir la voir chaque jour.

Pas une voix ne s'éleva pour dire : Emmenez-la, mais la permission qu'il demandait lui fut accordée à l'unanimité.

Il en usa si bien, que deux mois plus tard il disait

au docteur : Il faut que je reste avec vous ou que vous veniez demeurer avec moi, puisque je ne sors plus de chez vous.

— Emmenez Bijou, répondit Iwans en poussant un soupir.

— Je reviendrais tout de même, dit Édouard en souriant ; j'aime mademoiselle Émeraude et je viens vous demander sa main.

— Voilà toujours la mienne, dit le docteur ; quant à celle d'Émeraude, cela la regarde ; revenez ce soir dîner avec nous. Elle vous donnera sa réponse elle-même. Vous verrez Oreste et Pylade, ajouta-t-il en faisant allusion à Joanne et à William qui ne se quittaient plus.

Inutile de dire si Édouard fut exact au rendez-vous.

Il fut reçu par le docteur.

— Mademoiselle Émeraude consent-elle à devenir ma femme? lui demanda-t-il d'une voix émue.

— Je crois qu'elle ne demande pas mieux, répondit le docteur en l'introduisant dans le salon.

— Est-ce vrai? mademoiselle, s'écria Édouard en l'interrogeant du regard.

— Il le faut bien, répondit Émeraude en baissant la tête, puisque je ne veux pas quitter ma fille.

— Et puis, parce qu'elle vous aime, murmura Joanne en se penchant à l'oreille d'Édouard ; j'avais deviné cela à bord, moi.

Édouard remercia Joanne du regard.

— Enfin, pensa madame Iwans, celle-là du moins sera heureuse ; merci, mon Dieu, elle l'a bien mérité.

L'union d'Émeraude avec Édouard fut fixée à quelques mois de là.

Émeraude devait quitter sa robe de deuil pour sa robe de mariée.

Cette soirée s'écoula pour tout le monde sous une impression à la fois douce et triste. Par un hasard singulier, il y avait là trois jeunes gens qui avaient perdu, l'un sa maîtresse, les deux autres leur fiancée ; entre chacun d'eux et le bonheur à venir, il y avait une tombe.

Les noms de Marie, de Louisa, de Mélida ne furent pas prononcés, mais chacun adressait dans son cœur une pensée furtive à celles qui n'étaient plus, et elles passaient comme de blanches ombres dans le souvenir de ceux qui les avaient aimées.

En sortant de chez le docteur, William et Joanne rentrèrent ensemble. Édouard, qui demeurait dans un autre quartier, les avait quittés à la porte.

Les deux jeunes gens marchaient en silence, absorbés chacun dans leurs réflexions.

— Édouard va être heureux, s'était dit Joanne à lui-même en le regardant s'éloigner.

Involontairement, l'image de son propre bonheur perdu à jamais, se représenta à sa pensée. Il songeait avec amertume que son existence s'écoulerait

dans l'isolement. Il se mit au lit le cœur rempli de tristesse. Il dormit d'un sommeil troublé. Louisa lui apparut dans ses rêves, tantôt fraîche et souriante comme il l'avait vue à Balaratte, tantôt défigurée par la maladie, comme la représentait son portrait. La douleur le réveillait, il se rendormait, mais c'était pour retrouver de nouveau en songe les mêmes visions.

Le lendemain, il était brisé de fatigue. Il sortit de bonne heure, espérant que le grand air calmerait son agitation nerveuse.

La maison de William était dans le voisinage d'Hyde-Park. Joanne traversa Hyde-Park et se rendit sous les beaux ombrages de Kensington-Garden. Il marchait en rêvant, lorsqu'au détour d'une allée il vit apparaître en face de lui une jeune fille.

Cette jeune fille allait et venait, les yeux baissés vers la terre, comme une personne qui cherche quelque chose qu'elle a perdu.

A sa vue, Joanne poussa un grand cri et fit quelques pas en arrière.

L'étrangère le regarda avec étonnement, et s'éloignant un peu, elle continua sa recherche.

Joanne fut obligé de s'appuyer contre un arbre. Il croyait être encore le jouet d'un rêve.

— Même âge ! disait-il, même taille ! même visage ! mon Dieu, même regard ! Est-ce que je suis fou ?

Il appela deux fois : Louisa ! à demi-voix.

La jeune fille s'arrêta, le regarda de nouveau et fit quelques pas vers lui.

— Vous m'avez appelée, monsieur? lui demanda-t-elle d'un son de voix qui le fit tressaillir.

— Au nom du ciel, murmura Joanne en joignant les mains, dites-moi si vous êtes un ombre?

— Je ne vous comprends pas, répondit l'étrangère, qui fit un pas pour s'éloigner.

— Oh! ne me quittez pas ainsi, mademoiselle, reprit-il d'une voix suppliante; n'ayez aucune crainte, je suis un honnête homme, incapable de dire un mot qui puisse blesser vos oreilles; mais j'ai besoin de vous regarder, de vous entendre; vous êtes le portrait vivant d'une personne que j'aimais et qui est morte en Australie.

— En Australie! murmura la jeune fille en se rapprochant un peu; c'est un vilain pays, bien loin, bien loin. Oh! je le connais de nom, ma pauvre sœur y est allée, et elle n'en est pas revenue.

— Votre sœur! s'écria Joanne, devait être ma chère Louisa. Il n'y a que deux sœurs qui puissent se ressembler ainsi.

— Vous vous appelez Joanne? s'écria la jeune fille à son tour; elle nous parlait de vous dans toutes ses lettres.

— Vous êtes ma sœur devant Dieu, répondit le jeune homme avec tristesse. Permettez-moi de vous accompagner, je désire voir votre mère : est-ce que vous vous appelez aussi Louisa?

— Je m'appelle Fanny; mais après le départ de ma sœur, ma mère m'a donné son nom en souvenir d'elle.

Joanne détourna la tête pour cacher ses larmes.

— Ma mère n'est pas ici, reprit Louisa qui marchait à côté de lui; je demeure avec une vieille dame chez laquelle Louisa m'avait placée avant son départ. Cinq minutes plus tôt vous l'auriez vue ici avec moi; nous nous promenons tous les matins. Elle a perdu une lettre et j'étais revenue pour la chercher. Elle est si bonne cette dame, elle m'a instruite elle-même, elle me traite comme son enfant, et quoiqu'elle ne soit plus riche, elle nous soutient ma mère et moi. Mon père est mort depuis deux ans.

— J'ai été tellement ému en vous voyant, disait Joanne, et je sens encore au cœur une émotion si vive, que je ne puis vous exprimer tout le bonheur que j'éprouve à vous voir, à causer avec vous.

Louisa s'arrêta devant une maison de modeste apparence.

— Voilà où nous demeurons, dit-elle en frappant à la porte, je vais vous annoncer.

La vieille dame fit à Joanne l'accueil le plus amical.

— Vous avez bien fait de revenir, lui dit-elle, c'est Dieu qui a préparé cette rencontre. Vous serez son appui, son protecteur quand je ne serai plus là.

Louisa fut la première à prier Joanne de venir la voir souvent.

Quand Joanne se retrouva le soir dans la famille Iwans, on devina, au changement de sa physionomie, qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire.

Il raconta sa rencontre avec la sœur de Louisa.

A partir de ce moment la mélancolie de Joanne se dissipa peu à peu.

On sentait qu'il reprenait confiance dans la vie.

A quelque temps de là Joanne et William étaient réunis chez Édouard.

— Eh ! bien, mon cher Joanne, disait William en souriant, vous rappelez-vous ce que vous nous disiez : « Je mourrai garçon, » pourtant vous vous mariez dans quinze jours. Vous voyez bien qu'il ne faut jurer de rien.

— J'épouse la sœur de ma pauvre Louisa, répondit Joanne. C'est un moyen de m'acquitter envers elle, car vous ne savez pas que lorsque j'étais malade, pauvre, abandonné, elle travaillait pour payer mon médecin; aujourd'hui je retrouve sa sœur, n'ayant pour soutien qu'une vieille amie, qui peut lui manquer d'un jour à l'autre; je lui donne mon nom pour lui faire accepter, à elle et à sa mère, ce que je possède.

— C'est une belle et bonne pensée, répondit Édouard en lui tendant la main, c'est d'un grand cœur, mais avouez que c'est un devoir bien doux à remplir; Émeraude l'a vue et m'a dit qu'elle était charmante.

— C'est le portrait de Louisa, répondit Joanne, je ne pouvais aimer qu'elle.

Émeraude avait demandé à son père de venir demeurer avec elle lorsqu'elle serait mariée.

Malgré ses instances et celles d'Édouard, le docteur n'avait pas voulu y consentir.

— J'aurais l'air d'un paresseux, disait-il. Je suis trop jeune pour rester à rien faire, et quand même je serais riche, est-ce qu'il n'y a pas toujours des pauvres à soigner?

M. Iwans, du reste, n'avait point à se plaindre. Il avait excité une vive sympathie et conquis dans la science une grande position.

Dans ce noble et beau pays d'Angleterre, où chacun travaille et cherche à s'élever, l'homme qui a du courage et du cœur prend toujours sa place.

Pourtant, le docteur avait un irrémédiable fond de tristesse.

Le regard de madame Iwans se rencontrait souvent avec le sien, et des larmes roulaient dans leurs yeux.

— Cher docteur, chère madame Iwans, disait Édouard, souriez donc un peu à notre bonheur, tâchez d'oublier.

— A notre âge, mon cher enfant, on n'oublie pas! au vôtre, on retrouve encore le bonheur, quand on croit l'avoir perdu.

La jeunesse, c'est la vie, ce sont les illusions, c'est le besoin d'aimer; c'est le printemps qui ramène les fleurs.

Elle vous entraîne tous vers une destinée nouvelle !

A ce propos, je dois vous avertir d'une chose, c'est que j'ai cru m'apercevoir que William aimait votre sœur Mary.

— Je m'en suis aperçu comme vous, et je n'osais vous le dire, dans la crainte de vous affliger.

— Pourquoi? mon ami! William est un noble cœur. Il a déjà bien souffert pour nous et avec nous; je serais injuste et égoïste, si je lui demandais d'ensevelir avec nous le reste de sa vie dans un souvenir. Vous serez tous heureux, nous jouirons de votre bonheur.

Mais, voyez-vous, Édouard, je vivrais cent ans, que je n'oublierai jamais le jour où l'on a jeté ma pauvre Mélida à la mer.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

LE TUEUR

DE TIGRES

LE TUEUR

DE TIGRES

LE TUEUR

DE TIGRES



I

DERNIER DÉJEUNER

Le soleil devait briller quelque part au-dessus de cette calotte de brume et de fumée qui coiffe Londres éternellement. On ne le voyait point, mais on le devinait presque. Aux rives de la Tamise, c'est beaucoup. Les badauds s'accostaient en disant : Une joyeuse matinée !

Tout est joyeux ainsi dans la joyeuse Angleterre.

Des maisons rougeâtres s'alignaient autour du square. Le square avait une petite fontaine, une loge couverte en chaume, de beaux arbres aux troncs humides et une pelouse qui semblait un tapis d velours vert. Le gazon et les groseilliers triomphent chez nos joyeux voisins. Une chèvre blanche amusait quatre ou cinq jolies fillettes, derrière la grille, sous les yeux d'une gouvernante maigre.

contre cette tristesse endémique qui pèse sur la ville des brouillards.

Elle était belle, notre Jane; c'était une de ces fières filles des comtés du centre, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, à la bouche entr'ouverte par l'éternel sourire. Elle avait dix-huit ans. Christian, son séducteur, car il est bon de poser les choses d'un mot, pouvait passer par tous pays pour un charmant cavalier. Ce Tom Borne, qui leur souhaitait pour oreiller le pavé mouillé de Londres, ne pouvait être qu'un dur coquin.

Jane souriait, montrant les perles de sa bouche; Christian la regardait d'un air pensif:

—A ta santé, Christian! dit Jane.

Le jeune homme tendit son verre.

—Sur les trois mille guinées de feu mon oncle, prononça-t-il lentement, il me reste deux livres ce matin.

Jane choqua son verre contre celui de Christian et y trempa ses lèvres en murmurant :

—Je ne t'ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui!

Les épaules de Christian eurent à se soulever une imperceptible tendance.

—Moi aussi, je t'aime, répliqua-t-il du bout des lèvres.

Puis il ajouta en regardant le ciel gris à travers la transparence rosée de son champagne :

—Dis donc ! nous les avons mangées encore assez lestement les trois mille guinées de mon oncle !

—Quel voyage adorable ! s'écria Jane ; l'Italie, l'Allemagne, la France !...

Christian poussa un gros soupir et répéta :

—Hélas, oui ! La France, l'Allemagne, l'Italie !... mais nous sommes à Londres !

Jane semblait décidée à garder sa gaillarde humeur.

—Bah ! fit-elle, Londres est laid : tu m'y sembles plus beau.

—Mon Dieu, ma Jane chérie, dit Christian dont l'accent devint sérieux, toi aussi tu me sembles chaque jour plus belle... .mais il ne me reste que deux livres sterling.

—Est-ce qu'on songe à cela ?

—Il le faut bien !

—Fi ! Christian ! s'écria Jane, dont les jolis sourcils se froncèrent tout à coup, vous êtes un homme d'argent.

Christian frappa sur son gousset vide et darda au plafond un regard mélancolique.

—Homme d'argent *in partibus*, alors ! soupira-t-il.

Jane repoussa son siége.

—Je m'entends, Monsieur, dit-elle; hier, sur le bateau de Richmund, quand on vous a dit que cette petite demoiselle fade et blonde avait dix mille livres de revenus...

—Deux cent cinquante mille francs, argent de France! prononça Christian en aparté avec une sorte de respect.

—Vos yeux se sont allumés, Monsieur, continua Jane; le rouge vous a monté au front...

—Quelle folie!

—Et depuis lors, vous êtes tout rêveur.

—C'est vous qui rêvez, Jane!

—Non, Monsieur, non, s'écria la jeune fille, dont la paupière laissa glisser une larme; allez, je vois bien que vous ne m'aimez plus!

—Je t'en prie, Jane, dit Christian de ce ton que l'on prend pour apaiser les enfants boudeurs, ne gâte pas notre dernier bon déjeuner... mange en paix ce pâté de poisson...

—Je n'ai plus faim.

—Bois ce champagne qui n'est pas payé...

—Je n'ai plus soif! repartit Jane qui tourna le dos.

—Au diable! s'écria le pauvre séducteur; nous

ne nous sommes pas disputés une seule fois en mangeant les trois mille guinées de feu mon oncle!

Jane se leva et le regarda de haut en bas.

—Est-ce un reproche? demanda-t-elle fièrement; vous parlez bien souvent des guinées de feu votre oncle. N'avais-je pas un oncle, moi aussi? et mon oncle n'était-il pas plus riche que le vôtre? ne m'aimait-il pas comme sa fille? ne me rendait-il pas bien heureuse? Si vous ne vous étiez pas avisé de m'enlever, Monsieur.....

Christian fit un geste de découragement.

—Tenez, Jane, dit-il à la jeune fille qui s'accoudait maintenant à l'appui de la croisée; il y a un moyen : si vous voulez, nous allons nous brûler la cervelle au dessert?

D'un bond la charmante créature fut à ses côtés; ses yeux brillaient; le sourire renaissait autour de ses lèvres.

—Mon Christian, prononça-t-elle avec tendresse, parles-tu sérieusement?

—Non, répondit le séducteur sans hésiter.

—Tu vois bien, tu vois bien! s'écria la jeune fille indignée; tu vois bien que tu ne m'aimes plus!

Le front de Christian s'appuyait contre sa main. Il pensait : Ces choses-là, je les fais tout seul.

Il s'empara des deux mains de Jane et l'attira sur ses genoux.

—Je t'aime plus que jamais, dit-il. Tu es la plus belle et la meilleure... quand tu ne parles pas de ton oncle, ou des petites miss du bateau de Richmund. Je t'aime de tout mon cœur, mais je suis très-inquiet; nous sommes au bout de notre roman, ma pauvre Jane. J'ai bien pensé quelquefois à ton oncle Saunders, le fermier...

—C'est beaucoup de bonté que vous avez eu! interrompit Jane d'un air piqué.

—Mais, poursuivit Christian, si tu retournais à la ferme, il te briserait les côtes à coups de gourdin. Chaque pays a ses mœurs. Dans nos campagnes d'Angleterre, c'est comme cela qu'on fait de la morale aux jeunes filles.

—Quand même mon oncle me recevrait à bras ouverts... commença la jeune fille.

—A bras raccourcis plutôt! pensa Christian.

—Ecoute, Jane, reprit-il tout haut; demain, nous serons sans asile et sans pain. Mes créanciers impitoyables...

Jane lui jeta ses deux bras autour du cou et se mit à baiser ses cheveux.

—Mon Christian! soupira-t-elle redevenue tout à

coup langoureuse ; dis-moi encore que tu m'aimes!

Le séducteur secoua la tête et prononça dramatiquement :

—A Londres, pauvre enfant, sais-tu ce que c'est que la misère!

Jane frappa du pied, puis elle éclata de rire.

—Tu me fais pitié, dit-elle.

—C'est pour toi que j'ai peur... voulut continuer Christian.

—Tais-toi, interrompit Jane avec un suprême dédain ; tu ne veux ni vivre ni mourir, tu ne sais que trembler. Est-ce de l'argent qu'il te faut ?

—De l'argent ! répéta Christian étonné; as-tu de l'argent ?

—Le frère de mon oncle Saunders est riche comme Crésus. Il demeure dans Pall-Mall, à deux pas d'ici. Autrefois il m'aimait plus que la prunelle de ses yeux... Veux-tu que j'aille le voir ?

Christian ne répondit pas tout de suite ; sa tristesse augmentait ; il songeait à part lui :

—Ce sera une ressource pour elle.

—Le veux-tu ? répéta Jane avec impatience.

—Eh bien, répliqua le séducteur en baissant la tête, c'est peut-être une bonne idée, cela. Va voir ton parent de Pall-Mall,

Jane mettait déjà son châle et son chapeau.

—Les hommes se noient dans un verre d'eau! disait-elle gaiement; pas d'argent! ne voilà-t-il pas une belle affaire!

—Que vas-tu lui conter, à ton parent? demanda Christian.

—Je n'en sais rien, répliqua Jane dont la toilette était achevée; ce que je sais, c'est que nous allons être riches encore pour quinze jours au moins, peut-être pour trois semaines... M'aimera-t-on? ajouta-t-elle en inclinant son front pour réclamer le baiser d'adieu.

—Oui, répondit Christian qui la pressa involontairement contre son cœur: on t'aimera!

Jane ne prit point garde à l'émotion qui tremblait sous ses paroles; elle sortit en riant et cria du dehors:

—Bon courage! à bientôt!

Christian se mit à la fenêtre; il vit Jane, légère et gracieuse, franchir le perron en deux sauts et saluer Tom Borne d'un gai signe de tête. Tom Borne ôta sa pipe de sa bouche et fit mine de soulever sa casquette. Christian l'entendit qui disait:

—Si elle s'en va, c'est qu'il n'y a plus rien!

Il eut froid dans les veines.

—Pauvre fille ! murmura-t-il en se dirigeant vers le petit secrétaire en bois de rose ; qui sait ? peut-être tombera-t-elle jusque-là !

Il ouvrit le secrétaire et y prit une paire de pistolets.

—A bientôt ! pensa-t-il tout haut, comme si la dernière parole de Jane eût résonné encore à son oreille ; dévouée, noble de cœur, aimante... une vie que j'ai brisée !

Il déposa les deux pistolets sur la table et retourna vers le secrétaire où il prit encore un encrier, du papier et une plume. Il rangea le tout auprès des pistolets et se rassit.

—Je vais copier comme un autre, dit-il en souriant amèrement, cette stupide formule : « Quand vous lirez ces lignes, j'aurai cessé d'exister... »

Il trempa la plume dans l'écritoire et disposa le cahier de papier à lettre. Mais au lieu d'écrire, il prit tour à tour chacun des pistolets, en fit jouer les batteries et en examina les capsules. Puis encore, il repoussa le tout d'un geste plein de fatigue et se croisa les bras sur la poitrine.

—Assurément, dit-il, derrière sa pétulance fantasque et folle, il y a plus d'honneur et plus de cœur que chez une demi-douzaine de Lucrèces ! candeur d'enfant, intelligence de premier ordre...

—J'ai le temps ! s'interrompit-il en tournant vers les pistolets armés un regard de mauvaise humeur.

Son verre était à demi plein ; il le but. Deux fois de suite, il l'emplit et le vida ; une troisième fois il voulut se verser à boire, la bouteille ne contenait plus rien.

—C'est fini ! s'écria-t-il sans faire allusion au flacon de champagne ; tout est dit. Ah ! ah ! messieurs les étourneaux, allez donc enlever des jeunes filles !

Il trempa encore sa plume dans l'encre, et au moment d'écrire il la déposa de nouveau en répétant :

—Que diable, j'ai le temps !

—Comme elle était délicieusement jolie cette Jane ! reprit-il en se renversant sur le dossier de son fauteuil ; si c'était à recommencer, serais-je plus sage ? C'est grande pitié qu'on ne puisse pas vivre d'amour !

Machinalement ses mains jouaient avec les pistolets. Il se leva tout à coup et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

—La petite miss du bateau de Richmund ! prononça-t-il avec agitation, la fille du commodore Davidson... le millionnaire !... celui qui l'épousera sera un homme heureux, voilà tout !

Sans savoir, il prit la bouteille vide pour se verser une rasade et répéta, incapable de saisir le côté comique de la situation :

—C'est fini ! bien fini ! En somme, j'aime mieux ces nuages gris de Londres pour la dernière heure que l'azur profond du beau ciel d'Italie ou que le gai soleil de France. Ma fois, j'ai vécu ! Et sans reproche, cette Jane m'a coûté les yeux de la tête. Miss Amy Davidson est tout aussi jolie qu'elle au fond... et même... mais le moyen de la retrouver ! Et puis, le père...

—Bah ! s'interrompit-il en marchant résolument vers la table ; quand on a vidé la coupe jusqu'à la dernière goutte...

Mais au lieu de saisir les pistolets, comme l'accent de ses dernières paroles semblait le promettre, il s'acharna dans sa distraction contre la bouteille vide et tenta encore une fois de se verser à boire.

Un gros rire se fit entendre du côté de la porte et une voix railleuse murmura :

—C'est fini !

Christian tressaillit et se retourna. Tom Borne était debout sur le seuil.

—Que fais-tu là, toi ? s'écria le jeune homme en colère ; tu m'épiais !...

Tom Borne haussa les épaules.

—Peuh ! fit-il dédaigneusement, vous épier, vous ! Si vous étiez riche, à la bonne heure !

Tom Borne portait un costume hybride qui tenait du laquais et du marin. Il avait à plein nez l'accent de Jersey. Les Jersiens sont les Bas-Normands de l'Angleterre. Tom Borne était large de carrure, bas sur jambes, et portait sous sa casquette des cheveux rouges, plats. Sa casquette et sa pipe faisaient réellement partie de son individu.

C'était Tom Borne qui avait loué à Christian et à Jane la maison d'abord tout entière, et, en ce temps-là, Tom Borne était un homme poli. Au bout de quinze jours, Jane, voulant faire des économies, avait réduit sa location au premier étage et fait rétablir l'écriteau. Durant la quinzaine suivante, on avait vendu des meubles. Au bout du mois, Christian et Jane, restreignant leurs frontières, durent se contenter de la petite chambre où nous avons vu leur dernier déjeuner.

La politesse de Tom Borne s'était amoindrie dans les mêmes proportions que le logement de nos amoureux.

Maintenant que Christian et Jane étaient dans cette maison à louer comme l'oiseau sur la branche,

Tom Borne n'espérait plus rien d'eux et les prisait plus bas que la poussière de ses guêtres.

—Que veux-tu? lui demanda Christian avec menace.

—Je veux vous dire, répondit Tom sans s'émouvoir, que je suis en train de louer la maison, y compris votre chambre, à quelqu'un de comme il faut. Un vrai gentleman, celui-là! Il demande à voir votre appartement.

—C'est intolérable! gronda Christian.

Tom se mit à rire.

—Demain, dit-il, si vous couchez dans la rue, vous n'éprouverez pas de ces inconvénients-là.

—Drôle! s'écria Christian.

—Après? fit Tom Borne, qui carra ses vastes épaules.

Christian se ravisa.

—Fais entrer, dit-il, et qu'on se dépêche!

Tom Borne souleva sa casquette au moins de deux doigts, ce qui était un événement.

—Si milord et milady veulent prendre la peine d'entrer... dit-il en s'effaçant.

Christian s'était tourné du côté de la muraille pour cacher sa figure; il se disait en prenant la plume, cette fois pour tout de bon;

—Écrivons notre billet de faire part. Pauvre Jane! elle va bien pleurer!

Un gentleman de cinq pieds huit pouces, portant un binocle d'or à cheval sur un long nez busqué, passa le seuil. Ce gentleman avait le chapeau sur la tête comme tout Anglais bien élevé; ses favoris, d'un blond ardent, formaient l'éventail des deux côtés de ses joues maigres et osseuses. Il y avait du Don Quichotte chez cet homme-là. Sa figure honnête et loyale ne manquait pas d'intelligence, mais on y devinait je ne sais quelle préoccupation à la fois puérile et profonde.

Son costume était de toutes pièces à la dernière mode des sectateurs de Courtenay. Nous aurons des renseignements complets sur ce Courtenay. Carrick de poche à simple collet, sur une redingote démesurément longue de taille; pantalon Lewis étroit et court, à fente; brodequins Filowski en caoutchouc; un chapeau-casquette, inventé la semaine précédente par le propre fournisseur du prince Albert, *by patent.*

Le gentleman entra en disant à sa compagne:

—Vous trouvez la couleur de ces gants trop hardie? Cela ne m'étonne pas; je suis original jusque dans ces détails. Voyez le corbin de mon stick : il

représente un bec de canard. Le pauvre Courtenay en était bien jaloux !

La compagne du gentleman l'écoutait avec beaucoup de complaisance et lui souriait d'un air affectueux. C'était la vignette anglaise la plus mignonne et la mieux réussie que l'on pût voir. Il faudrait revenir au lis et à la rose pour donner une idée des délicatesses de son teint; ses grands yeux d'azur avaient une douceur timide et brillaient aux reflets de ses merveilleux cheveux d'or. Je ne sais pourquoi il n'y avait point de fadeur dans ce doux ensemble. C'était bien pourtant cette beauté d'outre-Manche qu'on a coutume de trouver fade dans son ennuyeuse perfection; mais ici, pas l'ombre de gaucherie prétentieuse, pas la moindre apparence de gourme ou d'apprêt, une simplicité presque enfantine et cette chère bonté qui est, par tous pays, la séduction suprême.

—Voilà, Milord ! dit Tom Borne, en montrant la chambre d'un geste de cicerone.

—Nous allons gêner le gentleman, mon père, murmura la jeune fille qui avait aperçu Christian du premier coup d'œil.

Christian se courba sur sa lettre.

—Oh ! fit Tom Borne du haut de sa grandeur, ce n'est pas un gentleman. Il est ruiné.

Milord examinait les êtres de l'appartement.

—Pauvre jeune homme! pensait la blonde miss dans son âme compatissante.

Christian fit un mouvement qui montra, durant une seconde, le contour de son profil perdu; la jolie jeune fille eut un tressaillement et devint toute pâle, puis ses longs cils se baissèrent, tandis qu'un rose plus vif montait à sa joue.

—C'est lui! murmura-t-elle.

Le gentleman si remarquable par son élégance avait nom Robert Davidson, K. P., commodore au service de Sa Majesté Britannique. La charmante vignette anglaise était sa fille, miss Amy Davidson, héritière unique de dix mille livres sterling de revenus.

II

MISS JANE

Il y avait une belle ferme entre Ashborn et Tideswell, dans le comté de Derby; les prairies, tondues par ces bestiaux géants qui sont la gloire et la richesse de l'Angleterre, descendaient du pied des montagnes jusqu'au cours paisible de la Derwent. La ferme appartenait à Saunders, de Newcastle, novateur en fait de charrues, lauréat pour les moutons et les bœufs dans une foule de concours, et célèbre par toutes les foires du Derbyshire pour la pesanteur de son gourdin.

Une ferme du centre en Angleterre vaut mieux qu'un de nos manoirs de Bretagne ou même de Normandie. Il y avait des pauvres gens qui donnaient à Saunders le titre de squire, et tout le monde appelait sa nièce : miss Jane.

Miss Jane était la coqueluche des dandys campagnards à dix lieues à la ronde; elle avait un piano dans sa chambrette, meublée de neuf, et on lui faisait venir de la musique de Londres. Miss Jane allait à la promenade sur un poney de Clare qui était un bijou; elle avait été deux fois reine des bouquets à la fête de Chapel-in-Frith, dans la montagne.

L'oncle Saunders disait que miss Jane épouserait un fermier comme lui, ou qu'on verrait bien! Quand il parlait des jeunes squires du voisinage dont les trotteurs suivaient de trop près, à son gré, le poney de miss Jane, il avait toujours un regard pour son gourdin fidèle.

Il adorait miss Jane, et miss Jane, en conscience, le méritait de tous points. C'était la fée rieuse des vertes prairies de la Derwent; c'était la belle reine des fêtes villageoises, et il n'y avait point de bonne gaieté sans elle.

En vérité, miss Jane, pour garder sa vertu, n'avait pas besoin du patriarcal gourdin de son oncle. Les jeunes squires perdaient leur peine à soupirer pour l'amour d'elle. Toujours alerte, toujours joyeuse, miss Jane s'éveillait en chantant, le matin, et s'endormait le soir dans un sourire.

A deux lieues d'Ashborn, sur un petit affluent de

la Trent, s'élevait un riant cottage dont les murailles blanches se cachaient derrière un bouquet de grands chênes. Un vieillard vivait seul dans cette retraite. C'était un singulier personnage, qui n'entretenait guère de relations avec ses voisins et qui consacrait toutes ses ressources à l'éducation d'un sien neveu, voyageant sur le continent. Le bonhomme mourut; le cottage resta solitaire durant quelques semaines, puis on vit les persiennes vertes se rouvrir, et l'on parla du nouveau propriétaire : le neveu, un beau jeune homme qui déjà songeait à vendre l'héritage du vieil oncle.

Il se nommait Christian, le neveu, Christian tout court. Il avait un fringant cheval noir qui faisait l'admiration des jeunes squires, et dès l'abord, ce bel animal prit la manie de suivre la piste du poney de miss Jane. Saunders de Newcastle fit plus d'une fois la grimace en serrant le manche de son gourdin. Les fillettes du pays lançaient à miss Jane des regards sournois et demandaient où s'était enfui son sourire.

On avait eu déjà le temps d'oublier sa chanson.

Pauvre miss Jane! des yeux jaloux l'avaient vue pleurer sous les saules, au bord de la Derwent.

Un soir, avant de se coucher, elle embrassa l'on-

cle Saunders plus tendrement que de coutume; l'oncle Saunders la trouva toute pâle et se dit : « Demain, je l'interrogerai. »

Depuis deux grandes semaines, l'oncle Saunders remettait ainsi de jour en jour à l'interroger.

Miss Jane gagna sa chambre, et son piano resta muet. Il se trouva que, la veille, Christian avait vendu comptant l'héritage de son oncle, pour la somme de trois mille guinées. Le lendemain, il était trop tard pour interroger miss Jane; sa chambre était vide, ainsi que le gentil cottage caché parmi les grands chênes.

Le vieux Saunders prit le deuil tout comme Douglas la Main de fer, quand sa fille, Anne-Marie, s'enfuit avec le lord des Iles.

Jane lui écrivit de Londres pour lui dire que Christian l'épouserait. Christian l'avait promis. L'oncle Saunders vit sur le papier de la lettre des taches rondes et boursouflées. Il ne se souvenait point d'avoir jamais pleuré, même quand mistress Saunders, sa femme, s'en était allée dans un meilleur monde. Il froissa la lettre et ouvrit ses yeux tout grands, parce qu'il sentait des larmes brûler au dedans de ses paupières. Il descendit à la prairie; il regarda ses bœufs et vit bien qu'il ne les aimait plus.

Quand il rentra, la maison lui sembla changée; il y avait partout trop de place. Jane, l'ingrate enfant, avait laissé le vide derrière elle.

Saunders partit pour Londres, son gourdin sous le bras. Il revint une semaine après et fit condamner la porte de la belle petite chambre de Jane. Il caressa ses bœufs de bon cœur et dit : « Voilà de vrais « amis ! »

Aussi le fermier Saunders en menait-il une paire de temps à autre à l'abattoir.

Personne ne lui parla de miss Jane, à cause du gourdin.

Christian et miss Jane couraient cependant le continent. Ils s'aimaient à la folie tous les deux, et leur voyage n'était qu'une longue suite d'enchantements. Christian n'aurait pas mieux demandé que d'épouser Jane, mais le moyen? Il fut convenu qu'on passerait à Gretna-Green au retour.

Le forgeron de Gretna-Green vivait encore.

Ceci une fois établi, on n'y pensa plus guère et l'on ne s'occupa qu'à mener bonne vie à Paris, à Naples, à Vienne, partout où la bonne vie se mène.

Quand ils eurent dépensé deux mille cinq cents guinées, Jane, qui devenait raisonnable, dit : « Il est

temps de partir pour Gretna-Green, car nous n'avons pas trop pour faire la route. »

Cinq cents guinées, pour se rendre des bords du Rhin à la frontière d'Écosse, cela semble suffisant au premier aspect; cependant miss Jane et Christian ne purent jamais aller que jusqu'à Londres. Jane était lasse en arrivant; Christian lui accorda quelques jours de repos. Il rencontra dans Saint-James-Park un compagnon de voyage qui le mena au club. On joua; Christian gagna, et l'idée lui vint de refaire un peu sa fortune avant d'aller à Gretna-Green.

Jane était toujours de l'avis de Christian, quand il ne doutait de rien. On loua la maison d'occasion que Tom Borne était chargé de faire valoir. Christian perdit le lendemain; le surlendemain, il apprit l'art dangereux et facile de signer des lettres de change. La guerre qu'il engagea contre le sort fut courte et dépourvue d'incidents brillants; sa décadence dura six semaines, pendant lesquelles il perdit son terrain pied à pied dans la maison de Tom Borne.

La veille du jour où nous rencontrons miss Jane et Christian, ces deux parfaits amants, jouant de leur reste, étaient allés respirer l'air pur sous les beaux ombrages de Richmund; le nom de Gretna-Green avait encore été prononcé, mais avec mélancolie et

comme on parle des Eldorados fabuleux. Au retour, sur le paquebot, pour la première fois depuis son départ de la ferme, miss Jane avait éprouvé un véritable serrement de cœur qui n'avait point trait au souvenir de son brave oncle Saunders. La cause innocente de ce premier chagrin de miss Jane était la vignette anglaise, miss Amy Davidson, avec sa radieuse chevelure blonde et ses dix mille livres sterling de revenus en expectative. Christian, dans le monologue obligé qui précède tout suicide, nous a dit quelques mots de miss Jane; mais Christian peut paraître un juge partial, et nous éprouvons le besoin d'affirmer sérieusement que miss Jane valait son pesant d'or.

C'était une fille honnête, malgré sa faute, et profondément dévouée, malgré son ingratitude apparente envers le fermier Saunders. Elle avait été égarée par sa jeunesse et entraînée par la vaillance même de sa nature. Ce petit grain de romanesque folie qui existe à un moment donné dans l'imagination de toutes les jeunes Anglaises avait fait le reste. Ce qui entourait miss Jane, là-bas, dans le comté de Derby, lui plaisait, sauf les jeunes squires. Les jeunes squires l'impatientaient à tel point que Christian lui était apparu comme un héros de poëme

épique : elle l'avait aimé de toute la haine enfantine qu'elle prodiguait à ses fastidieux persécuteurs.

Comme on le voit, le gourdin de Saunders ne se trompait point trop quand il se sentait attiré vers les épaules des jeunes squires.

Jane s'était enfuie de la ferme par la crainte exagérée qu'elle avait de son oncle. Dans le premier moment, elle ne croyait faire qu'une très-courte absence, le temps de se marier à la mode écossaise et de revenir solliciter son pardon humblement.

Les choses avaient tourné d'une autre manière, et peut-être miss Jane n'avait-elle point résisté comme elle l'aurait pu ; mais le tourbillon l'avait prise irrésistiblement ; Christian à ces premières heures d'amour, était pour elle un dieu. Suivre en tout la volonté de Christian, c'était la loi, et comme Christian lui donnait le paradis sur terre, demander davantage lui eût paru démence ou ingratitude.

Le temps n'avait point affaibli la tendresse que miss Jane portait à Christian. Nous aurons peint d'un mot cette tendresse excessive, quand nous aurons dit que miss Jane ne s'était jamais avoué qu'elle était supérieure en tout à son amant.

Et voilà que tout à coup, à l'aspect de cette blonde fille du commodore, elle avait surpris dans

les yeux de son Christian une ambition sinon un amour, un regret sinon un désir. Elle fut jalouse; son cœur se révolta contre cette inconnue qui, sans même le vouloir, lui prenait son bonheur. Dès ce premier moment elle détesta miss Amy Davidson du fond de l'âme.

Et pendant toute la matinée du lendemain, remarquons bien ce fait, le nom de Gretna-Green ne fut pas prononcé par miss Jane, qui avait son idée pourtant, et qui n'eût certes point pris le courage d'affronter son parent de Bond-Street, si la pensée de Gretna-Green ne l'eût soutenue.

Il fallait en finir, à cette heure ou jamais. Jane le sentait, et Jane aimait comme au premier jour.

—Savez-vous ce que c'est qu'un excentrique, vous? demanda brusquement le commodore à Tom Borne, qui allait commencer l'explication des lieux.

Tom Borne le regarda de travers et le commodore fut enchanté.

— Je vous demande, répéta-t-il avec complaisance, si vous savez ce que c'est qu'un excentrique, vous?

—Non, répondit Tom.

Le commodore fourra ses doigts dans l'entournure de son gilet.

—Eh bien! dit-il en avançant le cou, regardez-

moi, vous saurez ce que c'est qu'un excentrique!

—Alors, vous êtes un excentrique, Milord? dit Tom Borne d'un air à la fois humble et narquois.

—Manifestement! répliqua le commodore, qui se redressa de son haut.

—Peste! fit Tom Borne, incapable de brider son insolence, c'est curieux à voir un excentrique!

Le commodore se frotta les mains et murmura :

—Hé, hé!... hé, hé! nous ne faisons rien comme les autres!

Puis il ajouta en regardant Tom par-dessus l'épaule.

—L'homme, j'étais l'ami de Courtenay.

—Pas possible, Milord!

—Est-ce que vous l'avez connu? demanda vivement M. Davidson.

—J'ai connu un Curtney, repartit Tom, qui portait du charbon sous Blackfriars.

—Je dis : Courtenay! sir William Courtenay! le lion des lions! s'écria le commodore en s'échauffant.

—Mon père, interrompit Amy, qui se tenait le plus loin possible de Christian, vous oubliez que nous sommes ici pour voir l'appartement.

Elle semblait craindre que sa voix n'arrivât jusqu'au jeune homme, dont la plume courait et grin-

çait sur le papier ; mais celui-ci n'avait garde d'entendre ; il était tout entier et de bonne foi à sa suprême affaire.

—Laissez, Miss ! dit le commodore solennellement ; vous voyez bien que je parle de Courtenay... le successeur légitime de Brummel, ajouta-t-il en se tournant vers Tom Borne, qui donnait de sourdes marques d'impatience. Je pense que vous avez connu Brummel, mon garçon ?

—Non, Milord.

—Brummel, dit M. Davidson avec un geste confidentiel, était le seul homme, ici-bas, qui sût mettre décemment sa chemise.

—Oh ! fit Amy scandalisée, mon père !

—Laissez, Miss ! vous savez bien que je suis un original... Mon garçon, les gens qui ne sont pas au fait parlent à tort et à travers de la cravate de Brummel. C'était pour la chemise qu'il avait une incontestable supériorité. Courtenay, lui, ne savait pas mettre sa chemise, mais il mangeait facilement cinquante douzaines d'huîtres sans boire.

—Voyez-vous ça ! dit Tom Borne ; sans boire !

Christian poussa un gros soupir. Il avait achevé sa lettre de faire part et se mit à la plier.

—Moi, qui vous parle, continuait le commodore

j'avais le gantier de Courtenay, j'avais le tailleur de Courtenay. C'est un fait! J'avais son bottier, son sellier, son tapissier, son bijoutier, et même son pharmacien. Miss Davidson, vous pouvez vous dispenser d'écouter cela. Ah! ah! l'homme, vous verrez, je ne fais rien comme les autres! Pour revenir à Courtenay, mort sur la brèche, pardieu! en tenant contre Waterford le pari de manger soixante-quinze douzaines d'huîtres vertes.

Tom Borne ouvrit de grands yeux, et le commodore ôta son chapeau avec un religieux respect pour ajouter d'un ton grave et pénétré :

—Mort à la soixante-treizième douzaine!

Christian venait de mettre un beau cachet de cire noire à sa lettre. Miss Amy, qui était sur des épines, toucha le bras de son père.

—Je vous en prie, Monsieur, murmura-t-elle, ayez égard à la position de ce jeune gentleman...

Christian écoutait, cette fois. Il comprit parfaitement qu'on parlait de lui. Pendant que le commodore assurait son binocle sur son nez étroit pour le considérer, Christian se retourna tout doucement, et son regard croisa celui de la blonde Amy. Il tressaillit et baissa les yeux d'un air confus, tandis que la jeune fille se glissait derrière son père.

—Je ne vois pas pourquoi notre présence gênerait le gentleman, dit Robert Davidson à haute et intelligible voix ; mais puisque vous êtes pressée, Miss, examinons la chambre.

—Milord, s'écria Tom aussitôt, prenez la peine de voir. C'est carré... joli papier... bonne cheminée... vue agréable sur le square!...

—Je ferai changer tout cela, grommelait Robert Davidson ; mon intelligence travaille.

—Votre Seigneurie fera ce qu'elle voudra... mais demain la chambre aura un tout autre aspect, parce qu'on aura balayé ce jeune monsieur et ses vieux meubles.

Amy jeta sur Tom Borne un regard de véritable indignation. Le pauvre Christian courba la tête pour cacher la rougeur de son front.

—Avez-vous entendu le capitaine Drayton parler sur le paupérisme à la Chambre des communes? demanda le commodore, qui prit tout à coup une pose d'orateur et se mit à déclamer. La misère, Messieurs! la misère est l'hydre aux cent têtes!... ou bien, comme dit lady Bridgeton dans son dernier dithyrambe ; La misère est la plaie incurable et saignante... Connaissez-vous lady Bridgeton?

—Pas du tout, Milord, répliqua Tom qui haussa, ma foi, les épaules.

—Lady Desdemone Bridgeton, continua le commodore en appuyant sur chaque syllabe de ce nom véritablement fashionable, l'auteur de ***David Rizzio,*** la tragédie à la mode. C'est tout simplement une femme de génie, mon bon. Je donnerais à l'instant même cent guinées pour avoir l'avantage de lui être présenté... Bien, Miss! fort bien! s'interrompit-il en se tournant vers sa fille qui cherchait à l'entraîner. Je crois que je n'ai rien dit de choquant. Quant à faire quoi que ce soit au monde comme les autres, cela m'est impossible, et vous le savez bien. Je vais de ce pas chez Carter essayer un attelage étonnant, tout pareil à celui du comte de Chesterfield..... Venez, Miss..... L'homme, je retiens cette maison..

—Et vous n'en serez pas fâché, Milord, dit Tom qui se frotta les mains.

Amy glissa un regard de compassion vers Christian, toujours immobile comme une statue. On allait le chasser. C'était un bien beau jeune homme, et il avait décoché de si galantes œillades à miss Amy sur le bateau de Richmund!

La blonde Amy suivit à regret son père qui disait sur le carré à Tom Borne :

—Vous verrez, mon cher garçon, je meublerai tout cela comme l'hôtel du duc de Buccleuch, dans Pimlico. C'est chez moi un parti pris de n'imiter personne.

La voix de tête de Robert Davidson se perdit dans l'escalier, et Christian put entendre bientôt sa voiture rouler sur le pavé du square.

Il se leva lentement et resta planté devant la table, en homme écrasé par ses réflexions.

— Elle m'a reconnu ! pensa-t-il tout haut; j'en suis sûr. Et dans quel état me suis-je montré à ses yeux ? Ce scélérat de Tom faisait les honneurs de ma misère avec un aplomb!...

Il secoua la tête et repoussa son siége d'un vigoureux coup de pied.

—Après tout, que m'importe cela ? dit-il en prenant sur la table sa lettre cachetée de noir.

Il la contempla durant une seconde, puis un sourire vint errer autour de ses lèvres.

—Non ! fit-il, c'est qu'il n'y a pas à dire, elle est décidément charmante, cette jeune fille... charmante !... Et ce commodore vous a une sainte odeur de livres sterling. Voilà qui ferait un vrai beau-père !

—Ah çà, j'étouffe, moi ! s'interrompit-il en défai-

sant le nœud de sa cravate ; ce bonhomme est venu gâter ma dernière heure.

—Brummel ! prononça-t-il avec envie, Courtenay! des heureux ! Quand je pense que je n'étais bon qu'à cela sur la terre, moi, avoir beaucoup d'argent et le dépenser grand train. C'était une vocation irrésistible !

Il avança la main vers les pistolets et les arma l'un après l'autre. Il mit la lettre à l'adresse de Jane en évidence sur le coin de la table. Il était un peu pâle, mais son regard brillait.

Comme il serrait la crosse de son pistolet pour le porter à son front, un bruit se fit du côté de la porte.

—Encore toi, maître maraud ! s'écria Christian avec colère, en voyant Tom Borne sur le seuil.

—Je viens vous annoncer une autre visite, dit Tom qui le regardait effrontément.

Christian avait fait disparaître les pistolets sous les revers de sa redingote.

—Je ne reçois pas, répliqua-t-il.

—Oh ! fit Tom Borne, sans perdre son intolérable sourire, ces messieurs se passeront de votre permission. Ce sont des recors. Ils viennent chercher votre mobilier, dûment saisi à la requête de MM. Carter,

marchand de chevaux; Lewis, tailleur; Filowski, bottier; Staunton, gantier, et consorts.

Christian reprit son siége.

—C'est pourtant vrai, murmura-t-il, j'ai eu des voitures, des chevaux...

Il regarda ses pieds mal chaussés en achevant d'un accent mélancolique :

—Et des bottes!

Trois ou quatre visages de mauvais augure parurent à la porte.

—Faites vite! leur dit Christian, j'ai besoin d'être seul.

Tom Borne et les recors se mirent à rire.

—Ma foi, dit le principal recors, qui avait inventorié le mobilier d'un coup d'œil, ça ne peut pas être bien long.

—Pouvez-vous emporter cela tout de suite? demanda Christian.

—Si vous y consentez?

—J'y consens.

Tom Borne, nature obligeante, aida les recors à déménager la chambre. Chaque fois qu'on enlevait un meuble, Christian se disait philosophiquement : Je n'en ai plus besoin.

Il était accoudé sur la table; un recors le pria de

se redresser tandis qu'un autre l'engageait poliment à vider la chaise qu'il allait emporter.

Christian fronça le sourcil.

—Ne pouvez-vous me laisser cela? demanda-t-il.

—La loi n'accorde qu'un lit au débiteur, répondit le recors; vous pourrez vous asseoir sur le matelas.

—Et si je vous proposais d'échanger mon lit contre cette table et cette chaise? insista Christian.

—Mauvais marché! murmura Tom Borne.

—Accepté! s'écrièrent les recors qui s'emparèrent du lit.

—Alors, dit Christian, il n'y a plus rien ici pour vous; allez au diable!

La chambre était absolument nue et présentait un aspect désolé; un nuage descendit sur le front du pauvre Christian: aucune amertume n'était épargnée à son agonie.

—Maintenant, lui dit Tom, quand vous voudrez déguerpir, ça nous obligera, car il faut le temps de faire le nettoyage.

Le malheureux séducteur laissa tomber ses bras le long de ses flancs.

—Ce coquin a un cœur de bronze! murmura-t-il. Dis donc, ajouta-t-il en jouant l'indifférence, est-ce que tu connais le gentleman qui va prendre l'hôtel?

—Je sais qu'il a dix mille livres sterling de revenus, répliqua Tom Borne.

—Bonté du ciel ! pensa Christian, c'est donc bien vrai ! Elle est fort belle, sa fille, reprit-il tout haut.

—Vous avez donc des yeux derrière la tête, si vous l'avez vue ? Elle n'est pas mal... mais, moi, j'aimerais mieux la petite Jane, votre maîtresse.

—Comment, drôle ! s'écria Christian indigné, la petite Jane !

—Affaire de goût, répliqua Tom Borne froidement ; quant à miss Davidson, elle a un fiancé bien gentil, allez !

—Ah ! fit Christian, qui se rapprocha curieusement, elle a un fiancé ?

—Sir Edgar Lindsay, répliqua Tom Borne, un gentilhomme de vingt-deux ans, riche, brave, spirituel...

—Elle l'aime ? demanda Christian, dont la voix trembla malgré lui.

Tom Borne le regarda en face :

—A dire vrai, je crois qu'elle en est folle, répondit-il ; mais si vous lui offriez votre cœur, votre table et votre chaise, cela pourrait bien la faire réfléchir, Monsieur Christian.

III

MAC-AULAY POUR TOUJOURS!!!

Robert Davidson, commodore de la marine anglaise, était non-seulement K. P.[1], mais encore F. A. S.[2], ce qui ne l'empêchait point d'être aussi M. S. A.[3].

Dans l'Almanach du Gentry, pour l'année 1845, il y avait un très-long article sur le commodore Davidson. Cet article, rédigé avec soin, n'avait pas été sans coûter beaucoup d'argent. L'industrie qui consiste à mettre l'orgueil humain en coupe réglée est encore, chez nous, à l'état d'enfance. A peine avons-nous quelques pauvres diables, peintres d'écussons

[1] Knight of St-Patrick.

[2] Fellow of the Society of antiquars.

[3] Membre de la Société des Arts.

ou barbouilleurs de biographies, qui gagnent, à flatter autrui, leur très-maigre ordinaire. L'Angleterre, toujours plus avancée que nous, a depuis cinquante ans des publications annuelles destinées à enseigner au monde les faits et gestes des badauds des trois royaumes. On y apprend comment se fonda la famille de John Brown, esq., demeurant Baker-Street, et précédemment Trinity-Square; combien il eut d'enfants de sa première femme tant regrettée, qu'il remplaça en 34 par miss Emely Walcot, de la maison Small et Walcot; les nouveaux enfants qui survinrent de cette union; l'honneur qu'eut John Brown d'être nommé chevalier du Christ de Portugal, à l'occasion d'un important achat de vins qu'il fit à Lisbonne en 38; sa grande maladie de la fin de 39, traitée heureusement par le docteur Adair, de Royal-Collége; le mariage de sa fille aînée (mars 41), à l'occasion duquel le fameux Peter Bodie fit des stances, insérées dans le *Weekly-Herald*.

Lesdits détails cotés à raison de quatre ou cinq shellings la petite ligne, plus l'obligation morale de prendre trois cents exemplaires du bouquin, pour le distribuer à ses connaissances.

Dans l'article du commodore Davidson, il était dit que cet honorable marin avait rendu de grands ser-

vices à la Compagnie des Indes et rapporté du Pundjaub un tapir mâle au jardin zoologique. L'éditeur ajoutait que R. Davidson voyageait volontiers de temps à autre sur le continent pour sa santé; qu'il avait fait, dans ses dernières années, de notables réparations à son manoir du Sommerset; que sir William Courtenay le tenait en haute considération et qu'il passait auprès de ses amis pour ne rien faire comme les autres.

« Dût le commodore Davidson s'irriter contre nous, avait ajouté le rédacteur,— sur l'ordre exprès du commodore lui-même, — nous ne pouvons taire que ce gentleman a mérité la réputation du plus grand original d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. »

L'Almanach de 1846, qui était sous presse, devait contenir un choix d'anecdotes destinées à mettre en lumière l'originalité vraiment surprenante du commodore Davidson.

Christian eut bonne envie de payer d'un seul coup toutes ses dettes à ce misérable Tom Borne; mais l'homme devient magnanime à mesure qu'il approche de sa dernière heure, et Christian méprisa encore cette injure. Bien plus, il finit par trouver que Tom Borne avait raison et s'accusa de folie, lui qui allait songer, du fond de ce précipice où il se noyait,

à la brillante Amy Davidson, héritière de deux cent cinquante mille francs de rente. Il eut presque un sourire en pensant qu'il avait été jaloux de sir Edgar Lindsay, l'heureux fiancé de la fille du commodore.

—Va-t'en, dit-il à Tom; je ne te ferai pas beaucoup attendre et tu pourras bientôt nettoyer tout ici... Entrez! ajouta-t-il machinalement.

On avait frappé trois maîtres-coups à la porte.

La figure de Christian changea complétement à la vue du personnage qui s'introduisit. C'était un homme à la tournure importante, d'un beau teint, bien nourri et tout de noir habillé.

Tom le regarda et fit un quart de salut, devinant bien que c'était un homme à son aise.

—Eh! s'écria Christian avec une intention de sarcasme, c'est cet excellent monsieur Carter qui daigne rendre visite à sa victime! Soyez le bienvenu, Monsieur Carter!

Le célèbre marchand de chevaux entra et ne toucha même pas son chapeau, qui était orné d'un large crêpe.

—Bonjour, Monsieur Christian, bonjour, dit-il avec sécheresse. Je vous prie de vous retirer, mon ami, ajouta-t-il en montrant la porte à Tom Borne.

Tom Borne hésita un instant et finit par obéir à

contre-cœur. M. Carter s'était assis sans façon sur l'unique chaise qui restât dans la chambre.

—Venez-vous me faire votre compliment de condoléance? demanda Christian.

—Je viens... commença sévèrement M. Carter.

Mais il s'interrompit, flaira au vent et regarda tout autour de lui.

—On a exécuté ici? fit-il en clignant de l'œil.

—Comme vous dites, répliqua Christian, qui eut le courage de rire; on a exécuté.

—A la bonne heure! à la bonne heure! Je viens, mon cher Monsieur, au nom de vos créanciers, mes confrères, vous rappeler officieusement que nous avons prise de corps contre vous.

—Vous êtes bien aimable... voulut interrompre Christian.

—Et vous dire, continua M. Carter, que dans la très-pénible situation où nous sommes...

Il s'arrêta pour jeter à son habit de deuil un regard désolé.

—Nous avons besoin, reprit-il encore avec un gros soupir, de faire rentrer tous nos fonds. En conséquence, nous sommes forcés...

—De me mettre en prison? acheva Christian.

—Oui, Monsieur.

—Eh bien! s'écria Christian, voilà qui me fait plaisir!

M. Carter s'étala sur la chaise et enfla sa poitrine.

—Nous connaissons cela, murmura-t-il; fi donc! Monsieur, fi donc!

Christian mit au jour ses deux pistolets et les posa sur la table.

—J'étais en train d'en finir avec tous ces petits embarras, comme vous voyez, Monsieur Carter, dit-il; mais si vous me donnez l'asile qui me manque, je remettrais bien volontiers la partie.

La figure du marchand de chevaux prit une expression de dignité austère.

—Encore une fois, fi donc! Monsieur Christian! s'écria-t-il, ce langage-là est bon dans la bouche des mauvais sujets de comédie. Mais l'honnête homme qui ne peut pas payer ses dettes parle autrement. On l'excuse d'abord, Monsieur! ensuite on fait entendre qu'on travaillera, qu'on s'efforcera, qu'on tâchera...

—Pourquoi mentirais-je? interrompit Christian.

—De sorte que, prononça M. Carter, étonné devant une perversité si grande, c'est un parti pris froidement?

—Pas le moins du monde, et vous ne me comprenez pas. Je me refuse seulement à vous donner

de chimériques espérances. Je n'ai point de parents, moi, Monsieur Carter : point d'héritage en expectative. J'ai été élevé par un vieil artiste qui était mon oncle et que j'aimais comme un père. Il vivait au jour le jour, sans trop s'inquiéter du lendemain. Quand il est mort, il m'a laissé trois mille guinées que j'ai eu grande hâte de manger. Il n'en reste plus trace. Voilà mon histoire en deux mots, Monsieur Carter : je suis l'enfant du hasard; si le hasard me venait en aide, je vous payerais peut-être... sinon, non!

—Vous parlez de cela fort à votre aise! Ne peut-on au moins travailler?

—Quand on ne sait rien faire...

—Comment, rien?

—Entendons-nous! répliqua Christian. Rien de ce qui rapporte de l'argent. Mais pour tout ce qui en coûte, c'est différent, je suis très-fort. Ah! ah! mon cher Monsieur Carter, poursuivit-il, tandis que sa figure jeune et distinguée s'animait tout à coup, vive Dieu! je sais conduire mon tilbury par des chemins du diable, je monte à cheval trois fois mieux que Little John, mon ancien jockey, je boxe avec décence, à l'anglaise et à la française...

M. Carter tournait ses pouces en le regardant, et

sa physionomie morose se rassérénait petit à petit.

—Je fais des armes, bien entendu, continuait Christian, je joue le whist d'une façon trascendante, je bois sans soif six ou huit bouteilles de champagne, j'enlève les jolies filles à l'occasion, et il m'est arrivé de couper, à trente pas, une balle de pistolet sur la lame d'un rasoir!

—Eh bien! fit M. Carter qui tournait toujours ses pouces, cela n'est pas mal... pas mal!

Christian jugea bien qu'il se moquait, et voulut enchérir.

—Monsieur Carter, reprit-il, trouvez-moi un emploi honnête où l'on puisse utiliser ces divers petits talents et je me déclare prêt à travailler comme un nègre.

—Eh! eh!... faisait le marchand de chevaux qui semblait se complaire en ses méditations; eh! eh!... ma foi!...

Il se frotta les mains tout à coup et s'écria:

—Dites-moi! savez-vous que vous êtes un vrai gentleman, Monsieur Christian!

—Hein?... fit celui-ci avec étonnement.

—Un vrai gentleman, pardieu! Tout à fait... tout à fait! Voulez-vous que nous fassions une affaire ensemble?

—Une affaire? répliqua Christian stupéfait; avec moi!

—Une grande affaire... une immense affaire!

—Monsieur Carter, dit Christian qui fronça le sourcil; brisons là, s'il vous plaît! J'ai beau faire, je ne suis pas en train de plaisanter.

Carter prit tout à coup un air lugubre.

—Hélas! hélas! mon cher Monsieur Christian, dit-il, vous ne pouvez pas être plus désespéré que moi. Plaisanter quand j'ai la mort dans l'âme!

—Si vous ne plaisantez pas, interrompit Christian, expliquez-vous.

Le marchand de chevaux poussa un soupir à fendre le cœur et jeta un second regard sur son costume de deuil.

—Je vais m'expliquer, dit-il; bien que ce soit raviver ma souffrance!

Son accent était si ému que Christian eut pitié de lui.

—Auriez-vous perdu quelque proche parent? demanda-t-il avec intérêt.

—Plût à Dieu! s'écria chaudement M. Carter; ah! Monsieur Christian, si le pauvre cher gentleman avait vécu seulement une année de plus, notre fortune était faite... mais là, solidement! Je vous parle

de Courtenay, notre pauvre Courtenay, notre lion, mort à la fleur de l'âge!

—C'est son deuil que vous portez? dit Christian consolé.

—Et il y a bien de quoi, Monsieur! C'était le fils de nos œuvres; nous avions dépensé tant d'argent pour le mettre à la mode! On peut bien vous dire cela; nous nous étions associés, Lewis, le tailleur, Staunton le gantier, le bottier Filowski, moi et bien d'autres pour tirer parti de Courtenay; les commencements avaient été difficiles, mais ça avait été lancé si militairement que nous en étions à faire nos frais déjà. Tout le monde voulait avoir les fournisseurs de Courtenay... Et voilà que la mort impitoyable...

Il tira son mouchoir pour s'essuyer les yeux et continua d'une voix étouffée par ses sanglots :

—Il était laid, le cher jeune homme, il était lourd, il était stupide! mais les huîtres, Monsieur! sans boire! il mangeait les huîtres comme jamais personne ne les mangera!

A son tour, Christian réfléchissait.

—C'est un joli talent! dit-il d'un ton sérieux.

—Ah! Monsieur, je crois bien! abonda M. Carter; sans boire! on ne parlait que de lui et de ses huîtres à la chambre des lords, Monsieur! Les délibéra-

tions politiques en étaient journellement entravées.

—Je conçois cela, fit observer Christian d'un air capable; sans boire!

—Figurez-vous que les huîtres... voulut continuer M. Carter.

Mais Christian se redressa tout à coup et dit d'un ton sec :

—Je vous prie, laissons là les huîtres, cher Monsieur!

Il y avait dans ces paroles un accent de supériorité si péremptoire que le marchand de chevaux resta bouche béante comme un écolier devant son maître. Depuis quelques instants, du reste, il s'était opéré un changement notable dans l'attitude respective du débiteur et de son créancier. Cela s'était fait peu à peu; Carter avait perdu son air rogue pour arriver par une gamme chromatique, lentement parcourue, à quelque chose qui ressemblait à de la politesse, politesse protectrice, il est vrai, mais déjà bienveillante.

Christian, lui, prenait à vue d'œil de l'aplomb; son geste était carré, sa voix ferme, on pouvait deviner qu'il allait traiter bientôt de puissance à puissance.

Néanmoins, il restait un vestige des grandeurs de

M. Carter et de l'humiliation de Christian : M. Carter était toujours assis, le chapeau sur la tête ; Christian se tenait devant lui, debout et découvert.

—Vous êtes dans un très-grand embarras, dit Christian qui regarda fixement le chapeau de son créancier.

Celui-ci ôta son couvre-chef, sous prétexte de s'essuyer le front, et le posa sur la table en balbutiant :

—Il fait réellement une chaleur étouffante !

Christian se prit à sourire orgueilleusement.

—Vous avez mis du temps à vous en apercevoir, dit-il; parlons franc : vous avez besoin d'un autre Courtenay? Êtes-vous venu chez moi avec l'idée que je pourrais faire votre affaire?

—Une idée vague, répliqua le marchand de chevaux; vous savez... quand on se noie...

—Je ne suis pas fâché, dit Christian, de savoir que vous vous noyez.

—C'est une façon de parler... mais il est certain que si nous trouvions quelqu'un pour remplacer le pauvre sir William, notre reconnaissance...

Il s'interrompit brusquement, parce que Christian venait de donner un petit coup de pied à la chaise où il s'asseyait. Carter le regarda; la physio-

nomie de Christian était fort expressive, à ce qu'il paraît, car le créancier n'eut pas besoin de l'interroger longtemps. Il rougit et se leva en disant d'un air confus :

—Cher Monsieur, vous avez peut-être désir de vous reposer.

Christian ne répondit pas, mais il prit la place de Carter, le plus naturellement du monde.

—Ma foi, dit-il en croisant ses jambes l'une sur l'autre, et en continuant de regarder Carter qui cherchait une contenance, je ne me refuserais pas absolument à vous rendre service.

Carter le contemplait désormais d'en bas ; la dernière manœuvre de Christian l'avait grandi de dix coudées.

—Vous penseriez pouvoir ?... commença le marchand de chevaux avec timidité.

—Pouvoir, c'est évident, interrompit Christian ; la question est de savoir si je veux. Et notez que ce métier de lion industriel me répugne de la façon la plus énergique !

—Cependant...

—C'est triste, Monsieur Carter, c'est humiliant, c'est ridicule. Je ne me fais pas illusion. Mais,

comme vous le disiez, il faut bien travailler pour vivre. Quelle indemnité m'offririez-vous?

—Nous ne reculerions pas devant un traitement fixe de cent livres sterling par mois.

Christian montra ses belles dents blanches dans un sourire souverainement dédaigneux.

—Nous ne parlerions plus de nos créances... ajouta M. Carter.

—En vérité? fit Christian.

—Nous fournirions largement à toutes les dépenses nécessitées par l'emploi...

—Vous feriez cet effort!

—Quant à la publicité...

Christian éclata de rire.

—La publicité! répéta-t-il. Ah çà! mais cette industrie-là est donc solidement organisée?

—Assez bien, cher Monsieur, répliqua le marchand de chevaux qui prit un air de fierté discrète. Vous serez à même d'en juger. Nous avons les articles modes dans les journaux et dans les revues, les *causeries de salons*, comme ils appellent cela, les chroniques du monde élégant, les petits courriers de Londres. D'un autre côté, messieurs les auteurs dramatiques ne savent rien refuser quand on s'y prend d'une certaine manière. Il est même facile de

faire glisser un nom dans les romans fashionables, moyennant procédés. Soyez tranquille, vous nous en direz des nouvelles ! Dans un mois, vous serez plus connu que Robert Peel ou que Sa Grâce le maréchal duc de Wellington !

—Mais, cher Monsieur, s'interrompit ici le marchand de chevaux qui baissa les yeux comme une jeune fille, je dois vous confesser que je n'étais pas venu seul.

—Ah ! ah ! fit Christian, vous étiez détaché en parlementaire !

—Ces messieurs...

—Le gros de l'armée attend à la porte. M. Lewis, M. Staunton, M. Filowski et *tutti quanti*... C'est charmant !

—Si vous daigniez... insinua M. Carter.

—Pourquoi pas ? sonnez !

M. Carter tira le cordon de la sonnette en disant :

—Ces messieurs seront enchantés...

Tom montra sa figure de coquin à la porte.

—Mon ami, lui dit M. Carter, faites monter les gentlemen qui sont en bas.

Et il ajouta, en adressant un sourire aimable à Christian :

—Enchantés, disais-je, de vous offrir leurs respects.

Un grand bruit de bottes se fit dans l'escalier et l'on entendit de grosses voix qui parlaient haut.

—Les malheureux!.. s'écria le maquignon fashionable. Peut-on perdre à ce point le sentiment des convenances !

Il s'élança et traversa l'antichambre comme un trait. A peine eut-il prononcé trois paroles que le bataillon des créanciers se fit muet ; on eût dit que chacun avait mis des semelles de velours à ses bottes.

Non-seulement Christian ne quitta point son siége, mais il ne se retourna pas. Ce séducteur avait, infuse, la véritable diplomatie anglaise.

—Entrez, Messieurs, dit-il avec roideur.

Et comme les créanciers rangés autour de lui s'inclinaient à l'unisson :

—Si vous m'aviez laissé plusieurs siéges, ajouta-t-il avec un sourire incisif, j'aurais le plaisir de vous en offrir.

Staunton, Lewis, Filowski et les autres associés restaient là, fort embarrassés de leurs personnes.

—Ces messieurs sont bien au regret... balbutia Carter. Ils vous prient humblement d'excuser...

Tous les créanciers saluèrent en murmurant de confuses platitudes. Le marchand de chevaux les avait mis au fait dans l'antichambre; ils étaient là devant la poule aux œufs d'or.

—Messieurs, dit Christian qui bâilla royalement, j'aime mieux vous excuser que de perdre mon temps à vous faire des reproches.

—Ceux que nous adresse notre cœur... voulut insinuer Filôwski, sensible comme un Slave.

Mais le successeur de Courtenay lui imposa silence d'un geste souverain.

—Je me nomme Christian tout court, dit-il.

—Quel nom distingué ! s'écria le tailleur Lewis.

—Distingué et facile à retenir ! ajouta le gantier Staunton.

—Si vous voulez mettre au bout un joli nom de famille, reprit le moraliste Carter, vous n'avez qu'à choisir dans l'Almanach d'adresses. Le pauvre Courtenay s'appelait tout bonnement Bobby Jobson.

Ce souvenir brusquement évoqué tira un soupir plaintif de toutes les poitrines.

—Que diriez-vous de Mac-Aulay ? demanda Christian.

—Mac-Aulay ! répéta Carter comme pour éprouver le nom.

—Mac-Aulay ! Mac-Aulay ! prononcèrent les autres tour à tour. Puis, Filowski dit le premier :

—Christian Mac-Aulay ! cela sonne !

—Vive Mac-Aulay ! risqua le tailleur Lewis.

—Mac-Aulay, pour toujours ! s'écria aussitôt le chœur des créanciers.

Christian remercia de la main.

—Il y a quelque chose de plus important, reprit-il, Brummel a usé les nœuds de cravates et les cols de chemise ; Waterford a galvaudé la boxe ; Hopkins a rendu burlesques les brochettes de décorations ; le turf est bien glissant et, d'autre part, Courtenay ne laisse rien à faire comme ostréophage.

Les associés se regardèrent, inquiets.

—Cela veut dire avaleur d'huîtres, traduisit Christian avec bonté.

—Il sait les langues étrangères ! murmura Lewis.

Staunton enfla ses joues ; Filowski ôta, pour mieux entendre, le coton prudent qui lui bouchait les oreilles.

—Il est pourtant incontestable, poursuivit Christian, qu'un lion doit avoir sa spécialité tranchée.

—Quant à cela, oui, appuya Carter.

—Eh bien ! reprit Lewis, nous chercherons.

Christian se renversa sur le dos de sa chaise en souriant et dit :

—J'ai trouvé.

—Son Honneur a trouvé ! répéta Carter avec emphase.

Ce fut un grand murmure de joie ; les créanciers s'agitèrent en criant :

—Voyons, voyons, ce qu'a trouvé Son Honneur!

—Figurez-vous, reprit Christian, que j'ai tué autrefois plusieurs centaines de tigres dans les jungles de l'Inde.

—Vraiment! fit le chœur stupéfait.

—Eh non! répliqua Christian, qui haussa les épaules avec mépris.

—Saisissez donc ! expliqua pédantesquement M. Carter, c'est la spécialité que veut prendre Son Honneur.

Le même sourire parut sur les physionomies de tous les créanciers, qui approuvèrent du bonnet.

—Vous m'achèterez, poursuivit Christian, une demi-douzaine de fourrures ; ce seront mes trophées.

—Savez-vous que c'est très-fort, cela ! ne put s'empêcher de dire le tailleur Lewis.

—Parbleu ! riposta Carter, si c'est très-fort !

Christian continua :

—Vous ferez lithographier mon portrait en costume du Bengale, avec une carabine de forme fantastique, braquée sur un tigre colossal.

—Hein? fit Carter, en provoquant les créanciers du regard.

—Très-fort! dit Lewis.

—Très-fort! très-fort! entonna le chœur.

—Ce sera mon diplôme, poursuivit encore Christian; nous ne serons pas embarrassés pour inventer cinq ou six bonnes histoires de chasse avec des chevaux dévorés et des Cipayes lancés à soixante pieds en l'air.

Il y eut des bravos. Christian prit un ton ému pour achever :

—Et nous mettrons dans mon salon une cage, contenant un petit tigre vivant que j'aurai recueilli par charité, après avoir empaillé son père et sa mère!

Pour le coup, les créanciers se jetèrent dans les bras les uns des autres avec enthousiasme.

Leur fortune était faite!

Christian passa négligemment les doigts dans les boucles de ses cheveux.

—Arrivons aux détails, dit-il, sans y toucher.

Vous me compterez, suivant la promesse de M. Carter, trois cents guinées tous les mois.

Les créanciers perdirent leur sourire joyeux et devinrent roides comme des piquets.

—Permettez! s'écria le marchand de chevaux; j'ai dit cent livres...

—Est-ce un démenti? demanda Christian, qui fronça le sourcil.

Les associés frémirent des pieds à la tête.

—Le pauvre Courtenay, dit Lewis, se contentait de...

Christian se redressa et laissa tomber ces paroles:

—Je crois qu'on veut me marchander!

Lewis rentra sous terre.

—Je veux bien ne pas me formaliser, Messieurs, poursuivit Christian, en bon prince qu'il était, mais c'est à prendre ou à laisser, voyez-vous. J'ai fait mon calcul; il est simple et clair; je vous le soumets: mon excellent oncle m'a laissé trois mille guinées, il y a dix mois. Je n'ai plus rien. Or, trois mille divisés par dix donnent trois cents. Vous aurez beau faire, vous ne sortirez pas de là!

Les créanciers échangèrent de douloureux regards. Ils hésitaient.

—En somme, Messieurs, dit cependant Carter,

quand il s'agit de tigres, on ne peut pas calculer comme pour des huîtres.

La force de ce raisonnement frappa tous les esprits.

—Est-ce entendu? demanda Christian.

—C'est entendu, répondit-on d'assez bonne grâce.

—En outre des trois cents guinées, reprit alors le grand homme, vous aurez l'obligeance de me louer, pour ce soir même, un hôtel convenable dans le quartier de la noblesse.

—Trop juste! dit Filowski.

—Votre Honneur, ajouta Carter, aura son hôtel dans le West-End.

Christian étouffa un autre bâillement et se leva.

—Voilà qui est bien, Messieurs, dit-il avec un geste de fatigue; demain, je choisirai moi-même mes équipages. Vous pouvez vous retirer.

Cela ne pouvait finir ainsi. L'univers entier accuse le peuple anglais de taciturnité, et il n'y a point de peuple qui affectionne aussi passionnément les harangues inutiles.

—J'espère que ces messieurs m'accorderont la parole, et que Son Honneur me fera la grâce de m'écouter, s'écria le marchand de chevaux; je ne commettrai point l'inconvenance de demander trois

hurrah pour Son Honneur. Cette manifestation trouvera sa place dans le banquet que nous prendrons la hardiesse d'offrir à M. Christian Mac-Aulay, tueur de tigres. (Écoutez! écoutez!) Messieurs, j'ose affirmer que Son Honneur sera content de nous! (Très-bien!) Il serait mal séant, désormais, de songer encore au pauvre Courtenay : le lion est mort, vive le lion! (Agitation.) Messieurs, dites comme moi, je vous prie : Mac-Aulay, le tueur de tigres, pour toujours!

Il secoua frénétiquement son chapeau au-dessus de sa tête; les autres en firent autant et clamèrent :

—Mac-Aulay, le tueur de tigres, pour toujours!

Puis on fit silence pour attendre la réponse de Christian. Mais Christian, jouant jusqu'au bout son rôle de grand Lama, les remercia d'un geste affable et leur montra la porte.

Carter traversa aussitôt la chambre à grands pas, suivi de près par ses confrères obéissants. Avant de passer le seuil, le bataillon se retourna et salua par trois fois, puis on descendit l'escalier en bon ordre, non sans répéter ce cri partant de l'âme :

—Mac-Aulay! Mac-Aulay pour toujours!

IV

UNE VEUVE

Christian les regarda sortir sans jeter bas son masque de froideur; mais à peine eurent-ils passé le seuil, qu'il détacha un triple entrechat. Après quoi il fit un tour de valse avec la chaise qui lui était restée fidèle dans son malheur.

—*Good by!* mes drôles, s'écria-t-il, bon voyage! J'ai des fermiers, moi, maintenant, des vassaux, des esclaves!

Il prit la pose de boxeur et lança un coup de poing dans le vide :

—Changement à vue! le taudis se transforme en palais! J'ai entre les jambes le propre coursier de la fortune : hop! hop!

—Cependant, s'interrompit-il, tâchons de ne pas devenir fou!

Ses tempes brûlaient; tout son sang rougissait sa joue. Il s'approcha de la fenêtre pour prendre un bain d'air. Le bataillon des créanciers tournait l'angle du square.

Christian s'accouda sur l'appui de la croisée. Rien n'avait changé autour de lui : c'était toujours le même ciel grisâtre au-dessus de sa tête, le même pavé humide sous ses pieds; derrière la grille, on voyait encore les jolies petites miss jouant avec leur chèvre blanche, sous la garde de l'institutrice maigre. Les maisons uniformes et enfumées n'avaient point ouvert les tristes châssis de leurs fenêtres, et cependant Christian ne reconnaissait plus ce tableau, dont la morne mélancolie l'avait frappé deux heures auparavant. Tout lui semblait gai; le ciel, pour lui, s'inondait de lumière; les maisons revêches avaient des sourires, et il prenait le petit parterre du square pour le coin le plus délicieux des jardins d'Armide.

—Une chose certaine, se disait-il, c'est que je ne suis point le jouet d'un songe. Ces bonnes gens sont venus là me rendre volontairement foi et hommage, m'apporter le luxe prodigue, l'élégance audacieuse, la vie comme je l'ai toujours rêvée. Ils sont bien tombés, pardieu! et je vais faire parler de moi!

—Ah! ah! misérables que vous êtes! s'écria-t-il

en rentrant dans la chambre et en jetant à ses pistolets un regard insolent; c'était donc vous qui vouliez tuer Christian Mac-Aulay de Baltimore? Un gaillard qui a résisté aux griffes de tous les tigres de l'Inde!

—Mais, sur ma foi! s'interrompit-il, j'étouffe dans ce bouge! Ces murailles nues me font horreur! Allons, allons, ma misère, adieu, je ne te connais plus!

Il saisit son chapeau et s'élança vers la porte. Alors seulement, il s'aperçut que Tom Borne s'était introduit tout doucement pendant qu'il causait avec lui-même à la fenêtre, et que le coquin, suivant son habitude, se tenait debout au-devant du seuil.

Christian s'arrêta déconcerté. Tom Borne souriait d'un air d'intelligence.

—Bonne affaire, dit-il, bonne affaire, Monsieur Christian!

—Il a écouté à la serrure! pensa le tueur de tigres.

—Dites donc, reprit Tom, vous ne vous attendiez pas à cela, hein?

Christian mit la main à sa poche et en retira les deux fameuses livres sterling, reste de l'héritage de son oncle.

—Prends cela pour boire, dit-il, et tais-toi.

—Bah! fit Tom Borne, qui repoussa les deux souverains avec dignité; vous ne me connaissez pas, monsieur Christian! Chacun gagne sa vie comme il peut, dans cette vallée de misères. Nous sommes gens à nous revoir, que diable!

Il se frotta les mains tout doucement et reprit:

—Bonne affaire! bonne affaire! C'est miss Jane qui va être contente!

Christian recula de trois pas et devint pâle comme un mort.

—Jane! répéta-t-il en courbant la tête.

—Est-ce que vous n'aviez pas pensé à elle? demanda Tom ingénument.

Des gouttes de sueur perlèrent au front de Christian.

—Elle m'a dit en partant, poursuivit le bas-normand anglais, qu'elle allait chercher de l'argent pour vous tirer d'embarras... Chère demoiselle!

Christian se laissa choir sur la chaise et mit sa tête entre ses mains. Tom Borne le considérait en amateur.

—Dites donc, reprit-il encore, c'est pour elle, cette lettre qui est sur la table?

Christian se leva comme un furieux, saisit la lettre et la déchira en mille pièces.

—Tiens! tiens! fit Tom Borne.

Christian arpentait la chambre à grands pas et murmurait :

—Non! non! je ne veux pas la tromper. Mais on ne trouve pas deux fois en sa vie une pareille occasion de faire fortune.

—Alors, que faudra-t-il lui dire, à miss Jane? demanda Tom Borne. Christian ne l'entendait pas.

—Je n'aimerai jamais personne comme je l'ai adorée! pensait-il; ma pauvre belle Jane! Oh! quand je serai riche je jure bien qu'elle partagera mon bonheur!

Il fit le geste d'écarter Tom. Celui-ci ne bougea pas et répéta :

—Que faudra-t-il lui dire?

Christian s'éveilla; le sourire de Tom Borne lui parut amer comme le reproche de sa conscience. Il se fâcha tout rouge, parce qu'il avait tort, et lança Tom au milieu de la chambre en criant :

—Va-t'en au diable!

Après quoi il descendit l'escalier quatre à quatre.

Tom Borne resta tout étourdi, mais sa philosophie ne se troubla point.

—« Va-t'en au diable ! » grommela-t-il en se frottant l'épaule; parbleu ! nous y allons tous les deux. Seulement, tu cours plus vite que moi.

Il s'assit à son tour sur la chaise.

—J'aurais mieux fait de prendre toujours les deux livres, pensa-t-il, mais je sais son nouveau nom, et je le retrouverai.

Au bout d'un demi-quart d'heure, on entendit dans l'escalier la voix de Jane qui appelait joyeusement :

—Christian ! Christian !

—Voilà une veuve ! dit Tom Borne.

Jane ouvrit la porte et s'élança dans la chambre.

—Christian ! mon Christian ! s'écria-t-elle ; tu ne sais pas ? mon pauvre parent de Bond-Street est mort depuis un an. Il a pensé à moi : son ancienne gouvernante m'a remis de l'argent...

Tom écoutait et ne bougeait pas. Il pensait :

—C'est le jour aux aubaines.

Jane s'était avancée vers la place où était jadis le lit, pour y jeter son châle ; elle s'arrêta étonnée en voyant la chambre vide.

—Beaucoup d'argent ! avait-elle ajouté.

Puis se reprenant :

—Mais que veut dire ceci ?...

Elle aperçut le large dos de Tom Borne installé auprès de la table.

—Christian! où est Christian? demanda-t-elle.

Tom lorgnait un bon gros sac de souverains qu'elle tenait sous le bras.

—M. Christian est parti, répondit-il.

—Quelle folie! s'écria Jane incrédule.

Tom haussa les épaules. Jane souriait toujours; l'idée de la fuite de Christian ne pouvait point entrer dans son esprit.

—Ah! fit-elle tout à coup, effrayée, les gens de justice sont venus et il est pris !

Tom calculait :

—Il y a bien quatre ou cinq cents livres dans ce sac.

—Répondez! s'écria la jeune fille, qui lui saisit le bras, l'ont-ils mis en prison?

—Parbleu! miss Jane, dit Tom, une jolie fille comme vous trouvera aisément à se consoler.

Jane devint pâle; on voyait bien qu'elle ne voulait point comprendre, et qu'elle restait cramponnée à son dernier espoir.

—J'ai de quoi le tirer de prison, murmura-t-elle.

—Eh! ma pauvre chère enfant, répliqua Tom, vous savez bien déjà qu'il n'est pas en prison!

Il se leva, parce que la jeune fille chancelait. Elle tomba sans force sur la chaise.

—Alors, balbutia-t-elle, oppressée par un spasme, alors, il va revenir ?...

Tom secoua la tête. Jane était plus changée qu'une morte.

—Au nom de Dieu ! s'écria-t-elle en un dernier effort, où est-il? où est-il ?

Tom hésita un instant, puis il répondit :

—Ici ou là, peu importe, miss Jane. Quand on s'en va en disant : Je reviendrai, la distance n'est rien... mais...

—Christian m'a-t-il donc abandonnée, seigneur Dieu ! fit Jane, qui croisa ses bras sur sa poitrine haletante.

Ses yeux n'avaient point de larmes ; elle était si belle dans son désespoir que Tom Borne eut un mouvement de pitié.

—Ecoutez, miss Jane, dit-il, maintenant que le voilà riche, si vous voulez le forcer à vous épouser...

—Riche ! répéta Jane, qui semblait chercher sa pensée, vous dites que Christian est riche ?

—Il a un hôtel, il a des équipages et trois mille six cents livres sterling à dépenser par an.

—Ah !... fit Jane en un long soupir.

Elle ne parla plus. Sa tête charmante se renversa en arrière, tandis que ses paupières demi-closes abaissaient leurs longs cils sur ses yeux. Elle était évanouie.

—Eh bien ! miss Jane ! s'écria Tom, miss Jane ! tonnerre ! Voulez-vous que j'aille vous chercher un verre de gin ? C'est là le désagrément des femmes, ma parole ! des pâmoisons, toujours des pâmoisons !

Il prit le sac qui était sur les genoux de Jane et le soupesa dans sa main.

—Oui, oui, grommela-t-il, cinq cents livres au moins, peut-être six cents livres. Je parie pour six cents !

Et pour voir, sans doute, s'il aurait gagné sa gageure, Tom Borne versa le contenu du sac sur la table. Il compta l'or, il en fit deux parts égales, bien méthodiquement disposées.

—Elle m'intéresse, moi, cette pauvre jeune fille, pensait-il tout haut, je suis sûr qu'elle me donnerait bien tout cela pour connaître la retraite de son coquin de Christian. Mais moi, je ne lui prendrai que moitié, parce qu'il faut de la conscience.

Ayant ainsi parlé dans la droiture de son cœur, Tom Borne battit le briquet, alluma sa pipe et lâcha trois ou quatre bouffées sous les narines de Jane, à qui cette médication élémentaire rendit l'usage de ses sens.

V

PROFILS ANGLAIS

Brighton était dans toute sa splendeur, Brighton, ce paradis anglais où le ciel est bleu quelquefois, où les grèves ont des paillettes d'or, où la mer secoue de temps en temps les lourdes brumes pour porter à la plage les caresses de ses vagues azurées ; Brighton, le lieu de délices où s'épanouit la fleur de la fashion, la grande arène où se donne le tournoi des élégances et des excentricités britanniques ; Brighton, la froide et souriante oasis où les trois royaumes vont, en bâillant, traiter leur spleen et tuer les heures.

La saison était magnifique. Au dire des habitués de fondation, jamais on n'en avait vu de plus belle. Londres tout entier, j'entends le Londres noble, l'élite d'Almack, avait déserté les bords de la Tamise, et l'on pouvait se demander si, cette année, le haut parlement avait renoncé à la vie de château.

Brighton éblouissait, Brighton regorgeait ; les nobles résidences du voisinage, pleines du rez-de-chaussée aux combles, envoyaient des hôtes à l'auberge, et vous eussiez trouvé sur les registres des hôtels garnis tous les vieux noms du *Peerage*.

Ceux qui veulent assigner à toute chose une raison d'être, disaient que cette affluence avait pour cause le lever de deux astres nouveaux à l'horizon de la mode. Deux astres resplendissants, il faut l'avouer : une femme auteur du plus rare mérite, lady Desdemone Bridgeton, et un lion de taille colossale, le fameux Christian Mac-Aulay.

Cette lady Desdemone avait déjà fait ses preuves dans les revues les mieux accréditées, outre la grande victoire dramatique qu'elle avait remportée au théâtre de Covent-Garden, par sa tragédie de *David Rizzio*. C'était bien autre chose, en vérité, que miss Edgeworth ou mistress Inchbald. Dans sa mise en scène hardie, il y avait du Shakspeare ; son lyrisme rappelait Byron ; et quand elle daignait écrire en prose de simples articles de *Magazine*, on se prenait à penser qu'Addison était sorti de sa tombe.

Peu de personnes connaissaient directement lady Bridgeton ; on parlait d'elle de façons diverses et même fort opposées. Les uns prétendaient que c'était

une vieille dame écossaise, de mœurs antiques et bizarres, qui avait pris la manie d'écrire sur son retour; les autres prétendaient que c'était une toute jeune femme élégante, riche, gracieuse, et avec cela belle comme un ange.

On avait annoncé dix fois déjà son arrivée à Brighton, mais elle n'avait pas encore paru ni aux bains, ni à la promenade, ni au salon de conversation.

Quant à Christian Mac-Aulay, au contraire, tout le monde le connaissait, il était comme le soleil, que les aveugles seuls n'ont pas vu.

Il faut croire que Christian avait réellement le génie de sa position nouvelle, ou que les respectables associés M. Carter, M. Staunton, M. Lewis, M. Filowski, etc., s'étaient surpassés dans l'habileté de leurs manœuvres, car il n'avait fallu qu'un mois pour élever au successeur du « pauvre Courtenay » ce haut piédestal où il trônait en idole.

Un mois, voilà tout ! Trente jours à peine s'étaient écoulés depuis cette matinée, fertile en événements, où Christian et la jolie Jane avaient fait leur dernier déjeuner au champagne, et déjà Christian, suivant l'expression prophétique de M. Carter, était plus connu que Robert Peel ou Sa Grâce le maréchal duc de Wellington.

Il était environ midi ; un soleil blafard pâlissait la blanche façade de l'établissement de conversation ; de magnifiques équipages sillonnaient en tous sens les larges rues qui conduisent aux quais et à la plage. Des groupes nombreux stationnaient sur les trottoirs, et quelques couples montaient les degrés du péristyle.

—Sur mon honneur, Sir Arthur, disait lord John Tantivy, qui conduisait haut la main son tandem-squelette, il a payé *Athenian* deux mille cinq cents louis au prince de Tarente !

—Il avait déjà, répondit sir Arthur, *Nephew of sultan Bajazet !* Il va bien !

Lady Harriet, baronness Monteagle, gravure de mode animée, d'un âge vénérable, et dont la maigreur historique était le problème toujours posé au talent ingénieux des couturières du West-End, lady Harriet disait à sir Georges, son partner :

—La vérité est que je le trouve délicieux !

—Ah ! ravissant ! reprenait lord Georges, ancien Lovelace à toupet, adorable !

Lady Harriet montait les marches du péristyle à longues enjambées.

—Mais c'est qu'il a une façon de faire les moindres choses ! reprenait-elle. Et il n'y a pas jusqu' ce nom de Christian Mac-Aulay...

Mistress Meredith, femme du doyen de Westminster, la salua et lui dit en souriant :

—Nous parlions précisément de M. Christian Mac-Aulay, chère Lady.

—Eh ! belle dame, s'écria lord Georges, qui est-ce qui ne parle pas de Christian Mac-Aulay ?

A la ronde, on entendait les voix mâles des gentlemen, les voix enrhumées ou cassées des dames d'un certain âge, les voix aiguës et chantantes des petites miss, qui toutes répétaient de près, de loin, sur tous les tons imaginables ;

—Mac-Aulay ! Mac-Aulay ! Mac-Aulay !

C'était une fièvre épidémique.

Parmi cette foule, il n'y avait guère qu'un couple pour ne point s'occuper de Christian Mac-Aulay. C'était un charmant jeune homme, à la chevelure noire, à la figure intelligente et hardie, qui donnait, ma foi, le bras à la blonde fille du commodore Davidson. Elle était plus vignette anglaise que jamais, cette ravissante Amy. Ses cheveux, légers comme une brume, flottaient au vent et caressaient la délicate pâleur de son visage. Il y avait du plaisir dans ses jolis yeux bleus ; elle s'appuyait, heureuse et confiante, au bras de son cavalier.

Son cavalier avait nom sir Edgard Lindsay.

—Partout du monde! dit celui-ci en regardant autour de lui avec impatience; impossible de se parler un instant sans témoins!

— Ne vous plaignez pas trop de cela, Edgard, répliqua miss Amy avec un doux sourire; s'il en était autrement, mon père ne nous laisserait peut-être pas ensemble.

—Vous croyez qu'il ne nous laisserait pas ensemble, Amy? Cependant votre père m'aimait autrefois.

—Beaucoup, assurément... mais, à présent, il a l'idée... il trouve... Miss Amy hésita, et une teinte rosée vint à sa joue.

— Il trouve?... répéta Edgard.

—Eh bien! acheva la jeune fille, il trouve que vous faites tout comme tout le monde; en un mot, que vous n'êtes pas assez original.

—Et vous, Amy?

—Oh! moi, répondit la jeune fille en rougissant tout à fait, mais avec un franc sourire, je vous trouve bien comme vous êtes, Edgard, et si je ne suis pas votre femme, jamais je ne serai heureuse.

Les lèvres du jeune homme effleurèrent sa main blanche, tandis qu'il murmurait d'une voix tremblante :

—Chère, oh! chère Amy! jamais femme ne fut aimée comme je vous aime!

—Eh bien! criait l'honorable Francis Cremorne, j'ai déjeûné chez Drake, vis-à-vis du pavillon chinois du prince de Galles. On nous a fait manger une christianide de volaille qui était par délices!

—On m'a servi chez Boyne, répondait lord John Tantivy, des laitances à la Mac-Aulay, et je vous recommande cela, Francis!

Sir Arthur, qui avait le cure-dents à la bouche, déclara qu'il connaissait les deux mets rivaux, et qu'il leur préférait les filets de chevreuil à la Tueur de tigres.

—Mon Dieu, Madame, disait lord Georges à lady Harriet Monteagle, en rejetant sur l'épaule le revers de sa redingote, c'est tout bonnement une Mac-Aulay.

Lady Harriet toucha l'étoffe de la redingote, et faillit se pâmer d'admiration.

—Si vous voulez m'accompagner au pavillon tantôt, dit-elle, je vous offre une place dans mon Mac-Aulay.

Edgard et miss Davidson, les deux amoureux, étaient, certes, des modèles de raison au milieu de cette extravagante cohue.

—Après tout, disait Amy, il y aurait peut-être un moyen. Vous êtes poëte; si vous faisiez parler de vous?

—Je suis poëte! répondit Edgard, avec une modestie digne d'éloges; tout au plus peut-on dire que je fais des vers quelquefois. Ce n'est pas la même chose.

—Des vers charmants. Je les connais!

—Je doute fort de mon pauvre talent, Amy, et je n'oserais pas signer de mon vrai nom des essais beaucoup trop imparfaits encore.

Amy fit une petite moue.

—Cela est très-bien, dit-elle. Mais c'est que mon père ne comprend pas beaucoup la modestie. Son cœur est excellent, vous le savez, Edgard. Seulement, le bruit l'enchante et l'attire. Tenez, ce M. Mac-Aulay, le fameux tueur de tigres, l'homme à la mode, lui fera perdre la tête!

—C'est étonnant, je ne ne le connais pas encore, moi, ce Mac-Aulay!

—Vous ne le connaîtrez que trop tôt, repartit Amy, qui baissa la voix : mon père s'est mis dans l'esprit de l'avoir pour gendre.

Une menace brilla dans les yeux d'Edgard.

—Pardieu! s'écria-t-il, s'il en est ainsi, je ferai en effet sa connaissance!

Miss Amy se serra contre lui, effrayée.

—Un homme qui tue les tigres! murmura-t-elle.

—Je ne suis pas un tigre, dit Edgard.

—Soyez prudent, je vous en supplie! D'ailleurs, il ne m'a jamais parlé; c'est un rêve de mon père, et voilà tout. La vogue extraordinaire dont jouit ce Mac-Aulay ne lui laisse pas un instant de repos. Il le cherche, il le suit, il l'imite...

—Je connais déjà comme cela vingt ou trente miroirs ambulants qui reflètent les rayons douteux de ce nouveau soleil. En vérité, je voudrais bien le voir!

Il sentit le bras d'Amy tressaillir légèrement sous le sien.

—Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

—Vous êtes servi à souhait, répondit la jeune fille.

Un grand brouhaha se faisait du côté des salons de jeu, situés à l'autre extrémité de la galerie où Edgard et sa compagne s'étaient engagés. La galerie était littéralement encombrée. Il y avait du monde sous les deux péristyles et jusque dans les allées qui tournaient autour de la pelouse. Cela est ainsi dans l'avenue de Saint-James et dans Green-Park, quand

la reine va descendre le perron du palais de Buckingham.

Miss Amy avait dit : Regardez ! en serrant plus fort le bras de sir Edgard.

Ce n'était pas la reine ; la reine était à Windsor ou à l'île de Wight ; mais c'était une royauté aussi, bien respectable et bien respectée : la royauté de la mode !

On assure que le frère du roi Georges avait le rouge de la timidité au front quand il se fit présenter à Brummel ; ce qui est certain, c'est que Brummel ne fut pas déconcerté du tout quand on le présenta au roi Georges.

—Mac-Aulay ! dit lady Harriet Monteagle en agitant instinctivement la broderie de son mouchoir.

—Mac-Aulay ! répétèrent sir Arthur, lord Georges, lord John, la doyenne de Westminster et cent autres.

Ce fut une acclamation discrète, mais bien nourrie, qui courut aussitôt de bouche en bouche.

—Mac-Aulay ! Mac-Aulay !

La foule ondula un instant, sollicitée par une sorte de tressaillement nerveux, puis chacun resta immobile.

Christian était seul et sortait des salons de jeu.

Vous dire le suprême parfum d'élégance qui s'exhalait de toute sa personne est chose absolument impossible ; cela ne se décrit pas. Il y avait dans cette fleur du dandysme un arome tellement intime, des effluves si insaisissables dans leur fière délicatesse, que lady Harriet Monteagle ou sir Arthur lui-même ne pourrait pas vous dire en quoi consistait proprement l'étonnante supériorité de ce Mac-Aulay. Les vérités primordiales ne se démontrent pas. Pour peu qu'on eût en soi un atome de distinction, un scrupule de goût dandyque, on sentait l'héroïsme de ce resplendissant gentleman.

Il était beau tout naturellement et sans effort ; il avait, ce qui est la première qualité de toutes en Angleterre, la conscience manifeste de son incomparable valeur. Il saluait sommairement et avec protection des pairs du royaume. Il adressait ses demi-sourires négligents à des duchesses dont les aïeux avaient traversé le détroit avec Guillaume le Conquérant. Tout le monde le lorgnait avidement. Quand il daignait, lui, mettre le binocle à l'œil, la foule, heureuse et honorée, frémissait d'aise.

Edgard ne se souvenait pas d'avoir rencontré jamais en sa vie un homme aussi parfaitement haïssable.

Il était seul, avons-nous dit, mais seul à la manière des rois qui ont leur cour, des astres qui ont leurs satellites.

—Mon père!... murmura miss Amy, qui entraîna Edgard derrière une colonne.

Le commodore était en effet à son poste; il marchait derrière Christian, imitant, à la lettre, son pas, sa tournure et chacun de ses mouvements, copiant avec méthode, et comme s'il eût eu quelque instrument de précision, l'inclinaison de sa tête, saluant ceux qu'il saluait, lorgnant celles qu'il lorgnait, toussant chaque fois qu'il toussait. De la tête aux pieds, le commodore avait la même toilette que Christian; les bottes, le pantalon, l'habit, les gants, la cravate, et jusqu'aux boutons, tout était identique.

Derrière le commodore venaient douze ou quinze gentlemen, ombres d'une ombre, qui copiaient aussi de loin les mouvements du souverain-pontife de la fashion.

Peut-être y avait-il parmi ces messieurs quelques enthousiastes soudoyés par la société Carter et compagnie. Mais il y avait aussi des dévots de bonne foi. Heureusement pour nos voisins, la folie anglaise est mélancolique et grave; si les lunatiques d'outre-Manche faisaient la vingtième partie du bruit que

font nos fous, on ne s'entendrait plus dans les trois royaumes.

Christian s'arrêta vers le milieu de la galerie; le commodore fit halte aussitôt, et les autres sosies du lion semblèrent changés en statues. Christian bâilla; la bouche du commodore s'ouvrit, large comme un four; les gentlemen à la suite bâillèrent en poussant des plaintes confuses. Christian se moucha ; le commodore et les gentleman tirèrent précipitamment leurs mouchoirs.

—Je ne me mouche pas comme tout le monde! dit entre haut et bas le commodore Davidson.

Ce fut dans la galerie un concert surprenant et général; on eût dit qu'un rhume foudroyant avait frappé à la fois tous les cerveaux.

—L'avez-vous vu se moucher? demanda lady Harriet Monteagle, émerveillée.

Lord Georges atteignit son foulard et répondit:

—Tout ce qu'il fait a un aspect!...

—Une couleur!... ajouta lady Harriet, en produisant avec son nez un son aigu et prolongé.

Le commodore Davidson éprouvait en ce moment un élan de fierté bien légitime. Il remit son foulard dans sa poche et se dit:

—Tous ces gens-là parlent de la manière dont je me mouche!

Christian avait repris sa marche triomphale; on put remarquer ici un fait plein de caractère. Christian avait fait une chute de cheval la semaine précédente, et boitait légèrement de la jambe gauche; le commodore, qui n'était point tombé de cheval, boitait un peu plus que Christian. Quant aux gentlemen qui venaient en troupeau derrière le commodore, ils boitaient d'une façon tout à fait lamentable.

La foule entière se mit à la suite des gentlemen et se prit à boiter d'instinct. Quelques maladroits, ayant eu la fâcheuse pensée de boiter de la jambe droite, furent remis au pas par leurs amis. La procession se dirigea ainsi vers les jardins.

—Voilà qui est inouï! s'écria Edgard suffoqué, c'est un être odieux que ce Mac-Aulay!

—Mais du tout, répliqua miss Amy, M. Mac-Aulay est un fort joli homme!

—Oui-dà? fit Edgard vivement, vous aussi?...

Puis il ajouta entre ses dents :

—Avant la fin de la journée, je lui aurai cherché querelle.

—Que dites-vous? demanda miss Davidson avec inquiétude.

Au lieu de répondre, Edgard l'entraîna vers le jardin, parce qu'il venait d'apercevoir le commodore à deux pas de là, en grande conférence avec M. Carter. En arrivant au jardin, ils croisèrent Mac-Aulay, qui tournait un coude de la pelouse. Les yeux du lion tombèrent sur miss Amy; chacun put le voir sourire gracieusement et s'incliner avec une courtoisie toute particulière.

Où étiez-vous, commodore Davidson!

On ne sait pas ce que lady Harriet Monteagle eût donné pour être saluée ainsi.

Peu touché de cet immense honneur, Edgard fit un mouvement comme pour barrer le passage à Christian; celui-ci laissa tomber son binocle et détourna la tête; les gentlemen estropiés envahirent l'allée, et le pauvre sir Edgard, pâle de colère, emporté par le flot, eut encore la mortification de grossir le cortége de son rival.

Mais que nous fait la jalousie de sir Edgard? et avons-nous bien le courage de nous arrêter, ne fût-ce qu'un instant, sur les détails de ce petit amour bourgeois? Un événement extraordinaire se préparait; les jardins de l'établissement royal allaient voir quelque chose d'étrange et de véritablement solennel : la rencontre de deux Étoiles Fixes.

Il y avait en effet, de l'autre côté des bosquets, une autre foule, un peu moins nombreuse peut-être, mais tout aussi enthousiaste ; cette autre foule escortait une femme élégante, jeune et d'une beauté très-remarquable, qui avait accepté le bras du maître des cérémonies.

Les deux cortéges allaient en sens contraire; dans le second, le beau nom de lady Bridgeton était prononcé avec le même respect que dans le premier le nom illustre de Christian Mac-Aulay.

Mac-Aulay tout seul, sans lady Bridgeton, comme lady Bridgeton, sans Mac-Aulay, eût fait la fortune de la saison. Brighton les possédait réunis! Heureuse ville! Heureux maître des cérémonies! Heureux établissement de conversation! Depuis le jour mémorable où le caprice de Georges IV transforma en une cité de marbre la plus pauvre bourgade de pêcheurs qui fût sur les rives de la Manche, on n'avait rien vu de pareil. Christian et Desdemone respirant le même air! Lady Bridgeton et Mac-Aulay foulant le même sol favorisé! Le tueur de tigres et la Muse! Hurrah trois fois pour chacun d'eux! Trois fois hurrah encore pour tous les deux ensemble! *God save the queen! Rule Britannia!* Haussez les prix de la carte! Ne versez pas une goutte de champagne

à moins de deux louis la bouteille! Vous êtes de joyeux Anglais. Mort aux coquins qui ne peuvent pas donner cinq shelling pour une tranche de bœuf! Hurrah! hurrah! hurrah!

VI

DEUX ÉTOILES FIXES

—Ma foi, dit le commodore en s'essuyant le front, je pense qu'il est bien permis de prendre un peu de repos, mon cher monsieur Carter. Voilà trois heures d'horloge que je suis Mac-Aulay pas à pas !

Il toucha le bras de Carter et lui demanda sérieusement :

—M'avez-vous vu me moucher, tout à l'heure?

—Non, Milord, répondit Carter étonné.

Car cette fonction, chez nos voisins, côtoie de très-près les rivages du pays *shoking*, et il faut toute la vogue de Mac-Aulay pour expliquer le succès de son mouchoir.

Le commodore eut un demi-sourire.

—Je suis un original, vous savez? dit-il; quand je

me mouche, vous croiriez voir Mac-Aulay se moucher !

—Bah ! fit Carter ; vraiment !

—Quand je marche aussi ; tenez ! s'écria Robert Davidson, qui fit quelques pas en boitant à la manière de Christian ; j'ai étudié la chose dans le silence du cabinet... c'est un simple mouvement de hanches.

—Par derrière, on jurerait que c'est Mac-Aulay qui marche ! dit Carter avec admiration.

—Et par devant, demanda le commodore, qui fit volte-face vivement.

—Par devant, encore mieux, Milord !

—Ah ! ah ! s'écria Robert Davidson, je ne fais rien comme les autres, moi ! Voulez-vous me dire, Monsieur Carter, pourquoi on admirait tant ce Brummel et ce Courtenay? Ce n'est pas moi qui ai jamais donné là-dedans !

—Vous avez trop de goût pour cela, Milord.

—Du tact, Monsieur Carter, c'est du tact, pas davantage !

Il se découvrit involontairement pour ajouter :

—Mac-Aulay, par exemple, voilà un homme ! Le *Times* d'hier imprime en toutes lettres qu'il a tué dans les jungles cent vingt-huit tigres royaux !

—J'ai lu le *Standard* ce matin, répliqua M. Carter

gravement, et le *Standard* dit cent trente-deux.

—Monsieur, fit observer le commodore avec un peu de sévérité dans la voix, le *Times* est un journal ordinairement bien renseigné!... C'est mon journal!... et s'il dit cent vingt-huit, il y a gros à parier...

Il s'interrompit brusquement pour demander:

—Vous n'avez pas vu ma fille ce matin, Monsieur Carter?

—Non, Milord, répondit le marchand de chevaux, qui saluait en ce moment un gentleman descendant le perron extérieur.

—Serait-il indiscret de vous demander, fit Robert Davidson, qui vous saluez là, cher Monsieur?

—Pas le moins du monde! C'est un membre des Communes qui m'a commandé un tilbury pareil à celui de Mac-Aulay.

—Oh! les imitateurs! s'écria le commodore ave un amer dédain; servile troupeau! comme dit un poëte; je hais ces gens-là du fond de l'âme. Avez-vous remarqué mon costume du matin?

Carter tourna autour du commodore et dit d'un air stupéfait:

—Ah çà! Milord, est-ce que vous avez dépouillé Mac-Aulay?

Le commodore eut envie de se jeter au cou de Carter.

—Lewis me sert une demi-heure après lui, répondit-il avec abandon; mais vous le connaissez, vous, Mac-Aulay, Monsieur Carter?

—Comme un simple fournisseur peut connaître un homme de son importance.

—Touchez là! s'écria le commodore qui lui tendit impétueusement la main.

Carter retira la sienne avec modestie.

—Touchez là! répéta Robert Davidson, qui ajouta en se penchant à son oreille :

—Quand vous aurez un attelage pareil à celui de son landau, vous me le garderez?

—C'est entendu, Milord.

—Le diable, voyez-vous, c'est que tout le monde le copie, de sorte que j'ai l'air de faire comme tout le monde... Moi qui jamais...

Le marchand de chevaux acheva la phrase d'un geste; et le commodore enchanté, lui frappa sur l'épaule.

—Vous avez Filowski? dit Carter en regardant ses pieds.

Le commodore fit un signe de tête mignon. Carter regarda ses mains.

—Staunton aussi? ajouta-t-il.

—Vous ne me prendrez pas sans vert! s'écria le commodore, j'ai tous les gens qu'il a. Il faut bien un peu d'originalité. J'ai maintenant une question importante à vous faire, Monsieur Carter.

—A vos ordres, Milord.

Robert Davidson ôta de nouveau son chapeau.

—Lady Desdemone Bridgeton se fournit-elle chez vous? demanda-t-il avec une sorte de recueillement.

—Je lui ai vendu son coupé.

—Ma parole, dit le commodore avec envie, vous êtes des gens bien heureux, vous autres marchands! vous fréquentez tout ce qu'il y a de mieux; il n'est point de personnage si haut placé que vous ne puissiez approcher. Dans un instant, par exemple, vous pourrez vous vanter d'avoir causé familièrement avec le commodore Davidson, le premier de nos dandies après Mac-Aulay?

Carter eut un sourire flatteur et demanda:

—Pourquoi *après*, Milord?

Le commodore pâlit et mit la main sur son cœur.

—Est-ce que vous pensez, s'écria-t-il d'une voix altérée par l'émotion, que je pourrais lutter contre notre Mac-Aulay?

—Non, Monsieur Carter, s'interrompit-il en se-

couant la tête comme pour chasser les fumées d'une ambition par trop extravagante ; c'est impossible ! cent vingt-huit tigres royaux ! On la dit jolie, cette lady Desdemone Bridgeton ?

—Plus que jolie, charmante !

—Être charmante, soupira le commodore, quand on a fait les cinq actes de *David Rizzio*, le prologue et l'épilogue ! Ah ! Monsieur Carter, je donnerais sur-le-champ mille livres pour baiser seulement le bout de ses doigts ! J'ai lu sa dernière pièce sur l'Irlande, Monsieur, c'est original au plus haut degré: cela ressemble à Coleridge. Quel âge a-t-elle ?

—Dix-huit ans.

Les bras du commodore tombèrent.

—Elle est mineure ! dit-il, elle devait avoir tout au plus quinze ans quand elle a fait le plan de sa tragédie ! Je suis sincèrement amoureux d'elle, Monsieur Carter, je vous le dis sous le sceau du secret. A mon avis, le ciel sur la terre serait d'être l'ami de Mac-Aulay et l'époux de lady Bridgeton. Dix-huit ans ! Cent vingt-huit tigres royaux ! c'est le *Times* qui l'imprime !

Carter pensait à part lui :

—Je le sais bien, puisque cela m'a coûté dix souverains !

Le commodore tira de son gousset une montre fort élégamment ciselée.

—Déjà midi et demi ! s'écria-t-il ; on ne saurait imaginer la difficulté que j'éprouve à être en même temps un homme à la mode et un excellent père !

Comme Carter avait la maladresse de ne point remarquer sa montre, il la fit sonner.

—On trouve ce modèle assez distingué, reprit-il d'un air piqué.

—La montre de Mac-Aulay ! dit le marchand de chevaux ; Milord, vous me ferez crier : au voleur !

Robert Davidson eut le rire silencieux que Cooper prête à Œil-de-Faucon.

—Le mot est joli ! dit-il en remettant sa montre dans sa poche. Monsieur Carter, j'apprécie fort votre entretien, mais je suis positivement inquiet de miss Davidson. Adieu, Monsieur Carter.

Tout en causant, ils avaient descendu le perron extérieur de l'établissement, et se trouvaient au milieu de la rue. Le commodore se dirigea vers son hôtel d'un pas égal et ferme d'abord ; mais au bout de cinq ou six enjambées, il se frappa le front et se mit à boiter. M. Carter ne songeait plus à lui déjà, lorsqu'il le vit revenir en courant.

—Je voudrais savoir, cria-t-il de loin, combien dit le *Standard* ?

—Le *Standard*, Milord ? répéta M. Carter, qui n'y était plus.

—Pour les tigres ?

—Ah ! pour les tigres ? Cent trente-deux, Milord.

Robert Davidson tira son calepin.

—Dix-huit ans ! murmurait-il en mouillant le bout de sa mine de plomb, des tragédies...

Une rumeur se fit sur le perron. Lewis, Staunton, Filowski et les autres associés descendaient les marches en causant avec bruit.

—Bonjour, Messieurs, bonjour, dit le commodore, qui leva la tête. Je suis en train de chercher ma fille, et je prends quelques notes rapides,

—Dix-huit tigres royaux ! s'interrompit-il en écrivant, c'est-à-dire, non ! cent vingt-huit ans !... Non !... il y a bien de quoi perdre la tête !

—Ah ! Milord, dit Lewis, pendez-vous ! la rencontre a eu lieu. Christian Mac-Aulay et lady Bridgeton se sont salués dans le parc.

Les lèvres du commodore tremblèrent, il devint blême comme un mourant. Puis, laissant échapper une exclamation tragique, il se jeta tête baissée au

milieu de la foule qui commençait à sortir de l'établissement.

—Qu'a-t-il donc? demanda Filowski.

—Il a la fièvre de Mac-Aulay, répondit Carter, cette chère fièvre qui doit emplir nos caisses. C'est une fureur, c'est un délire! Nos frais sont déjà couverts. Dans un mois nous aurons gagné trois cents pour cent!

—Depuis hier seulement, dit Lewis, j'ai vendu deux cent cinquante gilets Mac-Aulay.

—Moi, quatre-vingts paires de bottes Mac-Aulay, ajouta Filowski.

—Moi, appuya Staunton, cinq cents douzaines de gants Mac-Aulay, nuance Mac-Aulay, parfum Mac-Aulay!

Les autres marchands déclarèrent des résultats non moins avantageux.

—Mac-Aulay, Mac-Aulay! prononça Carter avec une religieuse tendresse, il y a des millions dans ce nom-là! Sa santé est toujours bonne, n'est-ce-pas?

—Bonne, répartit Filowski, à l'exception d'un misérable cor au pied qui le fait bien souffrir!

Les fournisseurs se regardèrent, et il y eut un silence.

—J'ai entendu dire, commença Lewis d'un air

sombre, que les cors négligés pouvaient devenir dangereux.

—Au commencement de ce siècle, ajouta Staunton, un jeune Irlandais du nom de Peter Lough, domicilié à Castlebar, dans le comté de Mayo, s'étant fait opérer d'un cor à l'aide d'un instrument peu convenable et d'ailleurs malpropre, la fièvre nerveuse s'ensuivit, et le malheureux jeune homme mourut du tétanos.

Un cri de terreur s'étouffa dans toutes les poitrines.

—Messieurs, dit Carter, un convoi spécial peut amener ici en deux heures les premiers médecins de Londres.

—Les médecins, soupira Staunton, ne peuvent rien contre le tétanos!

—Ma parole, s'écria Carter, je ne puis m'empêcher de frémir quand je songe que notre cher lord est mortel comme vous et moi!

On ne répondit point. Les imaginations travaillaient. On lançait déjà des regards inquiets vers le péristyle, et chacun s'attendait presque à voir paraître Christian pâle et défait, luttant contre ce durillon perfide qui devait le conduire au tombeau.

Une voiture élégante vint s'arrêter au bas des degrés.

—Le coupé de lady Bridgeton! dit Carter; elle se porte bien, celle-là! sa couturière n'a rien à craindre.

Toutes les têtes se découvrirent à la fois, comme si un mécanisme ingénieux eût arraché du même coup tous les chapeaux de l'association. Un bon vent de sérénité passa sur tous ces fronts nus, et les lèvres désolées retrouvèrent soudain des sourires.

Christian Mac-Aulay venait de paraître au haut des marches, donnant le bras à une jeune femme éblouissante de toilette, éblouissante surtout de beauté.

Christian avait le teint frais, l'œil brillant, et nul symptôme de tétanos ne se montrait dans sa personne.

Les fournisseurs se retirèrent à distance respectueuse de l'équipage, saluant du torse et de la main. La foule encombrait déjà les degrés du perron. Parmi le murmure confus qui s'élevait, on distinguait de tous côtés ces deux noms radieux : Christian Mac-Aulay! lady Bridgeton!

Christian offrit la main à la jeune dame, qui s'y appuya légèrement pour sauter dans la voiture; Christian y monta derrière elle; la portière se ferma,

et le magnifique attelage descendit au galop vers la grève.

—Dieu soit loué, dit Carter, il a bonne mine!

Les gentlemen qui boitaient naguère sur les pas de Christian, et quelques autres gentlemen disséminés dans la foule, vinrent se joindre aux fournisseurs, qui les emmenèrent aux Armes de Cumberland, où un bon déjeuner était servi. On se mit à table, et la santé de Christian fut portée par tous les membres de cette grande famille qui vivait pour lui et par lui.

Est-il besoin de dire, qu'outre les gentlemen employés par l'association, il y avait des dames? Ceux qui savent avec quel soin parfait l'industrie de nos voisins organise le succès, pourront affirmer que les dames sont d'une utilité majeure dans l'ensemble des opérations.

La claque de nos théâtres, essai informe et grossier, ne peut donner aucune idée des sublimités de ce grand art qui dompte le sort et supprime les caprices de la vogue.

Les Anglais ont trouvé le mot *puff* pour désigner cette divinité plus forte que le hasard. Nous autres Français, nous rions du *puff* parce que nous ne le comprenons pas. Les vrais philosophes savent bien,

qu'en dehors du *puff*, le monde civilisé est désormais sans avenir.

Pendant que les associés, directeurs de la grande entreprise et les gentlemen claqueurs dégustaient ensemble le porto et le claret, Christian tenait dans sa main la main de la délicieuse lady Bridgeton, et les deux Etoiles Fixes étaient en tête à tête.

Christian ne pouvait se lasser de contempler sa compagne, qui avait l'œil humide et la joue couverte de rougeur.

—Ma parole! s'écria Christian, en portant la main de la jeune femme à ses lèvres, tu es cent fois plus jolie qu'autrefois, Jane?

—Vous trouvez, Monsieur Mac-Aulay? répliqua lady Bridgeton en minaudant.

—Tu es adorable! Mais tu as donc fait fortune, Jane?

Jane prit un petit air sérieux.

—Je possède une jolie aisance, répondit-elle.

La voiture roulait silencieusement sur le sable fin de la grève; l'air était doux; la mer tranquille chantait en festonnant sa légère frange d'écume. La foule était loin déjà. Christian mit la main de Jane sur son cœur, qui battait; Jane, souriante et plus pâle, lui tendit son beau front.

Ce n'est pas cent livres, ce n'est pas mille livres, c'est sa fortune entière que le commodore Davidson eût donnée pour voir comment les deux Etoiles Fixes se comportaient dans le tête-à-tête.

VII

TÊTE-A-TÊTE

Le généreux Tom Borne avait donné à Jane les indications nécessaires pour retrouver Christian, et cependant, depuis un mois qu'il s'était enfui du domicile commun, Christian n'avait point revu Jane. Il s'était dit : elle a perdu ma trace; et le tourbillon de sa gloire nouvelle l'avait emporté.

Plus d'une fois, pourtant, l'image de Jane avait visité ses nuits; Jane lui apparaissait tantôt souriante et joyeuse comme aux jours de leur bonheur; tantôt triste, les yeux baignés de larmes.—Et dans la joie, comme dans les pleurs, Jane lui apparaissait toujours belle.

L'ambition s'était emparée de lui, son cerveau s'emplissait de fumée, mais il aimait toujours Jane dans un coin de son cœur.

Quant à Jane, la chose certaine c'est qu'un mois tout entier s'était écoulé sans qu'elle eût fait la moindre démarche pour se rapprocher de Christian. Elle avait eu, en vérité, des occupations aussi graves que celles de Christian lui-même. Les éditeurs de revues et les directeurs de théâtre ne lui laissaient pas un instant de repos. Jane avait, comme Christian, son hôtel à Londres dans le West-End; Jane menait un train de vie fort brillant, et certes, c'était ironie pure quand, tout à l'heure, elle avait répondu à la question de Christian : Je jouis d'une modeste aisance.

Il y a une source inépuisable d'étonnement : c'est l'adresse et l'habileté des femmes. Jane avait quitté la ferme du bonhomme Saunders pour suivre Christian. Il n'y a point de lacune dans sa vie : comment avait-elle pu, à l'insu de Saunders et à l'insu de Christian, composer ces élégies dont toute l'Angleterre parlait, ces dithyrambes ardents, et ce drame étrange de *David Rizzio* qui menaçait de faire crouler, chaque soir, sous les applaudissements, les vieilles murailles de Covent-Garden ?

Un grain de mystère ne nuit pas. Jane avait sans doute consacré à la poésie les heures du sommeil, et tandis que les sots font grand bruit de leurs plati

tudes, on voit souvent les esprits d'élite se cacher avec soin pour enfanter des chefs-d'œuvre.

Jane était lady Bridgeton, voilà le fait. Le secret de son labeur lui appartenait. Molière a dit : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Si le succès venait à Jane en dormant, tant mieux pour elle !

Christian ignorait complétement la transformation de Jane. Lorsque ce séducteur songeait à sa victime, il la plaignait de tout son cœur.

Christian était tout jeune et n'avait pas en lui l'étoffe d'un Lovelace. Il était assurément à la hauteur de son rôle de lion ; mais l'importance même qu'il accordait à ce rôle prouvait la candeur native de son âme.

Jane était une de ces femmes qui n'aiment qu'une fois, et qui aiment si bien qu'elles font un piédestal à leur idole. Dans la lutte qui allait s'établir, elle avait sur Christian cet avantage de le savoir par cœur, de connaître le fort et le faible de son ancien amant. Christian, lui, n'avait vu Jane que sous certains aspects. On l'eût fait tomber de son haut en lui apprenant que Jane était une femme de génie. Le bruit qui se faisait autour de lui depuis un mois le rendait sourd ; il avait, sans nul doute, entendu parler de lady Bridgeton, mais que lui importait

cette nébuleuse qui ne se mouvait point dans son ciel? Il était à cent lieues de penser que lady Bridgeton et Jane étaient une seule et même personne.

Ce n'était point lady Bridgeton qu'il avait rencontrée dans le parc, c'était Jane. Tandis que les badauds s'émerveillaient au choc des deux Étoiles Fixes, Christian, comme un bon garçon qu'il était au fond, condescendait tout uniment à ne point faire le fier avec une ancienne connaissance. Dans le premier instant, disons-le à sa louange, il s'était livré sans réserve au plaisir, et, si un scrupule troublait sa joie, c'est que cette brillante toilette et cet équipage élégant devaient avoir une origine plus ou moins romanesque.

Christian se souvenait fort bien de n'avoir laissé dans sa chambre qu'une table et une chaise.

—Ma pauvre Jane, dit-il, cherchant déjà le biais pour enlever une explication, tu as dû m'accuser bien cruellement!

—J'ai pleuré pendant deux jours, répliqua Jane.

Christian la regarda, croyant qu'elle allait conti nuer, mais elle soutint son regard en souriant.

—Deux jours! répéta Christian.

—Tu trouves cela bien long? demanda Jane qu éclata de rire.

Christian détourna la tête. Jane lui prit la main et la pressa contre son cœur.

—Méchant! murmura-t-elle avec émotion, au moment où tu m'abandonnais ainsi, moi je revenais bien joyeuse, avec de l'argent pour te sauver.

—Ah! fit Christian, assez d'argent pour acheter un équipage?

—Mon parent de Bond-Street était mort, répondit Jane.

Christian respira plus librement.

—Toute seule, reprit Jane qui devint sérieuse, dans cette chambre nue!... pas un mot d'adieu! Était-ce pour cela, Christian, que vous m'aviez enlevée à mon oncle Saunders? à mon bonheur innocent et tranquille?

Christian leva les yeux au ciel.

—Tes reproches ne pourront jamais égaler mes remords, prononça-t-il d'un accent théâtral.

—Alors, s'écria Jane lestement, n'en parlons plus! Aussi bien, puisque te voilà retrouvé, je tâcherai de croire que je ne t'ai jamais perdu.

Elle lui serrait les mains tendrement, et son regard caressant lui demandait un sourire; Christian, sans le savoir, prit un ton protecteur :

—Vois-tu, ma pauvre Jane, prononça-t-il lente-

ment, je me suis dit tout ce qu'on peut se dire. Mais il ne faut pas me toiser à la mesure commune, c'est clair ! Tu sais bien qu'on ne se fait pas. Il y a évidemment du don Juan dans ma nature.

Les cils soyeux et recourbés de Jane se baissèrent pour voiler l'éclair moqueur qui s'allumait dans son œil.

—Et puis, poursuivit Christian dont la voix prenait plus d'emphase, l'ambition, ma chère, tu vas comprendre... certaines gens sont prédestinés ; personne ne nie le fait. Vois un peu comme je suis à l'aise sous mon manteau de roi de la mode ! Cette main-là s'est faite au sceptre tout naturellement... J'ai confiance en toi, Jane, et je puis bien te le dire : j'ai rêvé un mariage colossal !

Christian s'arrêta, croyant qu'il allait entendre quelque protestation énergique, mais Jane se bornait à faire une petite moue malicieuse et sournoise qui lui allait à ravir.

—A propos de mariage, murmura-t-elle, j'ai eu des nouvelles de la ferme par Gibbie, qui est venu vendre ses bœufs à Smithfield. Pauvre Gibbie ! je l'ai embrassé de bon cœur pour l'amour de l'oncle Saunders... Et Gibbie m'a dit que l'oncle avait juré ses grands dieux qu'il te romprait les os si tu ne

m'épousais pas... Te souviens-tu du gourdin de mon oncle?

—Je ne plaisante pas! dit Christian, qui haussa légèrement les épaules.

—Si jamais gourdin fut sérieux, répliqua Jane, c'est assurément celui de mon oncle Saunders.

—Deux cent cinquante mille francs de revenus! chiffra Christian d'un ton confidentiel.

—Ah! fit Jane qui se redressa, la petite blonde fade que nous rencontrâmes sur le paquebot de Richmund?

Christian hocha la tête, tant pour répondre affirmativement que pour repousser le mot; fade.

—Vous y pensez donc toujours? demanda Jane.

—Plus que jamais! Ces environs de Brighton sont délicieux, il n'y a pas à dire. Je rencontre souvent miss Amy à la promenade, et j'ai cru m'apercevoir...

—Il est devenu fat, déplorablement! pensa Jane.

—Elle ouvrit la portière de sa voiture et jeta un long regard sur la grève.

—Le fait est, murmura-t-elle en étouffant un soupir, qu'on est bien ici pour aimer.

Christian prit cela pour une plainte de ce pauvre cœur blessé; il eut compassion. Il regarda Jane en vainqueur clément et secourable.

—Sais-tu que j'étais fou de toi! s'écria-t-il.

—Et moi donc! répartit Jane; quand je songe à mon amour d'autrefois, je me demande si c'est un rêve!

Christian tressaillit comme si une abeille l'eût piqué.

—Est-ce que tu ne m'aimes plus? demanda-t-il naïvement.

—Dame!... fit Jane toute confuse.

Christian garda le silence, mais il pensait à part lui:

—Comptez donc sur les femmes!

Il s'éloigna de Jane et mit la tête à l'autre portière. Jane suivait de l'œil chacun de ses mouvements et se disait:

—Mon pauvre ami, tu n'es pas au bout!

—Je vais te parler franchement, mon Christian, reprit-elle tout haut; tu as eu grand tort de m'abandonner comme cela, doublement tort! Pourquoi ne pas garder les procédés? Tu n'avais qu'un mot à dire.

—Hein? fit Christian; dès ce temps-là?

—Nous nous serions séparés à l'amiable, acheva Jane.

—Vous ne m'aimiez donc plus?

Jane eut une hésitation marquée, et prononça comme à regret :

—Mon Dieu, Christian, je commençais à réfléchir.

Elle avait les yeux baissés ; sa pose était charmante et faisait valoir les gracieux trésors de sa taille ; un rayon de soleil mettait de gais reflets dans les boucles prodigues de sa chevelure. Christian ne l'avait jamais vue si belle.

Il eut le cœur serré véritablement ; ses lèvres se crispèrent ; une nuance de pâleur vint à sa joue.

—A cette époque vous aviez déjà distingué un autre homme ?... dit-il.

—Hélas !... fit Jane.

—Et maintenant vous l'aimez !

Un profond soupir souleva la poitrine de Jane, tandis qu'elle murmurait :

—J'en ai bien peur !

—A merveille ! s'écria Christian, et c'est à moi que vous venez dire cela !

—Mon Dieu, répondit Jane doucement, comme vous me faisiez vos confidences pour votre mariage...

—Mariage d'argent !... mais peut-on savoir le nom de l'heureux mortel ?..

Jane parut se recueillir, et un sourire pensif éclaira son joli visage.

—Avez-vous rencontré quelquefois, demanda-t-elle, un jeune gentilhomme à l'air doux et distingué, cheveux noirs, taille fière, regard profond et sentimental?

—Il y a le commis de Lewis, mon tailleur, répliqua Christian insolemment, qui ressemble un peu à ce portrait.

—Est-ce que vous seriez jaloux, Christian? demanda Jane avec simplicité.

—Moi? quelle folie!

—A la bonne heure! Eh bien, le jeune gentilhomme dont je vous parle n'est pas le commis de votre tailleur Lewis. Il est barronnet de son état et se nomme sir Edgar Lindsay.

—Bah! fit Christian, étonné, le fiancé de ma future?

—Oh! le fiancé! répéta Jane qui se rengorgea, nous verrons bien!

—Et c'est ce petit gentleman?...

—Comme il est beau, n'est-ce pas? interrompit Jane dont la voix trembla.

—C'est suivant les goûts, dit Christian avec sécheresse.

Il se détourna brusquement, parce qu'il se sentait faire ridicule figure.

— Jane a raison, ma parole d'honneur ! pensait-il dans son dépit croissant, je suis jaloux ! c'est du dernier burlesque !

Sans faire semblant de rien, Jane l'examinait du coin de l'œil et donnait une signification à ses moindres mouvements ; son cœur battait ; elle avait grand'peine à dissimuler son triomphe et se disait :

— Il m'aime encore !

— Mon Christian, reprit-elle tout haut avec coquetterie, quoi qu'il arrive, nous serons toujours amis, n'est-ce pas ?... Mais qu'as-tu donc ? est-ce que tu me boudes.

— Du tout ! fit le lion.

— Si malheureusement j'avais continué de t'aimer, cela t'aurait entravé dans tes grands projets.

— Évidemment !

— Et moi, songe donc, comme j'aurais souffert !

— Sans doute.

— Au lieu que, poursuivit Jane, radicalement guérie comme je le suis...

Le lion secoua sa crinière et lui prit la main rondement.

— Allons ! interrompit-il, tu as cent fois raison, Jane ! tout est pour le mieux, et nous n'étions pas

faits l'un pour l'autre. Nous sommes de vieux amis, voilà !

En parlant, il examinait Jane à son tour. Jane lui secoua la main et répéta d'un ton joyeux :

—Voilà !

Mais le diable n'y perdait rien, et Jane avait envie de pleurer. Elle se disait tout au fond de son cœur :

—J'avais trop espéré !

—Voyons, Jane, reprit Christian qui ne la perdait pas de vue, entre amis on ne se gêne pas. Voulez-vous me rendre un petit service relativement à mon mariage ?

—Avec plaisir, répondit Jane, qui ne sourcilla pas.

—Les femmes ! les femmes ! pensa Christian.

—Nous parlons maintenant affaires sérieuses, continua-t-il tout haut. Vous savez, Jane, que je n'ai pas de fortune, malgré tout le fracas qu'on fait autour de moi. La fille du commodore est riche à millions ; pour arriver jusqu'à elle j'aurai peut-être besoin d'appui. Vous êtes charmante, vous avez pris des façons on ne peut plus distinguées : je crois qu'il vous serait bien aisé d'entrer en relations avec miss Amy et son père.

—Plus facile encore que vous ne le croyez, Christian.

—Eh bien !.le ferez-vous ?

—Je le ferai de tout mon cœur.

Christian resta bouche béante ; à son avis, ceci passait les bornes.

L'équipage avait quitté la grève et montait l'avenue qui conduit au fameux pavillon chinois, bâti par le roi Georges.

—Je n'ai pas besoin de vous remercier, reprit Christian après un silence.

—Mon Dieu, non, répondit Jane, d'autant mieux que j'ai, moi aussi, un service à vous demander.

—Ah ! fit Christian.

—Dick ! appela Jane, arrêtez !

Le cocher serra le mors. La voiture était en travers d'un sentier tortueux et plein d'ombre, qui s'enfonçait dans le parc du prince de Galles.

—Vous allez descendre ici, Christian, dit Jane ; chacun a ses petites affaires.

—Vous aviez un service à me demander? balbutia le lion tout à fait hors de garde.

—C'est juste, répliqua Jane, je voulais vous prier de ne pas me suivre.

Christian avait descendu le marche-pied. Il était debout, dans l'avenue, le chapeau à la main.

—Vous cherchez quelqu'un? demanda-t-il.

Jane fit un signe de tête mignon, qui équivalait au oui le plus explicite.

—Le beau sir Edgard?... dit encore Christian essayant de railler.

—Vous êtes bien curieux, Monsieur Mac-Aulay! repartit Jane qui eut un fier sourire. Allez, Dick! commanda-t-elle.

Les deux beaux chevaux prirent aussitôt le grand trot et s'engagèrent dans l'allée ombreuse qui traversait le parc. Jane mit la tête à la portière, et comme si elle eût eu pitié du pauvre lion qui restait là, planté au milieu de la route, elle lui envoya un gracieux baiser en disant :

—Au revoir, mon Christian!

Puis l'équipage disparut derrière les grands chênes. L'instant d'après, à une centaine de pas de là, Christian vit un tilbury qui traversait la route ventre à terre et qui s'engageait, lui aussi, dans le parc. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et redescendit vers la grève.

VIII

TOM BORNE

La grève était solitaire; la mer montait, apportant sur la plage son fardeau d'algues et de goëmons. Chaque souffle de brise dispersait l'écume folle à la crête des lames. Tout le monde est poëte en face de la mer. Christian s'assit sur un quartier de roc et se prit à rêver.

La première fois qu'il l'avait vue, c'était dans un petit sentier, courant parmi les prairies et descendant au gué de la rivière où le berger de Saunders menait boire les bestiaux.

Par un beau soir d'été, miss Jane s'asseyait au revers du talus, dans l'herbe fleurie; elle tenait à la main un livre ouvert, et Christian se souvenait bien que ce livre était la chère histoire du prêtre de campagne écrite par Olivier Goldsmith. Le vent avait

porté à quelques pas le chapeau léger de miss Jane. Les belles boucles de ses cheveux noirs inondaient son visage.

Christian se rappelait tous ces détails comme si la rencontre avait eu lieu la veille. Le cœur de Christian battait. Il ne se souvenait plus quelles paroles étaient tombées de ses lèvres quand il avait abordé Jane; mais il voyait cette rangée de perles dans sa bouche entr'ouverte par le sourire, le rose vif qui vint à sa joue, il entendait l'écho de sa voix douce comme un chant.

Et il se disait :

— Elle l'aime ! Y a-t-il dans le monde entier une plus adorable créature !... Elle aime cet Edgard Lindsay, maintenant !... A qui la faute ?

La seconde fois, il avait rencontré Jane sous les saules, au bord de la Derwent; le regard de la jeune fille était déjà plus timide : on eût dit qu'elle avait frayeur. Ils marchèrent longtemps côte à côte, suivant le cours tranquille de la petite rivière. Le chapeau de paille de Jane pendait au ruban passé à son bras. Au lointain, les bœufs énormes mugissaient dans les pâturages; un son de cloche tinta à la ferme de Saunders et Jane s'enfuit à cet appel.

Christian joignit les mains et demanda : Reviendrez-

vous ? Jane répondit bien bas : Peut-être. Et le lendemain elle se promena plus longtemps sous les saules.

Ils étaient loin des saules de la Derwent ! plus loin ces douces félicités de l'amour qui va naître ! Christian souleva son chapeau pour donner son front brûlant à la brise du large.

—Elle l'aime ! répéta-t-il. C'était un rendez-vous qu'elle avait avec lui dans le bois !

Un rendez-vous ! Quelles bonnes causeries, le soir dans le verger, sans crainte du chien de la ferme, rendu muet par une caresse de Jane ! Un rendez-vous ! Avait-elle donc oublié ses serments répétés tant de fois ? Avait-elle donc oublié cette soirée d'orage où il fallut chercher abri dans la cabane abandonnée d'un berger ?

Jane pleurait ce soir-là en retournant à la ferme ; et ce fut elle qui demanda : Reviendrez-vous ?

Christian frappa du pied contre le rocher qui n'en pouvait mais :

—Elle l'aime ! elle l'aime !

Christian essaya de songer au front virginal de miss Amy, auquel deux cent cinquante mille francs de revenus faisaient une si enviable auréole ; mais il n'était pas dans ses jours de calcul ; l'image de Jane rayonnait au-devant de ses yeux. D'ailleurs il ren-

contrait encore là ce jeune M. Edgard Lindsay qui semblait mis au monde pour lui faire obstacle en avant comme en arrière.

Il se leva brusquement et la colère souffla sur son rêve langoureux.

—Que le diable l'emporte celui-là ! s'écria-t-il avec un juron de circonstance ; vit-on un étourneau plus gênant ? Je le trouve partout ; auprès d'Amy, auprès de Jane. Par le ciel ! je réglerai mes comptes avec lui !

Il marchait maintenant à grands pas vers la ville. Sa pensée confuse allait et venait au hasard. Vous l'eussiez entendu murmurer :

—Jane est beaucoup plus belle qu'Amy, c'est certain. Plus d'expression dans le regard ! Et quelle différence de tournure ! Mais, après Jane, miss Amy est assurément la plus jolie personne que j'aie rencontrée... Je suppose que ce sir Edgard ne fera pas la sourde oreille ; un mot suffira.

Il s'arrêta court et regarda autour de lui.

—On est admirablement sur cette grève, dit-il, pour se couper la gorge.

Le soleil était descendu sous l'horizon, et la brune tombait. Christian tressaillit et pensa tout haut :

—Il doit faire nuit maintenant dans le bois...

—Le parent de Bond-Street! reprit-il en hochant la tête. Tout cela est très-bien, mais elle est mineure. J'aurais dû lui demander de plus amples explications... Si par hasard...

Il n'acheva pas, et ses deux mains croisées se crispèrent.

—Oh! non! non! s'interrompit-il avec chaleur, je connais Jane, c'est le cœur le plus digne et le plus fier qui soit au monde!

—Et puis, s'interrompit-il encore en poussant un long soupir, que m'importe cela maintenant? la conduite de miss Jane ne me regarde plus!

Il regagna Brighton et suivit la rue du Prince dont les larges trottoirs étaient momentanément déserts. C'était l'heure du dîner; il n'y avait dehors que les allumeurs de gaz. Christian monta au hasard le perron de l'établissement royal et entra dans un salon dont toutes les tables étaient vides. Il prit un journal et se mit à lire les débats du parlement français ou du parlement belge, à moins que ce ne fussent les débats du congrès américain.

Christian aurait été fort empêché de nous renseigner à cet égard; il n'y avait qu'une chose pour lui dans ces colonnes monstrueuses, encombrées de phrases fatigantes: Elle l'aime! elle l'aime!

Pendant qu'il était là, caché derrière l'immensité du journal, et paraissant plongé dans sa lecture, l'honorable bataillon des fournisseurs associés parut à la maîtresse porte. Depuis le matin ces messieurs cherchaient l'occasion d'offrir leurs respectueux hommages au lion. Ils s'avancèrent discrètement et chapeau bas ; Carter, Staunton, Lewis et Filowski marchaient en tête, comme étant les plus importants. Ils s'arrêtèrent tous quatre de front devant la table et attendirent que Christian daignât les apercevoir.

—Sont-ils encore dans le bois à cette heure? dit tout à coup Christian qui froissa le journal avec rage.

Les fournisseurs saisirent ce moment pour s'incliner à la ronde, et M. Carter, le plus éloquent de tous, prit la parole :

—Nous serait-il permis, dit-il avec un sourire de courtisan, de présenter à notre cher lord l'expression de nos sentiments dévoués?

Christian haussa les épaules et reprit le journal.

—Encore vous! répliqua-t-il avec humeur.

L'association perdit ses sourires.

—Messieurs, s'écria Christian dont les sourcils se froncèrent, je suis fort mécontent!

L'armée des fournisseurs s'agita, inquiète, et Carter balbutia ;

—Si Votre Seigneurie prenait la peine de nous dire...

—La paix! interrompit Christian, vos façons de beau parleur me déplaisent, Monsieur Carter!

Le marchand de chevaux se déroba aussitôt derrière Filowski et Staunton.

Lewis, consterné, fit trois saluts comme un régisseur de théâtre, et dit:

—Nous ne demandons qu'à savoir...

—Vous devez deviner, Monsieur! s'écria Christian avec rudesse. Je vous répète que je suis extrêmement mécontent!

Il se leva et passa la main sous le revers de son habit.

—Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire? demanda en tremblant Filowski.

Christian leur tourna le dos, et les fournisseurs échangèrent des regards de désolation.

Dans la chambre voisine on entendit une voix essoufflée qui disait:

—Je suis au comble de l'inquiétude, très-positivement!

Cette voix appartenait au commodore Davidson qui s'élança dans le salon en agitant ses bras de télé-

graphe. Il alla droit aux fournisseurs déconfits et répéta :

—Au comble de l'inquiétude, Messieurs ! Je pense qu'on a enlevé ma fille ! Quelqu'un de vous l'a-t-il vue?

Comme personne ne répondait, il ajouta en changeant de ton et avec une volubilité soudaine :

—Mais il y a quelque chose de plus grave : savez-vous la nouvelle? Lady Desdemone Bridgeton a disparu depuis ce matin. On l'a vue partir dans sa voiture avec Mac-Aulay... et Mac-Aulay est revenu tout seul à pied.

Christian, qui arpentait la chambre, saisit son nom à la volée et s'arrêta pour écouter.

—Ah çà, qu'ont-ils donc ces gens-là ? s'interrompit le commodore en parcourant de l'œil le cercle muet des fournisseurs.

Il vit tous les regards timides tournés vers un personnage qui se tenait debout à l'autre extrémité du salon. Il braqua son binocle et poussa une joyeuse exclamation.

—Mac-Aulay ! dit-il, je le tiens !

Il prit impétueusement sa course et traversa le salon en trois enjambées.

—J'ai oublié de boiter ! pensa-t-il en arrivant devant Christian. Mauvais début !

—Monsieur, reprit-il tout haut, je n'ignore pas qu'entre gentlemen on ne se parle pas avant d'avoir été présenté l'un à l'autre. Mais je foule aux pieds les usages, moi, Monsieur : je suis un original.

Christian abaissa d'abord sur lui, sans répondre, son regard dédaigneux ; mais il se ravisa tout de suite et s'inclina courtoisement en disant :

—Ah ! le commodore Davidson ?

Le commodore recula d'un pas, foudroyé par la joie.

—Il sait mon nom ! pensa-t-il.

Comme Christian avait toujours la main sous le revers de son habit, le commodore prit la même pose.

—Monsieur Mac-Aulay, dit-il avec modestie, mais sans bassesse, je vous prie de croire que j'avais mes raisons pour vous aborder. Je voulais vous demander si c'est bien cent vingt-huit, comme l'écrit le *Times*, ou cent trente-deux tigres royaux, comme l'imprime le *Standard*, que vous avez tué dans les jungles.

—C'est cent trente, Monsieur, répondit Christian.

Le commodore fit un geste d'indignation.

—Voyez ces journaux ! s'écria-t-il ; jamais un mot de vrai ! Voulez-vous me donner la main, Monsieur Mac-Aulay ?

Christian lui tendit le doigt d'un air si aimable,

que les fournisseurs, restés à l'affût, se déridèrent.

—C'était un nuage, dit Carter; il peut se vanter de nous avoir fait une belle peur!

—Comme cela, s'écria le commodore enchanté, vous avez entendu parler de moi?

—Je crois bien! répondit Christian, le fameux commodore Davidson, l'*eccentric* par excellence! l'homme qui ne fait rien comme les autres!

—Quant à cela, rien, Monsieur Mac-Aulay. Plutôt mourir!

—Le père de la charmante miss Amy, continua Christian.

Le commodore se redressa et prit aussitôt un air affairé.

—A propos, dit-il, l'auriez-vous vue par hasard?

—Je n'ai pas eu cet honneur.

Le commodore tira son portefeuille et y prit un cure-dent qu'il mit dans sa bouche.

—Savez-vous l'idée que j'ai? dit-il très-froidement; elle se sera fait enlever.

—Comment! enlever! s'écria Christian avec vivacité, y pensez-vous?

—Miss Davidson, Monsieur Mac-Aulay, a toujours montré beaucoup de caractère.

—Mais il faut courir, Monsieur, il faut...

—Du tout! fit le commodore en fermant les yeux à demi.

L'agitation de Christian contrastait étrangement avec le calme du commodore. Ce calme était si bizarre que Christian crut à une plaisanterie. Il exprima ses doutes à ce sujet et Robert Davidson fut sur le point de se fâcher.

—Par le diable! dit-il, je parle sérieusement, et je suis prêt à parier mille livres si vous voulez.

—Parier quoi? demanda Christian.

—Que miss Davidson s'est fait enlever, repartit le commodore.

Christian ne répondit pas et resta stupéfait.

Robert Davidson, qui se contenait depuis deux ou trois minutes, laissa éclater tout à coup son légitime orgueil.

—Ah! ah! s'écria-t-il en se frottant les mains; vous ne comprenez pas cela, n'est-ce pas, Monsieur Mac-Aulay? Vous avez affaire à un terrible original!

Il le saisit par le bouton de son habit.

—Dites-moi, continua-t-il, est-il vrai qu'une fois dans l'Inde, un tigre vous prit par la peau du cou et vous emporta dans sa tanière?

—Cela est vrai, Monsieur, mais revenons à miss Davidson...

—Alors, Monsieur Mac-Aulay, vous allez pouvoir me dire si c'est très-intéressant l'intérieur de la tanière d'un tigre.

—Au nom du ciel, Monsieur, s'écria Christian avec sévérité, trève de folies! Votre fille...

Le commodore était véritablement aux anges : il étonnait Mac-Aulay lui-même.

—Ma fille? répéta-t-il; de deux choses l'une, Monsieur, ou elle s'est fait enlever, ou elle ne s'est pas fait enlever. Je vous prie de suivre mon raisonnement : si elle s'est fait enlever, tant pis!

—Mais... voulut dire Christian.

—Permettez! Si elle ne s'est pas fait enlever, tant mieux!

—Par exemple!

—Mon Dieu! Monsieur Mac-Aulay, je vous mets au défi de trouver une autre alternative!

—Vous ne voulez pas m'entendre...

—Si fait... mais vous allez voir, j'ai tout prévu. Dans le cas où elle ne se serait pas fait enlever, vous comprenez que tout reste en l'état. Dans le cas où elle se serait fait enlever, je la déshériterais.

Christian fit un mouvement. Le commodore le regarda en face, et il cligna de l'œil en homme qui va frapper un grand coup.

—Je la déshériterais, répéta-t-il, et je vous ferais mon légataire universel, si vous le vouliez bien, mon cher Monsieur Mac-Aulay.

Christian recula tout abasourdi, tandis que le commodore se félicitait lui-même chaudement et triomphait dans son cœur.

—Assurément, pensait-il, Mac-Aulay ne s'attendait pas à cela. Il marche de surprise en surprise et je fais sur lui un effet prodigieux!

—Que veut ce rustre? s'interrompit-il en tournant sur lui-même au choc d'une robuste et large épaule.

Un homme bas sur jambes, vêtu d'un vieil habit noir, trop étroit pour ses vastes entournures et ressemblant assez à un porteur de charbon retiré des affaires, s'était mis sans façon entre les deux gentlemen. Les fournisseurs avaient échangé quelques mots en regardant cet homme avec défiance; ils se rapprochèrent pour protéger leur lord, au cas où sa précieuse sûreté serait menacée.

—Bonjour, dit le nouveau venu, qui tendit sa main sale à Christian; comment vous va depuis le temps?

Un certain trouble se montra sur le visage du lion.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il.

—Oh ! oh ! répliqua le nouveau venu avec l'accent traînard des Normands de Jersey ; vous avez donc oublié déjà la maison là-bas ! la table et la chaise?... Qui je suis? Je me porte bien et je ne change pas de visage tous les mois. Je suis Tom Borne, votre vieil ami, qui a fait le voyage de Londres à Brighton et a acheté un habit noir tout exprès pour savoir de vos nouvelles.

—Parlez plus bas, dit Christian.

Heureusement que le commodore était en train de se creuser la cervelle pour trouver une excentricité tout à fait renversante. Le commodore, entre autres manies, avait celle de visiter les maisons vacantes, non point pour les louer, mais pour apprendre aux gardiens de ces maisons qu'il était un original. Depuis le jour où nous l'avons vu, pour la première fois, dans la pauvre chambre de Christian, le commodore avait dû visiter deux ou trois douzaines d'appartements. La figure de Tom Borne n'avait éveillé aucun souvenir dans son esprit.

—Je parlerai comme il vous plaira, répondit celui-ci, pourvu que vous soyez convenable avec moi.

—Que voulez-vous? demanda Christian.

—Je ne veux que cinquante livres, répliqua Tom Borne, pour aujourd'hui.

—Cinquante livres !

—J'ai quitté ma place de gardien, poursuivit Tom paisiblement ; je ne veux plus travailler, vous sentez bien... J'aime mieux vivre de vos rentes.

IX

LADY DESDEMONE BRIDGETON

Quelques habitués commençaient à circuler dans les galeries, on entendait des cliquetis métalliques du côté des salons de jeu. Christian regarda autour de lui et vit que plusieurs tables étaient occupées.

Tom était toujours campé à la même place ; il avait la main tendue, et un sourire insolent restait à demeure sur son visage. C'était un diplomate que ce Tom. Il avait pris patience depuis un mois ; il avait laissé se faire la position de Christian. Il comprenait merveilleusement ce que cette position, bâtie sur fond de *puff*, avait de chancelant et de fragile. Il se sentait le maître.

—Allons, dit-il, faudra-t-il faire du bruit ?

Christian ouvrit son portefeuille et en retira une

bank-note au moment où le commodore revenait à lui. Le commodore put lire au coin du papier de banque le mot : *Fifty*, écrit en lettres grasses et gothiques.

—Dieu vous le rende! disait à cet instant Tom Borne, avec une gratitude ironique.

—Cinquante livres! pensa le commodore, une aumône de cinquante livres sterling! Ce Mac-Aulay doit avoir une fortune colossale!

Tom se retourna vers Carter et lui tendit la main.

—A vous! dit-il. Je vous tiens autant que lui. Exécutez-vous comme un joli maquignon!

Les fournisseurs mirent la main à la poche d'un commun mouvement, et Tom Borne fit ample récolte.

—Voilà des négociants comme il faut! murmura-t-il en comptant sa recette. N'êtes-vous point de la bande, vous? ajouta-t-il en s'adressant au commodore.

Robert Davidson réfléchissait profondément depuis quelques minutes. Il tira son portefeuille avec lenteur, l'ouvrit de même, et y choisit une bank-note de cent livres sterling. Un instant il la tint entre l'index et le pouce. Les narines de Tom Borne s'enflèrent.

Mais le commodore se frappa le front tout à coup en homme qui trouve la solution d'une haute difficulté. Il remit la bank-note dans son portefeuille et le portefeuille dans sa poche, en disant :

—Vous saurez, l'ami, que je ne fais rien comme les autres.

Tom Borne laissa échapper un grognement et sortit comme il était entré, sans dire gare !

Christian s'approcha vivement du groupe des fournisseurs.

—Vous empêcherez désormais cet homme de parvenir jusqu'à moi, dit-il.

—C'est entendu, répondit Carter.

—Eh bien ! s'écria le commodore, puisque vous faites des charités de cinquante livres, vous n'avez pas besoin de mon héritage; c'est fâcheux ! Mais j'ai une autre idée; je donnerai toute ma fortune à lady Desdemone Bridgeton...Vous la connaissez, n'est-ce pas, Monsieur Mac-Aulay ?

—Non, Monsieur.

—C'est étonnant ! on m'avait rapporté... Moi, je ne la connais pas non plus.

—Et vous voulez lui donner toute votre fortune? demanda Christian en souriant.

—Oui, Monsieur, répliqua le commodore. Et ceux qui diront que ce n'est pas original sont des misérables, prévenus contre moi.

—Mais, s'interrompit-il froidement, et même avec une nuance de dépit, tous ces beaux projets tombent dans l'eau, Monsieur Mac-Aulay, car il se trouve que miss Davidson ne s'est pas fait enlever.

Il étendit la main vers la porte principale, au seuil de laquelle la blonde Amy était debout, dans une attitude timide et embarrassée.

—La voilà ! s'écria Christian.

—Venez, Miss, venez, ajouta le commodore en lui faisant signe du doigt.

Amy s'élança aussitôt vers son père.

—Je vous cherche depuis bien longtemps, dit-elle.

Sir Edgard Lindsay entrait dans le salon par une autre porte.

Le commodore donna une bonne poignée de main anglaise à sa fille et se tourna vers Christian.

—Elle a dix-sept ans, Monsieur Mac-Aulay, dit-il; je me suis marié très-jeune. Miss Davidson, nous parlions de vous, ajouta-t-il solennellement. Il est bien rare que vous n'occupiez pas ma pensée; seulement, je prétends être original au sein même de mon amour paternel.

—Bonjour, sir Edgard, s'interrompit-il.

Le jeune homme s'inclina et ouvrit la bouche pour faire le compliment d'usage, mais Robert Davidson l'arrêta d'un geste.

—Messieurs, s'écria-t-il en regardant tour à tour Edgard et Christian, vous connaissez-vous? non? alors j'aurai l'honneur de vous présenter l'un à l'autre.

Il se plaça entre eux, droit et roide; il souleva son chapeau d'environ deux pouces et respira fortement; puis il recula d'un pas, puis encore, avec un recueillement profond, il prononça la formule consacrée de la présentation anglaise :

—Monsieur Mac-Aulay, sir Edgard Lindsay!... Sir Edgard, monsieur Christian Mac-Aulay!

Sur ce, d'ordinaire, chacun des deux présentés soulève son chapeau imperceptiblement et mâchonne deux ou trois paroles inintelligibles. Parfois, si c'est après dîner, on s'écrase mutuellement la main en disant : Enchanté!

Il y a même des gens de peu qui se promènent incontinent bras dessus bras dessous.

Sir Edgard et Christian se regardèrent en face, immobiles tous deux et tous deux souriant d'une façon étrange.

—Monsieur, dit Edgard le premier, je suis ravi de me rencontrer avec vous.

—Moi aussi, Monsieur, répliqua Christian, qui salua.

Edgard rendit le salut.

— J'avais précisément à vous parler, reprit-il.

—Moi aussi, Monsieur, dit encore Christian.

—Comme ça se trouve! s'écria le commodore; ne vous gênez pas! je serais désolé d'être indiscret!

Amy jeta un coup d'œil suppliant à Edgard, qui détourna la tête et suivit Christian à l'écart.

Jane entrait en ce moment, au bras de son cavalier officiel, le maître des cérémonies. Christian devint pâle en la voyant. Jane fit un coude pour se rapprocher de lui et lui dit tout bas, sans s'arrêter :

—Je viens faire votre affaire auprès du commodore.

—Merci! répliqua le lion sèchement.

Jane passa; un sourire narquois se jouait autour de ses lèvres roses. Le commodore avait pris le bras de sa fille et la promenait dans le salon. La pauvre Amy, toute tremblante, ne perdait pas un instant de vue Edgard et Christian.

Il y avait des gens plus inquiets encore, s'il est possible, que la blonde Amy. M. Carter, M. Staunton,

M. Lewis, M. Filowski et compagnie suivaient tous les mouvements de leur bien-aimé lord avec une sollicitude inexprimable. Si l'amour a des yeux de lynx, la cupidité est un télescope.

M. Carter avait dit en hochant la tête avec tristesse :

—Ce colloque n'annonce rien de bon !

Jane congédia le maître des cérémonies et vint droit au commodore.

—Monsieur Davidson ? dit-elle.

—Lui-même, Madame.

—J'aurais une communication à vous faire.

—Faites, Madame.

—Une communication à vous seul.

Amy quitta le bras de son père. Ce n'était pas pour obéir au vœu exprimé par les dernières paroles de Jane, c'était parce que sir Edgard venait d'élever la voix à l'autre bout du salon. Amy venait de l'entendre dire, avec l'accent de la colère :

—Je vous en offre autant absolument, Monsieur!

Et Christian avait fait un geste que miss Amy traduisait ainsi :

—Plus bas, Monsieur ! nous ne sommes pas seuls!

On ne les entendait plus. Miss Davidson mourait de peur. M. Carter disait à ses confrères épouvantés :

—Ils se querellent, c'est trop évident !

Jane, aux prises avec le commodore, débuta ainsi, pour faire les affaires de son Christian :

—Monsieur, vous accordez beaucoup de confiance à M. Mac-Aulay.

—Beaucoup de confiance, Madame, beaucoup d'estime, beaucoup d'admiration.

—Vous avez tort, Monsieur.

—Madame, je suis étonné, véritablement. M. Mac-Aulay a tué cent trente tigres...

—Eh! Monsieur, s'écria Jane, qui haussa les épaules avec pitié, M. Mac-Aulay n'a rien tué du tout!

Le commodore lui rendit dédain pour dédain.

—Il paraît, murmura-t-il en s'inclinant que Madame ne lit pas les papiers publics!

—Le moins que je peux, Monsieur.

—C'est cela. Si Madame lisait les papiers publics...

—Ah çà! commodore, interrompit Jane, vous croyez donc aux journaux?

—La presse, Madame, déclama aussitôt Robert Davidson en faisant appel à sa mémoire, la presse, dans un pays constitutionnel, peut être regardée... oui, certes... et j'irai jusqu'à dire : doit être regardée, comme un rouage nécessaire, ou plutôt comme un contre-poids indispensable...

Pendant qu'il cherchait la fin de cette phrase laborieuse, Jane prononça du bout des lèvres :

—Monsieur, les journaux ne contiennent que des mensonges.

—Cette femme a de l'aplomb, pensait le commodore; elle ne manque pas d'originalité.

—Pour parler ainsi des journaux, Madame, reprit-il tout haut, pour outrager ces grandes entreprises qu'un penseur éminent a nommées le pain quotidien de l'intelligence, il faudrait au moins...

—Les connaître, n'est-ce pas?

—Précisément, Madame.

—Eh bien! Monsieur, je ne les connais que trop.

—Vous avez avoué tout à l'heure que vous ne les lisiez jamais.

—Je fais pis, je les rédige.

Le commodore regarda sa belle compagne en dessous et trouva qu'il y avait en elle quelque chose de réellement excentrique; cependant une inquiétude le prit, lui le second César, le vice-lion, il eut peur de se compromettre avec un bas bleu du quinzième ordre.

—Madame, dit-il avec un peu de défiance, je désirerais savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

—Je suis lady Bridgeton, Monsieur, répondit Jane.

Ils se trouvaient tous deux à l'extrémité du salon,

non loin de l'endroit où Edgard et Christian poursuivaient leur entretien confidentiel.

Au nom de lady Bridgeton, Edgard tressaillit vivement et se retourna.

—Par exemple, voilà qui est un peu fort! pensa-t-il tout haut en se penchant pour regarder Jane de plus près. Je ne rêve pas! Que veut dire ceci?

—Pardieu! Monsieur, s'écria Mac-Aulay qui lui saisit le bras pour le forcer à l'écouter, vous avez eu tout le temps de regarder cette dame dans le parc du prince de Galles!

—Cette dame!... moi?... répliqua Edgard de plus en plus ébahi, dans le parc du prince de Galles!...

—Réglons nos conditions, je vous prie, interrompit Mac-Aulay péremptoirement.

Le commodore avait fait un saut en arrière et tenait ses mains jointes dans l'attitude de l'adoration.

—Lady Desdemone Bridgeton! s'écria-t-il avec une inflexion de voix qu'il ne faut point essayer de noter, l'auteur de *David Rizzio!* M'accuseriez-vous de grossièreté si je me servais de mon binocle pour mieux vous voir, Madame? Dix-huit ans! c'est surtout l'arcade sourcillaire qui flamboie d'originalité!

Il mit la main sur son cœur qui avait une défaillance et frotta languissamment les verres de son

lorgnon. Puis il lança un regard rapide vers la glace voisine pour voir si ses favoris gardaient la symétrie convenable.

—Madame, Madame, reprit-il, j'ai lu votre dithyrambe contre l'empereur de Russie :

Marche, les pieds dans le sang, bourreau des Polonais,
Cosaque à la taille sanglée !...

Et vos vers sur l'Irlande :

Pleure, pauvre Erin, pauvre Erin, bois tes larmes!
Où est l'épée de tes géants?...

Et votre élégie de la *Jeune Grecque!* et vos articles sur la taxe des pauvres! Je suis très-ému, Madame! « Quand le nègre Milo revint à l'habitation, il « trouva le cadavre d'Iphigénie sa femme, étendu « sous les bananiers; elle était belle encore et le « trépas ne lui avait point ôté son sourire. L'enfant « mulâtre jouait dans les jeunes tiges de cannes. » Et le reste!... Dix-huit ans!

Il atteignit précipitamment son carnet, qu'il laissa tomber à terre dans son désordre.

—Permettez! s'écria-t-il en essayant d'écrire avec le bout de son crayon qui n'était point taillé, permettez que j'inscrive cette date mémorable : Aujour-

l'hui j'ai causé familièrement avec lady Desdemone Bridgeton et avec Christian Mac-Aulay !

Il avait les larmes aux yeux. Tout à coup il se redressa et poursuivit d'un ton ferme.

—Milady, très-certainement, si ma recherche vous agrée, je vous épouserai !

Jane faisait de vains efforts pour garder son sérieux. Elle arrêta le commodore au moment où il allait se précipiter à ses genoux devant tout le monde. Robert Davidson ne se connaissait plus ; il balbutiait dans le délire de sa passion :

—Je suis un original ! Demandez à Carter que voilà si je ne suis pas un original ! Demandez à tous ces messieurs ! Je m'appelle un peu David comme votre Rizzio...

—Au pistolet, à dix pas, prononça tout bas Christian.

—C'est convenu, répondit Edgard de même.

Amy se retint à l'angle d'une console pour ne pas tomber à la renverse.

—Nous voilà ruinés ! dit Carter.

Staunton blasphémait, Lewis se tordait les bras, Filowski, nature plus tendre, sanglotait silencieusement.

L'orchestre de la salle de bal frappa ses premiers

accords. Jane, toujours souriante, quoiqu'elle n'eût rien perdu de ce qui se passait autour d'elle, donna sa blanche main au commodore qui l'effleura de ses lèvres avec ivresse.

—Me croirez-vous, maintenant? demanda-t-elle.

En ce moment Edgard et Christian se séparèrent après avoir échangé une vigoureuse poignée de main.

—Nous sommes d'accord, dit Edgard, à bientôt!

—A bientôt! répéta Christian.

Amy trouva la force de s'élancer vers son père.

—Ils vont se battre, Monsieur! s'écria-t-elle d'une voix étouffée par l'angoisse.

—Ah diable! fit le commodore, je tâcherai d'être témoin.

X

UN HOMME BIEN GARDÉ

Le jour était levé depuis une heure à peine et les abords fashionables de Belgrave-Square étaient encore déserts. Un coupé, bas sur roues, après avoir longé les jardins du palais, tourna l'angle de Chester-Street et s'arrêta devant une maison d'élégante apparence qui tenait à peu près le milieu de la rue; un personnage tout de noir habillé sauta sur le trottoir et fit jouer vigoureusement le marteau.

Belgrave-Square est un quartier diplomatique; c'est le faubourg Saint-Honoré de Londres. La maison de Chester-Street pouvait fort bien loger un ambassadeur; quant au personnage qui descendait de voiture, sa figure pensive et pâle, ses traits contractés par la méditation disaient assez quels graves intérêts pesaient sur lui. Certes, ce n'était pas une

affaire ordinaire qui pouvait jeter sur le pavé de Londres, à pareille heure, un homme de cette importance.

Il y avait sans doute du nouveau dans les chancelleries; cet homme pâle et soucieux sentait peut-être trébucher l'équilibre européen.

A l'appel retentissant du marteau, un groom en veste rouge vint ouvrir.

—M. Mac-Aulay, John? demanda le nouveau venu d'une voix brève et saccadée.

—Bonjour, Monsieur Lewis, fit le groom au lieu de répondre. Comment vous portez-vous?

—Ton maître, malheureux! ton maître! s'écria Lewis, dont la figure avait une expression véritablement tragique.

—Eh bien! dit John paisiblement, mon maître est parti une heure avant le jour avec sa boîte de combat.

Lewis poussa un cri étouffé.

—Il devait rejoindre l'autre petit gentleman, poursuivit John, derrière Primrose-Hill...

—Et se battre? interrompit Lewis, qui entra brusquement et se jeta sur un fauteuil, se battre au mépris des lois divines et humaines! au risque de ruiner plusieurs négociants respectables? Quelle heure est-il, John? Je vous prie de me servir un

verre de sherry, car il y a de quoi tomber en défaillance.

On entendit dans la rue un bruit de voiture, et M. Lewis, malgré sa faiblesse, ne fit qu'un bond jusqu'à la porte. La voiture passa ; le tailleur à la mode revint s'asseoir tristement et but son verre de sherry avec une amère mélancolie.

—Ouvrez-moi le salon, John, dit-il, je pourrai au moins guetter par la fenêtre. Soyez tranquille, si Mac-Aulay revient, je passerai dans l'antichambre.

Le salon de Christian Mac-Aulay était meublé tout naturellement à l'indienne et avec une rare magnificence. Tout y rappelait le tueur de tigres ; le sol disparaissait sous les fourrures épaisses ; des armes bizarres pendaient en trophées aux lambris ; un tigre et une tigresse, empaillés par Tooley, semblaient garder la porte principale. Puis, tout autour de la chambre, c'étaient des gouaches aux robustes couleurs, représentant les exploits les plus remarquables du Nemrod moderne. On voyait Mac-Aulay dans toutes les positions : tantôt accroupi dans les hautes herbes, tantôt perché au sommet d'un arbre. On le voyait ici sur un magnifique cheval ; là sur un éléphant de Siam à la trompe recourbée ; plus loin l'artiste l'avait endormi dans une caverne de tigres ;

plus loin encore ce même artiste, à l'imagination pleine de fantaisie et de hardiesse, le précipitait du haut d'un rocher en même temps qu'une douzaine de tigres.

Ce dernier tableau représentait Mac-Aulay entre ciel et terre; les tigres lancés comme lui dans l'espace subissaient des convulsions extraordinaires. Le spectateur haletant se demandait quel allait être le sort de ce pauvre gentleman et de ces malheureux animaux. La gravure de ce tableau s'était vendue à trente mille exemplaires. Le commodore Davidson en possédait une épreuve avant la lettre.

—Et vous croyez, John, disait tristement M. Lewis, en roulant un fauteuil contre la fenêtre, et vous croyez qu'on a tout cela pour rien? Je ne veux pas faire le compte de ce que nous a coûté ce garçon-là. Depuis trois jours que nous avons quitté Brihgton, rien que pour la police, j'ai mis plus de trois cents livres hors de la caisse.

—Pour la police? répéta John, qui regarda le tailleur de travers.

—Ne fallait-il pas empêcher ce diable de duel? s'écria Lewis. Le secrétaire de Bow-Street a déclaré que tout Anglais était libre de se couper la gorge. L'intendant a invoqué l'acte du parlement sur la

paix publique... Ils ont failli se prendre aux cheveux dans le bureau... Heureusement, on m'a indiqué la sergenterie de Scotland-Yard, et moyennant finance, l'inspecteur Atkins s'est chargé de surveiller les deux gentlemen, mais il a envoyé ses hommes du côté de Greenwich, ce matin, et tu me parles de Primrose-Hill.

—Les deux extrémités de Londres, fit John froidement.

Lewis se tordit un peu les mains pour amuser son désespoir. Tout à coup il tendit l'oreille avidement.

—Chut ! fit-il.

Les amants bien épris reconnaissent de loin le pas de la personne aimée; M. Lewis et ses associés savaient distinguer le roulement du cher tilbury de Mac-Aulay.

John secoua la tête en grommelant :

—C'est un tandem.

Lewis se frappa le front et demanda un autre verre de sherry.

—Une demi-heure pour gagner Primrose-Hill, pensa-t-il tout haut, une demi-heure pour revenir... S'il n'y avait pas eu de malheur, Mac-Aulay devrait être ici depuis longtemps.

—C'est mon avis, appuya John; les sergents de Scotland-Yard ont le bras long... mais de Greenwich à Glocester-Road!...

M. Lewis se leva et parcourut la chambre à grands pas.

—Voilà un mois à peine que la tombe de Courtenay est fermée! déclama-t-il en levant les yeux aux ciel; le destin s'acharne évidemment contre nous! Encore, Courtenay succomba dans l'exercice de ses fonctions : il n'y a pas à lui en lui en vouloir... mais ce Mac-Aulay que nous avons pris nu comme un ver! ce Mac-Aulay qui est le fils de nos œuvres! ce Mac-Aulay, monstre d'ingratitude et de perversité!...

—Chut! fit à son tour John.

Les imprécations de M. Lewis l'avaient empêché d'entendre le bruit d'une voiture qui venait d'enfiler la rue; le marteau de la porte retentit fortement.

—C'est lui! dit John.

Lewis appuya ses deux mains contre son cœur et faillit tomber à la renverse. Il passa ses doigts dans ses cheveux et déboutonna sa redingote pour montrer son linge. Sa figure, tout à coup radieuse, avait pris une expression de respect.

—J'ai prononcé des paroles bien légères, John,

dit-il, et je n'aurais pas dû entrer dans le salon de Mac-Aulay sans sa permission. Tout cela vaut quelque chose pour vous : voici une livre et n'en parlons plus. Ouvrez!

Il avait refermé la porte du salon.

Mac-Aulay entra comme un fou et jeta sa boîte de combat sur une table.

—On parle de la Russie, s'écria-t-il, on dit que c'est un pays d'esclavage! Je suis bien sûr, moi, qu'il n'y a pas tant de sergents, pas tant d'inspecteurs, pas tant de coquins à plaques et à baguettes à Saint-Pétersbourg qu'à Londres! C'est honteux!

Une voix douce et soumise répéta dans un coin de l'antichambre:

—C'est honteux!

—Qui est là? demanda brusquement Mac-Aulay. Ah! c'est vous, Monsieur Lewis? Je suis content de vous voir. Il me faut de l'argent pour faire un tour en Écosse.

—Nous sommes à vos ordres, comme toujours, répondit le tailleur, qui s'avança le chapeau à la main.

Christian tenait le bouton de la porte du salon; il jeta sur Lewis un regard soupçonneux.

nous, les autres étaient étaient à cheval et piquaient des deux quand nos équipages prenaient le galop.

—Mais c'était donc une gageure? fit Lewis.

—Les drôles avaient l'air de rire en voyant notre embarras, et chaque fois que nous nous arrêtions, ils se groupaient à deux ou trois cents pas de distance, comme pour nous narguer. De guerre lasse, nous reprîmes le chemin de Brighton et nous trouvâmes tout le long de la route des gardes dans les bois, des douaniers sur la grève qui nous saluaient avec un respect moqueur.

—Jolie petite histoire, pensa Lewis, mais qui nous a coûté bien cher!

—En arrivant à Brighton, repris Mac-Aulay, je dis à sir Edgard : Partie remise! Il fut convenu que nous partirions pour Londres et que nous y prendrions d'autres témoins pour dérouter l'attention.

—Dieu sait qu'il y a tous les jours des duels à Londres! fit observer le bon M. Lewis, personne ne songe à s'en inquiéter.

—Je le croyais, dit Christian, quelle erreur! Le lendemain, nous nous rendîmes derrière le parc de Chelsea. Il y avait un agent de police sous chaque buisson.

—Voilà qui est bien étrange! prononça Lewis le plus sérieusement du monde.

—Nous passâmes la rivière, croyant nous cacher sous Battersea : les agents y étaient avant nous. C'était une gageure, comme vous dites; nous jurâmes de n'en point avoir le démenti. Le lendemain, avant le jour, nous traversions le parc de Victoria pour gagner Homerton. Nous avions pris des voitures de place et nous en étions à nous féliciter déjà, lorsque les hommes à baguette surgirent autour de nous comme par enchantement. « Si vous m'en croyez, Messieurs, nous dit l'inspecteur, vous n'irez pas plus loin pour aujourd'hui, l'air est vif et vous avez gagné ce qu'il faut d'appétit pour déjeuner comme des anges. »

—Ma parole, grommela Lewis, qui avait grand'-peine à s'empêcher de rire, ces marauds font de l'esprit à présent! C'est intolérable!

—L'idée m'est venue de lui casser la tête, tant j'étais outré!... Ce matin, sir Edgard et moi nous avons fait une dernière tentative derrière Primrose-Hill. En le quittant, j'avais dit entre haut et bas : A Greenwich, Monsieur! Et je croyais avoir dérouté mes drôles. Mais ce sont de vrais limiers qui ne se laissent point donner le change : dès le point du

jour, ils fumaient leur cigare le long du canal du Régent. « Eh bien, Monsieur Mac-Aulay, m'a dit l'inspecteur, comme s'il eût parlé à une vieille connaissance, vous voici donc arrivé le premier? Je vous prie de croire que vous ne vous leverez jamais plus matin que nous. » J'ai voulu le prendre cette fois par les sentiments et j'ai tiré mon portefeuille en lui donnant du cher monsieur.—« Fi donc! s'est-il récrié : nous avons, Dieu merci, les mains nettes! » De ses mains nettes ou non, il a néanmoins pris deux ou trois bank-notes de cinq livres que je lui tendais. « Puisque vous êtes un homme comme il faut, a-t-il repris, je vais vous parler à cœur ouvert, Monsieur Mac-Aulay. La police ne peut passer son temps à courir ainsi après vous, il faut être juste. Il y aura aujourd'hui même un warrant décerné contre vous pour la paix publique... Croyez-moi bien votre serviteur. »

—Un warrant! répéta M. Lewis d'un air épouvanté.

Il ajoutait à part lui :

—Du diable si on ne ferait pas croire à ces beaux fils que les vessies sont des lanternes!

—Que faire? reprit Christian, qui croisa ses bras sur sa poitrine.

—Le plus sage serait peut-être de renoncer à ce duel...

—Jamais! interrompit le lion fièrement.

—Bien, bien! fit Lewis avec douceur. J'ai cru que notre cher lord me demandait un conseil.

—Je suis revenu prendre ici mes papiers et je pars pour l'Écosse. Sir Edgard est averti. Je veux gager que les inspecteurs ne nous suivront point dans la montagne.

—Savoir! murmura M. Lewis. Mais je n'ai point d'observation à faire, et si vous voulez, je vais vous conduire moi-même au chemin du Nord.

Christian réfléchissait.

—Peut-être vaudrait-il mieux prendre la route de Douvres, pensait-il tout haut, et passer sur le continent?

—A votre volonté. Je vais vous conduire au chemin de Douvres.

—Quel est votre avis, à vous, Monsieur Lewis?

Le tailleur se leva en homme qui reçoit une grande confidence; il salua par deux fois et dit:

—Notre intérêt évident est que Votre Seigneurie ne quitte point Londres; mais nous sacrifierons toujours volontiers nos intérêts pour vous être agréables. Vous n'êtes plus en sûreté ici à cause du

warrant, voici la chose certaine. Montons en voiture, je vous offre ma voiture comme asile temporaire; vous réfléchirez une heure, deux heures, le temps que vous voudrez, puis je vous ouvrirai ma caisse et vous choisirez à loisir votre destination.

—Montons en voiture, répéta Christian. Je vous remercie, Monsieur Lewis. Vous chargerez-vous de prévenir sir Edgard?

—Parfaitement.

—Eh bien! vous êtes un excellent homme! dit Christian, qui lui serra la main, et je n'aurais pas attendu tout cela de vous!

L'instant d'après, le coupé de M. Lewis brûlait le macadam de Grosvenor-Place, enfilait au galop Piccadilly et s'arrêtait sous la colonnade du Quadrant. Le tailleur et son illustre client descendirent sans exciter l'attention du policeman paisible qui se promenait à l'ombre derrière les vilains piliers; ils s'engagèrent dans une allée étroite, montèrent un escalier de service et se trouvèrent bientôt dans les appartements privés de M. Lewis.

—Nous voilà sauvés! s'écria celui-ci avec une joie sincère. Vous êtes ici à l'abri, mon cher Lord, et si vous le permettez, je vais faire servir à déjeuner.

Le cher lord eut la bonté d'octroyer la permission demandée ; il examina la chambre, et la trouva fort convenable pour passer une heure ou deux. Lewis sortit et se frotta les mains tout le long du corridor.

—Sam, dit-il à son valet de chambre, et ce n'était pas un petit personnage que le valet de chambre de M. Lewis, vous allez porter au genleman qui est dans mon appartement la terrine de foie gras, du champagne, des sandwichs et du thé. N'oubliez pas la grande pipe et le tabac des îles. Vous pouvez lui demander s'il veut des livres et des journaux. Mais ne causez pas trop avec lui, Sam, car ce gentleman a la cervelle un peu dérangée.

—Bah ! fit le valet de chambre.

—Oui. C'est malheureusement vrai. Et sa folie consiste à battre les gens qui restent trop longtemps avec lui. Allez, Sam.

Sam se rendit à l'office avec une répugnance manifeste. Il ne manqua pas de dire à ses camarades que M. de Lewis avait un fou dans sa chambre à coucher. Au bout de quelques minutes, il apporta le plateau chargé qui contenait tout : le foie gras, le champagne, le thé, le tabac, les livres, les pipes et les journaux. Dans sa sagesse, le valet de chambre

venait de mettre en vente des spencers Christian et des amazones Mac-Aulay.

Au bout des magasins, il y avait un grand salon meublé avec recherche, qui donnait sur les appartements privés de M. Lewis. C'était là que le tailleur à la mode recevait les personnes de qualité. Quatre glaces magnifiques, contrariées selon l'art, permettaient aux clients de se voir du haut en bas et dans les plus minces détails de leur personne. Entre les glaces, des fauteuils façon seizième siècle prodiguaient leurs sculptures bizarres et s'adossaient à des bahuts du temps d'Élisabeth. Ce M. Lewis était un homme de goût. La preuve, c'est qu'il avait rassemblé dans ce salon, destiné à l'essai des twines et des redingotes, deux trophées d'armes antiques du plus merveilleux effet.

Hauberts d'acier, cuirasses, cottes de mailles, brassards, cuissards, genouillères, tibiales, salades, hausse-cols, haches d'armes, épées à deux mains, rondaches et dagues de Tolède. Il y avait surtout dans ces trophées deux arquebuses à mèches avec leurs fourches, qui excitaient vivement l'intérêt des connaisseurs. C'étaient deux épouvantables machines de guerre, au canon évasé par le bout, et dont les ciselures profondes étaient pleines de vénérable rouille,

Le pauvre Courtenay s'était démis l'épaule en voulant mettre en joue la plus petite des deux.

Dans ce salon décoré artistement, le commodore Robert Davidson était en train de se faire mesurer. La machine métrique en vieux chêne noir qui avait appartenu, suivant M. Lewis, au tailleur d'Henry Tudor, encadrait M. Davidson immobile, les jambes roidies, et retenant son souffle.

—Comment va, Lewis? s'écria-t-il, venez voir! j'ai parié que j'avais la même taille que lui.

—A deux pouces près, dit l'employé qui tenait la machine.

—Comment, deux pouces! protesta le commodore est-ce vous qui prétendez cela, monsieur Michiels? Avancez, Lewis!

—Mac-Aulay a cinq pouces et vous sept, dit le tailleur, c'est clair.

—Pesez, alors! Je vous enverrais au diable, voyez-vous! ne pouvez-vous pas peser quand je vous le dis!

L'employé tourna la vis, et le bras supérieur de la machine craqua, tant la pression qu'il exerçait sur le commodore était forte.

—Vous allez blesser milord! dit Lewis.

—N'ayez pas peur, Monsieur Michiels! Vous,

Lewis, je vous prie de vous mêler de vos affaires. Y a-t-il encore deux pouces de différence?

—A peu près, répliqua l'employé.

Une expression d'amer désappointement rembrunit le visage du commodore.

—Deux pouces ! fit-il en sautant comme un furieux hors de la machine; il y a mauvaise foi ! Et d'ailleurs, depuis quand se mesure-t-on avec des bottes ? Un coup de main, Monsieur Michiels.

M. Michiels s'exécuta comme un bon garçon, et le commodore, après avoir traversé la chambre pieds nus, se remit triomphant sous la règle.

—A vous, Lewis, s'écria-t-il, et pesez loyalement, cette fois !

Lewis tourna la clef à se rompre le poignet; la règle gémissait; le commodore devenait écarlate.

—Il s'en faut encore d'un bon pouce, dit le tailleur en reprenant haleine.

Le commodore baissa la tête et revint vers ses bottes.

—Je constate que vous n'avez pas voulu peser comme il faut, murmura-t-il. Tout le monde sait bien que Mac-Aulay et moi nous sommes de la même taille... Mais il y aura toujours des jaloux !

—Bonjour, Lewis, dit lord John Tantivy, qui

entra la cravache à la main; je voudrais une casaque orange, vous savez?...

—Comme celle de Mac-Aulay! acheva le tailleur; Michiels, servez milord.

—Quelle espèce stupide que ces imitateurs ! grondait le commodore, en tirant sur ses bottes à tour de bras.

—Entrez, Milady ! chanta la voix flûtée de sir Arthur, qui donnait le bras à lady Harriett, baronness Monteagle.

—C'est d'un goût exquis! commença la baronness.

Mais elle aperçut le commodore aux prises avec ses bottes trop étroites.

—Oh! s'écria-t-elle en se voilant le visage avec horreur, cela est choquant, choquant en vérité !

Le commodore, écrasé par la conscience de son crime de lèse-bienséance, se cacha derrière une draperie, tandis que sir Arthur disait à Lewis :

—Milady voudrait une amazone Mac-Aulay.

—A cet âge, dit le commodore, quand la baronness fut partie, faire de pareilles extravagances ! Je réfléchissais, Lewis ; votre machine métrique est très-belle comme objet de curiosité, mais elle n'est peut-être pas juste. Pendant que j'y songe, vous

ferez une amazone Mac-Aulay pour ma fille. Si celle-là imitait quelqu'un je la renierais !

Il frappa du pied, autant pour ponctuer sa phrase que pour assurer ses bottes et rétablir l'aplomb de son pantalon.

—A propos, s'écria-t-il tout à coup, je ne vous ai pas dit ? Je suis au mieux avec lady Bridgeton, maintenant. Quelle femme, Monsieur ! Par exemple, je ne sais pas pourquoi elle en veut si mortellement à ce pauvre Mac-Aulay. Monsieur, quelle âme ! Les éditeurs de la *Revue* lui payent une guinée pour chaque vers : saviez-vous cela ?

—Non, Milord, repartit Lewis.

—Je sais toujours tout le premier, dit le commodore avec orgueil.

Puis il se rapprocha confidentiellement et ajouta :

—Ils ne se sont pas battus encore... Edgard et Mac-Aulay... La police les a empêchés de se joindre.

—Vraiment ? fit le tailleur.

—Depuis ce matin, on a perdu la trace de Mac-Aulay.

—Depuis ce matin ! répéta Lewis avec une innocence parfaite.

Dans les magasins, une voix de ténor commanda un pantalon Mac-Aulay.

—Écoutez cela ! s'écria Robert Davidson avec un dépit concentré, ce n'est pas moi qui les fais parler ! Ils finiront par donner un ridicule à ce pauvre Christian !

Une basse-taille bien timbrée lui répondit de la pièce voisine :—Un pardessus Mac-Aulay ! Le commodore se boucha les oreilles.

—Odieux, sur ma parole, odieux ! dit-il. Vous savez la distance pour le duel ? Un pas et demi, de pied ferme, avec des pistolets-carabines.

—On m'avait parlé de dix pas, interrompit Lewis.

—Laissez-donc ! un pas et demi. Ce sera un beau spectacle, Monsieur ! Je cours après Mac-Aulay depuis trois jours pour le prier de me prendre en qualité de témoin. Je me suis fait recommander par des personnes bien placées auprès de lui. Si je ne réussis pas, eh bien ! Monsieur, je chercherai querelle à quelqu'un pour me battre à un pas et demi.

—Un habit Mac-Aulay, demanda-t-on dans le magasin. Tout ce qu'il y a de plus Mac-Aulay !

Un tressaillement névralgique agita le visage du commodore ; il passa la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

—Ces misérables, murmura-t-il d'une voix altérée, ne demanderont donc jamais un habit Davidson, un

à un bruit sourd qui se faisait à l'intérieur de sa maison.

—Où çà? demanda Carter.

—Chut! fit Lewis avec inquiétude.

On entendit comme un fracas de porcelaine brisée, puis le silence se rétablit.

—Je ferai la note du dégât, dit Lewis, et chacun payera sa quote-part.

Les fournisseurs le regardaient et ne comprenaient point. Il poursuivit :

—C'est notre cher lord qui fait ce tapage; je l'ai enfermé de force dans mon propre appartement.

Le même sourire vint à toutes les lèvres.

—Il a des livres, continua Lewis, du tabac de Turquie, du champagne, tout ce qu'il faut pour être heureux.

—Bravo! interrompit le chœur des associés.

—Ce qui ne l'empêche pas de se démener comme un diable, et de tout briser dans ma chambre à coucher. Il menace de nous dénoncer à la police.

—Chartre privée! grommela Staunton en secouant la tête.

—Atteinte à la liberté d'un citoyen! ajouta Filowski, Polonais peu lettré, mais à qui son âme

généreuse prêtait toujours des accents pleins d'éloquence.

—Bah! s'écria Carter, c'est l'affaire de quelques heures.

—Vous êtes donc en règle? demanda vivement Lewis.

—Carter tira de sa poche un portefeuille, et du portefeuille une petite liasse de papiers.

—Une lettre de change! firent à la fois tous les fournisseurs.

Carter tenait ses chiffons entre l'index et le pouce, et souriait paisiblement.

—Je ne suis pas resté les bras croisés, dit-il; je savais que sir Edgard se fournissait chez Browne, dans Hay-Market; je suis allé chez Browne, et je lui ai acheté ceci.

—Il déplia négligemment la lettre de change ornée de son protêt.

—Il y a jugement, poursuivit-il, prise de corps, et cætera. On ne se bat pas à la prison de Fleet-Street!

Filowski saisit la main droite de Carter, tandis que Staunton lui serrait la main gauche et que Lewis criait : Bravissimo!

—Messieurs, dit le marchand de chevaux, vous

êtes contents de moi ; c'est ma récompense. Ne serait-il pas fâcheux, ou, pour mieux parler, intolérable, que le premier étourneau venu pût assassiner d'un coup de pistolet le crédit de négociants honnêtes et actifs ?

—Certes, certes, fit le chœur, ce serait intolérable !

—Edgard Lindsay réfléchira sous les verrous. Mais en attendant, Messieurs, de la prudence ! Il faut que Mac-Aulay soit gardé soigneusement.

—Gardé à vue, pardieu !

—Il faut... reprit Carter.

—Permettez, interrompit Filowski avec émotion, nous sommes sa famille, à ce jeune homme ! il ne s'agit pas seulement d'un vil intérêt ; j'ai pour Mac-Aulay le cœur d'un père et d'une mère. Cette nuit, je me le représentais percé d'un coup mortel, et mon oreiller se mouillait de mes larmes !

Ces choses, dites avec l'accent slave, ont une saveur que nous ne pouvons point rendre. Les fournisseurs commençaient à s'attendrir sérieusement, lorsqu'une jeune personne, voilée de vert et vêtue avec une élégante simplicité, sortit des magasins. Elle jeta tout autour d'elle un regard embarrassé.

—Mon père m'avait dit... murmura-t-elle ; je suis bien chez M. Lewis, n'est-ce pas ?

—Je crois que j'ai l'honneur de parler à miss Amy Davidson? demanda le tailleur.

La jeune fille devint rouge comme une cerise sous son voile, et balbutia:

—Mon père n'est donc pas ici?

—Le commodore est venu, Mademoiselle, mais il est reparti.

Miss Amy fit un geste de désappointement, mais elle ne prit point congé. Un observateur eût compris bien vite qu'elle ne voulait point s'en aller et qu'elle ne savait comment rester.

—Pensez-vous qu'il revienne? demanda-t-elle en hésitant.

—Je ne sais, répliqua Lewis.

—C'est que... je voulais... je venais...

—Peut-être pour essayer l'amazone que milord votre père a commandée?

—C'est cela, s'écria miss Amy qui saisit la balle au bond, je venais positivement pour essayer mon amazone.

—Alors, dit Lewis, si mademoiselle veut prendre la peine de passer dans le salon des dames?. .

—Ah çà! où donc est M. Lewis? demanda au dehors une voix douce mais accentuée résolument.

Miss Amy fit un pas vers la porte comme pour s'enfuir.

—C'est lady Bridgeton ! s'écria Carter.

Et Lewis se précipita vers les magasins en disant :

—Par ici, Milady ! Que d'honneur !

La fille du commodore s'était mise à l'écart, et avait ramené son voile de manière à cacher entièrement son visage. Lady Bridgeton entra d'un pas leste et cavalier, la tête haute et jouant avec une cravache mignonne qu'elle tenait à la main.

—Encore cette femme ! murmura miss Amy consternée.

Les fournisseurs entouraient déjà lady Bridgeton, comme si c'eût été une reine.

—Je passais par hasard, dit-elle en se jetant dans un fauteuil, et je suis montée pour voir les draps de ma livrée.

—Je rends grâce au hasard, Milady ! fit Lewis.

La lionne glissa une œillade moqueuse vers miss Davidson, qui se faisait petite dans un coin.

—Positivement, Monsieur Lewis, dit-elle en riant, vous devenez un tailleur pour dames ?

Amy baissait les yeux et feignait de ne point entendre.

—Je n'aurais pas dû venir ici, pensait-elle, mais cette lettre...

Lady Desdemone Bridgeton poursuivait, en s'adressant à Lewis :

—Tout ce qu'il y a de plus beau pour mes gens, vous savez? Monsieur Carter, j'irai voir aujourd'hui un attelage.

Carter se rengorgea.

—Je vous serais obligé, Monsieur Staunton, ajouta la lionne, de m'envoyer deux ou trois boîtes ce soir.

—Tout entier aux ordres de milady, répliqua le gantier, qui salua comme un duc et pair.

Filowski agita gracieusement sa tête à la chevelure crêpue.

—Belle dame, dit-il en minaudant, moi seul je suis privé de l'avantage...

L'auteur de *David Rizzio* eut un franc éclat de rire.

—Quand j'aurai honte de mes bas bleus, Monsieur Filowski, dit-elle, je m'engage à vous acheter des bottes.

—Oh! charmant! murmura M. Lewis.

—Délicieux! ravissant! répétèrent les autres marchands.

Miss Amy tournait le dos; elle avait tiré de son sein une lettre qu'elle relisait à la dérobée.

—On dirait une écriture de femme! pensait-elle : « Ce matin, à midi, chez le tailleur Lewis... une personne qui a autant d'intérêt que vous à empêcher ce duel... »

Elle referma la lettre et resta comme absorbée. Un bruit soudain, qui se fit dans les appartements voisins, l'éveilla en sursaut.

—Qu'est-ce que cela? demanda lady Bridgeton. Y a-t-il un cabaret à côté?

—Milady!... balbutia Lewis, évidemment embarrassé, ce n'est rien, je vous assure.

—Notre lion qui se démène dans sa cage, murmura Carter.

Staunton et Filowski jetaient vers la porte des regards inquiets.

Tout à coup un domestique se précipita dans la chambre; il était fort en désordre et portait sur l'œil gauche la trace d'un mémorable coup de poing.

—Ah! Monsieur! s'écria-t-il, c'est un échappé de l'enfer, que vous m'avez donné à garder!

—Bien! bien! Sam, faisait Lewis, qui cherchait à lui imposer silence, modérons-nous, s'il vous plaît!

—Il a tout brisé, reprit Sam, tout, Monsieur, depuis le pot à l'eau jusqu'à la pendule! Il a lancé la bouteille de champagne au milieu de votre grande glace. Il a voulu me poignarder avec son couteau de table.

—Diable! diable! dit Staunton.

Filowski, toujours bienfaisant, soufflait tant qu'il pouvait dans l'œil de Sam.

—Il faut aller! opina Carter.

Lewis se rapprocha de lady Bridgeton, dont les jolies lèvres avaient je ne sais quel sourire plein de malicieuse bonhomie. Le tapage redoublait.

—Veuillez m'excuser, Milady, commença Lewis, un de mes parents...

Il resta court, parce que le parquet trembla comme si la moitié de la maison fût tombée.

—Du côté maternel... ajouta Staunton, qui vint à son secours.

—Atteint de folie... poursuivit Carter.

—De folie furieuse, Madame! acheva tragiquement Filowski.

—C'est cela, s'écria Lewis, de folie furieuse, hélas!

Le sourire de lady Bridgeton prit une nuance de raillerie; elle leva sa cravache mignonne avec un geste fanfaron.

—Voulez-vous que je vous prête main-forte, Messieurs ? demanda-t-elle.

Lewis était trop ému pour sentir la pointe du sarcasme.

—Merci, Madame, dit-il de bonne foi, j'espère que ces messieurs suffiront. Venez, Messieurs, venez !

Les quatre fournisseurs se rangèrent en bataille et entrèrent courageusement dans l'appartement privé du tailleur.

Lady Bridgeton les suivit un instant du regard. Dès qu'ils eurent disparu, elle se leva et s'élança vers la porte des magasins, qu'elle ferma au verrou.

Amy poussa un petit cri de frayeur.

Quand lady Bridgeton se retourna, vous eussiez dit qu'un masque était tombé de son visage. Ce n'était plus la lionne à la beauté hardie, la femme transformée par le succès ; ce n'était plus l'auteur de *David Rizzio* avec son auréole de gloire hermaphrodite, c'était Jane, notre chère Jane, la pauvre fille des premières pages de ce récit. C'était Jane souriante encore, mais émue et si jolie, que miss Amy Davidson crut la voir pour la première fois.

Jane vint à elle, et elle lui prit les deux mains bon gré mal gré.

—Vous avez reçu ma lettre ? dit-elle.

XII

LA PERLE DES FEMMES.

Miss Amy Davidson leva sur Jane ses grands yeux étonnés; elle était loin d'être rassurée, et cependant quelque chose l'attirait déjà vers cette femme qui, tout à l'heure, lui inspirait une véritable aversion.

—N'ayez pas peur, dit Jane, dont la voix était douce et presque tremblante, c'est moi qui vous ai écrit cette lettre, Mademoiselle; c'est moi qui vous ai donné rendez-vous ici.

—Ah! fit Amy, avec un geste de défiance; et que me voulez-vous, Madame?

—Je veux savoir, d'abord, si vous l'aimez.

—Miss Amy prit ce petit air grave et digne de l'Anglaise blonde qui va prononcer le mot: *shoking!*.

—Écoutez, s'écria Jane avec pétulance, point d'enfantillage, au nom du ciel! Nous serons amies dévouées toutes les deux, ou nous serons mortellement ennemies. Dites-moi bien vite que vous ne l'aimez pas!

Sa parole commandait, mais ses yeux suppliaient, et miss Amy sentait qu'elle lui pressait les mains doucement.

—Qui donc? demanda-t-elle enfin.

—M. Christian Mac-Aulay.

—Madame! fit Amy offensée.

Jane se méprit et devint pâle.

—Serait-il donc vrai que vous l'aimez? murmura-t-elle.

—Mais non, assurément! s'écria miss Davidson.

Jane riant et pleurant lui jeta ses deux bras autour du cou.

—Merci! s'écria-t-elle avec effusion, vous ne savez pas le bien que vous me faites! Vous êtes si jolie, Mademoiselle! J'avais bien peur de vous. Il faut que vous me connaissiez, et, comme je vous le disais tout à l'heure, nous serons amies, car nous avons désormais les mêmes intérêts. Vous aimez sir Edgard Lindsay, puisque vous êtes venue; notre avenir se joue du même coup.

Elle s'assit auprès de miss Davidson et garda ses deux mains serrées entre les siennes.

—Ecoutez-moi bien, poursuivit-elle; je ne suis pas ce que je parais être, et ce masque de hardiesse m'est bien lourd à porter. Je suis une pauvre jeune fille comme vous, Mademoiselle, une jeune fille qui souffre et qui combat pour son amour. Il m'a abandonnée, il m'a trahie, peut-être qu'il ne m'aime plus. Moi, je l'aime et je l'aimerai toujours : c'est ma destinée!

Elle sentit la main d'Amy qui répondait à son étreinte ; la blonde miss avait déjà poussé deux ou trois gros soupirs en levant ses yeux bleus vers le ciel.

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le haïr, continua Jane, pour le mépriser, pour l'oublier; je sentais bien que c'était impossible! Mais, quand il s'agit de lui, je n'ai plus ni raison, ni conscience?

—D'ailleurs, s'interrompit-elle, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit, il est bon, malgré le mal qu'il m'a fait; il est noble, malgré le rôle qu'on lui impose. Son malheur, c'est d'être ambitieux. Mais, de bonne foi, n'a-t-il pas le droit d'être ambitieux, lui le plus beau, le plus intelligent, le plus brave des hommes? Autrefois... oh! j'étais trop heureuse, il

m'adorait. Maintenant... ,mais j'espère toujours, j'espère et je m'efforce. Quand je n'espérerai plus il sera temps de mourir !

Une larme tremblait aux longs cils de miss Davidson.

—Mourir ! répéta-t-elle, vous, si belle et si digne d'être aimée ! Oh ! non, non, vous ne mourrez pas, Milady, nous unirons nos efforts comme deux sœurs.

—Et combien je vous aimerai, chère petite sœur ! interrompit Jane, en couvrant son front de baisers.

Elles étaient là, toutes deux, serrées l'une contre l'autre; la chevelure noire de Jane ruisselait parmi les blonds anneaux de la chevelure d'Amy; elles étaient là, plus charmantes par le contraste, les yeux humides et à la fois souriants. Il n'y avait point d'exagération dans leurs paroles : elles se chérissaient déjà comme deux sœurs.

—Ah çà ! s'écria tout à coup miss Amy en secouant sa gracieuse indolence, je le déteste, moi, ce M. Mac-Aulay ! c'est lui qui vous fait tant souffrir, et c'est lui qui a perdu Edgard dans l'esprit de mon père !

—Je vous en prie, dit Jane, ne l'accusez pas devant moi !

—Puisque vous le voulez, je me tais. Mais com-

ment faire? le commodore est absolu dans ses volontés.

—Nous avons, nous aussi, nos volontés, répliqua Jane, qui se redressa d'un petit air vaillant.

—Il est le plus fort, soupira miss Amy.

—Eh bien, s'écria Jane, nous serons les plus braves!

Amy se sentait comme électrisée au contact de cette nature hardie.

—Ma sœur, dit-elle en appuyant sa jolie tête sur l'épaule de Jane, je crois que vous me donnerez du courage.

—Moi, j'en suis sûre! A l'œuvre, ma sœur! occupons-nous d'abord de ce duel.

—Oh! ce duel! fit miss Davidson, qui redevint pâle.

—Êtes-vous prête à tout pour l'empêcher? demanda Jane.

—A tout!

—Eh bien, je vais vous dire un grand secret, reprit Jane, qui mit son doigt mignon sur ses lèvres, Mac-Aulay est ici.

— Ici! répéta miss Davidson étonnée.

Jane souriait tristement.

—Quand il est malheureux, dit-elle, il pense encore

à moi. Il m'a écrit ce matin. L'intérêt de ces marchands, qui spéculent sur sa folle renommée, s'est mis jusqu'ici entre les deux adversaires : Christian est prisonnier dans cette maison.

Amy frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

—Tant mieux, tant mieux! s'écria-t-elle.

—Ne chantons pas encore victoire! S'il a pu m'écrire, il a pu écrire aussi à sir Edgard Lindsay.

—C'est vrai, murmura miss Davidson, qui perdit son sourire et baissa la tête.

—Il faut donc empêcher à tout prix sir Edgard d'approcher de cette maison. C'est pour cela que j'ai compté sur vous.

—Et vous avez bien fait!

—Vous savez où trouver sir Edgard? demanda Jane.

—Je sais toujours où le trouver, répondit miss Davidson en rougissant.

Elle se leva pour sortir; Jane l'arrêta.

—Un mot encore, dit-elle, tandis que sa voix prenait, à son insu, un accent de gravité, avez-vous confiance en moi, Amy?

—Vous me le demandez! s'écria la blonde fille avec reproche.

—Eh bien ! dites à sir Edgard Lindsay qu'il faut que je le voie ce soir, sans témoins.

Miss Davidson ne put s'empêcher de répéter :

—Sans témoins ?

—Chez moi, ajouta Jane. J'ai bien des choses à lui dire.

Amy la regarda en face.

—Jane, dit-elle, Edgard ira chez vous, ce soir.

Elle tendit la joue à Jane, qui la pressa contre son cœur ; puis elle sortit vivement par les magasins, en murmurant : A bientôt !

Jane était seule ; elle appuya sa tête sur sa main et resta pensive. La foule ne cessait point d'encombrer les comptoirs. Jane n'entendait rien de tout le bruit qui se faisait près d'elle.

—Chère enfant ! se disait-elle, on l'aime ! Et comment ne l'aimerait-on pas ? si charmante et si bonne ! Ah ! se reprit-elle, tandis qu'une larme roulait lentement sur sa joue, quelle différence entre nous deux !

Elle se renversa sur son fauteuil, et regarda sans le voir le trophée d'armes qui lui faisait face.

—Ces idées de fortune l'entraînent et l'enivrent, murmura-t-elle ; mais ne sais-je pas qu'il a bon cœur ? Je combattrai, je resterai sur la brèche jusqu'au jour

où son mariage aura brisé ma dernière espérance. Et je n'aurai ni fausse honte, ni scrupule. Non ! car nulle femme ne l'aimera jamais comme je l'aime, et ne se donnera, comme moi, tout entière à son bonheur !

Un violent coup de pied ébranla les panneaux gothiques de la porte qui communiquait avec les appartements particuliers de M. Lewis. Jane se redressa et reprit sa cravache. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil : lady Desdemone Bridgeton se retrouvait elle-même avec toute sa crânerie.

—Ce doit être lui, pensa-t-elle.

Un second coup de pied enlèva le pène, et Christian, fait comme un bandit, se précipita dans la chambre. Il avait l'œil hagard, les cheveux en désordre, et tenait encore à la main le fameux couteau de table à l'aide duquel il avait voulu exterminer Sam.

C'était bien un prisonnier qui s'évadait de son cachot. A la vue de Jane, il fit un pas en arrière et se mit en garde.

—Ah ! dit-il en la reconnaissant. C'est vous, Madame !

Il avait la voix brève des fiévreux.

—Comme vous voilà fait, mon pauvre Christian ! s'écria Jane, qui ne put réprimer sa gaieté.

—Ne riez pas, dit le lion d'un air sombre, je vous défends de rire! Je suis dans une position terrible!

—En vérité? contez-moi donc cela.

—Sur mon honneur, Madame, les coquins me le payeront! Je fais serment d'en assommer trois ou quatre!

—Mais, pour Dieu! Christian, qu'avez-vous donc?

Le lion s'élança vers elle et lui saisit le bras.

—Vous me demandez ce que j'ai! s'écria-t-il en grinçant des dents; ce sont des scélérats, Madame! des drôles ignobles! Ils m'ont enfermé! enfermé comme un enfant méchant! De par tous les diables! je suis sujet anglais et libre; ils en verront de belles!

—Calmez-vous, je vous en prie, dit Jane.

Christian fut sur le point de la battre; il écumait.

—Alors vous n'êtes pas indignée de cette violence infâme? reprit-il en croisant ses bras sur sa poitrine; Jane, Jane, vous avez bien changé! Et voulez-vous savoir ce qu'a imaginé ce honteux pendard de Lewis pour motiver ses excès à mon égard? Madame, il me fait passer pour fou! pour fou furieux, Madame! Les valets, en m'approchant, s'arment de balais et de tisonniers...

—Pauvre Christian! murmura Jane, qui se détourna pour sourire.

—J'ai brisé la porte de ma prison, espérant gagner la rue, mais toutes les issues sont gardées! Les corridors sont pleins de commis qui ont des pistolets, et les coupeurs brandissent leurs grands ciseaux dans les antichambres. Figurez-vous que le cuisinier a voulu me passer sa broche au travers du corps!

Christian mettait un tel feu à ce récit, que Jane eut beau faire, elle ne put retenir un éclat de rire.

—Vous riez, Jane! s'interrompit le malheureux lion, qui laissa tomber ses deux bras le long de son corps, cela vous fait rire, Madame! Je vois bien que vous n'avez plus de cœur!

Jane devint sérieuse.

—Je ne croyais pas mériter vos reproches, Christian, dit-elle; il y a une demi-heure que j'ai reçu votre lettre et me voici.

—Vous êtes bonne, ma chère Jane, vous êtes excellente! s'écria le lion, passant d'un extrême à l'autre; vous serez toujours ma meilleure amie, vous qui devriez me haïr!

—Pourquoi cela? demanda Jane gaiement.

—Au fait, c'est vrai, dit Christian d'un air piqué; j'oublie toujours que vous êtes entièrement consolée.

Et je dois vous faire compliment, Madame, sur la façon vraiment expéditive...

Jane eut un sourire espiègle et coquet.

—Vous teniez donc beaucoup à me voir pleurer éternellement? murmura-t-elle.

—Laissons cela, dit Christian d'un ton brusque; je suis fou de vous parler de ces fadaises. Jane, il s'agit d'une affaire sérieuse : mon honneur est engagé.

—Votre honneur, mon Christian ?

—Je vous fais juge : j'avais pris rendez-vous pour aujourd'hui...

—Pour un duel, peut-être? interrompit Jane gaillardement.

—Pour un duel... qui a déjà été remis quatre fois.

Jane fronça le sourcil et secoua la tête.

—Quatre fois! répéta-t-elle en faisant un cerceau de sa cravache, circonstance aggravante!

—Vous sentez bien, Jane, que si je ne puis me trouver à ce rendez-vous, je suis à tout jamais déshonoré?

—Je ne vous cache pas, mon ami, que cela me paraît évident.

Christian joignit ses mains sur son estomac pour la regarder avec admiration.

—Vous êtes la seule femme au monde pour comprendre ces choses-là, Jane, dit-il, et je suis sûr que vous allez me servir.

—Comment donc! s'écria la jeune femme, de tout mon cœur!

Christian se précipita sur sa main et la secoua vigoureusement.

—Voilà ce que j'appelle une amie! dit-il. Il faut me fournir les moyens de quitter cette maison.

—Je ne demande pas mieux. Seulement, si l'on vous a fait passer pour fou, je ne vois pas...

—Cherchons!

—C'est cela, cherchons.

—En prévenant la police?

—C'est une idée... Mais la police empêche les duels.

—A qui le dites-vous, Jane! Ah! coquin, coquin de Lewis! Savez-vous ce qui va arriver? le commodore me regardera comme un lâche, et adieu mon mariage!

—Ceci est fâcheux au dernier point! murmura Jane qui se pinça les lèvres.

—Fâcheux pour moi et fâcheux pour vous, reprit le lion, car enfin, si je me retire, ce petit Edgard

pourrait bien épouser ma fiancée. Et vous, l'aimez-vous, Jane, ce petit Edgard?

Jane sourit, tourna la tête et balbutia:

—On ne peut donc rien vous cacher!

—Joli choix, pardieu! joli choix! grommela Christian. Ah çà! nous n'en sortirons pas! J'ai beau chercher, je ne trouve rien.

Il se frappa le front tout à coup.

—Victoire! s'écria-t-il; nous y sommes! j'ai le moyen!

—Voyons le moyen, fit Jane en dissimulant son inquiétude.

—Le commodore, ma chère! Faites seulement savoir au commodore l'embarras où je me trouve; dites-lui que je l'ai choisi pour témoin, et je vous jure qu'il me tirera de peine.

—Il en serait bien capable! pensa Jane.

Elle ajouta tout haut:

—J'approuve le moyen, et je suis prête.

Christian ne se sentait pas de joie.

—Voilà mes drôles qui viennent, dit-il. Partez vite, Jane!

Lewis et Carter avaient déjà passé le seuil et s'avançaient avec précaution.

—Dieu veuille que je rencontre le commodore!

pensait Jane, mon Christian l'attendra longtemps!

—Comptez sur moi, ajouta-t-elle en prenant congé.

—Vous m'aurez sauvé plus que la vie! dit le lion qui lui baisa la main.

Lady Desdemone Bridgeton passa comme une reine devant la haie des fournisseurs respectueux, et disparut par la porte des magasins.

Ce n'était pas seulement le quatuor important composé de Carter, de Lewis, de Staunton et de Filowski; on avait convoqué l'arrière-ban des intéressés : l'association tout entière était réunie. Il y avait un chapelier, un chemisier, un bonnetier; il y avait un coiffeur, un bijoutier, un dentiste; il y avait un marchand de meubles, un fabricant de chocolat, un entrepositaire de vermouth, et d'autres dont le dénombrement serait par trop homérique. C'était une armée.

Ils se tenaient rangés au-devant de la porte, le chapeau à la main et l'échine courbée; on voyait bien qu'ils étaient prêts à faire toutes les soumissions possibles pour regagner les bonnes grâces du *cher lord*.

Le cher lord jetait sur eux de fauves regards, et semblait aiguiser la foudre dont il allait les frapper.

—Approchez! dit-il d'un accent terrible.

Les fournisseurs tressaillirent sur toute la ligne. Christian se redressa.

—Voulez-vous me dire quel jeu nous jouons ensemble? reprit-il en contenant sa voix; avez-vous cru que j'étais un croquant de votre espèce? Parce que je vous ai loué mon corps, à vous, Monsieur Carter, pour orner vos voitures et faire valoir vos chevaux; à vous, Monsieur Lewis, pour mettre en lumière le drap que vous vendez à trois cents pour cent de bénéfice; à vous, Monsieur Filowski, pour donner un certain vernis à vos chaussures; à vous tous enfin pour illustrer vos produits divers, et changer votre plomb en or, avez-vous cru que je vous avais vendu mon honneur!

Filowski joignit ses mains osseuses où il y avait beaucoup de verrues et beaucoup de bagues.

—Une si coupable pensée!... commencèrent à la fois Carter et Lewis.

—Messieurs, vous vous êtes trompés, continua Christian, si vous avez cru cela, c'est moi qui vous le dis!

—Hélas! cher Monsieur!... voulut interrompre Staunton.

—La paix! Je me charge de vous faire voir, moi,

la différence qu'il y a entre des banquistes et un homme de cœur !

—Banquiste ! soupira Filowski. Ah ! banquiste ! moi qui avais cinq mille paysans esclaves quand la Pologne était libre !

—Voyons, cher lord, de quoi vous plaignez-vous ? demanda Carter d'un ton pénétré, M. Lewis vous aurait-il laisser manquer de quelque chose ?

—Je crois que vous me raillez ! rugit le lion, qui bondit et saisit Carter au collet.

Personne ne fit un mouvement pour défendre le maquignon en péril..

—Permettez, permettez, dit-il avec supplication; je suis père de famille ! Nous sommes tous pères de famille ; nous avons fait fabriquer à force ; nos magasins regorgent...

—Que m'importe cela ? s'écria Christian, qui le secouait à tour de bras.

—Vous pouvez me tuer, sanglotait Carter, je vous dirai la vérité. Quand une vie est précieuse comme la vôtre, on n'a pas le droit de la jouer !

—Se battre ! appuya Lewis, pendant que le maquignon respirait, c'est bon pour les petits jeunes gens, auteurs ou artistes !

—Mais un homme d'importance ! ajouta Staunton.

—Songez, Milord, songez, s'écria Carter, qu'il y a des millions sur votre tête!

—Songez, Milord, songez, répéta la voix attendrie du Polonais, que vous êtes le patrimoine de nos enfants!

Il y eut un mouvement général, et tous les fournisseurs, accueillant cette idée sympathique, entourèrent le lion en répétant les larmes aux yeux :

—Oui, Milord, oui, vous êtes le patrimoine de nos pauvres enfants!

Christian lâcha prise, tant il fut stupéfié. Il y avait je ne sais quoi d'anthropophage dans l'émotion de tous ces braves gens. Christian eut comme un éblouissement ; il les vit tous avec de grandes dents affamées, prêts à le dépecer et à le manger en famille.

—Alors, murmura-t-il en reculant d'un pas, vous prétendez...

—Nous ne prétendons rien, dit Carter; nous sommes littéralement aux pieds de Votre Seigneurie.

—Humbles, poursuivit Lewis.

—Soumis, ajouta Staunton.

—Dévoués sincèrement et profondément! acheva Filowski.

—Nous étendons nos mains vers notre cher lord, reprit le maquignon, et nous lui représentons avec

respect qu'il s'agit tout au plus de vingt-quatre heures.

—Mais, misérables que vous êtes, gronda Christian, ces vingt-quatre heures suffisent à me déshonorer !

—Du tout ! repartit Carter en clignant de l'œil avec triomphe, car il avait, cette fois, un argument sans réplique ; du tout, Milord ! Nous tenons les journaux, vous savez bien ; les journaux diront tout simplement que sir Edgard Lindsay a eu peur et a pris la fuite.

L'indignation étouffait Christian, il ne put dire qu'un mot :

—Infamie ! infamie !

Les fournisseurs se regardèrent. On avait fait tout ce qu'on avait pu.

—Il faut bien pourtant que nous écoulions nos produits, dit Carter, exprimant l'opinion de tous, et puisque Sa Seigneurie ne veut entendre à rien, je propose...

—J'appuie ! interrompit Lewis, en prêtant l'oreille à un bruit qui se faisait dans les magasins...

—On vient, dirent à la fois Staunton et Filowski.

Carter s'avança vers Christian et dessina un cérémonieux salut.

—En somme, dit-il résolument, nous n'avons pas dépensé notre argent pour le roi de Prusse, et Votre Seigneurie est priée de rentrer dans sa chambre.

—Useriez-vous de la violence? s'écria le lion, qui se mit sur la défensive.

—Avec regret, répondit Carter, qui donna de la main le signal du combat, et seulement à la dernière extrémité. Voulez-vous nous suivre, Monsieur Mac-Aulay? Non!... Messieurs, prêtez-moi main-forte, et emmenons M. Mac-Aulay!

Au moment où l'intrépide Filowski retroussait ses manches pour commencer l'attaque, des voix s'élevèrent du côté des magasins, dont la porte s'ouvrit brusquement. On vit le commodore Davidson boxant un domestique qui essayait de lui barrer le passage. Edgard était derrière le commodore.

L'armée des fournisseurs s'arrêta consternée.

—Ah! ah! s'écria le commodore, en portant un coup de poitrine au domestique : souvenez-vous de mon nom, l'ami : Robert Davidson! Je vous permets de dire partout que je suis un original. Entrez, Edgard. Tiens, voici Mac-Aulay! Mac-Aulay, avez-vous vu mon coup de poitrine? Mais quelles figures ils ont tous! ajouta-t-il en regardant les fournisseurs.

—Jane a tenu parole, pensait Christian ; quelle femme !

Il salua Edgard, qui restait froid et roide auprès de la porte. Puis il se tourna vers les associés.

—Vous ne vous attendiez pas à celle-là, n'est-ce pas? dit-il avec triomphe ; Monsieur Lindsay, je suis à vous, partons !

—La voiture est en bas avec tout ce qu'il faut, répliqua Edgard, partons !

—Partons ! s'ecria le commodore. Je suis témoin naturel et nécessaire.

Les fournisseurs, qui avaient eu le temps de se remettre, s'étaient massés au-devant de la porte, et tenaient une manière de conseil.

—Il faut payer de sa personne ! disait Carter, non sans un léger tremblement dans la voix.

—Nous sommes six contre un, ajouta Filowski, déployons du courage !

—Place ! s'écria Christian en s'avançant vers eux.

Carter parla tout bas à ses compagnons, qui firent un signe d'assentiment.

—Milord, répondit-il à Christian avec résolution, notre parti est pris : vous nous passerez plutôt sur le corps !

—Eh bien ! nous vous passerons sur le corps !

s'écria le lion, qui s'empara d'une chaise gothique et la brandit au-dessus de sa tête.

Edgard prit un mannequin, et le commodore saisit la machine à toiser qui lui avait donné méchamment deux pouces de plus qu'à Mac-Aulay.

—Attention, vous autres! commanda Carter aux fournisseurs qui s'étaient divisés en trois ou quatre groupes, et vivement! Allez!

Ce fut un coup de théâtre. A ce signal, tous les associés s'éclipsèrent comme par magie par les différentes portes, et l'on entendit en même temps le bruit de toutes les serrures qui se refermaient en dehors.

XIII

LA GUERRE DES TITANS

Christian tenait toujours à la main sa chaise gothique, Edgard son mannequin, le commodore sa machine à mesurer ; ils restaient en face les uns des autres, l'air penaud, la bouche ouverte. Des éclats de rire étouffés se faisaient entendre derrière toutes les portes.

— Que veut dire ceci ? s'écria Edgard le premier.

Le commodore jeta sa machine métrique et s'élança vers la porte des magasins, dont il secoua le bouton.

—Fermée ! murmura-t-il.

—Fermées ! répétèrent Edgard et Christian qui venaient d'éprouver les autres serrures.

—Il n'y a pas à se faire illusion, ajouta le tueur de tigres, nous sommes prisonniers.

—Tout cela par jalousie, dit le commodore; je pénètre leurs desseins : on a voulu tout bonnement m'empêcher d'être votre témoin!

Edgard se promenait à grands pas dans la chambre.

—Il faut pourtant en finir, dit-il.

—Monsieur, répliqua Christian avec aigreur, je suis tout aussi pressé que vous!

—Et moi donc! s'écria le commodore; c'était une occasion unique. Voyons la fenêtre!

Il souleva le châssis et regarda au dehors.

—Peste! fit-il en se retirant vivement, c'est un peu haut; Messieurs, reprit-il en se rapprochant de ses compagnons de captivité, je vous propose de mettre le feu à la maison.

Edgard et Christian haussèrent les épaules; le commodore les retint chacun par un bras.

—C'est original, n'est-ce pas? dit-il; comprenez-moi bien : tous ces vieux meubles vont brûler comme paille; on viendra au secours, et nous nous esquiverons adroitement.

—Pardieu! dit Christian, battons-nous ici!

—Je vous remercie d'avoir eu cette idée, s'écria Edgard avec chaleur.

—Moi aussi, Mac-Aulay, moi aussi, fit le commodore qui fouilla précipitamment dans ses poches.

Rien de plus aisé, grâce à Dieu! voici la poudre, voici les balles...

—Diabolique! diabolique, s'interrompit-il d'un air désespéré; les pistolets sont restés en bas dans la voiture.

Les deux jeunes gens firent un geste de dépit.

—Écoutez, reprit Robert Davidson, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas? Vous pourriez toujours boxer un petit peu pour vous entretenir.

—Monsieur, dit Edgard solennellement, c'est un combat à mort qu'il me faut.

—Une arme! nous ne trouverons donc pas une arme! grondait le lion qui perdait patience.

Le commodore se tordait les bras.

—Mes amis, mes chers amis, dit-il, vous êtes en train, véritablement, c'eût été magnifique, et je donnerais tout au monde pour vous tirer d'embarras... Voyons, voulez-vous prendre chacun un de ces tisonniers?

Il montrait les deux lourdes barres de fer appuyées contre les parois du foyer.

—Bien entendu, ajouta-t-il en voyant que les deux jeunes gens souriaient avec dédain, bien entendu que nous les ferons rougir au feu préalablement.

Edgard et Christian tournèrent le dos.

—L'excessive originalité de cette idée les effraye, pensa le commodore; je vais imaginer quelque autre chose.

Deux ou trois minutes se passèrent.

—C'est un supplice! dit Edgard en frappant du pied.

—Morbleu, Monsieur, s'écria Christian, voulez-vous en venir aux tisonniers?

Le commodore se mit à genoux devant le foyer et fourra les deux barres de fer entre les charbons.

Mais Edgard et Christian poussèrent à la fois un cri de joie; ils venaient d'apercevoir les deux trophées. C'était tout un arsenal qu'ils avaient à leur disposition. Ils décrochèrent les masses d'armes : ce n'était pas facile à manier; ils décrochèrent les épées à deux mains et firent la grimace; le commodore les suivait de l'œil dans tous leurs mouvements, et une allégresse infinie lui dilatait le cœur.

Il était là, lui Robert Davidson, seul témoin des péripéties excentriques de ce drame; il grandissait dans sa propre estime et se sentait croître à la taille d'un géant.

—Tout cela ne vaut rien, dit Edgard, prenons les arquebuses.

—Les arquebuses! répéta Christian qui monta sur une chaise, c'est évidemment notre affaire!

Le commodore appuya ses deux mains contre son cœur.

—De toute beauté! fit-il avec un sérieux enthousiasme. Mes amis, j'ai voulu vous laisser le mérite de l'idée! Sir Edgard, tenez, vous êtes un vrai gentleman! si vous tuez Mac-Aulay, je vous promets que vous serez mon gendre!

Christian époussetait son arquebuse; Robert Davidson la lui prit des mains: il montrait un zèle incomparable.

—Laissez, dit-il, c'est ma besogne. Je vais charger; préparez les fourches et les mèches.

Edgard et Christian placèrent les fourches vis-à-vis l'une de l'autre aux deux extrémités de la salle.

—Un peu loin! fit le commodore. Après ça, ces arquebuses doivent avoir la portée du canon. Dites-moi, j'avais apporté vingt-quatre balles, j'en mets douze dans chaque, n'est-ce pas?

—Douze balles! répétèrent Christian et sir Edgard.

—Je n'ai que cela, mes amis... à la guerre comme à la guerre! Je pense qu'avec six charges de poudre cela pourra marcher?

Edgard et Christian firent une grimace involontaire.

—Il reste quatre charges dans ma poire, poursuivit le commodore, je vous les partage fraternellement, puisque vous paraissez le désirer.

Tout en parlant, il bourrait les arquebuses à tour de bras.

—Avez-vous les mèches? demanda-t-il. Bon!... Quel tapage cela fera demain dans les journaux! Je donnerai moi-même tous les détails... Et il faudrait que les rédacteurs fussent bien idiots pour ne pas ajouter quelque chose comme ceci : « Le seul témoin de ce duel prodigieux était le brave commodore Davidson, si connu par son originalité. »

Il se frotta les mains, tandis que Christian et son adversaire regardaient les arquebuses chargées avec une sorte de défiance.

—Allons, mes chers amis, reprit le commodore, en place; voici vos armes!

Au moment où Edgard et Christian prenaient chacun une arquebuse, il ajouta sans sourciller :

—Désirez-vous que quelque chose soit fait après votre mort?

—Ma dernière pensée à votre fille, Monsieur, dit tout bas Edgard.

—Bien! très-bien! mon pauvre garçon, je remplirai votre message... Et vous, Mac-Aulay?

Christian pensait :

—Jane ne m'aime plus!

Il prononça tout haut et d'une voix ferme :

—Rien!

—Plein de caractère, ce *rien!* murmura le commodore; j'en ferai cadeau à lady Bridgeton pour sa prochaine tragédie.

—A vos pièces! mes enfants, commanda-t-il en se penchant vers la grille de la cheminée pour allumer les deux mèches. Je pense que pas un seul Anglais ne pourra se vanter d'avoir vu pareille chose!

Les arquebuses étaient d'aplomb sur leurs fourches. Edgard et Christian reçurent les mèches sans mot dire. Nous sommes forcés d'avouer que leur ardeur était un peu tombée.

Le commodore, au contraire, ne se possédait plus.

—Tout est bien réglé comme cela, dit-il. Visez avec soin; au troisième coup, vous tirerez.

Il frappa dans ses mains.

—Une! fit-il, deux!...

Edgard et Christian détournèrent la tête en fermant les yeux à demi. Les yeux du commodore flamboyaient comme deux étoiles.

—Trois! prononça-t-il avec éclat.

On peut être très-brave et ne pas aimer à se battre dans une chambre close, à trois mètres de distance, avec des arquebuses bourrées de huit charges de poudre et de douze balles. Ce n'est pas un combat en effet, mais bien un double suicide. Edgard et Christian ne pouvaient pas conserver l'ombre d'un doute; leur dernière minute était commencée. Ils répugnaient également tous les deux à cette boucherie stupide qui ne donnait satisfaction ni à l'un ni à l'autre, et qui, après la lutte, ne laissait point de vainqueur; mais ils n'osaient pas reculer parce que le commodore était là.

Deux hommes d'intelligence et de cœur pourtant! deux caractères décidés qui n'eussent point faibli devant une contrainte sérieuse! Le préjugé les tenait; la présence d'un fou les garrotait.

Ils allaient se mitrailler à bout portant, parce que ce pauvre bonhomme, Robert Davidson, avait dit : une! deux! trois!

Les deux mèches s'abaissèrent vers le petit cône de poudre qui recouvrait la lumière des arquebuses.

Il faudrait être Anglais et féru pour exprimer dignement ce qui se passait dans la tête du commodore. C'était une fièvre froide, un délire à la glace, mais c'était bien de la fièvre et du délire. Son imagi-

nation travaillait ; il voyait par avance le résultat des deux explosions. Edgard et Christian allaient disparaître criblés, déchiquetés, anéantis. Les arquebuses allaient peut-être crever ? Peut-être que la maison allait sauter !

Quel moment dans la vie du commodore ! quelle attente ! que d'angoisses et que de joie !

C'était, à tout prendre, un excellent homme, qui ne voulait de mal à personne ; il aimait beaucoup sir Edgard, et encore plus Mac-Aulay. Mais sa gloire, songez-y, mais sa renommée d'*eccentricman*, scellée à tout jamais par un coup de tonnerre !

Il respirait à peine, son cœur et ses tempes battaient.

Les deux mèches touchèrent les amorces au même instant ; le commodore tourna sur lui-même et poussa un cri d'allégresse extravagante. La poudre brûla silencieusement et lança vers le plafond une double spirale de fumée. Ce fut tout.

Edgard et Christian restèrent immobiles et plus pâles que des cadavres ; ils ne savaient pas au juste s'ils étaient morts ou vivants.

—Dieu me damne ! fit le commodore en se donnant un grand coup de poing dans la poitrine, ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

—Nous allons recommencer, reprit-il d'un ton insinuant, car la piteuse mine des adversaires lui causait bien de l'inquiétude; ce n'est rien du tout, mes chers amis... un peu de rouille dans les cheminées.

Il prit une longue épingle sur la pelotte de M. Lewis et se mit à déboucher les lumières des arquebuses.

—Faites vite! murmura Edgard d'une voix altérée; cette attente est intolérable!

—Le fait est, ajouta Mac-Aulay en faisant pour sourire un effort inutile, qu'on n'est pas ici sur un lit de roses!

Vous auriez eu pitié. Leurs visages se décomposaient comme si un poison violent eût agi sur eux. Quand leurs regards tombaient sur les gueules béantes des arquebuses, une sourde convulsion agitait leurs membres, et de grosses gouttes de sueur roulaient le long de leurs joues livides.

Mais ils restaient à leur poste.

—C'est ma faute, disait le commodore, bavardant comme un dentiste qui veut amuser son patient; je suis un maladroit! Si j'avais songé à cela plus tôt, tout serait fini maintenant.

—Là! s'interrompit-il, après avoir renouvelé les

amorces; cette fois, nous allons marcher comme sur des roulettes. Je réponds de tout; ajustez!

Les deux agonisants se mirent en joue, soutenus qu'ils étaient par je ne sais quelle force machinale.

—Y êtes-vous? demanda Robert Davidson—Une! deux!...

Un cri de détresse retentit au dehors. M. Carter avait eu la curiosité de mettre l'œil à la serrure. Il ouvrit la porte et s'élança tout haletant dans la chambre.

—Trois! fit le commodore en se jetant à sa rencontre; feu! mes enfants, feu! vous avez tout le temps!

Les fournisseurs étaient déjà entre les deux adversaires. La pose du tendre Filowski rappelait celle de cette jeune Sabine, agenouillée, dans le tableau de David, entre Romulus et Tatius.

Le commodore désespéré s'était laissé choir dans un fauteuil.

—Affaire manquée! affaire manquée! répétait-il sans savoir qu'il parlait; je n'ai pas de bonheur!

Les autres portes s'étaient ouvertes, la salle était pleine de fournisseurs. Derrière eux se tenaient discrètement quatre constables avec leur baguette.

—Messieurs, leur dit Carter; veuillez faire votre devoir.

Edgard et Christian n'avaient pas encore prononcé une parole; ils avaient l'air de deux hommes tombés d'un premier étage et qu'on vient de relever tout étourdis.

—Lequel de ces deux gentlemen est sir Edgard Lindsay? demanda le chef des constables.

—Celui-ci, répondit Carter.

Le constable s'avança vers Edgard et de sa baguette lui toucha l'épaule en disant:

—Au nom de la reine! sir Edgard Lindsay, je vous arrête pour une lettre de change de cinq cents livres.

Il tenait à la main des chiffons qui naguère étaient dans le portefeuille de Carter.

Ceci fit sur Edgard l'effet d'un seau d'eau fraîche.

—C'est un guet-apens! s'écria-t-il en retrouvant tout à coup son sang-froid.

Puis il ajouta en regardant Mac-Aulay avec un souverain mépris:

—Ce sont de vieux moyens, Monsieur, mais qui réussissent toujours.

—Oseriez-vous penser?... s'écria Christian;

—Je pense que tout cela était concerté d'avance, répondit Edgard en lui tournant le dos.

Le commodore s'était levé languissamment; il s'approcha. Les dernières paroles d'Edgard furent pour lui comme un trait de lumière.

—Ah! Mac-Aulay! Mac-Aulay! dit-il avec mélancolie; c'est donc véritablement vous qui avez fait manquer l'affaire?

—Emmenez M. Lindsay! commanda le constable à ses hommes.

—Je vous retrouverai, Monsieur, dit Edgard à Christian.

—Plus tôt que vous ne pensez, Monsieur, répliqua le lion, car je vais m'occuper de payer vos cinq cents livres pour avoir le plaisir de vous revoir.

Au moment où sir Edgard sortait, entraîné par les constables, Carter s'approcha du commodore et lui toucha le bras.

—Vous ne devinez pas? fit-il en souriant et à demi-voix.

—C'est pourtant bien simple, dit avec finesse le sensible Filowski en l'abordant de l'autre côté.

—Quoi donc? demanda le commodore.

Carter haussa les épaules; Filowski cligna de l'œil;

Lewis et Staunton eurent un rire méprisant et plein d'ironie.

—Que veut dire tout cela? s'écria le commodore impatienté.

—Cela veut dire, Milord, répondit Carter, que le petit homme n'est pas maladroit... Il s'est fait arrêter exprès.

Le commodore fut aussitôt frappé d'un nouveau trait de lumière.

—Bah! fit-il, vraiment? Et moi qui soupçonnais ce cher Mac-Aulay! Je sais bien ce que je vais faire; je vais lui donner ma fille.

Il se précipita vers Christian, qui restait seul et pensif auprès de son arquebuse. Mais, à moitié chemin, il fut arrêté par un gros gaillard, marchant les mains dans les poches, et qui lui barra sans façon le passage.

Le commodore recula d'un pas et mit le binocle à l'œil.

—Encore ce drôle! fit-il en reconnaissant Tom Borne qui avait pu pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire, à la faveur de la bagarre.

Tom avait une figure de bonne humeur.

—Comment va? dit-il en faisant à Mac-Aulay un signe de tête familier; j'ai mangé mon argent.

—Voilà un coquin qui nous ruinera! dit Carter à ses associés.

Christian tira son porte-feuille.

—Je sais ce que tu veux, commença-t-il.

Le commodore lorgnait toujours; il prit une pose méditative et pensa, frappé qu'il était d'un troisième trait de lumière.

—Est-ce que lady Bridgeton aurait dit vrai? C'est une femme comme il faut... Pourquoi Mac-Aulay ne jette-t-il pas ce maraud à la porte?

—C'est vingt-cinq livres! n'est-ce pas? dit Christian.

—Vingt-cinq livres! s'écria le commodore, tous les quatre jours! Il me vient une idée bien extraordinaire! Mac-Aulay est peut-être un ancien brigand de la Calabre. Il portait alors un autre nom, et cet homme de mauvaise mine était son lieutenant; il est obligé aujourd'hui de lui donner de l'or pour payer son silence.

—Non, non, ce n'est pas vingt-cinq livres, répliqua Tom qui haussa les épaules.

Christian referma le portefeuille. Tom lui arrêta le bras en disant:

—C'est cinquante livres, cette fois-ci.

Mac-Aulay hésita un instant, puis il remit à Tom Borne cinq banknotes de dix livres.

—C'est cela ! s'écria le commodore ; j'ai pénétré le secret de Mac-Aulay ! Un autre s'éloignerait avec horreur. Moi, je vais profiter de l'occasion pour faire quelque chose de souverainement original... Je vais être le beau-père d'un ancien brigand de la Calabre !

XIV

UNE MUSE

C'était dans une élégante maison de Portman-Square, le lendemain de la terrible rencontre qui avait eu lieu entre Mac-Aulay, le tueur de tigres, et sir Edgard Lindsay, en présence du commodore Davidson. Une femme était seule auprès de la cheminée, le coude appuyé sur un guéridon; sa tête s'inclinait, pensive, et ses magnifiques cheveux noirs, inondant son front et sa main, faisaient un voile à son visage.

Le boudoir était meublé avec coquetterie; mais il y manquait certaines bagatelles gracieuses qui sont le *vade-mecum* de la femme. On eût cherché en vain le nécessaire mignon, la boîte à ouvrage trop remplie et qui ne peut fermer, les ciseaux damasquinés, le dé d'or et le poinçon, petit chef-d'œuvre

d'orfèvrerie. La broderie commencée était absente aussi. En revanche, il y avait des livres brillamment reliés sur un bureau en bois de rose, quelques manuscrits épars, du papier blanc beaucoup, et une écritoire monumentale chargée de plumes curieuses.

Aux deux côtés du bureau, sur des piédestaux de granitelle, trônaient les bustes de Byron et de Shakspeare.

La question de savoir si l'arome littéraire embaume ou empeste le boudoir d'une jolie femme a été souvent traitée, c'est affaire de goût. Prenons seulement la liberté de dire qu'en général le bas-bleu ne va pas mal aux tibias nerveux de la Vénus britannique.

La jeune femme assise auprès du foyer portait un négligé d'une simplicité charmante; sa pose molle et abandonnée parlait d'amour; il fallait voir le bureau, l'écritoire gigantesque, les bustes, la bibliothèque et les manuscrits, pour concevoir la pensée que cette ravissante créature était une muse, et que ce front harmonieux enveloppait une cervelle imbue de tragédie.

Une draperie se souleva, et un diminutif de groom, ce qu'on appelle *tigre*, en Angleterre, mon-

tra sa taille de petit Poucet et sa livrée rouge galonnée d'or.

Au bruit léger que fit l'enfant en marchant sur le tapis, la jeune femme releva la tête; ses longs cheveux, rejetés en arrière, découvrirent le beau visage de notre Jane.

—Qu'est-ce, Trilby? demanda-t-elle.

Un gentleman dont voici la carte, Milady, répliqua l'enfant.

Jane prit le carré d'épaisse porcelaine sur lequel on lisait : J. N. Pinkerton, éditeur du *Pinkerton's Paper*, 20, Burlington arcade, Piccadilly.

—Faites entrer, dit Jane.

J. N. Pinkerton passa le seuil. C'était un petit homme entre deux âges, bien couvert, portant une grosse chaîne d'or à son gilet et des boutons en brillants à sa chemise. Il avait l'œil vif et un peu hautain; son front chauve eût fait la joie d'un phrénologue.

Il s'avança, courbé en deux, saluant de trois pas en trois pas avec toutes les marques du plus profond respect.

—Milady voudra bien m'excuser, commença-t-il. J'espère que j'ai l'honneur de parler à l'auteur de *David Rizzio* en personne?

Une légère rougeur monta aux joues de Jane. Elle répondit poliment, mais sans se lever :

—Oui, Monsieur.

Si Jane se fût levée par hasard, elle aurait perdu à l'instant même cent pour cent dans l'estime de J. N. Pinkerton, éditeur du *Pinkerton's Paper*.

—Je vais m'expliquer brièvement, poursuivit celui-ci en faisant une dernière révérence, car, Milady, je regarderais comme un crime de prodiguer votre temps si précieux.

—Je suis, en effet, très-occupée, Monsieur, répondit Jane.

Il y avait de l'aplomb dans la lettre de cette réplique, et cependant un observateur y eût démêlé je ne sais quelle trace d'embarras. Les éditeurs de revues observent par métier; le bonheur voulut que J. N. Pinkerton fût absorbé par le travail de son exorde.

—Madame, reprit-il, le *Pinkerton's Paper* tire à vingt-quatre mille; c'est une affaire de toute beauté, mais qui s'adresse surtout au public.

Le public, en Angleterre, forme la troisième et avant-dernière classe de la nation. Il y a la noblesse, il y a la *gentry*, il y a le public, et enfin une quatrième caste sans nom, pour laquelle on ne fait pas de journaux.

—Je veux m'adresser plus haut, poursuivit J. N. Pinkerton, qui fourra, ma foi, sa main dans son gilet. J'ai fondé depuis quelques semaines un recueil véritablement honorable et sérieux, sous le titre de la *Revue du Centre*. C'est une concurrence au *Quarterly Review*. Je ne viens pas solliciter votre illustre collaboration pour le *Pinkerton's Paper*, ce serait jeter des perles..... Que Milady me pardonne ma hardiesse! mais la *Revue du Centre*, c'est différent.

Jane prit un papier sur la cheminée.

—Vous parlez du *Quarterly*, Monsieur, dit-elle; je reçois justement une lettre des éditeurs.

J. N. Pinkerton enfla ses joues d'un air sincèrement indigné.

—Une lettre! s'écria-t-il, une lettre à Votre Seigneurie! et par la poste, je crois! Est-ce bien possible? écrire par la poste à une personne de votre sorte!... Il y a des gens qui s'oublient étrangement!

Il sourit et salua en vrai gentilhomme.

—Moi, du moins, poursuivit-il, je viens, de ma personne, déposer à vos pieds l'hommage de mon admiration et vous supplier...

—Monsieur, interrompit Jane, je serais assurément très-flattée... mais je n'ai rien à vous offrir.

—Dès que lady Desdemone Bridgeton voudra s'en donner la peine... commença Pinkerton.

—Hélas ! Monsieur, fit Jane avec un soupir, pour écrire il faut être libre d'esprit.

L'éditeur laissa échapper un geste d'étonnement.

—Quand on peut, comme Milady, satisfaire ses moindres caprices, dit-il, le souci est impossible.

—Mon Dieu ! murmura Jane en soupirant de nouveau, connaît-on bien le fond des choses? Le monde nous voit d'en bas et nous voit mal. Il est de misérables exigences... Tenez, Monsieur Pinkerton, ce matin je n'ai pas encore tracé une ligne. Pourquoi cela? parce que je suis tourmentée, parce qu'il me manque une somme véritablement insignifiante.

—Quelle somme, Milady? demanda l'éditeur avec vivacité.

—C'est à n'y pas croire ! répondit Jane, une bagatelle, cinq cents livres sterling.

—Cinq cents livres sterling ! répéta Pinkerton, subitement refroidi ; vous appelez cela une bagatelle !

Il fit un mouvement comme pour se retirer.

Jane, nonchalante et pleine d'indifférence, tourna la tête à demi vers la porte.

—Que voulez-vous, Trilby? demanda-t-elle au

petit tigre qui tenait à la main une fraîche corbeille de satin.

Trilby lui présenta la corbeille; elle y prit une lettre qu'elle ouvrit en bâillant.

—De la *Revue d'Édimbourg*, dit-elle.

Pinkerton tressaillit et s'arrêta dans son mouvement de retraite.

— « Qui serait bien heureuse, continua Jane avec fatigue, de couvrir d'or chaque page de lady Desdemone Bridgeton. »

Elle replia la lettre et la jeta sur le guéridon, en ajoutant :

—Ces messieurs sont très-aimables !

—De l'or! gronda Pinkerton en tourmentant le bord de son chapeau, de l'or! Ah! Milady, quand on a reçu du ciel ce don inappréciable du génie, ne devrait-on pas songer un peu à autre chose? De l'or!... Voyez nos poëtes! le grand Byron...

—Je ne demande pas plus que lui, Monsieur, interrompit Jane avec modestie; une guinée le vers, pas davantage.

—Walter Scott... continua J. N. Pinkerton.

—Walter Scott a gagné dix millions de francs en sa vie.

—Vous serez toujours victorieuse dans une lutte

d'éloquence, Milady, s'écria l'éditeur. Voyons, je suis à la merci de Votre Seigneurie. Nos bureaux ne sont pas une maison de banque, hélas ! si vous vouliez vous contenter de deux cent cinquante livres?...

Jane se leva.

—Monsieur Pinkerton, dit-elle froidement; à l'honneur de vous revoir !

Le petit tigre rouge et or reparaissait justement avec la corbeille de satin.

—Encore une lettre? fit Jane, pendant que l'éditeur hésitait; celle-ci est du *London Magazine* « qui met avec empressement sa caisse à la disposition de lady Desdemone Bridgeton. »

—C'est très-galant ! s'interrompit-elle en envoyant la lettre du *London Magazine* rejoindre la missive de la *Revue d'Édimbourg*.

J. N. Pinkerton restait là, planté comme un piquet.

—Je vous croyais parti, Monsieur, lui dit Jane doucement. Je vous prie de m'excuser; j'ai besoin d'être seule. Il faut que je réponde à ces messieurs.

Pinkerton fit un geste tragique.

—Nous nous saignerons aux quatre membres, dit-il, mais nous ne serons pas au-dessous de ces entreprises surannées qui ne battent que d'une aile. Milady,

je me retire, mais avec votre promesse : voici les cinq cents livres.

Un sourire éclaira le charmant visage de Jane, tandis que Pinkerton comptait les billets de banque sur le guéridon.

Nous savons pourtant que Jane n'était pas une avare.

—Cent cinquante... cent quatre-vingts... supputait l'éditeur; ce grigou impotent de *London Magazine!*... Deux cent trente, deux cent quarante... et la *Revue d'Édimbourg,* cette vieille folle!... trois cents... Vous verrez, Milady, comme nous allons les mener à la *Revue du Centre!*... quatre cents... nous avons une combinaison..... enfin, je ne vous en dis pas davantage. Les cinq cents livres y sont, veuillez agréer mon respect.

Il salua et sortit.

Jane agita précipitamment sa sonnette et dit au tigre qui entra.

—Allez me chercher William, tout de suite.

Elle fit une liasse des billets de banque de J. N. Pinkerton, éditeur du *Pinkerton's Paper* et de la *Revue du Centre*. Elle était radieuse.

William, domestique de grandeur naturelle, se présenta.

—Prenez ces banknotes, lui dit Jane , et rendez-vous sur-le-champ à la prison pour dettes. Vous demanderez sir Edgard Lindsay, qui est détenu faute de pouvoir payer cinq cents livres sterling; vous ferez lever son écrou moyennant cette somme, et vous lui direz que je l'attends chez moi. Allez, et surtout qu'il vienne vite.

Jane se rassit toute belle et toute souriante au coin de son feu. Elle s'enveloppa avec paresse dans les plis moelleux de sa douillette et se reprit à rêver. Elle rêva éditeurs, alexandrins, ***Pinkerton's Paper*** et ***Revue du Centre***, mais sa plume ne se baigna point dans l'encre, et son papier satiné resta blanc comme neige.

De temps en temps, elle regardait la pendule et semblait hâter la course de l'aiguille.

Elle croisa ses jolies mains sur ses genoux; son sourire devint pétillant d'espiéglerie.

—Je pense toujours à la figure que ferait sir Edgard, se disait-elle, si je le cachais derrière un rideau quand les éditeurs viennent me voir. Il est d'une générosité chevaleresque, ce jeune homme!... dès le premier jour il aurait pu me perdre.

—Ah! je me perdrai bien toute seule! s'interrompit-elle brusquement; moi qui n'ai jamais fait

un vers en ma vie, je viens de promettre cinq cents vers à M. Pinkerton... si j'essayais?

Elle prit un air bien réfléchi et fit appel à l'inspiration. Elle trouva facilement le premier vers qui était joli et bien fait, quoiqu'il eût quatorze pieds; mais le second ne voulut pas venir. Jane y renonça, comme une bonne fille qu'elle était.

—On dit qu'en France, pensa-t-elle, il y a des fabriques de romans, de drames et de poëmes, organisées comme nos filatures de coton ou nos brasseries. Heureux pays que cette France!

—M. Carter et M. Lewis viennent prendre les ordres de Milady, dit encore le tigre Trilby à la porte de l'antichambre.

—Qu'ils attendent, répondit Jane.

—Je ne peux pas recevoir sir Edgard en déshabillé du matin, ajouta-t-elle, tandis que la glace consultée lui renvoyait son ravissant sourire; il faut que je fasse un peu de toilette pour sir Edgard.

—Et pour M. Christian Mac-Aulay, se reprit-elle avec une malicieuse humilité; car M. Christian Mac-Aulay va venir aussi. Il a beau faire le cruel, il ne peut passer une journée sans m'avouer qu'il ne m'aime plus!

Le miroir complice et flatteur semblait lui dire:

Est-ce possible? Jane fronça ses belles lèvres roses comme pour le payer d'un baiser et gagna son cabinet de toilette avec des pensées de victoire.

Le tigre avait laissé dans l'antichambre M. Carter en tête-à-tête avec M. Lewis. Il y avait ce matin quelque chose de sombre dans l'aspect de ces deux notables commerçants.

—L'enfant n'a aucun intérêt à nous tromper, dit Carter en parlant de Trilby; Mac-Aulay n'est pas encore venu.

—Je ne comprends pas du tout votre plan, répliqua Lewis.

Le marchand de chevaux regarda tout autour de lui et se rapprocha mystérieusement du tailleur.

—Parlons bas, dit-il. Je n'ai pas voulu mettre dans la confidence les Filowski, les Staunton et autres gens de peu; mon idée les eût effrayés. Vous, au contraire, Lewis, vous êtes un homme comme il faut, et vous gagnez autant que moi. Mon idée est simple comme bonjour : cette lady Bridgeton nous gêne; je veux la supprimer.

—Comment, la supprimer! s'écria Lewis abasourdi.

—Plus bas. Raisonnons froidement, je vous prie. Quelqu'un nuit à notre Mac-Aulay dans l'esprit du commodore n'est-ce pas?

—Je le crains.

—Moi, j'en suis sûr et ce quelqu'un c'est lady Bridgeton.

—Comment le savez-vous?

—Ah! ah! s'écria Carter, je sais comme cela bien des choses, mon cher Monsieur Lewis; j'ai mes espions; j'aurais fait un surintendant de police assez fort... ce coquin de Tom Borne me sert beaucoup.

—Tiens! tiens! fit Lewis; je n'aurais jamais songé à ce Tom Borne!

—C'est un effronté coquin, qui vend la vérité comme il vendrait le mensonge. J'ai su par lui que lady Bridgeton est l'ancienne maîtresse de Mac-Aulay.

Lewis se rapprocha curieusement, en homme friand de commérages.

—Elle l'aime toujours, son Christian, poursuivit M. Carter; elle ne lui laissera jamais épouser la fille du commodore: c'est une femme de tête et qui veut bien ce qu'elle veut.

—Or, s'interrompit le marchand de chevaux en pressant son débit, comprenez-moi bien, mon cher Monsieur Lewis: hier, ce mariage était le cadet de mes soucis; il y avait sur l'article Mac-Aulay une baisse stupéfiante; j'étais presque décidé pour ma

part à l'abandonner tout doucement. Mais ce matin, ah! ce matin, Monsieur, quelle reprise! un coup de foudre! il ne s'agit plus de tigres : les tigres sont vieux comme Hérode! l'histoire du duel à l'arquebuse est dans tous les journaux et dans toutes les bouches ; Londres tout entier est en ébullition. Sur les trottoirs des rues, au Parc, à la Bourse, on s'aborde en disant : Vous savez qu'il y avait douze balles dans chaque arquebuse et huit charges de poudre! cela fait un effet écrasant!

—Écrasant! répéta Lewis, qui secoua la tête avec importance.

—En outre, continua Carter, je ne sais comment le bruit s'est répandu que Mac-Aulay avait commandé des bandes dans la Romagne et combattu les sbires du pape avec deux douzaines de pistolets à sa ceinture et un de ces sabres qu'on ne voit qu'au théâtre d'Adelphi.

—On m'avait parlé de la Calabre, fit observer M. Lewis.

—Calabre, Romagne, c'est tout un! s'écria Carter incapable de contenir son enthousiasme; il y a encore les maquis de la Corse, mais c'est moins fort. Suivant mon goût particulier, un brigand de la Romagne ou de la Calabre a plus de couleur qu'un

Uscoque ou même qu'un Palikare. Mac-Aulay est désormais solide comme une pyramide d'Égypte! c'est le lion le plus lion qu'on ait jamais adoré aux bords de la Tamise! il faut s'attacher à lui, Monsieur Lewis, il faut écarter les cailloux de sa route, il faut...

—D'abord, interrompit le tailleur; mais pour supprimer cette lady Bridgeton?...

Carter eut un sourire vaniteux. Il donna un petit coup de doigt sur l'épaule de Lewis et reprit :

—J'ai mon moyen. Je suis en mesure. Lady Bridgeton est tout simplement une petite paysanne du comté de Derby, que Christian a séduite autrefois.

—Mais ce magnifique talent? objecta Lewis.

—Le génie prend naissance au village comme à la cour, répliqua le marchand de chevaux. D'ailleurs, je n'entre pas là-dedans. Ce qui nous importe, c'est que lady Bridgeton est la nièce d'un gros fermier appelé Saunders, de Newcastle, qui ne marche jamais sans un gourdin épouvantable. Mes renseignements, à cet égard, sont complets et précis. Le bonhomme regrette toujours sa nièce, et quant à la renommée littéraire, il s'en moque comme d'un verre vide. Je lui ai fait écrire.

—Et vous croyez qu'il va se déranger? demanda Lewis.

—Je crois qu'il s'est dérangé, mon cher confrère. Le bonhomme est arrivé ce matin à Londres avec son gourdin. Je les ai vus tous deux, le gourdin et le bonhomme : tudieu ! quel gourdin !

Le regard de Lewis exprima une nuance d'inquiétude.

—Est-ce que vous nourririez l'espoir?... commença-t-il timidement.

Et comme M. Carter de comprenait pas, Lewis fit un peu le geste d'assommer quelqu'un pour compléter sa phrase.

—Qui ? lady Bridgeton ? se récria Carter ; oh ! non, du tout ! Cela ne va pas jusque-là ! Mon Saunders plantera l'illustre auteur de *David Rizzio* dans sa carriole, tout comme si elle ne savait pas même l'orthographe, et l'emmènera tambour battant à la ferme du comté de Derby, voilà tout ! Il y aura éclipse de lady Bridgeton, et notre cher lord, débarrassé à la fois de cette aventurière et du petit Edgard, qui est sous les verroux, épousera miss Davidson tant qu'il voudra. Comnent trouvez-vous cela, Monsieur Lewis ?

—Monsieur Carter, répondit le tailleur avec conviction, vous êtes un homme excessivement fort !

—Les marchands de chevaux sont presque tous de cette force-là, mon cher confrère!

—Et qu'attend-il, votre fermier au gourdin?

—C'est un dernier détail qui ne manque pas de délicatesse : mon fermier veut se convaincre, par ses propres yeux, que lady Bridgeton est bien sa nièce, et qu'elle reçoit le gentleman chez elle. C'est pour cela que nous sommes ici; je croyais y trouver Mac-Aulay; j'aurais été sur-le-champ prévenir le brave Saunders de Newcastle.

—Ma foi, Monsieur Carter, s'écria le tailleur, c'est tout bonnement machiavélique!

—Eh! Monsieur Lewis, fit le maquignon, qui se frotta les mains avec fatuité, un marchand de chevaux qui ne serait pas diplomate...

Il s'interrompit, pour prêter l'oreille à un bruit qui se faisait à la porte de la rue.

—Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il avec toutes les marques de l'étonnement le plus profond.

Lewis resta bouche béante.

—Cette voix!... dit encore Carter, on jurerait que c'est sir Edgard!

Ils se rapprochèrent tous les deux de la porte. La surprise qui était sur leurs visages se changea tout coup en frayeur, car Lewis avait vu par le trou de

la serrure sir Edgard Lindsay qui payait un cocher de cab.

Les deux associés se regardèrent. L'antichambre donnait sur une galerie qui régnait le long des appartements, et aboutissait à une terrasse ouverte sur le petit jardin.

—Il faut pourtant que nous attendions, dit Carter.

—Après le tour que nous lui avons joué hier, répliqua le tailleur, qui faisait de vains efforts pour arrêter le tremblement de sa voix, il serait, je crois, imprudent de nous rencontrer avec lui.

Carter réfléchissait.

—Qui diable a pu lever l'écrou? murmura-t-il.

Un coup de sonnette retentit. M. Lewis s'élança vers la porte de la galerie.

—Au fait, pensa Carter en le suivant, nous attendrons aussi bien dans le jardin qu'ici. Quand Mac-Aulay viendra, nous sortirons.

Lewis avait traversé la galerie au pas de course; il était déjà caché au fond d'un berceau. Carter disparut à son tour, au moment où Trilby venait d'ouvrir la porte extérieure.

On introduisit Edgard dans le boudoir de lady Bridgeton.

—Milady va venir tout de suite, dit Trilby, en lui avançant un siége.

Edgard s'assit; il eut un sourire en remarquant la physionomie littéraire du boudoir.

—Allons, pensa-t-il, quand on l'eut laissé seul, le roman s'embrouille, et je perds un peu le fil. Voilà une femme adorablement jolie qui me prend ma prose et mes vers, qui me vole effrontément mon pseudonyme, et qui paye mes dettes par-dessus le marché !

—Pardieu! s'interrompit-il avec une certaine complaisance, quand j'ai choisi au hasard ce nom de lady Desdemone Bridgeton pour signer mes élucubrations poétiques, je ne me doutais guère qu'il ferait ainsi fortune, et que j'aurais, comme Pygmalion, une statue animée, fille de mes œuvres. L'aventure est merveilleuse et bizarre : voyons ce qu'elle va devenir !

XV

GÉNÉALOGIE DE PARALLÉLIPIPÈDE.

Sir Edgard Lindsay appartenait à une famille considérable ; c'était un jeune homme doux, modeste et d'une rare distinction ; avec un peu plus de fortune, il eût fait assurément grande figure dans le monde. Mais sir Edgard n'était pas très-riche. Son père ne lui avait laissé, en mourant, qu'une gentilhommière démantelée et un nom inscrit honorablement au *baronnetage* du Royaume-Uni.

C'est en Angleterre, surtout, que les réputations se font vite. La gloire anglaise a toujours je ne sais quel faux air d'engouement. A Londres, la vogue naît par surprise et s'épanouit du soir au matin, comme un champignon de couche. Peut-être à cause de cela, l'Anglais regarde avec une certaine défiance mêlée de dédain quelques-uns des sentiers mal fré-

quentés qui conduisent au temple de la gloire : la littérature, par exemple, surtout cette littérature qui se produit par la voix des journaux et des recueils périodiques.

Il faut l'avouer, le journaliste de Londres est à peine gentleman ; il occupe, à peu de chose près, cette position subalterne du poëte librettiste en Italie. Tel lord épousera volontiers une danseuse de second rang, ou une cantatrice légèrement dépréciée, mais Sa Seigneurie ne donnera pas le doigt à un folliculaire. En France, au contraire, Mécène, marquis ou banquier, invite les gens de lettres à sa table et n'épouse pas souvent les actrices.

On pourrait presque dire, qu'audelà du détroit, tenir une plume est métier de femme, car cette défiance méprisante qui étouffe les premiers vagissements du poëte, s'évanouit, dès qu'une fille d'Apollon accorde son luth inconnu. Tout livre qui porte sur sa couverture le nom d'une femme éveille chez nos voisins une curiosité soudaine. Pour peu que la fauvette nouvelle ait dans le gosier deux ou trois notes passables, la bienveillance devient tout de suite entraînement : la fièvre commence ; Londres se détermine flegmatiquement à être fou de la muse ; les hommes-affiches portent son nom radieux sur leur

dos, et les confiseurs mettent leurs pralines sous le patronage de sa renommée.

Quelquefois même, et c'est l'apogée de la vogue, la muse devient, à son insu, marraine d'une jument savante du *Ratty's new amphitheatre,* qui est le cirque olympique de Londres.

Sir Edgard était modeste, nous l'avons dit, mais il était poëte, et, par conséquent, il avait soif de succès. Pour cela un peu, un peu pour la raison qui engageait autrefois les grands seigneurs à jeter sur leurs épaules un manteau couleur de muraille quand ils couraient les aventures de nuit, sir Edgard avait mis ses premières poésies sous le nom fantastique de lady Desdemone Bridgeton. Depuis quatre jours, il savait qu'une femme, une véritable femme portait ce nom de lady Bridgeton; cette femme se parait de sa gloire à lui, et respirait sans façon l'encens qui brûlait pour l'auteur de *David Rizzio.* Il l'avait aperçue; elle était belle comme l'Amour; sans la besogne terrible que lui avait donnée bien inutilement son duel avec Christian Mac-Aulay, sir Edgard n'eût point attendu quatre jours pour avoir le mot de cette énigme bizarre.

Mais enfin, il allait voir lady Bridgeton, son charmant sosie! Edgard n'avait nul parti pris sur la con-

duite à tenir dans cette entrevue; il se sentait fort à l'aise; tous les avantages étaient de son côté. En somme, il penchait pour la clémence.

Jane parut en toilette de ville, simple, mais d'une élégance exquise; Edgard s'avoua involontairement que son pseudonyme n'était point trop mal porté. Il se disait, car les poëtes eux-mêmes raillent cette pauvre poésie :

—Jamais tache d'encre n'a souillé ces jolis doigts roses, et tous ceux qui connaissent les montagnardes du Parnasse verraient bien qu'elle n'est pas de ce pays-là !

Jane lui fit en rentrant un salut gracieux.

—Sir Edgard, dit-elle tout de suite, et comme si elle eût voulu prévenir une première question, j'aurais eu dès hier le plaisir de vous voir, sans le misérable incident qui vous a privé de votre liberté pour une nuit.

— Permettez-moi d'abord, Milady, interrompit Edgard, de vous offrir mille grâces...

Jane l'arrêta. Elle souriait encore, mais ses yeux étaient baissés, et ses joues se couvraient d'un incarnat plus vif.

—Épargnez-moi, Monsieur, murmura-t-elle; il me

serait pénible de penser que vous manquez de générosité.

Edgard se mordit la lèvre. On ne voulait pas de sa clémence, ou plutôt on exigeait bien davantage.

—Nous nous expliquerons, sir Edgard Lindsay, poursuivit Jane avec une dignité sérieuse et presque hautaine. Vous êtes mon créancier, vous m'accorderez du temps, s'il vous plaît, et je promets de vous payer fidèlement le solde de notre compte.

—Madame... balbutia Edgard.

—Parlons de choses plus graves, je vous prie, interrompit Jane; la folie que j'ai faite me regarde; ce qui est de votre compétence, c'est le tort que je puis vous avoir causé...

—Ah! Milady, s'écria le jeune homme; vous avez donné une réalité incomparable à ma fiction, qui serait éternellement restée dans les nuages de la fantaisie! L'auréole de votre beauté illumine mon pauvre *David Rizzio!*

Jane fronça le sourcil.

—Aimez-vous mieux votre tragédie que votre fiancée? demanda-t-elle brusquement.

—Ma fiancée? répéta Edgard étonné.

—Je vous disais que nous allions parler de choses

plus graves; je tiens ma promesse... Miss Davidson devait vous envoyer chez moi, hier au soir.

—Vous connaissez donc miss Davidson, Milady? demanda Edgard vivement.

—Je suis son amie, répondit Jane, sa meilleure amie, et c'est à ce titre que je voulais vous entretenir... Asseyez-vous, sir Edgard, reprit-elle d'un ton de familière bonté, là, près de moi, et causons comme si nous étions de vieilles connaissances.

Edgard obéit. Jane continua, en retrouvant son beau sourire :

—Il faut que vous soyez son mari, Monsieur, car elle vous aime. Et il faut que vous la rendiez la plus heureuse des femmes!

—Oh! s'écria Edgard, qui baisa la main de *son* homonyme, si cela dépend de moi...

—Distinguons, répliqua Jane; pour ce qui est de la rendre heureuse après le mariage, cela dépend assurément de vous, et de vous seul. Mais quant au mariage lui-même, je ne vous cache pas qu'il dépend un peu de moi.

—Il se pourrait?...

—Je travaille de mon mieux à le rendre possible.

—Ah! Milady! s'écria le jeune homme avec effusion, ma reconnaissance...

—Permettez, sir Edgard. Je compte vous mettre à même de me prouver votre reconnaissance.

—Que ce soit à l'instant!

—Permettez! Chacun a ses petits intérêts, vous savez... Et si, pendant que je m'efforce pour vous, pendant que je veille autour de votre bonheur comme une fée bienfaisante, vous, Sir Edgard, aveuglément et sans savoir, vous travaillez de votre côté pour me ravir ma dernière espérance...

—Moi, Madame! balbutia le jeune homme étonné.

—Si vous me poursuivez le jour et la nuit, Monsieur, continua Jane en s'animant, si vous vous acharnez à faire de moi la plus infortunée créature qui soit au monde...

—Mais, Madame, sur mon honneur!

—Sir Edgard Lindsay, prononça Jane lentement, il n'est donc pas vrai que vous veuilliez vous battre avec M. Christian Mac-Aulay?

—Si fait, pardieu! s'écria le jeune homme, incapable de dissimuler sur ce point.

—Vous l'avouez?

—Pour cela, oui, Madame! J'irai au bout du monde, s'il le faut, pour me battre avec M. Christian Mac-Aulay!

—J'allais cependant vous prier... commença Jane.

—Ne priez pas, Madame, ce serait inutile ; je suis déjà la fable de Londres ! Cette histoire-là, pour cesser d'être ridicule, a besoin d'un dénoûment tragique.

—Monsieur Lindsay, dit Jane, je veux qu'elle se dénoue pacifiquement.

—Milady...

—Je le veux ! Et je vous fais observer que j'aurais pu prendre votre parole avant de vous donner la liberté. Est-ce à un gentilhomme comme vous de me faire regretter ma confiance ?

Edgard baissa la tête.

Jane continua, et sa douce voix prit, malgré elle, des inflexions menaçantes.

—Je suis votre alliée en ce moment, dit-elle ; je ne vous conseille pas de me déclarer la guerre !

—Mais enfin, demanda Edgard avec impatience, quel intérêt si puissant ?...

—Vous êtes indiscret, Monsieur ! interrompit Jane, qui fronça le sourcil.

Edgard frappa du pied et fit un geste de colère en murmurant :

—Je ne voulais pas deviner ! Ah ! Milady, une femme comme vous, aimer un homme comme lui !

Jane se redressa, et prit ce petit air de reine qui lui allait si bien.

—Sir Edgard, dit-elle, je tiens M. Mac-Aulay pour un galant homme. Je vous défends de le calomnier devant moi.

Edgard s'inclina et se tut. Jane lui gardait rancune.

—Nous ne sommes pas ici pour discuter à notre aise, Monsieur, reprit-elle; permettez-moi de vous rappeler au vrai de la situation : il faut que nous nous entendions à l'instant même ou jamais. Voulez-vous me promettre, sur l'honneur, de ne pas vous battre avec Mac-Aulay?

Edgard ouvrait la bouche pour répondre négativement.

—Réfléchissez avant de me refuser, dit Jane.

—Croyez, Madame, que je suis désolé... murmura le jeune baronnet.

—Prenez garde, Monsieur, interrompit Jane, qui se leva toute pâle; une fois la lutte engagée, je serai sans pitié!

—Miss Davidson! annonça en ce moment Trilby.

—Amy! fit Edgard en tressaillant.

—Décidez vous-même, acheva Jane d'une voix contenue, mais pleine de résolution, si vous voulez, oui ou non, qu'elle soit votre femme.

Edgard hésita. On entendait le pas léger d'Amy dans la chambre voisine.

—Madame, s'écria le jeune baronnet, j'ignore si vous avez le pouvoir d'exécuter vos promesses et vos menaces : mais je l'aime tant! Dès qu'il s'agit d'elle, je ne sais plus résister. Je cède, Madame; je vous promets sur mon honneur...

—Tant mieux pour vous, sir Edgard, dit Jane en lui coupant la parole, tant mieux pour elle et tant mieux pour moi!

Elle lui donna une bonne poignée de main pour sceller le contrat, et s'élança au-devant d'Amy qui entrait.

Edgard restait tout pensif auprès de la cheminée, tandis qu'Amy et Jane s'embrassaient comme deux sœurs.

—Comment! s'écria miss Davidson en apercevant son fiancé, il est ici! Moi qui venais vous dire...

—Vous veniez me dire, chère enfant, que M. Lindsay avait disparu comme un feu follet; que vous l'aviez cherché en vain hier au soir; qu'il était introuvable!... Sir Edgard, s'interrompit-elle en élevant les jolis doigts d'Amy jusqu'aux lèvres du baronnet, nous vous octroyons la permission de baiser respectueusement notre main.

—Bon Dieu, chère mignonne, reprit-elle avec pétulance en se tournant vers Amy, si vous saviez comme hier est loin déjà! Depuis hier, nous nous sommes battu en vaillant chevalier, nous avons été en prison, nous avons recouvré notre liberté, nous sommes réconcilié avec notre ennemi mortel, et nous ne songeons plus qu'à aimer à deux genoux miss Amy Davidson, laquelle nous le rend bien, je l'espère.

Elle était entre les deux jeunes gens, et son regard brillant de gaieté les interrogeait tour à tour.

—Est-ce que tout cela vous paraît bien lugubre? demanda-telle.

—Les obstacles restent les mêmes, murmura Edgard.

—Eh! dit Jane, je me moque des obstacles! Voyons, Amy, venez à mon secours.

—Mon père est plus coiffé que jamais de ce MacAulay! soupira miss Davidson.

—Qnand je vous disais... commença Edgard.

—Quand vous me disiez! quand vous me disiez! fit Jane en colère; moi, je vous dis que vous êtes des trembleurs! Tout ceci me regarde autant que vous, je pense, et vous pouvez bien vous fier à moi. Attaquer de front maintenant l'engouement du com-

modore, ce serait peine perdue : il faut de la diplomatie.

—C'est long, la diplomatie ! dit Edgard.

—Et pendant cela, reprit Amy, si l'on allait me marier?

—Vous vous en apercevriez, belle ingénue, prononça Jane solennellement, et, alors, il serait temps de résister, de pleurer, de pâlir, d'employer enfin toutes nos ressources, à nous autres femmes. Mais, en attendant, aimez-vous tant que vous pourrez : espérez, ayez confiance; je suis sur la brèche et j'ai mon dessein.

Un coup magistral fut frappé à la porte de la rue.

—Ce doit être mon père! s'écria miss Davidson ; j'avais oublié de vous annoncer sa visite.

Jane se tourna vers Edgard et lui fit un signe d'intelligence.

—Le commodore, dit-elle en riant, vient offrir ses hommages à l'illustre auteur de *David Rizzio* : cela ne vous regarde pas du tout.

—Je me retire, Milady.

Jane lui montra la porte du jardin.

—Par cette voie, s'il vous plaît. Il est utile pour

nos petits projets que le commodore vous croie toujours en prison. Adieu, sir Edgard, et souvenez-vous de votre promesse.

—Que me dit-on? que me dit-on? bavardait le commodore dans l'antichambre; ma fille est chez lady Desdemone? Jolie taille de tigre, mon fils! Quel âge? Dix-sept ans. Quel poids? Cinquante-neuf livres. Parfait!

Il entra fort affairé, en continuant tout d'une haleine :

—Milady, je dépose mon respect à vos pieds. Ma fille, je suis heureux et flatté de vous voir ici ; vous ne pouvez que vous former en fréquentant une personne qui sait faire les tragédies.

Le commodore fit une pause; Jane restait en admiration devant lui. Le commodore était en effet superbe; il portait sur la tête, au lieu de chapeau, une casquette collante de forme oblongue, et ressemblant à ces moitiés d'œufs durs que l'on sert sur de l'oseille; son paletot ouvert laissait voir une casaque de soie dont la coupe dessinait sa taille maigre et osseuse; ses jambes de cerf avaient pour vêtement une culotte juste, boutonnant à la hauteur du genou, sur laquelle remontaient des bottes molles. Une longue cravache et des éperons de course complétaient ce

costume, sous lequel Robert Davidson brillait d'un lustre tout nouveau.

—Je vous prie humblement de m'excuser, Milady, reprit-il en cherchant de l'œil une glace, si je me présente à vous en tenue de sporting-gentleman. Nous avons un petit steeple-chase, là-bas, à Croydon, et je me suis engagé à monter moi-même *Parallélipipède*, mon excellent coureur.

Jane ne put que s'incliner en souriant.

—J'ai assez l'habitude du monde, continua Robert Davidson, pour savoir que l'usage n'est pas de faire visite dans cette toilette, mais l'usage et moi nous sommes brouillés mortellement; je ne fais rien comme les autres! Connaissez-vous *Parallélipipède*, Milady? Non? Voulez-vous faire sa connaissance? Vous n'avez pas le temps? Ce sera pour une autre fois. Je puis vous exposer en deux mots sa généalogie: il est par *Hypothenuse* et par *Prismatic; Prismatic* était par *Synecdoche* et *Polygone; Polygone* était par *Equation* et *Logarithme; Logarithme* était par *Problème*, et...

—Mais c'est un cheval savant! s'écria Jane en riant aux éclats.

—Et mère inconnue, je dois l'avouer, ajouta le commodore d'un air un peu confus. Tout porte à

croire, cependant que *Problème* n'avait pas pu se commettre avec une jument du commun. Milady, je serais le plus heureux des hommes si vous vouliez bien accepter ma voiture pour suivre la course.

—Ce serait pour moi une véritable partie de plaisir, Mylord, répondit Jane; seulement...

Le commodore ne l'écoutait pas; il était parvenu à se poser en face d'une glace, il avait rejeté les revers de son twine, et se contemplait lui-même avec un contentement naïf.

—J'espère que mon costume est du goût de ces dames? reprit-il en mettant la cravache sur la hanche: toque bleu de ciel, casaque pourpre, ceinture orange frangée d'or et... et...

Malgré l'audace de son excentricité, il n'osa pas prononcer le mot : culotte, qui est *shocking* au premier chef; mais il frappa sur sa cuisse, salua et acheva :

—Vert de mer, comme vous voyez!

—Tout cela est charmant, Milord, dit Jane.

—Mon Dieu, Madame, aux dernières courses d'Epson, Mac-Aulay avait copié ce costume.

—D'avance... murmura la blonde Amy.

—Ne vous comparez pas à Mac-Aulay, Milord! s'écria Jane.

Le commodore fit le gros dos et répéta :

—Rien comme les autres ! neuf des pieds à la tête ! il n'y a encore eu que Mac-Aulay à porter des éperons comme ceux-ci. Et la vis de ceux de Mac-Aulay tourne à gauche, tandis que les miens vont à droite. Il ne sait pas cela !... Vous a-t-on dit, Madame, ajouta-t-il en se rapprochant, que je cherchais quelqu'un pour avoir un duel à l'arquebuse ?

Il se pencha tout à coup à l'oreille de Jane et poursuivit d'un ton insinuant :

—Ma fille n'est pas sans intelligence, au fond ; si vous pouviez seulement lui apprendre à faire quelques poésies légères et insignifiantes ?

—On peut essayer, Milord, répliqua Jane.

Robert Davidson posa la main sur son cœur.

—Ceux qui parlent comme tout le monde, commença-t-il, vous diraient que vous êtes une enchanteresse. Moi, je vous dis... je me borne à vous dire que vous possédez un philtre !... Venez, miss Davidson, puisque milady ne daigne pas nous honorer de sa compagnie.

Il jeta un dernier regard au miroir et prit la main de sa fille.

—Vous serait-il agréable, demanda-il au moment de passer le seuil, de connaître dans ses plus intimes

détails ce combat extraordinaire dont j'ai été l'instigateur et le témoin? Mais j'oublie que Mac-Aulay a le malheur de vous déplaire.

Il quitta la main d'Amy et se précipita vers Jane.

—Chut! chut! fit-il en roulant ses yeux; on ne peut pas parler mariage devant cette petite fille. Je reviendrai après la course et l'amour me prêtera ses ailes.

—Ah! Milord, fit Jane langoureusement, vous êtes unique au monde pour trouver de ces délicieuses fadeurs!

—Fadeurs! diable! fadeurs! répéta le commodore triomphant; vous avez entendu ma fille?

Jane embrassa miss Davidson et lui serra la main en disant:

—Adieu, chère enfant, et bon courage!

—Ne faisons pas attendre *Parallélipipède*, Milord, ajouta-t-elle tout haut.

Le commodore sortit d'un air affairé comme il était entré. Pendant qu'il traversait l'antichambre, on put l'entendre déclamer:

—Ah! Miss, ah! Miss, si j'étais le père, le fils ou l'époux d'un auteur de tragédies!...

Jane regarda la pendule, qui marquait trois heures, et un nuage d'inquiétude vint assombrir son front;

elle reprit sa place au coin de la cheminée, et se mit à compter les minutes. C'était l'heure à laquelle Christian venait d'ordinaire. Et Christian aujourd'hui ne venait pas.

Deux ou trois fois, pendant que Jane suivait d'un œil attristé la marche des aiguilles sur le cadran, les figures curieuses de M. Carter et de M. Lewis se montrèrent aux fenêtres de la galerie. Mais Jane était tout entière à sa préoccupation et ne les voyait pas.

—Est-il venu hier pour la dernière fois? se disait-elle.

Les minutes passaient. Tout à coup, un bruit de voiture se fit dans la rue, et Jane se leva radieuse.

—Dieu soit loué! s'écria-t-elle, c'est lui!

Elle courut à sa glace et passa la main dans ses cheveux. Tout à l'heure, le miroir lui souriait; maintenant, elle avait peur de n'être pas assez belle. C'était lui, c'était Christian! Le cœur de Jane battait comme à l'heure du premier rendez-vous.

XVI

LA PORTE DE DERRIÈRE

M. Carter et M. Lewis étaient presque aussi impatients que Jane elle-même; il y avait plus d'une heure qu'ils erraient dans le jardin, et ils commençaient à craindre que Christian ne vînt pas.

—L'honnête Saunders se sera lassé d'attendre dans la rue, se disait le marchand de chevaux; et Dieu sait où nous le retrouverons!

Le marchand de chevaux ne connaissait pas Saunders de Newcastle. Saunders était homme à faire faction depuis le matin jusqu'au soir. Nous verrons, d'ailleurs, qu'il avait eu de quoi employer son temps.

Les deux fournisseurs devinèrent l'approche de Christian à la joie soudaine qui parut sur le visage de Jane. Ils échangèrent un sourire en la voyant

s'élancer vers son miroir et réparer le désordre de sa toilette.

—Bichonne-toi bien ! murmura Lewis.

—Fais-toi belle ! ajouta Carter.

—Tout cela pour l'oncle Saunders ! reprirent-ils en même temps et en riant de bon cœur.

Le lion entra d'un air préoccupé ; il y avait dans son regard je ne sais quelle amertume provoquante.

—Bonjour, chère, dit-il pourtant, en baisant la main de Jane.

—Bonjour, mon Christian, répliqua celle-ci, qui ne prit point la peine de cacher sa joie.

—Pauvre Jane ! fit Mac-Aulay avec moquerie, nous avons passé une triste matinée !

—Pourquoi cela ?

—Nous n'avons pu voir nos amours....

—Qui vous l'a dit ?

—Oh ! repartit Christian, vous avez tort de jouer la comédie avec moi ; je connais les petites infortunes du héros de votre roman..... La prison pour dettes...

—N'est-ce que cela ? s'écria Jane en riant ; il s'agissait d'une plaisanterie : cinq cents livres !

—Encore faut-il les payer, dit Christian.

—Je les ai payées, fit Jane négligemment.

Le lion eut un violent mouvement de dépit.

—Ah! ah! grommela-t-il; vous, Jane? Peste!

—Mon ami, interrompit la jeune femme doucement, je vous le demande : laisseriez-vous dans l'embarras celle que vous aimez pour une si misérable somme?

Christian fit la grimace.

—Alors, vous l'avez vu? dit-il au lieu de répondre.

—Il sort d'ici.

—A merveille! Eh bien, Jane, je vous fais mon compliment sincère.

—Mais, dites-moi, se reprit-il en changeant de ton et en se renversant sur le dos de son fauteuil, ma visite n'est pas tout à fait désintéressée, et je ne venais pas seulement pour avoir des nouvelles de ce précieux sir Edgard. Avez-vous fait quelque chose pour moi auprès du commodore?

Jane soutint vaillamment le regard inquisiteur que Christian jetait sur elle et répondit :

—Mais, certes, j'ai fait quelque chose, bien des choses! D'abord, je me suis mise en rapport, avec M. Davidson. Il fait grand cas de moi; sa fille est mon intime amie.

—Déjà! s'écria le lion; c'est charmant, en vérité! Alors, mes affaires doivent aller très-bien?

—Hélas!... soupira Jane.

—Que veut dire cet hélas?

—Elles vont très-mal, vos affaires, mon pauvre Christian! Vous me voyez dans la désolation; tous mes efforts ont été inutiles; j'ai eu beau vous porter aux nues...

—Peut-être avez-vous dit trop de bien de moi, Jane? prononça le lion avec une nuance de raillerie.

M. Carter et M. Lewis traversaient en ce moment la galerie à pas de loup, et gagnaient l'antichambre.

—Nous le tenons! murmura Lewis.

—Pour peu que Saunders soit à son poste, ajouta le marchand de chevaux, qui ouvrit avec précaution la porte de la rue.

Ils disparurent sans que Trilby lui-même les eût aperçus.

—Mon Dieu! Christian, poursuivait Jane, je ne vois qu'une manière d'expliquer notre échec. Il faut que quelqu'un vous ait nui dans l'esprit du commodore.

—Quelle idée!

—Je l'affirmerais.

—Bah! Et ne devinez-vous pas un peu le nom du méchant?

—Comment devinerais-je? fit Jane, dont le sourire était plein de candeur.

—Cherchez, insista Christian, cherchez bien; et vous trouverez peut-être.

Son regard ironique et dur couvrait Jane, qui se troubla enfin et rougit.

—Je ne sais... balbutia-t-elle.

—Puisque vous ne trouvez pas, interrompit le lion, en mettant plus d'amertume dans sa raillerie, je me vois forcé de vous aider, Milady. C'est une ancienne amie à moi, une charmante créature que j'ai connue folle et bonne fille, généreuse, étourdie, le cœur sur la main. Malheureusement, elle a pris de l'ambition avant l'âge : cela se rencontre. Le commodore Davidson est aussi riche que ridicule. La charmante créature dont je vous parle a fermé les yeux pour ne point voir le ridicule; elle veut épouser la fortune. Ici est l'obstacle : le commodore a une fille, et la fille du commodore avait deux prétendants. La charmante créature, afin de les éloigner tous les deux du même coup, s'est fait aimer de l'un et calomnie l'autre.

—Oh! dit Jane avec reproche, est-ce vous qui parlez ainsi, Christian?

—Tout cela pour garder la dot! acheva le lion

impitoyable. La charmante créature a déployé une adresse de fée !

Jane avait les larmes aux yeux.

—Vous ne le croyez pas ! murmura-t-elle, vous me connaissez bien, Christian ; vous savez si l'amour de l'argent...

—Les goûts changent. D'ailleurs, les faits sont là, Miss Jane : puisque vous ne m'aimez plus, comment expliquer autrement votre conduite auprès du commodore ?

Jane avait relevé la tête avec fierté, mais ses forces la trahirent ; elle prit les deux mains de Christian étonné pour les serrer entre les siennes.

—Puisque je ne vous aime plus ! répéta-t-elle, tandis que de grosses larmes roulaient sur sa joue. Et si vous vous trompiez ? Si mon pauvre cœur...

Son émotion gagnait déjà Christian, qui détournait les yeux pour ne pas la voir pleurer. Elle était si belle, et il l'avait tant aimée !

—Regardez plutôt ! dit une voix à la porte entre ouverte.

Christian et Jane bondirent sur leurs siéges.

—A la bonne heure ! reprit une basse-taille enrouée, ne vous gênez pas, mes enfants !

Les mains de Christian étaient encore dans les

mains de Jane. L'oncle Saunders écarta la portière et entra tout à fait dans la chambre. Derrière lui venaient le tailleur et le marchand de chevaux, qui triomphaient malicieusement.

L'oncle Saunders avait toujours sa large face, plantée carrément sur des épaules d'Hercule; ses cheveux épais avaient un peu grisonné; son gourdin fameux pendait, attaché à son poignet par une lanière de cuir.

Jane restait comme frappée de stupeur. Christian jeta sur elle, puis sur l'oncle Saunders un regard soupçonneux. Le bonhomme s'avança vers la cheminée lentement et en faisant sonner son gourdin à chaque pas sur le plancher.

—Bonjour, ma nièce, dit-il quand il fut arrivé devant Jane; on ne peut pas plus empêcher les fillettes d'aimer que les oiseaux de chanter. Je ne vous en veux pas.

Il se tourna vers Christian et ajouta rondement :

—Bonjour, mon neveu!

Lewis et Carter échangèrent un regard de surprise. Ils ne riaient plus déjà qu'à moitié. Christian voulut prendre un air de grand seigneur.

—Bon, bon, fit Saunders de Newcastle, sans se fâcher encore. Il y a longtemps que je vous cherche,

mon gaillard ! Puisque je vous trouve, enfin, nous allons régler nos comptes. Ne soyons pas fiers ! Je vous préviens que vous êtes pris ici comme dans un piége à loup !

Il eut un gros rire content.

—Un guet-apens! murmura Christian, qui jeta sur Jane, atterrée, un regard de souverain mépris.

—J'ai ici près, au détour de la rue, continua Saunders, une demi-douzaine de bons garçons du pays.

—Nous n'étions pas convenus de cela! murmura Carter à l'oreille de Lewis.

—Diable d'homme! diable d'homme! gronda le tailleur.

—Et le vicaire de notre paroisse, ajouta Saunders, est venu avec nous pour voir une fois en sa vie la grande ville de Londres.

Carter et Lewis laissèrent tomber leurs bras. Jane restait immobile et ressemblait à une charmante statue de l'Étonnement. Christian faisait des efforts inouïs pour garder bonne contenance.

—Quand on a les deux fiancés et le vicaire, acheva Saunders paisiblement, la besogne marche vite, n'est-ce pas, vous autres? Nous allons nous

marier, comme de joyeux Anglais, les pieds au feu, sans tambour ni trompette.

Carter et Lewis, accablés tous deux, se tenaient à côté de la porte. Ce n'était certes pas pour arriver à ce résultat qu'ils avaient si bien travaillé!

—Bonjour, leur dit Tom Borne, qui avait trouvé toutes les issues ouvertes et qui était entré, suivant sa coutume, sans en demander la permission; c'est trente livres chacun pour les renseignements sur la demoiselle.

Carter et Lewis mirent la main à la poche avec découragement. Tom Borne, après avoir reçu son dû, fit un pas vers le groupe principal, mais le gourdin de l'oncle Saunders lui donna sans doute à réfléchir, car il rebroussa chemin et se glissa dans la galerie.

—Mon oncle, disait cependant Jane suppliante, au nom du ciel!...

—Vous, mon cœur, interrompit Saunders, taisez-vous! Je vais aller chercher notre vicaire, et je vous engage à ne point vous impatienter, mes enfants.

Il se dirigea vers la porte. Jane, aiguillonnée par le regard méprisant de Christian, le suivait les mains jointes et répétait :

—Mon oncle, mon oncle ayez pitié de moi!

—La paix, fillette! dit Saunders, une fois maté, ce garçon-là fera la perle des maris!

—Vous autres, reprit-il en s'adressant à Carter et à Lewis, dont les figures désolées étaient à peindre, voulez-vous que je vous laisse avec eux? je vais mettre quatre bons drilles en sentinelles dans l'antichambre, et personne ne sortira.

Carter et Lewis se regardèrent.

—Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le marchand de chevaux en levant les yeux au ciel.

—Diable d'homme! diable d'homme! répétait Lewis en *a parte*.

—Alors, emboîtez le pas! commanda l'oncle en leur montrant la porte.

Il sortit le dernier, et on put l'entendre qui murmurait dans l'antichambre :

—Si le gentleman tente de passer, vous l'assommerez : je me charge de tout.

Jane et Christian restaient seuls dans le boudoir. Tom Borne les regardait par une fenêtre de la galerie. Il ne comprenait pas très-bien ce qui se passait, mais il sentait qu'on pouvait faire là un superbe coup de filet. Jane revint vers Christian, accoudé au marbre de la cheminée.

—Il faut me croire, dit-elle, je vous jure que je suis étrangère à tout ceci!

—Ma foi, Madame, répliqua le lion avec amertume, je commence à croire que je m'étais trompé tout à l'heure. Ce n'est pas le commodore que vous voulez épouser. Votre conduite est une énigme dont on n'est pas forcé de deviner le mot comme cela du premier coup. Quant à moi, je me perds dans ce dédale d'intrigues!

—L'arrivée de mon oncle, protesta Jane, m'a causé plus de surprise qu'à vous.

Christian eut un rire impertinent et murmura :

—Je suis désolé, Madame, de ne pouvoir ajouter foi à vos paroles.

—Vous ne me croyez pas! s'écria la jeune femme, dont les yeux se mouillèrent; Christian, Christian! vous me blessez cruellement!

—C'est bien malgré moi, Madame, et je vous prie de me pardonner. Votre oncle l'a dit : je suis ici dans un piége à loup.

Il vit une grosse larme rouler sur la joue de Jane, et sa bonne nature reprit le dessus.

—Vous pleurez! s'interrompit-il en changeant de ton.

Jane essuya ses yeux précipitamment; elle ne voulait pas de pitié.

—Je pleure parce que je suis folle ! s'écria-t-elle. Mon cher Christian, nous ne sommes pas dans nos rôles. Tout ceci est la comédie : mes larmes y sont aussi déplacées que votre sarcasme trop amer.

Elle était forte; elle parvint à sourire, malgré l'angoisse qui lui torturait le cœur.

—Voyons, reprit-elle, soyons raisonnables. J'ai un moyen tout simple de vous prouver que vos soupçons n'ont pas le sens commun. Vous vous prétendez prisonnier : voulez-vous être libre ?

—Quoi ! s'écria Christian tout joyeux, il y a une autre issue ?

Cette joie si franche et si vive acheva d'accabler la pauvre Jane, qui tout à l'heure espérait encore.

—Il y a une autre issue, répéta-t-elle.

—Ah ! Jane, fit Christian, qui lui prit les deux mains, voici un trait !...

—Il ne prend même pas la peine de cacher son bonheur ! pensait Jane désespérée.

Elle choisit une clef à son anneau.

—Ceci ouvre la porte du jardin, dit-elle.

—Vous êtes un ange ! s'écria le lion, qui s'empara de la clef comme d'une proie.

Il voulut en même temps baiser la main de Jane, qui le repoussa doucement.

—Hâtez-vous, mon cher Christian, dit-elle avec tristesse ; mon oncle va revenir, et je n'ai pas plus envie que vous de ce mariage !

Christian voulait bien se conduire en homme qui n'aime plus, mais il éprouvait je ne sais quel bizarre colère quand on lui faisait sentir qu'il n'était plus aimé.

—C'est juste, fit-il avec dépit, en lâchant les mains de Jane, je ne songeais plus à cet heureux sir Edgard ! Pauvre sot que je suis ! ma présence vous gênait, voilà tout. Eh bien, Madame, adieu ; je vous débarrasse !

Il s'élança vers la porte de la galerie conduisant au jardin. Tom Borne était debout devant le seuil avec ses larges épaules et son sourire normand.

—Vous êtes pressé ? dit-il.

Christian, au lieu de répondre, essaya de le pousser de côté. Tom Borne resta ferme comme un pilier de cathédrale.

—Je peux vous arrêter là, jusqu'au retour de l'oncle, poursuivit-il, à moins que vous ne me donniez ma rente.

—Combien te faut-il ?

—Cette fois, c'est cent livres.

Christian lui jeta son portefeuille à la figure et s'enfuit en courant.

Tom Borne s'assit auprès de la porte, afin de visiter le portefeuille. Jane s'était laissé choir sur un fauteuil et tenait sa tête entre ses mains. Tout était fini ; la dernière espérance venait de mourir dans son cœur.

—Eh bien ! eh bien ! dit la voix du commodore Davidson dans l'antichambre, je vous salue, mon révérend. S'il y a noce, j'en suis ; laissez-moi entrer, on m'attend.

—Escroc ! grondait Tom Borne en refermant le carnet de Christian ; il n'y a que quatre-vingt-quinze livres !

Jane n'eut que le temps d'essuyer ses yeux. Le commodore parut ; il avait une bosse au front et le bras en écharpe.

—Ah ! Milady, s'écria-t-il, ah ! Milady, quelle course ! *Parallélipipède* a été très-remarquable ! Je suis tombé quatre fois, dans quatre fossés différents.

Il montra son bras et son front avec triomphe.

—Mais qu'avez-vous donc ? s'interrompit-il en voyant la pâleur de Jane.

—Rien, Milord, répondit la jeune femme.

—Tant mieux ! j'avais presque peur d'une migraine. Trois gentlemen tués sur le coup au passage du grand mur, un cheval éventré, onze jambes cassées. A propos, il y a un vicaire dans l'antichambre, Madame, vous savez cela?

—Oui, Mylord.

Robert Davidson se redressa de toute sa hauteur et vint se poser devant Jane.

—Madame, dit-il, je vous ai déclaré mes sentiments. Si vous voulez profiter de ce vicaire, je vais vous épouser, séance tenante.

—Entrez! entrez! dit la grosse voix de Saunders au dehors; j'ai les papiers, tout est prêt. Entrez, mon révérend.

Saunders passa la porte et regarda tout autour de lui.

—Bien campé! beau boxeur! murmura le commodore, qui avait mis le lorgnon à l'œil et qui le considérait curieusement.

Saunders examina tour à tour Tom Borne et Robert Davidson. Il se retourna vers les paysans qui étaient derrière lui pour les interroger.

—Nous n'avons vu personne, dirent ceux-ci, et le vicaire répéta : Je n'ai vu personne!

—Au nom du diable! où est-il? s'écria Saunders furieux.

cédent, on avait commis un crime; la tête est lourde et vide; les tempes se prennent dans un étau; la gorge, rétrécie, arrête le souffle au passage. On se lève; derrière les carreaux, le brouillard a l'air d'un linceul.

Ailleurs, la fantaisie a ses charmes, et l'opium des rêves évoque de gracieux fantômes; ici, c'est l'ennui sinistre et le découragement énervé. L'âme se rétracte, empoisonnée par cet affreux fluide qui inspira les *Nuits d'Young* et tant d'autres déclamations malsaines. Un crêpe descend sur l'esprit; le nerf optique se paralyse et voit tout noir. On est Anglais; on a la maladie de la joyeuse Angleterre; on tressaille d'aise en songeant qu'on est maître de se couper la gorge ou de se faire sauter le crâne.

Elle est dangereuse pour la paix du monde, cette nation malade du spleen; il lui faut bien se consoler, sinon se guérir; elle a des envies de femme grosse. Elle veut tout ce que les autres possèdent: elle prend un jour l'Irlande, pour amuser sa migraine désespérée; le lendemain, Gibraltar, le surlendemain, Terre-Neuve; puis, il lui faut l'Inde et ses extravagants trésors, les plus belles Antilles, l'Ile de France, en passant pour aller reconquérir l'immense Océanie; Malte et l'Archipel ici, les Philippines là-

bas, et jusqu'à ce rocher lointain, prison et tombeau, qui s'appelle Sainte-Hélène! —

C'était un pièce octogone, formant l'intérieur d'un pavillon qui dépendait de la maison du commodore. Afin de ne rien faire comme les autres, Robert Davidson avait envoyé son décorateur prendre un croquis du pavillon de chasse du vicomte de Douro. C'était très-original, dans la bonne acception du mot; le luxe y avait une saveur véritablement britannique; les estampes coloriées à plat, suivant la mode adoptée pour les sujets du *turf* et du *ring* [1], représentaient des courses et des scènes de pugilat. On y voyait l'éternel *Fox-Hunting* avec ses gentlemen en habits rouges et ses piqueurs à cheval donnant la fanfare, le poing sur la hanche. Le portrait de *Parallélipipède*, en pied, de grandeur naturelle, tenait tout un pan de boiserie. Partout où il y avait de la place, pendaient des trophées de sport, des cravaches en croix sous des casquettes de jockeys, des masques, des gants et des ceintures de boxeurs.

Christian était là tout seul, assis auprès d'une table et la tête entre ses mains. Il ne bougeait pas; son visage exprimait le découragement le plus pro-

[1] Enceinte qui entoure les boxeurs.

fond. La pluie fouettait contre les carreaux, et le vent du nord faisait pleurer les châssis, comme si l'on eût été au fin fond de la campagne.

La maison du commodore était située au bout d'York-Terrace, et donnait sur le parc du Régent. Ces beaux parcs de Londres, si pittoresques et si vivants aux rares sourires du ciel d'été, prennent un aspect lugubre quand le soleil d'hiver étend son crêpe noir au-dessus des bosquets dépouillés. C'est encore un ornement pour la ville mélancolique, mais un ornement sombre et sévère comme la parure de jais que l'usage permet aux veuves.

Le regard de Christian allait parfois vers le parc, dont il distinguait vaguement le paysage à travers les vitres obscurcies; des allées désertes où glissaient, à de longs intervalles, quelques équipages fermés; d'immenses pelouses ruisselantes où le troupeau des moutons de la reine se pelotonnait au lieu de paître.

Christian avait accepté l'hospitalité du commodore pour fuir la poursuite acharnée du bon Saunders de Newcastle. Saunders avait juré que Christian épouserait Jane, en dépit de Christian, d'abord, en dépit de Jane elle-même. C'était un de ces braves Saxons qui ont le diable flegmatique au corps. Pour arriver

à ses fins, Saunders eût mis le feu froidement et de parti pris aux quatre coins de Londres.

Ce n'était pas à Saunders de Newcastle que Christian songeait en ce moment; il se faisait à lui-même une épouvantable querelle.

—J'ai revu, pensait-il avec un dégoût amer, j'ai revu dans le monde, depuis deux mois, presque tous mes anciens compagnons d'Université. John est lieutenant aux horse-guards; William plaide au banc de la reine; Tony est membre des communes; James est attaché d'ambassade. Il n'y a pas jusqu'au petit Harry qui ne soit...

Il s'interrompit pour étreindre convulsivement sa poitrine à travers le cachemire moelleux de sa robe de chambre.

—Moi, moi seul, gronda-t-il avec une colère concentrée, je ne suis rien! Je mène un métier qui n'a pas de nom! Les autres sont des hommes; moi, je suis un mannequin pour tailleur, moi, je suis l'enseigne vivante d'un maquignon. Voilà mon lot dans la vie!

Il regarda le plafond, de l'air qu'avait Oreste provoquant les dieux implacables et criant du fond de son désespoir : Merci! je suis content!

Le vent du nord fit une trouée dans les nuages,

et découvrit un tout petit coin d'azur. Londres tout entier se mit aux fenêtres, et crut qu'on allait apercevoir le soleil. Ces Anglais ne doutent de rien!

Le soleil ne se montra point, il est vrai, mais il y eut je ne sais quel rayonnement lumineux qui colora de tons violâtres et faux la coupole vaporeuse suspendue au-dessus de la ville. Sur les deux rives de la Tamise, les patients du spleen eurent une minute de répit.

—J'avais des bras robustes, pourtant! se dit notre lion, non sans une certaine complaisance, j'avais un cœur ardent et fort, une tête où fermentait hardiment la pensée. J'étais au-dessus de mes rivaux jadis, et je me souviens...

Un gros nuage vint matelasser la pauvre trouée d'azur; la tête de Christian retomba comme un plomb sur sa main; il continua, en poussant un lamentable soupir :

—De tout cela que me reste-t-il? Une fatigue pesante qui est venue sans que j'aie travaillé! Le découragement morne du vaincu qui n'a pas même pris part à la bataille!

Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine. Il resta, pendant plusieurs minutes, immobile et comme engourdi.

La pluie redoublait, mais le gris de l'horizon prenait des nuances nacrées. Le brume se dissipait, et bientôt on put apercevoir audelà du parc les silhouettes rondes des collines de Barrow et de Primrose. Pour le coup, Londres, considéré au point de vue du spleen, éprouva un mieux subit et général.

Christian releva la tête; ses narines se gonflèrent, et une étincelle s'alluma dans ses yeux.

—Ah! s'écria-t-il en ouvrant gaillardement sa boîte à cigares, quand j'errais tout seul et la bourse plate dans les bruyères d'Ecosse ou sur les belles grèves de l'Irlande, en attendant l'héritage de mon excellent oncle; quand je défiais l'avenir, cherchant une équipée qui fût au-dessus de mon audace, que j'étais jeune, mon Dieu! que j'étais fier et que j'étais heureux!

Il présenta le feu au bout de son cigare, dont la fumée bleue monta en spirales vers le plafond. Son spleen n'était plus que de la rêverie.

—L'amour vint, murmura-t-il, tandis qu'un sourire naissait autour de ses lèvres; une ivresse délicieuse! Et je me sentis aiguillonné; mon âme grandit, mon intelligence s'éclaira, toute cette vigueur inoccupée qui était en moi doubla comme par magie... Jane, belle vision qui rayonna au milieu de

ma jeunesse! Regard d'enfant, taille de reine, sourire d'ange! Jane mon premier et mon dernier amour! Jane, que j'ai abandonnée...

Ceci fut dit avec une sorte de frémissement douloureux. C'est qu'un grand diable de nuage arrivait sur Primrose-Hill. Quand le grand diable de nuage eut caché la bande nacrée qui éclairait l'horizon, Christian jeta son cigare et dit en frappant du pied.

—Je mourrai fou et ce sera bien fait!

Il tourna le dos à la fenêtre, comme s'il eût voulu se soustraire aux mystérieuses influences du dehors. Il se sentait en train de lutter vaillamment et de mettre en fuite l'odieux cauchemar qui lui écrasait la poitrine. En somme, pourquoi tous ces souvenirs et pourquoi tous ces remords aujourd'hui plutôt qu'hier? Que s'était-il passé depuis la veille? Etait-il une femme ou un poëte pour se laisser énerver par la malaria britannique?

Il évoqua la blonde image d'Amy comme on crie au secours dans un danger pressant. Elle était belle aussi la fille du commodore.

—Elle ne m'aime pas, il est vrai, disait la conscience de Christian.

—Mais, répondait son orgueil, elle m'aimera plus tard.

—D'ailleurs, s'écriait son ambition, il faut bien que je sois riche...

—Puisque je n'espère plus être heureux! achevait la conscience désolée.

Miss Amy, comme on le voit, n'y pouvait rien. Christian croisa ses bras sur sa poitrine et n'essaya plus de combattre; il ferma les yeux; les fantômes du passé l'entourèrent. Son oncle le vieux philosophe lui avait dit souvent: « Sois bon pour être heureux. » La première souffrance amère et profonde de Christian datait du jour où il avait abandonné Jane. Le lendemain de ce jour, quand il avait cherché en vain à son réveil le sourire ami de sa compagne, une étreinte glacée lui avait serré le cœur. Et Christian avait beau regarder en arrière, il ne trouvait pas depuis lors dans sa vie un seul instant de vraie joie.

Christian avait lu dans l'histoire impartiale de l'empereur Napoléon, par sir Walter Scott, le récit de l'abandon de Joséphine. Il se donna le plaisir innocent de comparer sa fortune à celle de l'empereur. Jane était sa Joséphine, et miss Amy sa Marie-Louise. Avec la première, que de bonheur tranquille! avec la seconde que de solennels ennuis!

Napoléon avait mis en avant la raison d'Etat pour contracter son deuxième mariage. La raison d'Etat,

c'est-à-dire les dix mille livres sterling de revenus de miss Davidson, excusait aussi l'infidélité de Christian.

Christian frissonna en songeant à Sainte-Hélène.

—Mais, pensa-t-il, et ceci était une consolation bien amère, Joséphine adorait l'empereur!

Tandis que Jane!... Hélas! l'inconstance de Jane avait devancé l'heure de l'abandon; Jane le lui avait dit elle-même là-bas, à Brighton : Jane ne l'aimait déjà plus, Jane avait distingué un autre homme, ce haïssable sir Edgard! Christian avait douté longtemps, car les femmes essayent parfois contre l'indifférence le remède héroïque de la coquetterie, Christian s'était dit : elle joue un rôle, elle se cache pour pleurer derrière son sourire, elle m'aime encore, elle m'aimera toujours!

Cela le tenait en paix. « Soyez bon, pour être heureux! » L'oncle philosophe avait semé sur le sable.

Mais la foi la plus robuste cède à l'évidence de certaines démonstrations; la clef du jardin, la clef donnée par Jane au moment où l'oncle Saunders revenait avec le vicaire, c'était bien le sceàu de la séparation et l'adieu éternel.

En offrant cette clef, notre lion s'en souvenait,

Jane avait la gaîeté aux lèvres et sa jolie main ne tremblait pas.

—L'ingrate!

A ce mot qui venait de lui échapper, et qui franchissait les limites de la naïveté, Christian eut un éclat de rire sarcastique.

—L'ingrate! répéta-t-il. J'ai dit : l'ingrate! Me voilà qui me plains, ma parole! C'est une excellente histoire! Ah! çà, où en serais-je, si elle s'était jointe à ce brutal coquin de Saunders pour me forcer à l'épouser?... L'ingrate! je me trouve impayable! on mettrait ce mot-là dans un livre!

—Non, non, s'interrompit-il d'un ton raisonneur et rassis, elle ne m'a jamais fait que du bien, la pauvre Jane, et son inconstance est un dernier service!

Il se leva brusquement et repoussa son fauteuil d'un violent coup de jarret.

—Tout cela est bel et bon, fit-il en fronçant le sourcil, mais je suis prisonnier chez ce lunatique de commodore. Les cheveux de miss Amy deviennent plus fades, ses dents allongent. Il m'a semblé, hier soir, qu'elle avait des yeux de porcelaine. Elle boude, sur ma foi, elle joue à l'Iphigénie sacrifiée par son père, et j'entrevois de temps à autre la figure de ce

petit fat d'Edgard. Le commodore tout seul me fait ici bon visage, parce que je suis lion, et qu'il est fou!

Il vint se planter devant la fenêtre, et plongea ses regards mornes dans la brune revenue, qui se collait aux vitres comme un voile. Il bâilla quatre ou cinq fois de suite avec emportement.

—Je m'ennuie! je m'ennuie! balbutia-t-il les larmes aux yeux et la mâchoire démise, je crois qu'on n'a jamais vu sur la terre un homme plus malheureux que moi! Je m'ennuie! je m'ennuie!

Sa voix avait des inflexions tout à fait extravagantes. Il essaya de battre une marche sur les carreaux, puis, saisi d'un véritable transport il se prit les cheveux à poignées en criant :

—Miséricorde! miséricorde! je donne ma succession à celui qui me brûlera la cervelle!

Un domestique à livrée entr'ouvrit la porte, comme s'il eût voulu répondre à cet appel désespéré.

—Que voulez-vous? demanda Christian, copiant à son insu le bûcheron de la Fontaine.

—Ces messieurs désireraient bien parler à Milord, répliqua le domestique.

—Quels messieurs?

—Les messieurs de tous les jours, le marchand de chevaux, le tailleur, le bottier...

Christian ne le laissa pas achever, il se mit dans une colère terrible; cela soulage; les malades du spleen cherchent l'occasion de se fâcher, comme les épagneuls indisposés courent après le chiendent.

—Les misérables! s'écria-t-il, ils ne me laisseront donc jamais en repos! Qu'ils aillent au diable!

Le domestique s'inclina. Christian prit son chapeau et l'enfonça convulsivement sur sa tête.

—Je ne sais pas, gronda-t-il, pourquoi je ne leur ai pas encore brisé les côtes!

Il gagna la porte de sa chambre à coucher.

—Que faut-il dire à ces messieurs? demanda le domestique.

—Que je les voudrais tous à cent pieds sous terre! répliqua Christian, qui rejeta la porte avec fracas et disparut.

Le domestique se tourna paisiblement vers l'antichambre.

—Messieurs, dit-il, donnez-vous la peine d'entrer, s'il vous plaît.

Carter, Lewis, Staunton et le doux Filowski passèrent aussitôt le seuil chapeau bas et la bouche en cœur; le compliment préparé s'arrêta sur leurs lèvres.

—Eh bien! fit Carter, regardant autour de lui, Milord n'est plus là ?

—Non, Messieurs, répondit le domestique.

—Il n'a rien dit pour nous ?

—Oh! si fait, Messieurs!

Les quatre courtisans se rapprochèrent, et le marchand de chevaux demanda d'un air empressé :

—Qu'a-t-il dit?

Le domestique les salua bien poliment, et répliqua en tournant le bouton de la porte :

—Il a dit que vous alliez au diable!

Les fournisseurs échangèrent des regards assombris. Le domestique était déjà dehors.

—Mauvais! murmura Carter en secouant la tête doctoralement.

—Mauvais! répétèrent Filowski, Staunton et Lewis.

—Messieurs, reprit le maquignon fashionable, il faut prendre garde! Quand un lion n'a plus rien à désirer, il se brûle la cervelle.

—C'est la règle! soupirèrent les trois autres en chœur.

—Que faire, cependant? demanda Lewis.

—Il n'y a plus qu'une seule chose, répondit Carter, c'est de le marier.

Filowski haussa les épaules.

—Replâtrage! dit-il avec dédain et en polonais.

—Sa lune de miel durera tout au plus quinze jours, fit observer Lewis.

—Eh bien! s'écria Carter, ne fabriquons plus et cherchons une autre combinaison. En attendant, écoulons nos produits avec un peu de grosse caisse, quinze jours suffisent pour cela. Dans quinze jours, s'il se brûle la cervelle...

—Dame!... fit Staunton.

—Ma foi... appuya Lewis.

—Ça le regarde! acheva le tendre Filowski.

La porte s'ouvrit de nouveau, et le domestique annonça le commodore. Les fournisseurs reprirent leur attitude respectueuse. Par la porte ouverte, au fond de la perspective des appartements, ils aperçurent un spectacle bizarre. Le commodore était nu comme un ver, à l'exception d'un caleçon de boxeur, qu'il portait autour des reins. Ses jambes maigres, longues et osseuses, s'agitaient en mesure; au bout de ses bras noueux et velus, on voyait ses mains recouvertes de gants fourrés qui faisaient le moulinet et lançaient des coups furieux dans le vide. Il avait un masque de fil de fer sur le visage.

—Parez! criait-il d'une voix essoufflée; la tête en

arrière ! la jambe de devant libre ! Protégez la poitrine ; le plus mauvais coup est au creux de l'estomac... Voilà le coup de Smith ; tenez !

Il envoya une bourrade à la muraille.

— Le coup de Paulus est double et vient après trois feintes en changeant la main..... Pan ! pan ! pan !... Vlan !

Il assomma la porte de deux coups de poing ; puis il fit son entrée, toujours en garde, soufflant comme une baleine et ruisselant de sueur.

XVIII

COURS DE BOXE

—Bonjour, Messieurs, bonjour, dit le commodore à travers son masque; je parierais cent livres pour moi contre James! James n'a que la force pour lui; moi, j'ai l'adresse et la science.

Il plia les jarrets et fit le dévidoir avec ses poings. Les fournisseurs le contemplaient avec admiration.

—J'ai vu bien des boxeurs... commença Carter.

—Et de fameux boxeurs! poursuivit Lewis.

—Mais, reprit le marchand de chevaux, Milord a je ne sais quelle façon à lui...

—La méthode! interrompit le commodore. Je pars d'un principe, n'est-ce pas? c'est de ne rien faire comme les autres. Quand je pense que les Français ont donné le nom de boxe à leur ignoble lutte! Un gentleman ne doit pas ruer comme un

cheval, que diable! Les pieds sont faits pour marcher, les poings pour assommer; ne sortez pas de la nature!

Un murmure approbateur accueillit ces belles paroles.

—La boxe, dit sérieusement Filowski, considérée à ce point de vue philosophique, a quelque chose de grand.

—Voilà! interrompit Robert Davidson; moi, je mets de la philosophie dans tout! Et savez-vous pourquoi j'ai tant de gaieté ce matin, car je me sens gai comme pinson, malgré le brouillard? C'est que mon professeur de boxe, vous savez, Danie de Covent-Garden, vient de m'enseigner un coup nouveau, à l'aide duquel je lui ai immédiatement écrasé le nez.

—Vraiment! fit Carter.

—Ah! il n'y a que Milord pour ces choses-là! dirent les autres en riant.

Le commodore marcha droit sur le maquignon.

—Boxez-vous? demanda-t-il en lui présentant le poing.

—Non, Milord, non, pas du tout! balbutia Carter, qui recula de plusieurs pas.

—Alors, reprit le commodore, je vais vous enseigner le coup.

Il se mit en garde et rejeta la tête en arrière. Carter, sérieusement effrayé, reculait toujours.

—N'ayez pas peur, dit Robert Davidson en faisant deux ou trois passes courtoises autour des joues du malheureux Carter, on n'en meurt pas! Regardez bien, vous autres, c'est au nez que j'en veux!

—Mais, Milord... criait le maquignon suppliant.

—Un peu de complaisance! disaient les trois autres fournisseurs.

Le commodore était calme et souriant, mais à travers les trous du masque son regard fascinait Carter.

—Parez deux fois le coup droit du haut et du bas, reprit-il; changez la main... tournez en cherchant la ceinture... changez encore, cela fait deux fois... menacez dessous vivement, gagnez à la parade et détachez du poing droit en changeant pour la troisième fois.

Ce disant, il lança un coup de poing au maquignon qui bondit en arrière en hurlant. Les autres fournisseurs eurent la lâcheté d'applaudir.

—Ce n'est pas plus malin que ça! dit le commodore en reprenant haleine; deux feintes, un demi-tour et trois changements de main! Ne vous éloignez

pas, Monsieur Carter, je sais un autre coup qui est encore plus joli.

—Ah ! Milord, s'écria le marchand de chevaux, perdant patience, je cède ma place à un autre.

—Eh bien, mettez-vous là, Monsieur Filowski !

Le commodore parut se raviser tout à coup.

—Mais je suis bien bon, moi, s'écria-t-il de vous donner des leçons pour rien, quand il m'en coûte deux guinées par séance avec Danie ! Messieurs, je ne fais rien comme les autres, c'est vrai ; mais je vous prie de ne point oublier la distance qui nous sépare. Vous êtes des commerçants, voilà tout, et je ne sais pas quelle idée vous avez de vouloir boxer avec un gentleman ! Ne mêlons pas les castes, restons chacun à notre rang, et qu'une vaine ambition ne nous porte pas à franchir les limites !

—Eh, eh ! s'interrompit-il avec une joie d'enfant, vous pouvez bien juger par cet échantillon que j'aurais fait un orateur distingué, si j'avais voulu. Mais, bah ! parlons de choses sérieuses ; je veux renouveler en bloc tous mes équipages.

Les figures un peu rembrunies des fournisseurs se déridèrent.

—Voitures, chevaux, mobilier, garderobe, poursuivit Robert Davidson, je change tout de fond

en comble. Pourquoi? Parce que je suis l'homme le plus heureux de l'univers, parce que ma maison est un temple où deux divinités se sont donné rendez-vous : le dieu de la mode, Messieurs, et la déesse de l'amour. Lady Desdemone Bridgeton, mon illustre fiancée, va venir ici aujourd'hui même, et je possède déjà chez moi Christian Mac-Aulay !

Il exécuta un moulinet rapide et retomba en garde en répétant avec une indicible expression de bonheur :

—Christian Mac-Aulay !

Les fournisseurs firent comme s'ils eussent cherché en vain des paroles de félicitation à la hauteur de la circonstance.

—De sorte que, conclut le commodore, dont la voix tremblait d'émotion, mon toit abritera du même coup l'auteur de *David Rizzio* et le seul homme qui, dans l'ère moderne, se soit battu en duel avec une arquebuse du temps de Henri VIII !

On aurait pu lui objecter que l'adversaire de cet homme avait eu nécessairement le même honneur, mais sir Edgard Lindsay ne comptait point : ce n'était pas un original.

—Avez-vous été admis à saluer Mac-Aulay ce matin, Messieurs? demanda le commodore.

—Milord, répondit Carter, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour cela, mais il a pris la fuite à notre approche.

—Pourquoi ?

—Il est attaqué d'un très-fort accès de spleen.

—De spleen ! répéta Robert Davidson, dont la voix, tout à l'heure si joyeuse, prit incontinent des inflexions lugubres ; le spleen ! ah ! ah !... il fait noir !... il fait gris !... Pourquoi tous ces papillons en deuil dans la chambre ?

Il cessa de faire des passes, et ses bras détendus tombèrent le long de ses flancs.

—Ah ! ah ! gémissait-il, le spleen !... il a le spleen ! Il arracha son masque avec fureur et l'aplatit contre la muraille ; il ôta ses gants fourrés pour se presser les tempes à deux mains.

—Ne voyez-vous pas que moi aussi j'ai le spleen ? s'écria-t-il, en jetant sur les fournisseurs des regards désespérés. Eloignez-vous ! laissez-moi seul avec le découragement qui me torture !

—Mais Votre Seigneurie disait tout à l'heure... voulut objecter Carter.

—Silence ! M'a-t-on vu faire quelque chose comme un autre ! Celui qui m'accuserait d'imiter quelqu'un, je le poignarderais ! Allez-vous-en ! Mac-Aulay n'a

pas voulu vous voir; vous me fatiguez d'une manière incroyable : vous êtes gros, gras, souriants, bien portants, j'ai envie de vous faire jeter par les fenêtres ! Ah ! je me souviendrai de cet accès de spleen !

—Retirons-nous, Messieurs, dit Carter en se dirigeant vers la porte.

—C'est cela, retirez-vous ! je n'ai jamais vu d'êtres aussi ennuyeux que vous !

Il se ravisa tout à coup, au moment où les fournisseurs passaient le seuil.

—Dites-moi, demanda-t-il, pensez-vous que Mac-Aulay songe à se détruire ?

—Franchement, Milord, répondit le maquignon, qui gardait son coup de poing sur le cœur, cette crainte nous est venue.

—Il suffit, Messieurs, prononça lentement le commodore en croisant les bras sur sa poitrine ; je vous fais mes adieux pour toujours. Vous ne me reverrez plus en ce monde. Je vais me suicider par la vapeur du charbon.

—Que dites-vous, Milord ? s'écrièrent les fournisseurs en rentrant dans la chambre.

—Cela vous semble commun ! reprit Robert Davidson, qui réfléchissait ; vous avez peut-être raison. Si la chute du Niagara n'était pas si éloignée... Tenez !

il y a aussi le rocher de Leucade, d'où Sapho se précipita dans la mer; mais, c'est pour femme. On peut, d'ailleurs, se laisser mourir de faim comme Montaigu, ou avaler sa propre langue, selon le procédé ingénieux des Malais... Soyez certains, Messieurs, que ma mort ne démentira point ma vie, et que je saurai trouver un expédient original pour me lancer dans l'éternité.

Il bâilla trois fois de suite, et si sincèrement, que ses yeux s'emplirent de larmes.

—Je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie! répétait-il en se démenant sur place comme un possédé.

Tout à coup il saisit le bras de Carter et celui de Filowski.

—Fermez toutes les portes! commanda-t-il d'une voix saccadée; si vous voulez, je vous admettrai à l'honneur de mourir avec moi!

Tandis que les fournisseurs restaient abasourdis, Robert Davidson s'élança vers une armoire d'où il retira un petit baril.

—De la poudre! s'écrièrent les malheureux marchands.

Le commodore ouvrait déjà son briquet de fumeur.

Heureusement qu'un pas léger se fit entendre

dans le corridor voisin. Les fournisseurs soulagés s'écrièrent tout d'une voix :

—Lady Bridgeton ! voici lady Desdemone Bridgeton !

Le commodore remit son briquet dans sa poche. Il s'avança vers la jeune femme et lui baisa la main d'un air tragique.

—Au point où j'en suis, Madame, dit-il, quelques minutes de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Je parlais tout à l'heure de Sapho, qui n'avait certes rien fait d'aussi fort que *David Rizzio*, ou que votre *Etude sur le paupérisme*.

—Ah çà, mais vous êtes tout pâle, Milord ! interrompit Jane, qui le regardait avec étonnement.

—Avant de se détruire, répondit le commodore, Caton lut un *Traité sur l'immortalité de l'âme*. Je possède des livres pareils dans ma bibliothèque ; mais pourquoi imiterais-je Caton, moi qui n'ai jamais imité personne ? Milady, vous aviez en moi un admirateur enthousiaste...

—J'avais ! interrompit Jane, mise au fait déjà par la pantomime des fournisseurs. Vous ne m'admirez donc plus, Milord ?

Robert Davidson montra le baril de poudre et déclama sourdement :

—Je ne suis plus de ce monde!

—Un verre d'eau! un verre d'eau! s'écria lady Bridgeton, comme si elle eût craint de se trouver mal.

Le commodore était bien fier de l'effet produit. Il avait tout lieu d'espérer une syncope sérieuse. On apporta des verres et une carafe; Jane saisit la carafe, en versa le contenu tout entier dans le baril.

—Je noie les poudres! s'écria-t-elle en éclatant de rire.

—Ah! Madame, fit douloureusement le commodore, c'était ma dernière ressource! Mac-Aulay et moi nous avons un spleen affreux!

—Eh! Milord, répliqua Jane, cela vous passera!

—Je suis sûr que Mac-Aulay s'est déjà fait sauter la cervelle.

—Du tout, Milord, du tout! Je viens d'apercevoir M. Mac-Aulay dans le parc. Il a l'air excessivement joyeux.

—Vous êtes sûre de cela, Milady?

—Très-sûre!

Le commodore regarda furtivement les fournisseurs.

—Voyez, si je ne suis pas un être à part! murmura-t-il; tout à l'heure je songeais à me tuer, et maintenant j'ai le cerveau plein d'idées folâtres. Je

suis gai, mais très-gai ! je dis gai, au point de commettre quelque extravagance !

Il ébaucha un pas de polka sur le tapis.

—Il n'y a que vous pour cela, Milord ! fit Jane.

Les fournisseurs chuchotaient sans rire :

—Étonnant sur ma parole !

—Véritablement unique !

—Rien comme les autres !

Le commodore, encouragé, se mit à chanter du gosier une gaudriole à porter le diable en terre.

—Milord, lui dit Jane, je suis charmée d'être venue ; je ne connaissais pas encore ce côté joyeux de votre caractère. Puis-je vous demander si c'est ici votre appartement ?

—Non, Milady ; j'ai cédé tout ce pavillon à Mac-Aulay.

—Ah ! fit Jane, qui devint rêveuse.

Pendant qu'elle réfléchissait, le commodore disait aux fournisseurs :

—Vous voyez si je vous ai trompés ? Ce n'est pas une visite ; elle vient s'installer chez moi... Et dans les termes où nous sommes ensemble, je vous prie de croire, Messieurs, que cela n'a rien de choquant.

—On peut regarder le mariage comme fait, dit Carter.

Le commodore inclina la tête en souriant et planta une chiquenaude sur le nez de Filowski.

Il était gai.

—Milord, reprit Jane en ce moment, vous m'avez dit que je pouvais choisir dans toute votre maison la retraite qui me conviendrait le mieux.

—Chère lady, de la cave au grenier, tout est à vous, répliqua le commodore, qui ajouta, en se tournant vers les fournisseurs : Est-ce clair?

—Eh bien, dit Jane, j'ai déjà parcouru la plupart de vos appartements; mais je suis difficile; je voudrais me consulter.

—Je crois que Milady a le désir d'être seule, souffla Carter à l'oreille du commodore.

—Voulez-vous que nous nous retirions? demanda celui-ci; parlez, vous êtes chez vous!

Jane s'inclina sans répondre.

—Allons, venez, Messieurs! s'écria le commodore, nous avons, pardieu! de la besogne! Commençons par l'écurie, Carter. Ah! je suis extraordinairement gai, je veux dépenser de l'argent; venez, venez!

Il salua Jane et s'élança dehors, suivi des quatre fournisseurs.

Jane était seule; elle alla s'asseoir à la place oc-

cupée naguère par Christian. Il y avait sur le charmant visage de la jeune femme je ne sais quelle gravité vaillante et résolue; elle écoutait les bruits du dehors avec une inquiétude mêlée d'espoir.

—C'est ici qu'il s'est réfugié pour me fuir! murmura-t-elle; et moi je le poursuis. Chose étrange! à mesure qu'il s'éloigne de moi, je suis entraînée vers lui.

Elle demeura pensive durant quelques instants et perdue dans sa rêverie. Un bruit de pas l'éveilla en sursaut; elle se redressa; elle passa la main dans ses cheveux et drapa coquettement les plis moelleux de sa robe.

—Le voilà! dit-elle en essuyant une larme qui roulait sur sa joue un peu pâle. Du courage, pauvre Jane! Rappelle ton sourire pour livrer ta dernière bataille!

XIX

TRIOMPHE DU COMMODORE

Christian jeta son chapeau sur un fauteuil en poussant un soupir de soulagement. Il avait vu passer les fournisseurs en compagnie du commodore; il se sentait débarrassé pour longtemps. Quand il reconnut Jane, il ne put retenir un geste d'étonnement.

—Vous ici ! balbutia-t-il.

—Vous ne vous attendiez pas à me voir, Christian? répliqua la jeune femme.

—J'avoue que j'étais loin de penser...

—Et ma présence vous contrarie?

Christian était remis.

—Vous ne le croyez pas, Jane, dit-il en se penchant pour lui baiser la main avec galanterie. Il faut

me pardonner mon premier mouvement, un reste de tristesse...

Et comme Jane l'interrogeait du regard, il ajouta en forme d'explication :

—Vous ne vous figurez pas comme j'étais triste ce matin; j'avais des idées de l'autre monde, un désespoir sans motif, des regrets absurdes qui me navraient le cœur. Mais j'ai pris le dessus; je nargue le passé maintenant, et Dieu merci! mon humeur est excellente.

—Je serais bien heureuse d'apprendre, dit Jane, que vous avez des sujets de joie.

—J'aime mieux vous dire que je n'avais pas l'ombre d'un sujet de peine. Je me faisais tout simplement des fantômes. Il me semblait, par exemple, que miss Amy ne pourrait jamais m'aimer.

Il haussa les épaules et poursuivit d'un air victorieux :

—Je viens de la voir; nous avons causé; elle a été d'une bienveillance adorable! A vue de pays, rien ne sera plus calme et plus uni que votre ménage.

—Votre ménage! répéta Jane involontairement.

—Ce sera ce qu'on appelle un mariage de raison, acheva Christian qui mit ses mains dans ses poches.

—Allons! fit Jane en réprimant un soupir, nous

en sommes donc au même point tous les deux ; je fais, moi aussi, un mariage de raison.

Christian ferma les yeux à demi et prononça du bout des lèvres :

—En vérité, vous vous mariez, mon ange ?

Jane garda un instant le silence ; puis, au lieu de répondre :

—Mon Dieu, dit-elle, il y a des choses en ce monde qui au premier aspect repoussent et attristent.

—Je ne vous comprends pas, interrompit Christian, dont l'attention s'éveillait malgré lui.

—Des choses bizarres, continuait la jeune femme, des choses tellement inattendues et si invraisemblables...

—Voyons un peu ces choses-là !

Jane releva sur son ancien amant son regard plein de mélancolie et prononça d'une voix ferme :

—Christian, je vais être votre belle-mère.

—Charmant ! délicieux ! s'écria le lion avec un éclat de rire un peu forcé, chaque fois que les femmes épousent un fou, elles prennent un air solennel pour dire : Je fais un mariage de raison.

—Ah ! çà, se reprit-il, je n'étais donc pas si loin de la vérité, l'autre jour ! j'avais mis le doigt sur la plaie ? Ambitieuse ! ambitieuse ! c'est là votre péché

mignon, Jane. Mais je ne vous fais pas de reproches au moins; tout est pour le mieux! Une chose impayable, c'est que ce petit fat d'Edgard Lindsay n'aura ni vous qui épousez le commodore, ni miss Amy que j'épouse. Il ne lui reste plus qu'à se pendre! Charmant! charmant, sur ma parole! voilà ce que j'appelle un vrai dénoûment de comédie.

La colère montait au cœur de Jane; mais elle employait tout ce qu'elle avait de force à retenir sur ses lèvres le sourire qui voulait s'échapper.

—Ma foi, dit-elle, je n'osais pas le prendre avec vous sur un ton si léger, mais...

—Ma belle-mère! répétait Christian. Ah! l'excellente histoire!

—Mais, poursuivit Jane, du moment que vous me donnez l'exemple.

—Ah! de tout mon cœur! de tout mon cœur! c'est une situation unique et qui vaut son pesant d'or. Ah çà! puisque nous voilà mariés tous les deux, raisonnablement et convenablement, Jane, ma chère Jane, nous pouvons bien causer un peu comme de vieux amis.

—Pourquoi non? s'écria Jane gaillardement; je vais vous dire, moi, ce qui gênait nos relations: c'étaient ces fatigants souvenirs d'amour.

—Fadaises, ma toute belle !

—Sottises, mon très-cher !

—Étions-nous assez enfants !

—Tenez, Christian, j'ai honte quand j'y pense !

—Je vais vous faire un aveu, Jane : je conservais une petite inquiétude à votre sujet, vous aviez beau me dire que vous étiez guérie...

—C'est absolument comme moi : je me défiais de votre froideur.

—On a vu des jeunes personnes se tromper elles-mêmes.

—On a vu des jaloux jouer la comédie de l'abandon.

—Mais, par exemple, dit Christian, dont la voix se fit à son insu plus lente et plus grave, quand vous m'avez donné cette clef de votre jardin...

—Quand vous l'avez prise avec un empressement si joyeux, poursuivit Jane.

—J'ai senti comme un frisson au cœur ! acheva Christian presque à voix basse.

—Comment ! comment ! s'écria Jane, un frisson ? mais j'ai été enchantée, au contraire !

—C'est qu'apparemment vous étiez mieux guérie que moi, Jane. Moi, voyez-vous, j'ai le cœur fait ainsi : il est des souvenirs qui ne pourront jamais s'effacer de ma mémoire.

Ce n'était plus pour garder son sourire que Jane se tenait à quatre; il y avait des larmes de joie sous sa paupière.

—Voulez-vous savoir? dit-elle pourtant avec un dédain parfaitement joué, cela me fait pitié, voilà tout!

—Vous êtes bien heureuses, vous autres femmes! soupira Christian.

Jane eût payé ce soupir au prix de dix années de vie, mais elle tint bon; elle l'avait dit: c'était sa dernière bataille.

Christian rêvait. Il poursuivit d'un ton langoureux.

—Ces chères promenades au bord de l'eau tranquille et bleue! Ces longs silences sous la voûte muette des grands arbres! Les heures si belles et si douces du premier amour! Que disions-nous, Jane, dans la voiture qui nous emportait loin de la maison de votre oncle? Je ne sais; je ne sentais plus mon âme; c'était comme un rêve plein de délices, et les bienheureux doivent se taire ainsi au Paradis!

—Oui... oui, murmura Jane combattant son émotion victorieuse, vous dites vrai: c'était un rêve!

—Vous pleuriez, je m'en souviens. C'était avec mes baisers que j'essuyais vos larmes.

Jane était pâle; sa voix trembla quand elle dit:

—Ne parlons pas de cela, Christian, je vous en prie!

—Pourquoi? demanda Christian; c'est notre dernier jour; demain ces souvenirs seraient coupables.

—Ils sont bien douloureux aujourd'hui! balbutia la jeune femme qui appuya ses deux mains contre son cœur.

—Pour vous, Jane, s'écria Christian, je ne dis pas. Mais pour moi, c'est ce petit coin de la mémoire où le cœur dresse religieusement un autel. Oh! qu'il était naïf et profond l'amour que je vous portais, Jane! Comme nos deux cœurs étaient bien faits l'un pour l'autre! car vous m'aimiez, vous aussi!...

—Je le croyais, voulut dire la jeune femme.

—Taisez-vous interrompit le lion avec chaleur, ne blasphémez pas, au moins! vous m'aimiez, je vous jure que vous m'aimiez! Depuis lors, vous avez changé, c'est possible, et c'est mon malheur...

—Son malheur! répéta Jane en elle-même et en caressant ce précieux aveu tout au fond de son âme.

—Laissez-moi, reprit le lion, laissez-moi, je vous en supplie, cette pauvre consolation! Dites-moi...

—Eh bien, oui, Christian, je crois que je vous aimais.

Le lion lui avait pris les deux mains qu'il dévorait de baisers.

—Comme moi, balbutiait-il avec une ardeur toujours croissante, — n'est-ce pas, Jane, comme moi, avec passion, avec délire, avec folie? car c'était comme cela que je t'aimais! Et que tu étais divinement belle quand tes yeux adorés me parlaient d'amour! Mon Dieu! pas plus belle qu'à présent! Il faut qu'on m'ait jeté un sort! Sais-je, moi, où j'avais le cœur quand j'ai pu croire que je ne t'aimais plus!

Jane sentait vaguement qu'il fallait résister encore, et que de sa résistance dépendait la victoire; mais son sein battait et ses yeux se voilaient.

Timidement et gauchement, Christian voulut passer une main derrière sa taille.

— Je t'aime! répétait-il à satiété, je t'aime comme au premier jour, comme à la première heure de cette tendresse, unique en ma vie!

Jane le repoussait. Il ajouta avec explosion en l'entourant de ses deux bras qui tremblaient :

—Je te dis que je t'aime!

—Et moi je vous dis qu'il est trop tard! répliqua Jane en lui échappant.

Christian s'éveilla comme d'un rêve; sa tête se pencha sur sa poitrine; il regarda Jane qui se

tenait à quelques pas, émue et toute frémissante.

—Trop tard! répéta-t-il machinalement. Est-ce vrai, cela? Si vous m'aimiez encore, Jane, pourquoi serait-il trop-tard? Ne sommes-nous pas libres? n'avons nous pas jusqu'à demain? Trop tard! Est-il jamais trop tard pour réparer une faute? Le destin de toute notre vie est là, Jane, et je vous parle du fond du cœur. Qu'y a-t-il derrière nous? tout un passé d'amour. Jetons un voile sur ces quelques semaines extravagantes et maudites, expions-les à force de tendresse et reprenons notre bonne vie d'autrefois, là où nous l'avons laissée.

—Quelle folie! dit Jane qui baissa les yeux pour que ses regards émus ne pussent démentir ses paroles.

Christian frappa du pied.

—Et s'il nous plaît d'être fous! s'écria-t-il; je renonce à tout de grand cœur; dans l'univers entier il n'y a que vous pour moi, Jane. Et vous avez beau faire, il n'y a que moi pour vous!

—Comme vous arrangez cela!

Christian se laissa glisser jusqu'à terre et s'agenouilla.

—Je suis assez puni, murmura-t-il doucement; regarde-moi, Jane... et ne mens pas... Tu m'aimes?

—Non ! non ! balbutia Jane en détournant la tête; je ne veux pas vous aimer !

Christian devinait qu'elle pleurait; il ne parla plus; il l'attira tout doucement vers lui et mit un baiser sur ses lèvres. Jane tressaillit entre ses bras, puis elle lui jeta ses mains autour du cou. Elle pleurait encore, mais elle souriait aussi.

—Méchant ! dit-elle tout bas et d'une voix tremblante; oh ! que tu m'as fait de mal !

—Tu vois bien ! s'écria le lion qui se rassit auprès d'elle; c'est le destin, ma pauvre amie ! Nous ne pourrons jamais nous débarrasser l'un de l'autre !

Jane restait immobile; elle pensait :

—Je me suis laissé vaincre trop vite !

—Ma parole, reprit le lion avec bonhomie, mais sans aucune espèce de lyrisme sentimental, si ce n'était la mauvaise honte, je crois que je t'épouserais tout de suite.

—Je ne vous demande rien, Christian, fit Jane, qui redevenait pâle.

—Ne te fâche pas ! Je parle en bon bourgeois : je ne serai content que quand je t'appellerai ma femme : c'est convenu. Mais quel esclandre, songe donc ! dans cette maison où tu as un fiancé et moi une fiancée ! Il faudrait un moyen, un expédient...

Jane était si heureuse de l'entendre parler ainsi sérieusement et sans phrases qu'elle restait là comme engourdie dans sa béatitude. Elle avait eu terriblement peur au moment où Christian s'était relevé, mais maintenant la blessure de son âme était guérie. Elle croyait plus à cette promesse simple, bourgeoise, selon l'expression de Christian, qu'à tous les serments du monde.

—Ah çà, tu ne peux donc pas chercher ! s'écria le lion avec impatience.

—Je cherche, murmura Jane par manière d'acquit.

Elle ne cherchait pas ; elle contemplait Christian qui était encore son Christian à elle, et ce n'était pas trop de toutes les facultés de son être pour savourer ce grand, cet immense bonheur !

—Si seulement, pensait le lion qui en avait fini avec la rêverie, si l'on pouvait se procurer un motif plausible... n'importe quoi... un cas de force majeure... enfin, je ne sais pas moi, quelque bonne petite violence ?

Pendant qu'il parlait, la porte située derrière lui s'ouvrit tout doucement, et au moment où il prononçait ces mots : *Bonne petite violence,* le fermier Saunders de Newcastle entra dans la chambre, avec

ses épaules herculéennes et son énorme gourdin. Au même instant, ce coquin de Tom Borne montrait sa face bilieuse au seuil de la porte principale.

Saunders frappa le sol du bout de son bâton et s'appuya dessus, comme le bourreau des tableaux couleur moyen âge s'appuie sur le manche de sa hache. Jane poussa un cri de frayeur; Christian, qui d'abord avait regardé Tom Borne, se retourna vivement.

—Mon oncle! pensait Jane; il va tout perdre!

Un sourire franchement joyeux était sur les lèvres de Christian.

—Pardieu! s'écria-t-il, voici l'affaire: cas de force majeure, bonne petite violence, notre oncle et son vénérable gourdin!

Saunders de Newcastle ne comprenait pas encore et le regardait d'un air inquiet.

—Bonjour, notre oncle, reprit le lion en lui tendant la main, soyez le bienvenu cette fois et prêtez-moi votre gourdin... N'ayez pas peur: c'est pour assommer ce drôle!

Il montra Tom Borne, qui fit un pas en arrière.

—Je n'ai plus de secret, maraud! reprit encore Christian, et je payerai désormais en coups de canne.

—Alors, répliqua Tom Borne qui fit demi-tour

sur ses deux talons, je vais chercher une place de portier, car on ne peut pas vivre de l'air du temps.

Jane avait tendu son beau front à Saunders, qui restait indécis et toujours immobile.

—Allons, notre oncle! s'écria le lion gaiement.

Saunders lui mit sa large main sur l'épaule et le regarda en face.

—Je veux bien faire la paix, mon voisin de campagne, dit-il avec un reste de rancune, pourvu qu'il n'y ait pas de porte de derrière.

Christian éclata de rire; Saunders serra son gourdin et ajouta en s'essuyant le front:

—Ah! ah! vous pouvez-vous vanter de m'avoir fait courir!

—Rassurez-vous, notre oncle, dit Christian, et chargez-vous seulement du vicaire: les témoins ne nous manqueront pas!

Il alla ouvrir la porte par où Tom Borne était sorti. On entendit un bruit de voix dans le corridor, et presque aussitôt après, le commodore entra, tenant sir Edgard sous le bras. Miss Amy venait ensuite baissant les longs cils de sa paupière pour dissimuler son sourire espiègle. Carter, Lewis, Staunton, Filowski et une demi-douzaine d'autres fournisseurs fermaient la marche.

—Ces messieurs m'ont fait leur devis, disait Robert Davidson à Edgard, cela me coûtera deux mille livres sterling : ce n'est pas cher! Il faut bien fêter les deux mariages. J'avais oublié de vous dire que les deux mariages sont arrangés définitivement. Vous êtes contrarié, que voulez-vous? Faites un retour sur vous-même, Edgard, mon ami, et vous comprendrez que vous êtes trop comme tout le monde pour entrer dans ma famille!

—Cependant, Milord, votre fille... voulut dire Edgard Lindsay.

—Tiens! voici Mac-Aulay! s'écria le commodore. Il a bonne mine, je sens que je me porte bien!

—Votre fille... insista sir Edgard.

—Assez, Monsieur, je vous prie!

—Pourtant, Milord, dit Jane qui s'avança vers lui, si vous tenez à vous allier à l'auteur de *David Rizzio*...

—A l'auteur des savantes *Etudes sur le paupérisme*, ajouta Christian.

—Si j'y tiens, Milady! fit le commodore en baisant galamment la main de Jane, vous me demandez si j'y tiens!

—Je vous le demande, Milord, parce que sir Edgard Lindsay...

—Qu'a-t-il de commun, je vous prie, avec lady Desdemone Bridgeton?

Amy, incapable de se contenir, serra en passant les mains de Jane et se jeta au cou du commodore.

—Mon père! mon père! s'écria-t-elle. C'est lui! c'est sir Edgard qui écrit sous le nom de lady Bridgeton!

Le commodore resta foudroyé, puis il se tourna vers le cercle immobile des fournisseurs comme pour chercher un appui dans sa détresse.

—Comment! balbutia-t-il, comment! Gardons-nous de plaisanter sur des sujets si graves! Le dithyrambe sur l'Irlande! le *Traité du paupérisme*, et ce superbe drame qui a fait rire et pleurer les trois royaumes!...

—Ma foi, Milord, dit Edgard avec brusquerie, je vous demande grâce pour ma modestie, car je suis positivement l'auteur de tout cela.

Le commodore regarda sir Edgard d'en bas, comme si ce dernier eût grandi subitement de vingt coudées.

—Ah diable! grommela-t-il, j'ai toujours été votre ami, Lindsay, vous le savez bien. Ah, peste!... mais Milady, alors?

Christian avait pris la main de Jane.

—Cher lord, dit-il, la pauvre Jane est ma femme, voilà tout, et sur mon honneur, je ne désire point qu'elle sache faire des dithyrambes, des traités ou des drames !

—Sa femme ! répétèrent les fournisseurs pris d'inquiétude.

—Votre femme, Mac-Aulay ! votre femme ! s'écria le commodore avec agitation ; mais alors... et ma fille ?

—Mon père, répondit la blonde Amy, qui tendit la main à Edgard, moi, je ne me plains pas !

Le commodore croisa ses bras sur sa poitrine et baissa la tête dans l'attitude de la réflexion ; tout à coup le rouge lui monta au visage et les veines de son front se gonflèrent.

—Je pense que je vais m'emporter, gronda-t-il ; tout le monde me paraît content, ici, moi seul je suis victime !

Il se creusait la cervelle pour trouver un moyen original et nouveau de manifester sa colère. Christian lâcha la main de Jane. Il alla prendre à l'un des trophées de sport suspendus à la muraille une toque de jockey et une cravache.

—Vous, Milord, dit-il avec solennité, croyez-moi, vous avez le beau lot. J'étais lion, je veux rentrer

dans la vie privée; j'abdique en votre faveur: voici mon sceptre et ma couronne!

Il lui présenta la cravache et le coiffa de la casquette en ajoutant:

—Vous êtes lion légitime, Milord!

Ce n'était pas le compte des fournisseurs, qui voulurent s'interposer. Christian les envoya au diable pour la seconde fois, et de bon cœur. Il donna une grosse poignée de main à l'oncle Saunders, qui était là déjà comme chez lui, et glissa le bras de Jane sous le sien. Edgard avait rejoint Amy, et le vicaire allait avoir double besogne.

Le commodore cependant était resté comme frappé de la foudre avec sa casquette sur la tête et sa cravache à la main.

—Lion! murmurait-il écrasé sous cet honneur inattendu; je suis lion! Il y aura des gilets Robert, des redingotes Davidson... et *Parallélipipède* sera un cheval célèbre!

Les larmes lui vinrent aux yeux.

—Soutenez-moi, Monsieur Lewis, reprit-il d'une voix faible, c'est trop d'émotions! Quand je pense que ma fille épouse une femme auteur... c'est-à-dire... Enfin, vous comprenez bien!

—Veuillez vous réunir tous autour de moi, ajouta-

t-il en se redressant ; je crois qu'en cette circonstance il est à propos de prononcer un discours... Jeunes époux ! une longue carrière s'ouvre devant vos pas ; vous allez parcourir des sentiers fleuris...hum ! et le fleuve du bonheur... Hum ! hum !... dont les rives enchantées...

Jane lui prit la main d'un côté, Amy de l'autre.

—Un lion doit rester célibataire, poursuivit Robert Davidson avec une nuance de mélancolie dans la voix ; je serai le premier lion veuf, et c'est encore une originalité.

—Messieurs, s'interrompit-il en s'adressant aux fournisseurs désappointés, je vous continuerai ma confiance dans la nouvelle et importante position que j'occupe.

—Ah ! Milord !... dit Carter.

—Bravo ! s'écrièrent les autres.

La figure de Robert Davidson s'illumina.

—Messieurs ! s'écria-t-il en étendant la main ; je m'engage à faire journellement les choses les plus extraordinaires. J'y ai songé souvent : nous sommes encore à l'enfance de l'art. Des huîtres ! que diriez-vous d'un homme qui dévorerait les écailles ? Ne peut-on s'habituer à marcher à reculons sur le trottoir ? Et tenez, il y aurait une excentricité qui ferait

fureur ; ce serait de venir dans le parc Saint-James en habit de cour et en bas de soie, et de tirer des coups de carabine dans les fenêtres de la reine !

—Mon père ! dit Amy effrayée.

—Calmez-vous, Milord ! fit Christian.

—Messieurs ! acheva le commodore qui tourna tout à coup à l'attendrissement ; je le ferai comme je le dis ; rien ne me coûtera pour mériter le titre de lion ! Je termine cette improvisation en émettant le vœu que vous ayez spontanément l'idée de me porter en triomphe, moyennant quoi je vous invite tous à la noce de ma fille !

—Bravissimo ! vive le lion ! crièrent les fournisseurs en l'entourant.

Pendant qu'ils le juchaient sur leurs épaules, le commodore leur dit confidentiellement :

—Ce pauvre Mac-Aulay n'était pas le Pérou ! Des tigres ! Quelle platitude ! Voici une idée qui me vient ! Il y a au jardin zoologique un éléphant malade ; je l'achèterai, coûte que coûte ! je le combattrai en public et sans trembler, au moyen de fusées à la congrève ; je le tuerai. Avec sa peau nous ferons...

Il s'arrêta, saisi d'un scrupule honorable. Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, ayant étranglé un

lion dans la forêt de Némée, se tailla un manteau dans le cuir de ce monstre ; or Robert Davidson ne voulait imiter personne, pas même Alcide. Heureusement Filowski lui glissa quelques mots à l'oreille et le commodore conclut en caressant le menton de cet ingénieux Polonais :

— C'est cela, parbleu ! avec la peau de l'éléphant, nous ferons des bottes à la commodore !

FIN.

TABLE



FIN DE LA TABLE.

PARIS. —IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.



20



